

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

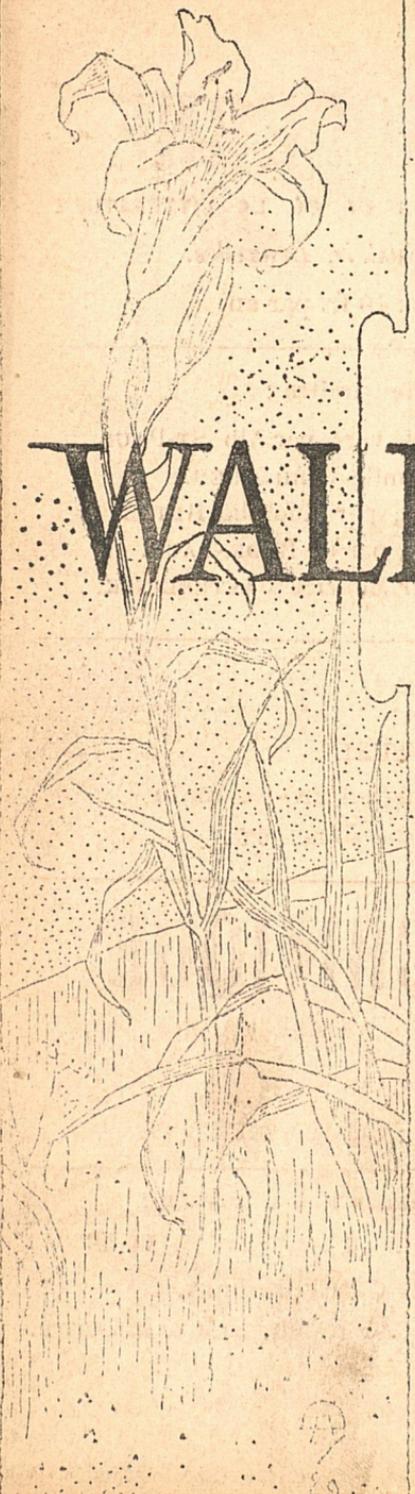
La Wallonie, 5^{ème} année, Liège, Janvier 1890 – Novembre 1890 (n°1-11).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



LA

WALLONIE

Janvier 1890.

№ 1

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

Viennent de paraître :

Scènes de Bal, livre de vers, par Alb. ST-PAUL.

Les Débâcles, par Émile VERHAEREN.

Cloches en la Nuit, par Adolphe RETTÉ.

L'Art en Exil, roman, par G. RODENBACH.

Serres chaudes, par Maurice MAETERLINGK.

MERCURE DE FRANCE

MENSUEL

15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain

Un an, 5 fr.; Union postale, 6 fr.

ART & CRITIQUE

Revue hebdomadaire des Lettres et des Arts

Paris, 7, Rue des Canettes

Paris, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

En souscription dans nos bureaux :

CRÉPUSCULES D'ÂME

Livre de vers par Gabriel MOUREY.

25 exemplaires sur Japon, à 5 francs, sont à souscrire.



LA

WALLONIE

4^e ANNEE



L'INTRUSE.

DRAME EN UN ACTE.

à Edmond Picard.

PERSONNAGES :

L'AIEUL. (*Il est aveugle.*)

LE PÈRE.

L'ONCLE.

LES TROIS FILLES.

LA SOEUR DE CHARITÉ.

LA SERVANTE.

La scène dans les temps modernes.

Une salle assez sombre en un vieux château. Une porte à droite, une porte à gauche, et une petite porte masquée, dans un angle. Au fond, des fenêtres à vitraux où domine le vert ; et une porte vitrée s'ouvrant sur une terrasse. Une grande horloge flamande en un coin. Une lampe allumée.

LES TROIS FILLES.—Venez ici, grand-père, asseyez-vous sous la lampe.

L'AIEUL. — Il me semble qu'il ne fait pas très clair ici.

LE PÈRE. — Allons-nous sur la terrasse, ou restons-nous dans cette chambre ?

L'ONCLE. — Ne vaudrait-il pas mieux rester ici ? Il a plu toute la semaine et ces nuits sont humides et froides.

LA FILLE AÎNÉE. — Il y a des étoiles cependant.

L'ONCLE. — Oh ! les étoiles, ça ne prouve rien.

L'AÏEUL. — Il vaut mieux rester ici ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

LE PÈRE. — Il ne faut plus avoir d'inquiétudes. Il n'y a plus de danger ; elle est sauvée...

L'AÏEUL. — Elle ne me semble pas bien du tout...

LE PÈRE. — Pourquoi dites-vous cela ?

L'AÏEUL. — J'ai entendu sa voix.

LE PÈRE. — Mais puisque les médecins affirment que nous pouvons être tranquilles...

L'ONCLE. — Vous savez bien que votre beau-père aime à nous inquiéter inutilement.

L'AÏEUL. — Je n'y vois pas comme vous autres.

L'ONCLE. — Il faut vous rapporter, alors, à nous autres qui voyons. Elle avait très bonne mine cette après-midi. Elle dort profondément maintenant ; et nous n'allons pas empoisonner inutilement la première bonne soirée que nous ayons depuis longtemps. Il me semble que nous avons le droit de nous reposer, et même de rire un peu, sans avoir peur, ce soir.

LE PÈRE. — C'est vrai, c'est la première fois que je me sens chez moi, au milieu des miens, depuis cet accouchement terrible.

L'ONCLE. — Une fois que la maladie est entrée dans une maison, on dirait qu'il y a un étranger dans la famille.

LE PÈRE. — Mais alors, on voit aussi, qu'à l'exception de la famille, il ne faut compter sur personne.

L'ONCLE. — Vous avez bien raison.

L'AÏEUL. — Pourquoi n'ai-je pu voir ma pauvre fille aujourd'hui ?

L'ONCLE. — Vous savez bien que le médecin l'a défendu.

L'AÏEUL. — Je ne sais pas ce qu'il faut que je pense.

L'ONCLE. — Il est inutile de vous inquiéter.

L'AÏEUL. (*Indiquant la porte à gauche.*) — Elle ne peut pas nous entendre ?

LE PÈRE. — Nous ne parlerons pas trop haut ; d'ailleurs la porte est très épaisse ; et puis la sœur de charité est avec elle, et nous avertirait si nous faisons trop de bruit.

L'AÏEUL. (*Indiquant la porte à droite.*) — Il ne peut pas nous entendre ?

LE PÈRE. — Non, non.

L'AÏEUL. — Il dort ?

LE PÈRE. — Je suppose que oui.

L'AÏEUL. — Il faudrait aller voir.

L'ONCLE. — Il m'inquiéterait plus que votre femme, ce petit. Voilà plusieurs semaines qu'il est né ; et il a remué à peine, il n'a pas poussé un seul cri jusqu'ici ; on dirait un enfant de cire.

L'ÂIEUL. — Je crois qu'il sera sourd, et peut-être muet.... Voilà ce que c'est que les mariages consanguins.... (*Silence réprobateur.*)

LE PÈRE. — Je lui en veux presque du mal qu'il a fait à sa mère.

L'ONCLE. — Il faut être raisonnable; ce n'est pas sa faute au pauvre petit. — Il est tout seul dans cette chambre ?

LE PÈRE. — Oui; le médecin ne veut plus qu'il reste dans la chambre de sa mère.

L'ONCLE. — Mais la nourrice est avec lui ?

LE PÈRE. — Non; elle est allée se reposer un moment; elle l'a bien gagné depuis ces jours derniers. — Ursule, va voir un peu s'il dort.

LA FILLE AÎNÉE. — Oui, mon père. (*Les trois sœurs se lèvent, et se tenant par la main, entrent dans la chambre à droite.*)

LE PÈRE. — A quelle heure notre sœur viendra-t-elle ?

L'ONCLE. — Je crois qu'elle viendra vers neuf heures.

LE PÈRE. — Il est neuf heures passées. Je voudrais qu'elle vienne ce soir; ma femme tient beaucoup à la voir.

L'ONCLE. — Il est certain qu'elle viendra. C'est la première fois qu'elle vienne ici ?

LE PÈRE. — Elle n'est jamais entrée dans la maison.

L'ONCLE. — Il lui est très difficile de quitter son couvent.

LE PÈRE. — Elle sera seule?

L'ONCLE. — Je pense qu'une des nonnes l'accompagnera. Elles ne peuvent pas sortir seules.

LE PÈRE. — Elle est la supérieure cependant.

L'ONCLE. — La règle est la même pour toutes.

L'AÏEUL. — Vous n'avez plus d'inquiétudes?

L'ONCLE. — Pourquoi donc aurions-nous des inquiétudes? Il ne faut plus revenir là-dessus. Il n'y a plus rien à craindre.

L'AÏEUL. — Votre sœur est plus âgée que vous?

L'ONCLE. — Elle est l'aînée de nous tous.

L'AÏEUL. — Je ne sais pas ce que j'ai ; je ne suis pas tranquille. Je voudrais que votre sœur fût ici.

L'ONCLE. — Elle viendra ; elle l'a promis.

L'AÏEUL. — Je voudrais que cette soirée fût passée!
(Rentrent les trois filles.)

LE PÈRE. — Il dort?

LA FILLE AÎNÉE. — Oui mon père, très profondément.

L'ONCLE. — Qu'allons-nous faire en attendant?

L'AÏEUL. — En attendant quoi?

L'ONCLE. — En attendant notre sœur.

LE PÈRE. — Tu ne vois rien venir, Ursule?

LA FILLE AÎNÉE *(à la fenêtre)*. — Non, mon père.

LE PÈRE. — Et dans l'avenue? tu vois l'avenue?

LA FILLE. — Oui, mon père; il y a clair de lune; et je vois l'avenue jusqu'aux bois de sapins.

L'AÏEUL. — Et tu ne vois personne, Ursule?

LA FILLE. — Personne, grand-père.

L'ONCLE. — Quel temps fait-il ?

LA FILLE. — Il fait très beau; entendez-vous les rossignols ?

L'ONCLE. — Oui, oui.

LA FILLE. — Un peu de vent s'élève dans l'avenue ?

L'AÏEUL. — Un peu de vent dans l'avenue, Ursule ?

LA FILLE. — Oui, les arbres tremblent un peu.

L'ONCLE. — C'est étonnant que ma sœur ne soit pas encore ici.

L'AÏEUL. — Je n'entends plus les rossignols, Ursule.

LA FILLE. — Je crois que quelqu'un est entré dans le jardin, grand-père.

L'AÏEUL. — Qui est-ce ?

LA FILLE. — Je ne sais pas, je ne vois personne.

L'ONCLE. — C'est qu'il n'y a personne.

LA FILLE. — Il doit y avoir quelqu'un dans le jardin; les rossignols se sont tus tout à coup.

L'AÏEUL. — Je n'entends pas marcher cependant.

LA FILLE. — Il faut que quelqu'un passe près de l'étang, car les cygnes ont peur.

UNE AUTRE FILLE. — Tous les poissons de l'étang plongent subitement.

LE PÈRE. — Tu ne vois personne ?

LA FILLE. — Personne, mon père.

LE PÈRE. — Mais cependant, l'étang est dans le clair de lune....

LA FILLE. — Oui; je vois que les cygnes ont peur.

L'ONCLE. — Je suis sûr que c'est ma sœur qui les effraie. Elle sera entrée par la petite porte.

LE PÈRE. — Je ne m'explique pas pourquoi les chiens n'aboient point.

LA FILLE. — Je vois le chien de garde tout au fond de sa niche.

L'ONCLE. — Il a peur de ma sœur. Je vais voir. (*Il appelle.*) Ma sœur ! ma sœur ! Est-ce toi ? — Il n'y a personne.

LA FILLE. — Je suis sûre que quelqu'un est entré dans le jardin. Vous allez voir.

L'ONCLE. — Mais elle me répondrait !

L'AÏEUL. — Est-ce que les rossignols ne recommencent pas à chanter, Ursule ?

LA FILLE. — Je n'en entends plus un seul dans toute la campagne.

L'AÏEUL. — Il n'y a pas de bruit cependant.

LE PÈRE. — Il y a un silence de mort.

L'AÏEUL. — Il faut que ce soit un inconnu qui les effraie, car si c'était quelqu'un de la maison, ils ne se tairaient pas.

L'ONCLE. — Allez-vous vous occuper des rossignols, à présent ?

L'AÏEUL. — Toutes les fenêtres sont-elles ouvertes, Ursule ?

LA FILLE. — La porte vitrée est ouverte, grand-père.

L'AÏEUL. — Il me semble que le froid entre dans la chambre.

LA FILLE. — Il y a un peu de vent dans le jardin, grand-père, et les roses s'effeuillent.

LE PÈRE. — Eh bien, ferme la porte, Ursule. Il est tard.

LA FILLE. — Oui, mon père. — Je ne peux pas fermer la porte, mon père.

LES DEUX AUTRES FILLES. — Nous ne pouvons pas fermer la porte.

L'AÏEUL. — Qu'y a-t-il donc à la porte, mes filles ?

L'ONCLE. — Il ne faut pas dire cela d'une voix extraordinaire. Je vais les aider.

LA FILLE AÎNÉE. — Nous ne parvenons pas à la fermer tout à fait.

L'ONCLE. — C'est à cause de l'humidité. Appuyons ensemble. Il faut qu'il y ait quelque chose entre les battants.

LE PÈRE. — Le menuisier l'arrangera demain.

L'AÏEUL. — Est-ce que le menuisier vient, demain ?

LA FILLE. — Oui, grand-père, il vient travailler dans la cave.

L'AÏEUL. — Il va faire du bruit dans la maison !...

LA FILLE. — Je lui dirai de travailler doucement. *(On entend, tout à coup, le bruit d'une faux qu'on aiguise au dehors.)*

L'AÏEUL *(tressaillant.)* — Oh !

L'ONCLE. — Ursule, qu'est-ce que c'est ?

LA FILLE. — Je ne sais pas au juste; je crois que c'est le jardinier. Je ne vois pas bien; il est dans l'ombre de la maison.

LE PÈRE. — C'est le jardinier qui va faucher.

L'ONCLE. — Il fauche pendant la nuit ?

LE PÈRE. — N'est-ce pas dimanche, demain ? —
Oui. — J'ai remarqué que l'herbe était très haute
autour de la maison.

L'AÏEUL. — Il me semble que sa faux fait tant de
bruit...

LA FILLE. — Il fauche autour de la maison.

L'AÏEUL. — L'aperçois-tu, Ursule ?

LA FILLE. — Non, grand-père, il est dans l'obscurité.

L'AÏEUL. — Il me semble que sa faux fait tant de
bruit...

LA FILLE. — C'est que vous avez l'oreille très fine,
grand-père.

L'AÏEUL. — Je crains qu'il ne réveille ma fille.

L'ONCLE. — Nous l'entendons à peine.

L'AÏEUL. — Moi, je l'entends comme s'il fauchait
dans la maison.

L'ONCLE. — La malade ne l'entendra pas ; il n'y a
pas de danger.

LE PÈRE. — Il me semble que la lampe ne brûle pas
bien ce soir.

L'ONCLE. — Il faudrait y mettre de l'huile.

LE PÈRE. — J'en ai vu mettre ce matin. Elle brûle
mal depuis qu'on a fermé la fenêtre.

L'ONCLE. — Je crois que le verre est voilé.

LA PÈRE. — Elle brûlera mieux tout à l'heure.

LA FILLE. — Grand-père s'est endormi. Il n'a pas
dormi depuis trois nuits.

LE PÈRE. — Il a eu bien des inquiétudes.

L'ONCLE. — Il s'inquiète toujours outre mesure. Il y a des moments où il ne veut pas entendre raison.

LE PÈRE. — C'est assez excusable à son âge.

L'ONCLE. — Dieu sait où nous en serons à son âge !

LE PÈRE. — Il a près de quatre-vingts ans.

L'ONCLE. — Alors, on a le droit d'être étrange.

LE PÈRE. — Peut-être serons-nous plus étrange que lui.

L'ONCLE. — On ne sait pas ce qui peut arriver. Il est drôle à certains moments.

LE PÈRE. — Il est comme tous les aveugles.

L'ONCLE. — Ils réfléchissent un peu trop.

LE PÈRE. — Ils ont trop de temps à perdre.

L'ONCLE. — Ils n'ont pas autre chose à faire.

LE PÈRE. — Et puis, ils n'ont aucune distraction.

L'ONCLE. — Cela doit être terrible.

LE PÈRE. — Il paraît qu'on s'y habitue.

L'ONCLE. — Je ne puis pas me l'imaginer.

LE PÈRE. — Il est certain qu'ils sont à plaindre.

L'ONCLE. — Ne pas savoir où l'on est, ne pas savoir d'où l'on vient, ne pas savoir où l'on va ; ne plus distinguer midi de minuit, ni l'été de l'hiver... et toujours ces ténèbres, ces ténèbres... j'aimerais mieux ne plus vivre... est-ce que c'est absolument incurable ?

LE PÈRE. — Il paraît que oui.

L'ONCLE. — Mais il n'est pas absolument aveugle ?

LE PÈRE. — Il distingue les grandes clartés.

L'ONCLE. — Ayons soin de nos pauvres yeux !

LE PÈRE. — Il a souvent d'étranges idées.

L'ONCLE. — Il y a des moments où il n'est pas amusant.

LE PÈRE. — Il dit absolument tout ce qu'il pense.

L'ONCLE. — Mais il n'a pas toujours été ainsi ?

LE PÈRE. — Mais non ; dans le temps il était aussi raisonnable que nous ; il ne disait rien d'extraordinaire. Il est vrai qu'Ursule l'encourage un peu trop ; elle répond à toutes ses questions...

L'ONCLE. — Il vaudrait mieux ne pas répondre ; c'est lui rendre un mauvais service. (*Dix heures sonnent.*)

L'AÏEUL (*s'éveillant.*) — Suis-je tourné vers la porte vitrée ?

LA FILLE. — Vous avez bien dormi, grand-père ?

L'AÏEUL. — Suis-je tourné vers la porte vitrée ?

LA FILLE. — Oui, grand-père.

L'AÏEUL. — Il n'y a personne à la porte vitrée ?

LA FILLE. — Mais non, grand-père, je ne vois personne.

L'AÏEUL. — Je croyais que quelqu'un attendait. Il n'est venu personne, Ursule ?

LA FILLE. — Personne, grand-père.

L'AÏEUL. (*A l'Oncle et au Père.*) — Et votre sœur n'est pas venue ?

L'ONCLE. — Il est trop tard ; elle ne viendra plus ; ce n'est pas gentil de sa part.

LE PÈRE. — Elle commence à m'inquiéter. (*On entend un bruit, comme de quelqu'un qui entre dans la maison.*)

L'ONCLE. — Elle est là ! avez-vous entendu ?

LE PÈRE. — Oui ; quelqu'un est entré par les souterrains.

L'ONCLE. — Il faut que ce soit notre sœur. J'ai reconnu son pas.

L'AÏEUL. — J'ai entendu marcher lentement.

LE PÈRE. — Elle est entrée très doucement.

L'ONCLE. — Elle sait qu'il y a un malade.

L'AÏEUL. — Je n'entends plus rien maintenant.

L'ONCLE. — Elle montera immédiatement, on lui dira que nous sommes ici.

LE PÈRE. — Je suis heureux qu'elle soit venue.

L'ONCLE. — J'étais sûr qu'elle viendrait ce soir.

L'AÏEUL. — Elle tarde bien à monter.

L'ONCLE. — Il faut cependant que ce soit elle.

LE PÈRE. — Nous n'attendons pas d'autres visites.

L'AÏEUL. — Je n'entends aucun bruit dans les souterrains.

LE PÈRE. — Je vais appeler la servante ; nous saurons à quoi nous en tenir. (*Il tire un cordon de sonnette.*)

L'AÏEUL. — J'entends déjà du bruit dans l'escalier.

LE PÈRE. — C'est la servante qui monte.

L'AÏEUL. — Il me semble qu'elle n'est pas seule.

LE PÈRE. — C'est la servante qui fait tant de bruit.

L'ONCLE. — On dirait qu'elle a des jambes de plomb.

LE PÈRE. — Elle devient d'une grosseur effrayante ; je crois qu'elle est hydropique.

L'ONCLE. — Il serait temps de s'en débarrasser ; vous allez l'avoir sur les bras.

L'AÏEUL. — J'entends les pas de votre sœur !

LE PÈRE. — Je n'entends, moi, que la servante.

L'AÏEUL. — C'est votre sœur ! c'est votre sœur !
(*On frappe à la petite porte.*)

L'ONCLE. — Elle frappe à la porte de l'escalier dérobé.

LE PÈRE. — Je vais ouvrir moi-même, parce que cette petite porte fait trop de bruit ; elle ne sert que lorsqu'on veut entrer dans la chambre sans qu'on s'en aperçoive. (*Il entr'ouvre la petite porte ; la servante reste dehors, dans l'entre-bâillement.*) Où êtes-vous ?

LA SERVANTE. — Ici, Monsieur.

L'AÏEUL. — Votre sœur est à la porte ?

L'ONCLE. — Je ne vois que la servante.

LE PÈRE. — Il n'y a que la servante. (*A la servante.*)
Qui est-ce qui est entré dans la maison ?

LA SERVANTE. — Entré dans la maison, Monsieur ?

LE PÈRE. — Oui ; il est venu quelqu'un tout à l'heure ?

LA SERVANTE. — Il n'est venu personne, Monsieur.

L'AÏEUL. — Qui est-ce qui soupire ainsi ?

L'ONCLE. — C'est la servante ; elle est essoufflée.

L'AÏEUL. — Est-ce qu'elle pleure ?

L'ONCLE. — Mais non ; pourquoi pleurerait-elle ?

LE PÈRE. (*A la servante.*) — Quelqu'un n'est-il pas entré, tout à l'heure ?

LA SERVANTE. — Mais non, Monsieur.

LE PÈRE. — Mais nous avons entendu ouvrir la porte!

LA SERVANTE. — C'est moi qui ai fermé la porte, Monsieur.

LE PÈRE. — Elle était ouverte?

LA SERVANTE. — Oui, Monsieur.

LE PÈRE. — Pourquoi était-elle ouverte, à cette heure?

LA SERVANTE. — Je ne sais pas, Monsieur, moi, je l'avais fermée.

LE PÈRE. — Mais alors, qui est-ce qui l'a ouverte?

LA SERVANTE. — Je ne sais pas, Monsieur, il faut que quelqu'un soit sorti après moi, Monsieur.

LE PÈRE. — Il faut faire attention. — Mais ne poussez donc pas la porte; vous savez bien qu'elle fait du bruit!

LA SERVANTE. — Mais, Monsieur, je ne touche pas à la porte!

LE PÈRE. — Mais si! vous poussez comme si vous vouliez entrer dans la chambre!

LA SERVANTE. — Mais, Monsieur, je suis à trois pas de la porte!

LE PÈRE. — Parlez un peu moins haut.

L'AÏEUL. — Est-ce qu'on éteint la lumière?

LA FILLE AÎNÉE. — Mais non, grand-père.

L'AÏEUL. — Il me semble qu'il fait noir tout à coup.

LE PÈRE. (*A la servante.*) — Vous pouvez descendre maintenant; mais ne faites plus tant de bruit dans l'escalier.

LA SERVANTE. — Je n'ai pas fait de bruit dans l'escalier, Monsieur.

LE PÈRE. — Je vous dis que vous avez fait du bruit; descendez doucement; vous éveilleriez Madame.

LA SERVANTE. — Ce n'est pas moi qui ai fait du bruit, Monsieur.

LE PÈRE. — Et s'il venait quelqu'un, maintenant, dites que nous n'y sommes pas.

L'ONCLE. — Oui, dites que nous n'y sommes pas !

L'AÏEUL. (*Tressaillant.*) — Il ne fallait pas dire cela !

LE PÈRE. — Si ce n'est pour ma sœur et pour le médecin.

L'ONCLE. — A quelle heure le médecin viendra-t-il ?

LE PÈRE. — Il ne pourra pas venir avant minuit. (*Il ferme la porte. On entend sonner onze heures.*)

L'AÏEUL. — Elle est entrée ?

LE PÈRE. — Qui donc ?

L'AÏEUL. — La servante ?

LE PÈRE. — Mais non ; elle est descendue.

L'AÏEUL. — Je croyais qu'elle s'était assise à la table ?

L'ONCLE. — La servante ?

L'AÏEUL. — Oui.

L'ONCLE. — Il ne manquerait plus que cela !

L'AÏEUL. — Personne n'est entré dans la chambre ?

LE PÈRE. — Mais non, personne.

L'AÏEUL. — Et votre sœur n'est pas ici ?

L'ONCLE. — Notre sœur ? — Mais notre sœur n'est pas venue ; où sont donc vos idées ?

L'ÂIEUL. — Vous voulez me tromper!

L'ONCLE. — Vous tromper?

L'ÂIEUL. — Ursule, dis-moi la vérité, pour l'amour de Dieu!

LA FILLE AÎNÉE. — Grand-père! grand-père, qu'est-ce que vous avez?

L'ÂIEUL. — Il est arrivé quelque chose!... Je suis sûr que ma fille est plus mal!...

L'ONCLE. — Est-ce que vous rêvez?

L'ÂIEUL. — Vous ne voulez pas me le dire!... Je vois bien qu'il y a quelque chose!...

L'ONCLE. — En ce cas, vous voyez mieux que nous.

L'ÂIEUL. — Ursule, dis-moi la vérité!

LA FILLE. — Mais on vous dit la vérité, grand-père!

L'ÂIEUL. — Tu n'as pas ta voix ordinaire!

LE PÈRE. — C'est parce que vous l'effrayez.

L'ÂIEUL. — Votre voix est changée, elle aussi!

LE PÈRE. — Mais vous devenez fou! (*Lui et l'Oncle se font des signes d'intelligence, pour se persuader que l'Âieul a perdu la raison.*)

L'ÂIEUL. — J'entends bien que vous avez peur!

LE PÈRE. — Mais de quoi donc aurions-nous peur?

L'ÂIEUL. — Pourquoi voulez-vous me tromper?

L'ONCLE. — Qui est-ce qui songe à vous tromper?

L'ÂIEUL. — Pourquoi avez-vous éteint la lumière?

L'ONCLE. — Mais on n'a pas éteint la lumière; il fait aussi clair qu'auparavant.

LA FILLE. — Il me semble que la lampe a baissé.

LE PÈRE. — J'y vois aussi clair que d'habitude.

L'AÏEUL. — J'ai des meules de moulin sur les yeux ! Mes filles, dites-moi donc ce qui arrive ici ! dites-le-moi pour l'amour de Dieu, vous autres qui voyez ! Je suis ici, tout seul, dans des ténèbres sans fin ! Je ne sais pas qui vient s'asseoir à côté de moi ! Je ne sais plus ce qui se passe à deux pas de moi !... Pourquoi parliez-vous à voix basse, tout à l'heure ?

LE PÈRE. — Personne n'a parlé à voix basse.

L'AÏEUL. — Vous avez parlé à voix basse, à la porte.

LE PÈRE. — Vous avez entendu tout ce que j'ai dit.

L'AÏEUL. — Vous avez introduit quelqu'un dans la chambre !

LE PÈRE. — Mais je vous dis que personne n'est entré !

L'AÏEUL. — Est-ce votre sœur ou un prêtre ? — il ne faut pas essayer de me tromper. — Ursule, qui est-ce qui est entré ?

LA FILLE. — Personne, grand-père.

L'AÏEUL. — Il ne faut pas essayer de me tromper ; je sais ce que je sais ! — Combien sommes-nous ici ?

LA FILLE. — Nous sommes six autour de la table, grand-père.

L'AÏEUL. — Vous êtes tous autour de la table ?

LA FILLE. — Oui, grand-père.

L'AÏEUL. — Vous êtes là, Paul ?

LE PÈRE. — Oui.

L'AÏEUL. — Vous êtes là, Olivier ?

L'ONCLE. — Mais oui ; mais oui ; je suis ici, à ma place ordinaire. Ce n'est pas sérieux n'est-ce pas ?

L'ÂIEUL. — Tu es là Geneviève ?

UNE DES FILLES. — Oui, grand-père.

L'ÂIEUL. — Tu es là, Gertrude ?

UNE AUTRE FILLE. — Oui, grand-père.

L'ÂIEUL. — Tu es ici, Ursule ?

LA FILLE AÎNÉE. — Oui, grand-père, à côté de vous.

L'ÂIEUL. — Et qui est-ce qui s'est assis là ?

LA FILLE. — Où donc, grand-père ? — Il n'y a personne.

L'ÂIEUL. — Ici, au milieu de nous ?

LA FILLE. — Mais il n'y a personne, grand-père !

LE PÈRE. — On vous dit qu'il n'y a personne !

L'ÂIEUL. — Mais vous ne voyez pas vous autres !

L'ONCLE. — Voyons, vous voulez rire ?

L'ÂIEUL. — Je n'ai pas envie de rire, je vous assure.

L'ONCLE. — Alors, croyez-en ceux qui voient.

L'ÂIEUL. (*Indécis.*) — Je croyais qu'il y avait quelqu'un...

L'ONCLE. — Pourquoi irions-nous vous tromper ? à quoi cela servirait-il ?

LE PÈRE. — Il faudrait bien vous dire la vérité.

L'ONCLE. — A quoi bon se tromper mutuellement ?

LE PÈRE. — Vous ne pourriez pas vivre longtemps dans l'erreur.

L'ÂIEUL. — Je voudrais être chez moi !

LE PÈRE. — Mais vous êtes chez vous ici !

L'ONCLE. — Ne sommes-nous pas chez nous ?

LE PÈRE. — Êtes-vous chez des étrangers?

L'ONCLE. — Vous êtes étrange, ce soir.

L'AÏEUL. — C'est vous autres qui me semblez étrangers!

LE PÈRE. — Vous manque-t-il quelque chose?

L'AÏEUL. — Je ne sais pas ce que j'ai!

L'ONCLE. — Voulez-vous prendre quelque chose?

LA FILLE AÎNÉE. — Grand-père, que vous faut-il, grand-père?

L'AÏEUL. — Donnez-moi vos petites mains, mes filles.

LES TROIS FILLES. — Oui, grand-père.

L'AÏEUL. Pourquoi tremblez-vous toutes les trois, mes filles?

LA FILLE AÎNÉE. — Nous ne tremblons presque pas, grand-père.

L'AÏEUL. — Je crois que vous êtes pâles toutes les trois.

LA FILLE AÎNÉE. — Il est tard, grand-père, et nous sommes fatiguées.

LE PÈRE. — Il faudrait aller vous coucher; et grand-père aussi ferait mieux de prendre un peu de repos.

L'AÏEUL. — Je ne pourrais pas dormir cette nuit!

L'ONCLE. — Nous attendrons le médecin.

L'AÏEUL. — Préparez-moi à la vérité!

L'ONCLE. — Mais il n'y a pas de vérité!

L'AÏEUL. — Alors, je ne sais pas ce qu'il y a!

L'ONCLE. — Je vous dis qu'il n'y a rien du tout!

L'AÏEUL. — Je voudrais voir ma pauvre fille!

LE PÈRE. — Mais vous savez bien que c'est impossible; il ne faut pas l'éveiller inutilement.

L'ONCLE. — Vous la verrez demain.

L'AÏEUL. — On n'entend aucun bruit dans sa chambre.

L'ONCLE. — Je serais inquiet si j'entendais du bruit.

L'AÏEUL. — Il y a bien longtemps que je n'ai vu ma fille!... Je lui ai pris les mains hier au soir et je ne la voyais pas!... Je ne sais plus ce qu'elle devient. Je ne sais plus comment elle est... Je ne connais plus son visage... Elle doit être changée depuis ces semaines!... J'ai senti les os de ses joues sous mes mains... Il n'y a plus que les ténèbres entre elle et moi, et vous tous!... Ce n'est plus vivre ainsi... ce n'est pas vivre cela!... Vous êtes là, tous, les yeux ouverts à regarder mes yeux morts, et pas un de vous n'a pitié!... Je ne sais pas ce que j'ai... on ne dit jamais ce qu'il faudrait dire... et tout est effrayant quand on y songe... Mais pourquoi ne parlez-vous plus, maintenant?

L'ONCLE. — Que voulez-vous que nous disions, puisque vous ne voulez pas nous croire?

L'AÏEUL. — Vous avez peur de vous trahir!

LE PÈRE. — Mais soyez donc raisonnable, à la fin!

L'AÏEUL. — Il y a longtemps que l'on me cache quelque chose ici!... Il s'est passé quelque chose dans la maison... Mais je commence à comprendre maintenant... Il y a trop longtemps qu'on me trompe! — Vous croyez donc que je ne saurai jamais rien? — Il

y a des moments où je suis moins aveugle que vous, vous savez!... Est-ce que je ne vous entends pas chuchoter, depuis des jours et des jours, comme si vous étiez dans la maison d'un pendu ? — Je n'ose pas dire ce que je sais ce soir... Mais je saurai la vérité!... J'attendrai que vous disiez la vérité ; mais il y a longtemps que je le sais, malgré vous ! — Et maintenant, je sens que vous êtes tous plus pâles que des morts !

LES TROIS FILLES. — Grand-père, grand-père !
Qu'avez-vous donc, grand-père ?

L'AÏEUL. — Ce n'est pas de vous que je parle, mes filles, non, ce n'est pas de vous que je parle... Je sais bien que vous m'apprendriez la vérité, s'ils n'étaient pas autour de vous !... Et d'ailleurs, je suis sûr qu'ils vous trompent aussi... Vous verrez, mes filles, vous verrez !... Est-ce que je ne vous entends pas sangloter toutes les trois ?

L'ONCLE. — Moi, je ne reste pas ici.

LE PÈRE. — Est-ce que, vraiment, ma femme est si mal?...

L'AÏEUL. — Il ne faut plus essayer de me tromper ; il est trop tard maintenant, et je sais la vérité mieux que vous !...

L'ONCLE. — Mais enfin, nous ne sommes pas aveugles nous !

LE PÈRE. — Voulez-vous entrer dans la chambre de votre fille ? Il y a ici un malentendu et une erreur qui doivent finir. Voulez-vous ?

L'ÀIEUL. — Non ; non, pas maintenant... pas encore...

L'ONCLE. — Vous voyez bien que vous n'êtes pas raisonnable.

L'ÀIEUL. — On ne sait jamais tout ce qu'un homme n'a pu dire dans sa vie !... — Qui est-ce qui fait ce bruit ?

LA FILLE AÎNÉE. — C'est la lampe qui palpite ainsi, grand-père. Je crois qu'elle va s'éteindre.

LE PÈRE. — Il n'y a plus d'huile.

LA FILLE. — Elle s'éteint tout à fait.

LE PÈRE. — Nous ne pouvons pas rester ainsi dans les ténèbres.

L'ONCLE. — Pourquoi pas ? — J'y suis déjà habitué.

LE PÈRE. — Il y a de la lumière dans la chambre de ma femme.

L'ONCLE. — Nous en prendrons tout à l'heure, quand le médecin sera venu.

LE PÈRE. — Il est vrai qu'on y voit assez ; il y a la clarté du dehors.

L'ÀIEUL. — Est-ce qu'il fait clair dehors ?

LE PÈRE. — Plus clair qu'ici.

L'ONCLE. — Moi, j'aime autant causer dans l'obscurité.

LE PÈRE. — Moi aussi. (*Silence.*)

L'ÀIEUL. — Il me semble que l'horloge fait tant de bruit!...

LA FILLE AÎNÉE. — C'est parce qu'on ne parle plus, grand-père.

L'AIËUL. — Mais pourquoi vous taisez-vous tous ?

L'ONCLE. — De quoi voulez-vous que nous parlions ?
— Vous n'êtes pas sérieux ce soir.

L'AIËUL. — Est-ce qu'il fait très noir dans la chambre ?

L'ONCLE. — Il n'y fait pas très clair. (*Silence.*)

L'AIËUL. — Je ne me sens pas bien, Ursule ; ouvre un peu la fenêtre.

LE PÈRE. — Oui, ma fille, ouvre un peu la fenêtre ; je commence à avoir besoin d'air, moi aussi. (*La fille ouvre une fenêtre.*)

L'ONCLE. — Je crois positivement, que nous avons été enfermés trop longtemps.

L'AIËUL. — Est-ce que la fenêtre est ouverte, Ursule ?

LA FILLE. — Oui, grand-père, elle est large ouverte.

L'AIËUL. — On ne dirait pas qu'elle est ouverte ; il ne vient aucun bruit du dehors.

LA FILLE. — Non, grand-père, il n'y a pas le moindre bruit.

LE PÈRE. — Il y a un silence extraordinaire.

LA FILLE. — On entendrait marcher un ange.

L'ONCLE. — Voilà pourquoi je n'aime pas la campagne.

L'AIËUL. — Je voudrais entendre un peu de bruit. Quelle heure est-il, Ursule ?

LA FILLE. — Minuit bientôt, grand-père. (*Ici l'oncle se met à marcher de long en large dans la chambre.*)

L'AIËUL. — Qui est-ce qui marche ainsi, autour de nous ?

L'ONCLE. — C'est moi, c'est moi, n'ayez pas peur. J'éprouve le besoin de marcher un peu. (*Silence.*) — Mais je vais me rasseoir; — je ne vois pas où je vais. (*Silence.*)

L'AÏEUL. — Je voudrais être ailleurs!

LA FILLE. — Où voudriez-vous aller, grand'père?

L'AÏEUL. — Je ne sais où — dans une autre chambre.

LE PÈRE. — Où irions-nous?

L'ONCLE. — Il est trop tard pour aller ailleurs. (*Silence. Ils sont assis, immobiles, autour de la table.*)

L'AÏEUL. — Qu'est-ce que j'entends, Ursule?

LA FILLE. — Rien, grand-père, ce sont des feuilles qui tombent; — oui, ce sont des feuilles qui tombent sur la terrasse.

L'AÏEUL. — Va fermer la fenêtre, Ursule.

LA FILLE. — Oui, grand-père. (*Elle ferme la fenêtre et revient s'asseoir.*)

L'AÏEUL. — J'ai froid. (*Silence. Les trois sœurs s'embrassent.*) Qu'est-ce que j'entends maintenant?

LE PÈRE. — Ce sont les trois sœurs qui s'embrassent.

L'ONCLE. — Il me semble qu'elles sont bien pâles, ce soir. (*Silence.*)

L'AÏEUL. — Qu'est-ce que j'entends maintenant, Ursule?

LA FILLE. — Rien, grand-père; ce sont mes mains que j'ai jointes.

L'AÏEUL. (*Silence.*) Qu'est-ce que j'entends, qu'est-ce que j'entends, Ursule?

LA FILLE. — Je ne sais pas, grand-père; peut-être mes sœurs qui tremblent un peu?

L'AIËUL. — J'ai peur aussi mes filles.

(Ici un rayon de lune pénètre par un coin des vitraux et répand, çà et là, quelques lueurs louches et étranges dans la chambre. Minuit sonne, et, au dernier coup, il semble, à certains, qu'on entende, très vaguement, un bruit comme de quelqu'un qui se lèverait en toute hâte.)

L'AIËUL. *(Tressaillant d'une épouvante spéciale.)* — Qui est-ce qui s'est levé?

L'ONCLE. — On ne s'est pas levé!

LE PÈRE. — Je ne me suis pas levé!

LES TROIS FILLES. — Moi non plus! — Moi non plus! — Moi non plus!

L'AIËUL. — Il y a quelqu'un qui s'est levé de table!

L'ONCLE. — Allumez la lumière!

(Ici on entend tout à coup un vagissement d'épouvante, à droite, dans la chambre de l'enfant; et ce vagissement continue avec des gradations de terreur, jusqu'à la fin de la scène.)

LE PÈRE. — Ecoutez! l'enfant!

L'ONCLE. — Il n'a jamais pleuré!

LE PÈRE. — Allons voir!

(En ce moment, on entend courir à pas précipités et sourds, dans la chambre à gauche. — Ensuite, un silence de mort. — Ils écoutent dans une muette terreur; jusqu'à ce que la porte de cette chambre s'ouvre lente-

ment; la clarté de la pièce voisine s'irrué dans la salle, et la sœur de charité paraît sur le seuil en ses vêtements noirs, et s'incline avec un geste triste, pour annoncer la mort de la femme. Ils comprennent, et, après un moment d'indécision et d'effroi, entrent en silence dans la chambre mortuaire; tandis que l'oncle, sur le pas de la porte, s'efface poliment pour laisser passer les trois jeunes filles. L'aveugle, resté seul, se lève et s'agite à tâtons dans les ténèbres autour de la table.)

L'AÏEUL. — Où allez-vous? — Où allez-vous? Elles m'ont laissé tout seul!

MAURICE MAETERLINCK.

FIN.



CHANSON.

à Albert Saint-Paul
et Achille Delaroche.

*Près de la mer, à la fontaine
elle chantait à la fontaine :*

Ah vire et gyre et vire le dé !

*A fontaine profonde, arrivant de la plaine,
à profonde fontaine un gueux j'ai rencontré
et vire, et gyre, et vire le dé !*

*Il avait haute allure une dague à la gaine
étrange, et ses façons de vous dire dondaine
lui donnaient de grands airs comme d'un capitaine
sur tous les brigands par lui commandés.*

et virent et gyrent et virent les dés !

*Un long mantel aux bords déchirés
et ses plis profonds comme un songe d'aimer...
(ah longue et triste et longue est la plaine !)
montrait poitrine ferme et pleine
son mantel entr'ouvert montrait sa nudité.*

*— Ah triste et longue, triste est la plaine
dit-il, et de mes yeux des larmes vit couler.
Je suis triste ma mie et porte voire peine
ah je suis triste comme la plaine ;*

*mon âme a des recels de maux à bien garder
mon cœur a des trésors inconnus à donner :
je suis triste ma mie, venez me consoler.*

(Mais longue et triste, longue est la plaine.)

— *Je ne pourrais, lui dis-je ; un amant désiré
il s'en fut à la guerre il y a des années
et l'attends qui viendra du bout de cette plaine
oh longue et triste comme ma peine —
et qui boira de ses baisers
tous mes pleurs esseulés coulant à la fontaine.*

*(Mais vire et gyre et vire le dé,
il n'aurait pas dû s'en aller.)*

— *Mais si vaine est la triste et longue, longue plaine !
l'amour d'antan, l'ami ne l'a-t-il oubliée ?
(sa paupière elle gyre, elle vire soudaine)
ah trop longue est la plaine, il vous a dédaignée.
Votre amant, je le vis aux pieds d'une autre reine
ton amant oublia la promesse lointaine,
son baiser méprisa ta poitrine trop vaine ;
lui quand virait, gyrait et que virait le dé
une autre belle, bien plus belle, a rencontrée
et boit l'amour rivale à des lèvres germaines...
Je suis triste, ma mie, ah viens me consoler !
— S'il arrivait... sa dague de haine
de rouges lèvres elle a marqué
mes petits membres séparés,
mes bras fluets désenlacés
et ma bondissante chevelure dénouée
inutilement dénouée
sur mes baisers désavoués*

pour l'apaiser, prier, détourner sa haine...

— *Vois comme longue et triste est la plaine ;*

viens ! je défaille sous ma peine,

viens dans nos yeux jumeaux nos âmes contempler.

Vois : longue, vaste, immense est la plaine ;

s'il arrivait au loin, — nous saurons nous garder.

— *Je t'aime ! je t'aime ! prends-moi toute, sois la carène
qui tranche de l'étrave onduleux flots pâmés.*

Oui, sans espoir et longue, trop longue est la plaine :

Viens, mirons notre image au cristal des fontaines

et que vire et que gyre et que vire le dé !

Viens, je suis triste, ami, partage ma peine,

viens mirer ton amour à mes lèvres d'aimer :

ah verse ta langueur aux plis de mes baisers !

(A la fontaine,

au bout de longue, et triste, et longue plaine,

un autre amant j'ai rencontré

et que vire et que gyre et que vire le dé !)

Mais se dressant sur la triste plaine :

— *Femme infidèle, tu m'as oublié ;*

C'est moi qui t'appris les baisers

et pour guérir ma longue peine

j'avais traversé toute la plaine,

j'avais passé, pour tes baisers,

la triste, et longue, longue plaine !

— *Ah, beau sire ? mais vire le dé !*

Soudain sur moi sa dague a levé ;

preste m'enfuis autour de la fontaine

dans les grands prés longeant la profonde fontaine.

Mais lui, de lourds sanglots le vis tout secoué

qui pleurait, maudissant la triste et longue plaine :

et je l'aimais, celui qui m'apprit les baisers...

*Hélas, il vit dans la fontaine,
au plus profond de la fontaine
un jour qui tuait jours passés ;
il vit son image adorée,
il vit l'image détestée,
et dague en main s'y est jeté
pour tuer l'amant préféré.*

*Ah me fut longue, longue la plaine
quand seule revins sans baisers :
il s'est noyé dans la fontaine,
et vire et gyre et vire le dé !*

*Pourquoi m'a-t-il voulu tromper ?
Sous les longs vêtements de laine
aux plis du mantel déchiré,
mes lèvres voyaient les baisers
qu'y mordilla leur amour vaine...
Ah que m'a-t-il voulu tromper !
car j'avais reconnu l' Aimé
et l'aurais vu du loin de la plus longue plaine :
j'avais reconnu mes baisers.*

*Et vire et gyre et vire le dé :
Près de la mer à la fontaine,
errant au long des longues plaines,
seule je vais portant ma peine
et l'on me verra délaissée
errante aux longues, longues plaines.*



AUTOUR DE SOI.

à Henri de Régnier.

Mille basaltes en colonnades
et les hauts murs de marbre noir
sur des granits, massivement, par esplanades.

Tous les géants et leurs douteuses masses
étagent malement leurs masses, lourds de siècles
massivement, par les dalles des esplanades
où des gestes se croisent d'ombres cruciales.
Un peuple roide est lourd de pierre
inamovible, et sa rudesse en les basaltes
se tord abruptement sous les décombres d'une salle,
ne songeant qu'autrefois, après bataille, après massacre,
sous les hauts chevaliers qui forgeaient la victoire
en martelant l'ahan des armes et des cuirasses,
là hennirent des bonds caparaçonnés d'or.

Un désastre, la hache et le glaive de proie
sous le marbre, aux basaltes tonnèrent l'alarme,
— un désastre cassa les rondaches et les armes;
les panaches de gloire et les cimiers d'orgueil
avec les cris du bronze et l'or des étendards
et les chars dont s'acclame le faste des rois,
et les fanfares d'or cabrées par cataractes
avec les cimiers d'or s'abîmèrent en l'histoire.

Tout est mort à jamais pour les mémoires d'hommes :
telle vèpre en rumeur la trompe du beffroi
sonnant pillage et larmes et vacarme de foule,
le chant de l'oliphant triomphant lors des sacres,
les marches sous l'orgueil des hautberts de parade;
les pesants palefrois qui bondissaient, les dents au mors
pour les terreurs brutales et corps à corps dans les saccages,
la victoire forgée contre les armes d'or,
la victoire qu'on forge sur les casques d'or,
Tout est mort à jamais pour les mémoires d'hommes :

une ombre a dévoré les chevaliers de proie.

Tous les géants, sur des granits, qui se refoulent
monstrueusement dans les ténèbres verdâtres,
un peuple roide est lourd de pierre
et sa rudesse en les basaltes
se tord abruptement sous les basaltes en colonnades.
Les ruines s'étagent érigeant les basaltes
par cataractes là roidies au flanc du roc,
par cataractes, où l'étendard se déferla,
où l'or de l'oliphant déploya ses fanfares.
Un fer abrupt déchire et mord les bras de pierre
car sa rudesse en les basaltes
se tord abruptement sous les basaltes en colonnades
et le silence est de ruines dans la plaine
normalement figée au bas.

*Or sur le froid du marbre et dans la terreur des basaltes
un miracle fit de merveille épanouir
la fragilité d'une indécise corolle.*

*J'ai vu ses lents pétales ingénument s'ouvrir,
et pales palpiter aux brises d'alentour :
c'est une mélodie inapprise à l'amour
sous le fracas du bronze tonnante la bataille,
c'est une balancelle où muse une marquise
qu'emporte la clameur des vagues en la bourrasque.
J'ai vu sa lèvre enfant parmi les rosées d'argyrose
le corps gracile et ses adolescences smaragdines,
j'ai vu la simple vierge innocemment tentée
pencher sur la montagne, au flanc de roc, un geste en pleurs.*

*Naïve pour ces mâles parois de basalte
et le marbre et les colonnades par étages
elle, pour ces géants qui ne le verront pas
et qui massivement vont l'écraser de marbre,
ah j'ai vu l'innocente fillette frémir
d'un battement des cils furtifs sous le regard...
Elle, la pure enfant dont avec la pensée
les regards ingénus distillent des rosées,
j'ai vu la Fière, et l'œil au loin là qui s'exalte
désertier les candeurs glaciales des cimes
églantine inclinant un baiser vers l'abîme.*

LA PETITE ELLE.

à Madame E. M.

*L'Ignorante qui passez,
vous, c'était Vous la fluette jeune fille
enfantelette ! enfant très fière et l'œil au loin
vous, l'orgueil ingénu sous le haut front tout en révolte.*

*Elles firent, les fées, à tire doigts qu'effile
un noble anonchalir de princesses fileuses
les boucles, l'ennuagé vol comme une haleine
du blond fluide aux fuites enrouleuses de boucles.*

*Oh, les boucles, soyez la seule molle courbe
d'un petit être inconscient, fragile à m'éblouir!
Elle est fragile, elle est fière, elle est toute grêle
et c'est naïvement le long sourire épanoui
où s'effeuillent en désirs informulés ses rêves,
car le haut front qui déclive aux tendresses d'or
épèle un battement des paupières comme des ailes
où tout l'azur se mêle aux vagues de la mer.*

*Les boucles, ses boucles, soyez la seule molle courbe
ondulant les musicales souplesses droites
et la Ligne de ma fillette ! si l'éluent
candides longuement des baisers qu'acidule
un nubile refus, très fugitif, de moue exquise. —
ses lignes, soyez Elle, une marquise enfant.
Marquise?... et ligne élue aux grâces garçonnières!
féminine pour s'enlacer jusqu'à mourir,
l'éprise d'un soupir que nul jamais n'ouit,
féline si l'étire et si l'épuise un vide ennui
ou ducale érigeant dynastique un sourire :
celle qui sait lever un doigt silencieux
et palpitant des cils vers une aurore d'éblouir,
d'un geste illuminer des Terres de merveilles.*

A*





NOCTURNE.

LES ramiers assoupis sur les balustres d'or
Le long de l'eau lunaire des lagunes
S'essorent au murmure ému du vent des dunes
Vers les lointains d'un fabuleux décor.

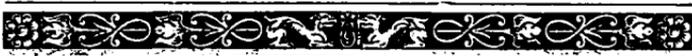
Aux balcons des palais enguirlandés de lustres
Un friselis frileux de falbalas,
Et voilà s'effeuiller par touffes les lilas
Sur les remous des profondeurs palustres.

Les gondoles d'amour lourdes pour ce soir-là
De girandoles et de banderolles
Trainent l'écho mourant des molles barcarolles
Sur un doux air démodé de gala.

Puis lent comme un remords, oh ! si lent, le silence
Sur l'eau lasse où s'éplorent les lilas,
Et l'indolent élan vers les bleus au-delà
Des souvenirs mi-morts de somnolence.

STUART MERRILL.





LA CHAIR ET L'ESPRIT.

(FRAGMENT.)

pour Albert Mockel.



HOSE étrange, quoique le soleil fût loin encore de disparaître derrière les montagnes, là-bas, l'air se faisait frigide et la terre semblait grelotter.

Et le soleil était pâle comme s'il eût déjà saigné toute sa vie luxuriante.

La lumière était diffuse, ballottée sans direction; les images arrivaient troubles, multiples, comme au travers d'un remous.

Des nuages s'allumèrent, à l'Occident, un à un, maladifs; des nuages... non, le globe solaire se décomposait en lambeaux qui allèrent à la dérive; se dispersèrent en s'effritant jusqu'à ce que le ciel fût infesté d'une poussière blême, homogène, imminente.

Puis un souffle se leva, je ne sais d'où, éperdu, un souffle méphitique et putride.

Je crus sentir se figer mon sang... Je me retournai : Sur le flanc de la montagne, courait un râlement ; les feuilles se détachaient des rameaux, tournoyaient, se laissaient choir ; les rameaux se détachaient des branches avec un bruit sec, se laissaient choir. Et un solennel vol de corbeaux se leva, monta silencieusement, puis plongea derrière la montagne.

D'une noire crevasse, béante en le roc, partit un mélancolique rugissement, auquel deux autres répondirent sur des tons différents, mais aussi mélancoliques et résignés devant la fatalité. Et sortirent, l'un à la suite de l'autre, un Ours très morne, une Tigresse alarmée et un superbe Lion, pensif.

Ils se dirigeaient vers moi, ils me frôlèrent au passage sans paraître s'apercevoir de mon existence, et moi qui les sentais *indifférents*, je n'eus point d'inquiétude.

Puis il se séparèrent machinalement, perdus de vouloir ; l'Ours se dirigea vers les montagnes lointaines, la Tigresse et le Lion, suivant la vallée, l'un à gauche, l'autre à droite ; par moment, un rugissement leur échappait, terne, vitreux, comme si le sol en eût absorbé l'éclat. Et ils s'éloignèrent à pas lents et graves, au-devant de l'Inévitable.

Cependant la lumière agonisait là-haut et s'établirent de régionales ténèbres.

J'eus peur en cette vallée d'agonie et, cherchant

un vague refuge, je me hâtai craintivement vers l'Antre; mais je fus saisi de frayeur devant les ténèbres absolues et je m'arrêtai à l'orifice.

Les râlements de la montagne s'éteignirent, toute clarté se tut; la lumière et le son se figèrent.

Et j'eus un solennel effroi, car je sentais que j'allais paraître devant mon âme.

Lors, des entrailles du ténébreux Silence, issit ce définitif dialogue :

LUI. — Auras-tu pitié, ô Reine étrange ! du désarroi où s'efforce mon dévouement à bout de ressources... si ce n'est le dédain de lassitude de m'avouer tes appétits somptueux et redoutables ?

Serai-je méprisé pour trop d'amour et te détourneras-tu, ostensive d'un nauséeux dégoût, de l'amant qui t'aima jusqu'à l'avilissement, Reine magnifique et sombre ? Oublieras-tu, devant ma misère, ton œuvre, la noblesse glorieuse de ma race et les magnificences de mes fabuleux domaines ?

Les parcs du Désir et leurs nuits lunaires aux rêves de blancheur et les musiques virginales en offrande vers des ciels d'Aimer.

Les domaines de l'Intellect où des Pics altiers et leurs conquérants vols d'aigles et les ruisselantes cascades de vibrations lumineuses en des cristallisations adamantines.

Les plaines de l'Imagination avec leurs toisons rutilantes, leurs palais magiques et les angéliques incantations des cloches, aux crépuscules, par des

perspectives éloquentes d'Infini, vers des Edens magnétiques de conquête.

Les lacs immuables du Souvenir où se recueillent les cités et leurs vies figées.

Les fanaux de la Raison, défiant, superbes, les remous des enlaçantes ténèbres.

Les grèves du vouloir, et les rocs de défi et l'éternel assaut des marées.

Et même, en les orages de l'Orgueil, les grands gestes de Soi.

Je renonçai à toutes ces splendeurs et je t'en fis l'hommage, espérant, par mes misérables guenilles de la Sensation, ô Reine spleenétique, attendrir ton égoïsme natif...

ELLE. — Moroses, la récurrence morose, le rognonnement maussade de tes sacrifices... amant morose, que veux-tu de moi ?

LUI. — Je t'ai donc tirée de ta méprisante torpeur ! Et c'est avec une lassitude outrageante que ta bouche de nuit daigne proférer des paroles d'amer dégoût... Je renonçai donc à toutes ces splendeurs et je te dis : " Je puis, par ces richesses, faire s'ouvrir devant toi les portes du Ciel et de l'Enfer ; je te créerai de divines voluptés, des pâmoisons à tenter Satan lui-même, des vibrations qui se répercuteront jusque dans les espaces du Pressentiment.,,

Tu me répondis : " Je veux cela ,, sans que ta bouche d'ombre me remerciât de mon héroïque servilité. Et après chaque prodige, Reine insatiable

— dans le secret dessein d'exaspérer encore mon amour, — tu roulais mon exil aux sombres et desséchantes contrées de la Désespérance.

ELLE. — Amant morose, que veux-tu de moi ?

LUI. — Je veux... Tu m'as laissé, par une raffinée férocité, — l'image ironique de ma native noblesse, et aussi, — oh ! la machination est géniale... — l'intuition de ma misère en ce lac d'ébène de la Conscience...

Daigne au moins achever ton œuvre et que, si je fus ange, je perde la remembrance du Ciel, et précipite-moi dans cet absolu bonheur de l'Inconscience, dans le Néant. Accorde-moi la seule joie possible encore pour moi : qu'en la dernière phosphorescence de mon être je me consume et te crée un frisson inédit !

ELLE. — Amant morose, sache donc, — puisqu'en le trouble de ta dernière fièvre, tu ne peux plus projeter que des lueurs, non des éclairs, — sache donc que *ma torpeur* est la résignation à la Fatalité.

Curieuse d'un Devenir dont toi, esclave du Présent, tu avais perdu le sens, j'ai voulu, par *les magnificences de tes fabuleux domaines*, acheter le droit de parcourir de mes regards profanes le Livre où fut consignée la Science de la Vie !...

Et m'est apparue la Loi de progression de la volupté vers l'Inconnu. L'inédit n'est plus l'inconnu pour moi. Si j'ignore le terme prochain, je connais la constante qui nous en sépare, et n'est-ce

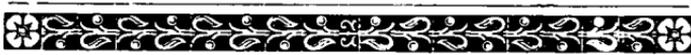
en elle que gît la joie ? Et si connaître est posséder, puis-je désirer ce que je possède ?

Cesse donc tes plaintes puérides, — indignes de *la noblesse glorieuse de ta race*, — et apprends la sereine indifférence devant la fatale Indifférence.

Résigne-toi, amant morose, à l'inutilité de *tes prodiges* et de *ton héroïque servilité* et sache que la mort est proche, de notre Amour, car est morte l'énergie de mon despotisme, LE SEUL ALIMENT DE SON EXISTENCE.

AUG. HENROTAY.





LE LYS ET LA ROSE.

Moi, la blonde des midis profanes
Qu'enflamme mon orgueil royal,
De mon cœur où meurt l'ardeur de prairial
De mon cœur s'émane un parfum de femme.
Je suis la chair subtile aux nuances d'aurore
Et je frémis de la splendeur des nacres roses
Si le soleil sur ma rosée éploie
L'éventail d'or des rayons de sa joie.

Que n'avez-vous, Lys grêle, mes dards frères,
Mes pétales qui sont des langues ou des ailes
Et disent aux amants vers quel ciel désiré
Monte le triomphe vermeil de leurs baisers.

Taisez-vous, ô ma sœur, et ne troublez mon rêve.
La volupté vous grise et le sang des étés.
Je garde la gloire froide de mon calice,
Epanouie aux nuits stellaires et de lune
Et je grandis dans la blancheur de ma fierté
Car votre orgueil livre la solitude de mon dédain.
Ma pâle nudité fait le signe des mains
Des suppliantes mains qu'élève la prière
Quand la candeur vierge de mes pétales
Surgit vers la lune au-dessus des rivières
En la noblesse de nulle tache — comme un glaive.

*La vertu de cette fable
N'est-elle inappréciable ?*

ALBERT SAINT-PAUL.



A L'IRRÉVÉLÉE.

A LA MÉMOIRE DU COMTE DE VILLIERS DE L'ISLE ADAM.

*Car je sens dans ma chair la loi
du Péché qui contredit la loi
de l'Esprit. (Imit. de J.C.)*

O Toi dont les regards de ma Pensée sont pleins
et qui remplis le moule intérieur de mon Ame
exactement, au point de n'y pas laisser l'empreinte
légère d'aucune autre image de souvenir !

O Toi dont s'enorgueillit l'errance de mon rêve
et la conscience illuminée de mon éveil,
toujours présente en moi, obéissante à l'appel
de ma voix, solliciteuse de ta Présence !

O Toi, Recluse de vie, Habitante mystique
de mon front-tabernacle et de mon cœur-autel,
fantômale Vision comme un spectre hantant
les dédales secrets de mon Ame : ta demeure !

Vision intimement liée en l'Autrefois —
à la chaîne des préexistences spirituelles — !

O Toi qui fus l'Amante initiale des ciels,
l'Épouse prédestinée en l'aurore des âges,

belle d'une beauté d'Irréel et d'Infini,
candide d'une blancheur de neige immaculée ;
éclatante et sereine comme un levant soleil,
douce comme les nuits, tendre comme les étoiles !

O Toute-Glorieuse, et Toute-Resplendissante
Magicienne de grâce, Enchanteresse d'amour,
omnipotente Fée dont l'aérien sourire
m'est l'arc-en-ciel de toute joie et de tout plaisir !

O Toute-Miséricordieuse et Magnanime,
ô jamais Implorée, ô jamais priée en vain ;
Dispensatrice aimable de toutes les faveurs
et de tous les dons magiques de munificence :

Écoute, oh ! écoute ma suppliante Prière,
et je t'exalterai, et je te magnifierai !
Écoute, oh ! prête-moi une oreille favorable
Et sois touchée au sens supérieur de mon désir !

Par un prodige divin de ta toute puissance
à même d'éliminer les bornes du Possible,
par un décret miraculeux de ta volonté
souveraine à triompher des volontés hostiles,

une heure, — oh ! l'Heure bénie entre toutes les heures !
une heure, — ô timbre qui la sonnera dans le Temps !
une heure, révèle-toi terrestrement " Réelle „
aux facultés vives de ma subjectivité !

Une heure de plein éveil et d'esprit conscient ;
une heure, apparais-moi corporellement Présente :

présente en l'entité matérielle de ta chair
et de ton sang, de tes contours et de tes formes !

Une heure révèle-toi apparente et tangible,
formelle à mes regards scrutateurs de ton aspect
comme sensible au toucher de mes mains afférentes
de ta réelle vie et de ton réel contact !

Une heure d'exception, viens habiter ma vie :
ma vie, rocher d'exil où m'a jeté le sort
funeste et rancunier des puissances créatrices ;
ma vie dont tu fais l'horizon céleste et le port !

Une heure, viens bleuir l'éther sombre de mon ciel
de l'opale liquide et claire de ta prunelle !
une heure, viens insuffler dans mes poumons taris
ce souffle vivifiant et pur de ton haleine !

Une heure, viens verser à ma lèvre le doux philtre
enivrant de ta bouche, endormeuse de crainte.
Une heure renferme-moi dans la couche vivante
de tes bras, berceurs calins d'allégeance et d'oubli.

Une heure nourris-moi du pain consubstantiel
de ta chair et ton cœur — Saintes-Espèces de ton Être !
Sois-moi — cette heure — le principe et le battement
vital, coexistant de mon existence même.

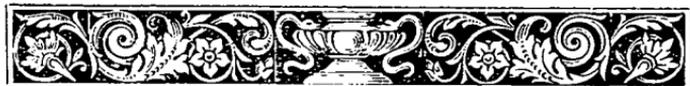
Car alors, résumant dans mon être l'ineffable
quintessence de cette heure d'apparition,
imprégné à toujours du fluide indéfectible
de ta surnaturelle mais réelle *Présence*

pourrais-je mieux attendre en la triste dépendance
corruptible et précaire de ma vitalité —
l'Heure, l'heure suprême marquée en l'Immuable
du divin rendez-vous de Ciel et d'Éternité.

RAOUL PASCALIS.

Des " Proses psychiques „ en préparation.





FROM HOME (*).

BROUILLARD.

Je m'étais hasardé au dehors malgré la brume qui emplissait l'air, rampait sur les pavés, s'accrochait en lambeaux fuligineux aux corniches des toits. Le soleil par instants montrait son disque pâle et froid, vite effacé par la flottante buée. Une pluie imperceptible, poisseuse et sale, se collait aux habits, les pieds clapotaient dans des flaques douteuses, les boutiques s'éclairaient l'une après l'autre de becs-de-gaz cerclés d'un halo livide. Puis le brouillard s'épaissit, enveloppa les maisons, les voitures, les êtres; tout devint indistinct à dix pas. Les véhicules ralentissaient leur course; les passants glissaient comme des spectres dans cette ombre trouée par les lumières des magasins et les lanternes des cabs. La métropole redevenait le Londres spleenétique, badigeonné de suie, noyé de tristesse, suant le dégoût, la ville

(*) Suite. Voir les nos d'octobre-novembre et décembre

sombre dont le fleuve roule des épaves humaines, et où le vent qui hurle par les lucarnes a pour hochets des corps de pendus.

Le ciel était devenu jaune, d'un jaune terreux, rougeâtre vers l'horizon. Je repris le chemin de Fleet-Street, l'opacité de la brume rendant toute promenade impossible.

Ma commensale — une jeune italienne mariée de quelques mois à peine — était seule dans la sitting-room, le front pensif collé aux vitres.

Elle se retourna :

— Pensava al sole mio (je pensais à mon cher soleil), dit-elle avec un triste sourire.

PETTICOAT-LANE.

Le dimanche matin, — à l'heure où le silence des rues n'est troublé que par le pas des graves anglicans se rendant au prêche, — un quartier de Londres s'emplit de *Sabbath-breakers* (violateurs du dimanche) qui, sans souci des lois et des shérifs, y ouvrent le plus bruyant, le plus étrange et le plus excentrique des marchés.

C'est le *Petticoat-Lane*, entre Bishopsgate et White-Chapel, ainsi appelé du nom de sa principale artère, la ruelle du Jupon. Du dehors, rien n'en révèle l'existence. Les riches maisons de l'avenue, correctes, impénétrables et flegmatiques comme un

visage de gentleman, le masquent de leurs honnêtes façades. Les anglais " respectables " ne s'y fourvoient jamais, et fidèles au cant britannique, affectent d'ignorer ce coin lépreux de la grande cité.

Ruelles malpropres, bicoques sinistres, hardes loqueteuses, tintamarre ahurissant : cela donne au *Petticoat-Lane* un cachet de misère lamentable et grotesque, que n'adoucit malheureusement ni le rutilent soleil, ni la pittoresque bigarrure des caravansérails orientaux. Sous un ciel implacablement grisâtre et brumeux, les couleurs se sont ternies, et l'on n'a devant soi qu'une tourbe immonde, où détonne parfois la face honnête et effarée de quelque countryman.

Tout d'abord apparaît le *Cloth exchange* (marché aux habits), vaste cour aux murs jadis blancs, couverte d'échoppes où ballottent, à des tringles, les défroques les plus fantaisistes. Au milieu d'un hourvari infernal, des êtres houlent, ricanants et surnois. Et quels êtres ! Filous, ruffians, tire-laine, voleurs, receleurs, pick-pockets, repris de justice et gibier de potence y viennent trafiquer le butin de la semaine, sous les yeux des policemen, dont le helmet de cuir domine la cohue. Que feraient-ils, du reste ? Le courage ne leur manque pas, ce sont des gaillards solides, aux biceps éprouvés ; mais ils savent qu'ils seraient écharpés à la moindre sortie intempestive, et ils laissent philosophiquement s'échanger les horions et se poursuivre ce commerce interlope.

Une chose frappe : l'apparente bonhomie avec laquelle le client est dupé, trompé, exploité par cette racaille. Un marchand essaie lui-même la jaquette ou le paletot, s'offre à l'acheteur de face, de dos, de trois quarts, de profil, pour qu'il puisse juger de "l'effet," tout en lui cachant trous et reprises avec une habileté extrême; un autre, tandis qu'un paysan endosse son acquisition, lui subtilise sa vieille nippe qui est aussitôt exposée et vendue avant que le volé se soit aperçu de la chose. Tout cela se passe en famille; avec une simplicité biblique.

La rumeur grandit, les boniments se mêlent, des cris strident, les marchands se démènent sur leurs trétaux, un vacarme forain règne dans ce capharnaüm, se continue dans les impasses, les ruelles, les hangars voisins. Là, s'étalent sur les pavés, sur des tables, des brouettes, les objets les plus hétéroclites : paires de bottes et bouteilles de champagne, chemises n'ayant guère servi et moules nageant dans un liquide verdâtre, cornichons, savates, dentelles, ferraille, chapeaux, vieilles chaussettes; marchands de bagues, de porte-monnaie, de montres, de chaînes, couvrent de leurs cris les hurlements d'un supplicé auquel on arrache des cors; des juifs sales et débrouillés, dont une ficelle rattache au cou la chemise, promènent leur pacotille de bric-à-brac, trouvant moyen de glisser aux naïfs une bourse avec 1 shilling pour six pence.

De temps à autre, des types qui arrêtent par leur

bizarrerie, des faces effrayantes d'ivresse ou de bestialité, des êtres émaciés dont les membres squelettiques semblent crier dans leurs jointures comme des machines mal graissées.

Assise sur un tas de détritns, une vieille mange, le corps drapé d'une guenille en satin frappé, la tête couverte d'un chiffon qui fut jadis un élégant chapeau brun où s'essorait un oiseau des îles. Plus loin, poussant un charretin de fruits, une jolie fille blonde, vêtue d'une taille rouge : deux boutons manquent, et l'un des seins, — que nulle chemise ne voile — dresse sa pointe rose hors du corsage béant.

Les ruelles dégoulinent vers une grande place où stationnent en file les fruitières et les maraîchères. Je me fraie à grand'peine un passage à travers cette cohue d'affamés qui se tassent autour des étals, et, les oreilles encore tintantes de ces populacières clameurs, je m'échappe par le quartier juif, aux murailles tapissées d'affiches hébraïques, où derrière leurs comptoirs, les descendants d'Isaac et de Jacob pèsent et soupèsent avec minutie.

SEVEN DIALS.

Le quartier des *Seven Dials*, le samedi soir, à l'heure du marché.

Un ami m'accompagne en ce sinistre coin de Londres que nous espérons visiter inaperçus, grâce à notre accoutrement réussi de voyou français.

Sous la lueur jaune des becs de gaz, la foule des misérables et des loqueteux grouille entre les boutiques et les charrettes de légumes et de fruits alignées le long des trottoirs. C'est un tohu-bohu indescriptible, une poussée d'êtres sans nom, de brutes que la convoitise excite, de chourineurs à démarche louche, de vide-goussets en quête d'affaires, d'enfants émaciés et de matrones à la graisse tremblotante qui se pressent, se bousculent, s'injurient, houlent des étals aux public-houses, puis se déversent dans les lanes obscures qui béent, là tout près.

Les marchands s'époumonnent, dominant le vacarme de leurs cris : "*two a pound! three a penny!* " ; les bouchers exposent des *halfs* (demi-têtes de mouton), de petites portions de viande noirâtre et violacée, piquées de fiches en fer avec plaque indiquant les prix ; les épiceries, les quincailleries s'emplissent d'un va-et-vient incessant ; des débits d'ale nous arrive, assourdi, un bruit de dispute ; par moment, une porte, violemment ouverte, vomit quelques pochards qui achèvent leur bataille dans la boue, jusqu'à ce qu'un policeman les sépare, les yeux bleuis, la bouche en sang, ou les temporaux tuméfiés.

Nous pénétrons dans un public-house. Chose étrange ! là encore apparaît la propreté des intérieurs anglais ; l'étain reluit, les robinets brillent, les verres étincellent, les tonneaux époussetés arquent leurs dœuves sous les caresses du gaz ; seuls, les murs

salis par les chignons et les paletots crasseux portent la marque indélébile de la tourbe qui s'y vautre. Elle est là sous nos yeux, pressée au comptoir, accroupie dans les coins, affalée sur l'unique banc qui court le long de la muraille. Pas de gaieté, pas d'expansion : les clients débraillés lampent sur place, sans que leurs faces incendiées se dérident, et quand le poison qu'ils absorbent les abat sur le carreau, d'autres s'en viennent, repoussent du pied les brutes affaissées, et font sonner sur l'étain le gain de la semaine, quitte à tomber lourdement à leur tour, assommés comme des bœufs sous le maillet.

Ce sont les suppliciés du gin, les démons d'un enfer dont rien ne peut peindre l'horreur, enfer d'ivresse, de misère et de mort lente. Certes, l'absinthe est tout aussi meurtrière, mais c'est la fée verte, qui, marotte en main et sur la tête le bonnet aux tintinnabulantes clochettes, vous mène à l'abîme en vous enveloppant de rêves. Ici, dans ce lieu de bestiale dégradation, le gin m'apparaît comme un squelette étreignant de ses phalanges osseuses la gorge des buveurs.

Une femme survient, hideuse, trogne enluminée; sur son bras repose un enfant, emmitoufflé d'un châle en loques; et tandis que ses lèvres sucent la mamelle flasque de la gorge, celle-ci vide le gin à plein gobelet.

Nous nous aventurons dans les ruelles obscures

qu'éclairent çà et là, comme des yeux sinistres, le gaz des *lodgings*, les fanaux rouges des *gin-shops*. Nul bruit de bastringue, de café-chantant. Des ivrognes titubent, des ombres nous coudoient, se glissent dans les lodgings qu'étiquètent des bandes de papier : *6d per night, for single men*. Ce sont les plus luxueux, ceux dont les couchettes sont passables. On en trouve d'autres pour 4 ou 2 d. où les individus, grabataires effroyables, se mêlent sans dictinction de sexe, dans des salles malsaines, grouillantes de vermine.

Devant nous s'enchevêtre dans l'ombre un lacs de lanes et d'impasses. Nous marchons au hasard, les mains dans les poches. Le vent de nuit nous apporte par bouffées le bruit d'une querelle, d'une rixe lointaine : les policemen ont disparu, des rôdeurs nous toisent, des ricanements nous poursuivent; notre déguisement, maladroitement français, ne nous trahit que mieux. Je sens la peur me secouer de frissons, me couvrir le front d'une sueur moite. Par moment, dans cette obscurité épaisse, nous nous butons à des bornes de pierre entravant le chemin, au mur d'un cul-de-sac; il faut revenir sur nos pas, feindre l'indifférence devant ces loups et louves accroupis devant leurs tanières, rester calmes sous les insultes qui nous éclaboussent comme boue.

Un passage couvert, obscur et infect, nous conduit au milieu d'une cour intérieure, éclairée de lampes fumeuses : des noctambules sont adossés au mur,

brûle-gueule aux lèvres, des gamins font la roue, des loupeuses en haillons se passent une bouteille, une glapissante vieille à béquilles nous invective, nous poursuit en traînant la patte, des clampins dégueuillés sont assis par tas sur les seuils des *buildings* qui béent, noirs et farouches, comme des bauges de sangliers.

Dans une encoignure, une petite fille est accroupie, les mains aux pliants des genoux, prête à se renverser sur le dos, jambes écartées : " A penny, Sir! will you see? "

Elle a dix ans, douze ans peut-être.

Nous allons toujours, perdus dans ce dédale. Au sortir d'une lane étroite, des femmes nous interpellent en *slang* (argot). Par-ci par-là, éclatent, dans cette pétarade d'injures et plaisanteries incompréhensibles pour nous, des phrases en patois londonien que mon conducteur me traduit à mesure :

— Par ici les missionnaires, nous avons besoin d'être converties.

— Que venez-vous faire chez les honnêtes gens ?

— Laissez-les dormir !

— N'avez-vous plus de poux chez vous ?

Nous pressons le pas, mais les jambes flageolent, l'angoisse nous oppresse. Vite, une issue pour sortir de ce cloaque, pour nous échapper de cet enfer ! Aussi bien le courage est à bout, le dégoût nous étouffe, l'air empesté nous étreint la gorge, une buée de crime monte de cette fange et flotte sur nos tempes comme un voile de sang.

Quelques dernières impasses; une vieille ivre s'enfuit, trébuche, se relève pour retomber plus loin, harcelée par des femmes hurlantes; une rumeur sourde arrive jusqu'à nous, s'accroît, grossit encore; c'est le marché qui grouille là-bas, sous le papillonnement du gaz blafard.

AUG. VIERSET.





POÈMES IRONIQUES.

XVI

pour Arn. Julin.

— Je suis le Poison qui corrompt, désagrège,
émiette les vies humaines.

—

Car ma parole a des verbes si doux, des inflexions
si harmonieuses, de si tentants murmures, pour dire
le repos calme et majestueux de la mort,

—

que même les élus de la vie, à qui tout est promis :
joie, richesse, amour, et les autres biens de la terre ;

—

pleins d'une ardeur muette vers le port profond,
cachant en eux leur Foi impénétrable,

—

pensent que c'est chose bien mesquine et bien
vaine que d'aller et venir, que lutter et combattre,
parmi la tourbe des vilains et des laids, pour ce qui
est Bon et pour ce qui est Beau ;

—
et que rien ne vaut la béatitude infinie de ne plus
être — et le vide absolu du corps qui repose

—
dans la terre friable et paisible d'un cimetière de
campagne,

—
dans le terreau léger des bruyères,

—
dans le sable mouvant des plages occidentales.

*

Et moi pourtant, je ne puis point mourir malgré
l'impérieux désir qui m'obsède — car je dois

—
partout faire germer et s'épanouir la fleur sombre
de ma Parole.

XX

... rêve aboli... orgueil éteint...

Pourquoi toucher de mes mains blanches les choses
de la vie ou même laisser couler sur moi les heures
bourbeuses des temps.

—
J'ai regardé ceux qui viennent et ceux qui s'en
vont: j'ai regardé *ceux qui demeurent*, ceux qui

aiment et ceux qui pleurent; ceux qui jouissent — un grand dédain est entré dans mon cœur.

—
Non : même cette Fleur Étrange de l'Art qui s'épanouit là-bas sur la colline, je ne *La* veux point cueillir.

—
Car pourquoi traverser les railleries et les insultes des Phariséens assemblés, et des mains qu'on voulait baiser, recevoir le fiel avec l'hysope.

—
—Un lit de fer, des draps de lin tissé, une chambre bien blanche, la fenêtre ouverte sur le ciel ensoleillé, un frais arôme de Printemps et de Fleurs mêlé au parfum subtil de quelque rare Poison.

—
Puis l'obscurité, le repos, l'oubli — *l'abolition de soi.* —

—
— Vous m'ensevelirez, mon Ami, dans le sable léger des dunes, non loin de quelque petite chapelle où rêve le Dieu de ma mère;

—
pour que le son vieillot de la cloche fêlée, le clapotement des vagues et la caresse des vents

— me tiennent bien *endormi.* —

GASTON VYTTALL.





PETITE CHRONIQUE.

Notre ami et collaborateur Adolphe Retté vient de perdre sa jeune femme. *La Wallonie* lui adresse ses plus sincères compliments de condoléance.

* * *

L'exposition des XX a été ouverte samedi 18 janvier devant un public choisi, parmi lequel nombre de très jolies femmes. Dimanche, étant public, a été plus drôle. Les clameurs et indignations ont recommencé : la stupidité et l'ignorance bourgeoises ont d'interminables fiels. Parmi les artistes qui ont eu le plus grand succès citons : le sculpteur George Minne, les peintres Robert Picard, Willy Schlobach, Paul Signac, H. de Toulouse Lautrec. Deux choses bien amusantes : la rage de certains personnages, pacifiques d'ordinaire — et la manie de tout *expliquer* par le japonisme. Ce pauvre japonisme, l'a-t-on assez mis à toutes sauces et ce qu'il ferait une tête à se voir mêlé à tout ceci !

* * *

L'*Art moderne* a publié une série d'articles (de Edmond Picard évidemment) sur le sémitisme, l'aryanisme, ou touchant des questions se rattachant à cet ordre d'idées. Plusieurs de ces articles sont de tout premier ordre. Pourquoi faut-il que l'un des derniers : *Un nouveau moyen âge* contienne des erreurs à faire chavirer des maisons et détruire la valeur de cet article qui contient quelques vérités. Il y est fait cette découverte stupéfiante que les artistes modernes ne tra-

vailent que pour le monde " ce monde odieux qui ayant soutiré à lui les grandes fortunes prétend avoir par surcroît le monopole des belles choses et en son puissant syndicat concentre l'art comme il a concentré l'argent. „ Si tel était le monde, nous l'applaudirions avec fureur. Mais alors quand M. Picard tombe sur " les gens de bel air, les *high-lifards* „ il est assez illogique : lui qui démontre hebdomadairement leur non souci de tout art, la veulerie de leurs appréciations, le nul de leurs idées, se trompe donc ? Puis quels sont bien les *Artistes* qui travaillent pour ce groupe cosmopolite mâtiné de sémitisme ? Les vrais, les grands ? Allons donc, quelle plaisanterie. Oui, ceux-ci, citons-en quelques-uns, au hasard : Daudot, Coppée, Feuillet, Ohnet, Maupassant, Halévy, Claretie, Delpit, etc., puis toute la Bougrerie pittoresque, et le cabotinage théâtral et les musiques de Gounod, Massenet, Salvayre, Godard et d'autres. Mais qu'y a-t-il vraiment d'art en toute cette sequelle. Nous n'admettons pas que ce soit ceux-là que M. Picard nomme des artistes. Et dans ce " monde „ connaît-on seulement l'Art ? Nous jurons que non. Certes l'art s'est restreint à un petit groupe, mais ce petit groupe n'a rien à voir avec le monde et nous dirons même que ceux composant ce groupe ne sont jamais " du monde „ ou bien en sortent :

Les artistes travaillent pour eux-mêmes et pour leurs égaux.

* * *

Dernier écho du passage de Coquelin à Bayreuth :

La toile venait de tomber sur le charme du Vendredi-Saint, de Parsifal.

Une dame s'approchant du cabotin.

" Eh bien ! qu'en dites-vous ? Admirable n'est-ce pas ?

Et lui avec enthousiasme : " Charmant ! Charmant ! „

* * *

Les renseignements que nous avons reçus directement de Tanger au sujet de M. Arthur Rimbaud sont trop incomplets et ne nous paraissent pas assez sûrs pour que nous les publions actuellement.

Le Gil-Blas du 4 décembre a publié un merveilleux conte de Camille Lemonnier intitulé : *La Fileuse de minuit*.

* * *

Dans la dernière quinzaine de février s'ouvrira à l'Émulation la 2^e exposition des *Cinq*. MM. Maréchal Baues, Mataive Cambresier. M^{lle} Molitor remplace M. Edgar D'hont qui s'abstient cette année.

* * *

La Pléiade (de Paris) s'est transformée après son cinquième n^o. Elle paraît désormais sous le titre de *Mercur de France*.

Sous cette nouvelle forme, à notre intéressante consœur, bonne chance et longue vie.

* * *

La Wallonie paraîtra en n^o double vers la fin de février, ou commencement de mars.

Ce n^o contiendra entre autres, des vers de Stéphane Mallarmé, de Francis Vielé-Griffin, de Stuart Merrill, de Gabriel Mourey, d'Achille Delaroche, d'Émile Verhaeren, un *Tale* de Ch. Van Lerberghe, etc. — Un article de critique sur le salon des XX. Une critique de *la Princesse Maleine* et de *l'Intruse* de notre collaborateur Maurice Maeterlinck, par Albert Mockel, la critique du 2^e concert du Conservatoire et des Nouveaux Concerts (Concert d'Indy), etc.

Hôtel des Américains

14 — Rue de l'Abbé de l'Epée — 14

PARIS.

En face du Luxembourg. Près du Val de Grâce.
Au Centre des Ecoles.

Tous les appartements ont vue sur de magnifiques jardins.

PENSION DE FAMILLE.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

H. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.
— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

Quelques collections de LA WALLONIE (1886, 1887, 1888 et 1889)
sont en vente au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

- A LIÈGE : Chez MM. Gnusé; George; D'Heur; Brandt; Aubette du Pont d'Avroy.
A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire, et Istace, libraire.
A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennewitz (Muquard),
libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue aux Vaches.
A ANVERS : chez M^{me} V^e De Vetter, rempart S^{te}-Catherine.
-
- A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 49, Quai St-Michel; Savine, libraire,
48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.

5^e ANNÉE, N^o 1.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : MM. ALBERT MOCKEL et PIERRE M. OLIN.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Adresser toutes les communications 317, Avenue Louise, Bruxelles.

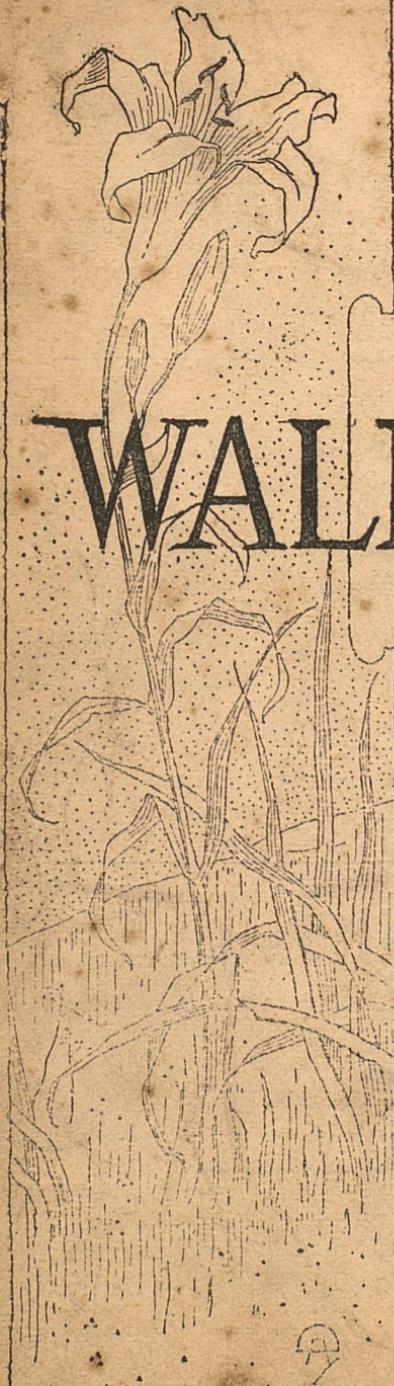
ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE

- Maurice Maeterlinck** . . . L'Intruse (drame).
A* Chanson.
 autour de Soi.
 la petite Elle.
- Stuart Merrill** Nocturne.
- Auguste Henrotay** la Chair et l'Esprit (fragment).
- Albert Saint-Paul** le Lys et la Rose.
- Raoul Pascalis** à l'Irrévélee.
- Auguste Vierset** From Home : Brouillard.
 Petticoat lane.
 Seven Dials.
- Gaston Vyttal** Poèmes ironiques.
- Petite Chronique.*

Ce numéro Un Franc.

Des presses de H. Vaillant-Carmann, à Liège.



LA

WALLONIE

Février-Mars 1890.

2-3

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

Viennent de paraître :

Scènes de Bal, livre de vers, par Alb. ST-PAUL.

Les Débâcles, par Émile VERHAEREN.

Cloches en la Nuit, par Adolphe RETTÉ.

L'Art en Exil, roman, par G. RODENBACH.

Serres chaudes, par Maurice MAETERLINCK.

MERCURE DE FRANCE

MENSUEL

15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain

Un an, 5 fr.; Union postale, 6 fr.

ART & CRITIQUE

Revue hebdomadaire des Lettres et des Arts

Paris, 7, Rue des Canettes

Paris, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

En souscription dans nos bureaux :

CRÉPUSCULES D'ÂME

Livre de vers par Gabriel MOUREY.

25 exemplaires sur Japon, à 5 francs, sont à souscrire.



SOIRS DE JARDIN.

I.

*Tout clair, sur les grands cieux du soir en désarroi,
Un lys ouvre sa fleur comme une main de marbre,
Au bord d'étangs où pleure une ramure d'arbre.*

*Et sous l'horizon noir, plombé de froid,
Silence et vide — et rien que vide et que silence.*

*A moins, en un repli de sol, traîtreusement,
Un tic-tac monotone et lourd : le battement
Toujours d'un même flot visqueux aux pieds de l'arbre
Vers ce lys clair, qui tend au ciel sa main de marbre.*

II.

*Sur un fond de mur d'or, cendré de verdoyances,
Les blancs magnolias éclatent dans le soir,
Pour que la lune vienne au long du promenoir
Cueillir nocturnement les stériles pâleurs
Et les parfums glacés de leurs pétales ;
Puis remonte, là-bas, pour les saisons fatales
Faire de la neige avec des fleurs.*

*Sur un fond de regret et de mortes croyances
Tes seins de gel ardent éclatent dans le soir.*

1887.

EMILE VERHAEREN.



TALE

C'EST la nuit de Noël et l'Enfant royal s'est levé. Sa mère dort, ses frères et ses sœurs dorment. Il erre seul, pieds nus, à tâtons, par les longs corridors sombres. Une porte s'ouvre, et voici qu'il aperçoit dans les ténèbres, endormie sur la table d'un céleste festin, Samya attendant le jour et ses convives, Samya aux cheveux d'or couronnée de fleurs closes.

Soudain les cloches sonnent, l'enfant s'éveille, elle s'éveille lentement et regarde, elle se lève et sourit.

Et tous deux se contemplent ainsi jusqu'à ce que les cloches ne sonnent plus, jusqu'à ce que les premiers rayons du soleil aient dissipé la nuit divine.

Et l'Enfant royal s'en va. Il a fermé ses yeux à jamais. Il s'en va dans cette nuit nouvelle, pieds nus, à tâtons, par les longs corridors sombres — et se recouche.

Et voici que sont venus dans sa chambre ses frères et ses sœurs en habits de fête. Lève-toi, disent-ils, ô

notre frère, déjà c'est grand matin, le soleil de Noël nous éclaire. Allons chercher les belles choses que cette nuit nous a données.

Et l'Enfant royal répondit :

Ses petites mains ont touché mes lèvres ardentes, elle a versé dans mes yeux d'intérieures clartés. Quoiqu'elle ne m'ait pas parlé je me souviens de ses paroles. J'ai respiré les pâles roses de son souffle, bien avant vous.

Elle est morte. Ce n'était qu'une enfant trouble, une vierge illusoire, une fleur précoce de la lumière stérile — mais elle m'a regardé du fond de ses yeux natifs; elle a réalisé mon bonheur loin de Dieu. Maintenant elle est morte. Elle m'attend sous mes paupières dans un beau jardin de ténèbres et de fleurs. C'est là que je vais la revoir avec son doux visage de silence.

C'est pourquoi mes frères et mes sœurs, laissez-moi. Il n'est plus de Noël. Tandis que vous dormiez, j'ai veillé. Laissez-moi me rendormir. Ne me réveillez plus de cette belle nuit. Je veux rentrer dans ses ténèbres, je veux rêver.

Et ses frères et ses sœurs l'ayant contemplé longuement s'enfuirent soudain sur la pointe des pieds — et tous eurent peur de ce sommeil étrange.

CHARLES VAN LERBERGHE.





MON RÊVE DE CE SOIR...

*Mon rêve de ce soir est d'un cristal
Où tu versais le vin de ton rire
Diaphane comme une source qui bouillonne
Et qu'on boit à pleines lèvres de désir ;
Mon désir de ce soir est d'un heurt de métal
Clair et vibrant à l'unisson de mon désir,
Vainqueur et joyeux — comme une armure sonne —
Mâle et rieur et clair — que l'on s'y mire.*

*Mon amour de ce soir est de toi, toujours telle,
Fuyante comme un rayon au mur
En ta gaieté de feuillée ;
Puis, lasse, qui te pends en guirlande mortelle,
Et bonne comme une flamme en la veillée
Et sapide au cœur comme un limon sûr,
Mon amour est de toi, toujours telle.*

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.





AVRIL D'AME.

à Aug. Hemotay.

Comme les vierges et comme les joies...

FRANCIS VIELÉ GRIFFIN.

GN la plaine claire, au long des rêves anciens, la grêle enfant s'en va rêvant, parmi l'or moelleux des bruyères.

Fleuri, le ciel, d'une discrète apothéose : c'est l'aube d'un soleil voilé de gazes tranquilles ; au loin, des brumes d'opale traînent aux genêts. — Entre ses doigts sont à mourir de pâles chrysanthèmes.

Je la sens venir des forêts de jadis, là-bas — et leurs velours frangés d'améthyste sous les cîmes rosoyantes — l'Alliciante, si lasse, d'autrefois malgré ses lèvres un peu cruelles..., charmeuse pâle aux pures mains d'oubli.

Autour d'elle, en effluves d'une Iris, et vers son sourire, les profondeurs du matin sont un naïf encens de corolles.

Et dans ses yeux survivent tous les avrils du Passé, et pensivement rayonne l'or brun de ses boucles ballantes.

La réginale fée, l'enfantine sainte aux linons mauves qui bercent, et son lent sourire effeuillant tous songes — les jouets d'or et fleurs matutinales...

Et mièvres, vaguant par l'adamantin des rosées, ses mièvres pieds d'Epiphanie !

Mais là où vont ses pas, des rouges fleurs glorieuses, c'est un hymne — et qu'elle ne comprend pas — l'hymne despotique, vers le miracle en fleur de ses seins ingénus.

CHARLES DELCHEVALERIE.





PRÉLUDE.

Ton âme est comme un crépuscule d'automne,
Tout pâle du vol des heures en allées,
Tout sonore du dernier sanglot des cloches,
Mouillé de défaillance comme un œil qui pardonne ;...
O ces fantômes vêtus de lin, dans les allées,
Au râle, qui n'est plus qu'un soupir éteint, des cloches !...

Brume du jour qui meurt, poussière, fumée,
Vagues du soir tombé, cendre violette
Dont se voile le ciel, courtines royales
Etouffant de leur deuil les cris des lèvres pââmées ;...
O langueur d'un automnal crépuscule où s'arrête
Ma pensée en rêvant ton âme aux bontés royales !...

Que je voudrais en d'ineffables musiques
Capables de faire mourir les âmes élues,
Pouvoir évoquer les mansuétudes
De ton amour, symboliser les douceurs mystiques
Dont tu me caresses, tes tendresses absolues,
Pour quoi je te nomme Reine des Mansuétudes !...

Je te nomme aussi Reine de mes extases
Et Reine des voluptés spirituelles
Qui me font souhaiter l'éternelle sieste
Sous tes voiles tissés de perles, de chrysoprases,
De sardoines, tous deux en de subtiles nacelles
Berçant nos cœurs endormis pour l'éternelle sieste.

GABRIEL MOUREY.



DE L' « ALBUM PARISIEN. »

Un, clair, jouissant d'un repos propre en la solitude et sous le doux drap d'une lumière de gai dimanche, s'étendait, et presque semblait s'étirer en paresse, un escalier secondaire de Mairie.

Des pas retentirent; d'une ascension sans hâte houlèrent trois hommes, en quête d'un bureau.

Ayant trouvé, un d'eux frappa, arquant une ligne légère de dos plaisant; et, muet, il tendait l'oreille, vaguement interrogeait d'un regard ouvert et souriait, à peine.

Immédiate et comme suffoquée, une voix grasse gargouilla, qui se perdit dans un très voilé glouglouement de pigeon roucouleur. Alors, l'homme qui avait frappé éteignit le sourire des lèvres, pendant qu'en les yeux persistait le sourire, et, redressant sa taille, entra, suivi des autres.

Plus calme encore, bien que mouvementée d'une action d'employé seul, cette pièce s'abandonnait aux étreintes d'une paix immuable; et même pas le fumet révélateur d'un jour de fête et de bruit qu'y apportaient évidemment les trois venus, ne sembla

l'émouvoir ni la déranger. Après qu'une phrase brève eut annoncé ce qui les amenait, un silence domina, où, comme sortant de l'essence même de ce bureau sobre, se dévoila le balancement doux et âgé d'une pendule, marquant l'irréductible battement de pouls mathématique de ce milieu anéanti dans les béatitudes, où la foule devait passer sans y laisser la moindre trace vivante de ses affres ou de ses colères.

Un grand vieux propre — l'employé — une personne sans angles, coulait et glissait en les recoins, parmi l'ameublement serré, sans encombrer ni heurter, avec une complaisante et tendre adresse de très longue et constante familiarité.

Les autres, assis, attendaient, les lignes de leurs corps dans un laisser-aller d'aise, causant, avec des rires insinués comme circulant et serpentant dans une satisfaction de bien-être momentané.

Tout à coup, l'appel de l'employé, un bruissement brouillé de chaises; et, la causette comme engloutie et refoulée, les trois visiteurs, debout, approchèrent.

Roulant des gargouillis plus gras et sonores, l'employé s'enquérât des noms et des circonstances, pendant que, derrière son vieux dos poli et rafraîchi d'une redingote de fête, la grande baie de lumière apportait, à travers les vitres closes, la verte coloration mue des branches, que la protection paternelle d'un arbre semblait se complaire à établir là, pour que fût achevé le pacifique et patriarcal décor de cette oasis administrative.

Tout au bonheur d'émettre des phrases quelque peu follettes d'expansion festive — où le repos du soucieux travail de la semaine semble se goûter et se sentir avec plus de caresse et de chatouille en une activité de bavardage sonnante un petit air de musique intime à l'oreille — ce groupe allait en les explications nécessaires, et vite essayait d'en sortir par des échappées sur des arguments et des faits en dehors des formalités de loi.

Aussi, c'était avec un véritable délice dodelinant de tête et un plus onctueux borborygme d'émission vocale que l'employé, en apprenant la profession de ces Messieurs — musiciens — s'enquêrait des aventures d'une nouvelle salle de café-concert en le quartier, que bien des vicissitudes gardaient obstinément close dans le mystère des frais murs impollués.

Du coup, l'argument prêta aux éclats de rire ; les ventres bondissaient d'une ironique satisfaction sans bornes. Mais l'abdomen de l'employé renchérisait de convulsions joyeuses ; un courant de sympathie s'établissait entre les gargouillis de la voix et les mouvements du ventre ; de sorte que, entre la voix et le ventre, semblait circuler la plus harmonieuse concorde de satisfaits borborygmes.

Tout cela noyait pourtant un peu de cette paix planante, suffoquait la monotone et régulière syllabe du pendule, reniait l'oscillante bénédiction paternelle de l'arbre. Un très vague déséquilibre naquit et

domina. Alors, obéissant aux nécessités de l'habitude, l'employé se tut, la causerie s'éteignit ; et, comme répondant au coutumier appel de la plume caressant les pages immenses et sacrées des livres solennels, le battement du pendule trôna d'abord, avec une insistance d'autorité tranquille ; un infiniment léger bruissement de feuilles à travers les vitres parut apporter l'approbation et l'encouragement des branches, et de nouveau la paix, plus vaste et sereine, établit sa volonté durable.

Un nouveau claquetis de voix partit, aussitôt que l'employé eut levé la tête, en invitant ces Messieurs à la signature. Des porte-plume évoluaient en ses doigts ; il en usait et les balançait et les écartait très légèrement, presque avec amour. Il finissait par offrir tout ce qu'il y avait de plus moelleux et de plus rare.

Voilà — affirmait-il, avec un doux et savoureux sourire gras — voilà une plume qui fera parfaitement votre affaire ; vous en serez tout à fait contents... ; des plumes hors ligne, Messieurs, et délicates !

Les autres acceptaient, baissaient la tête et signaient, en refoulant un naturel sourire moqueur.

Puis, comme ils eurent fini, ils saluèrent et partirent. Pendant que, tout à coup, en fermant la porte jusqu'au seuil de laquelle il les avait accompagnés, l'employé leur lançait un boulet de gros rire, un dernier quolibet sur la salle de café-concert.

Très réjouis, les autres demeurèrent en le silence,

et dans la claire solitude d'un palier vaste. Machinalement aux écoutes pendant quelques secondes, nul bruit ne leur arriva à travers la porte close. Débarrassé d'eux, le bureau devait s'engourdir en la paix absolue, cependant que, pour le bercer et l'endormir, le pendule chantait le régulier entêtement de sa note.

.... Ils partirent, avec un retentissement de pas dans la descente.

MARIO VARVARA.





TES YEUX.

*Quand je regarde tes yeux, je vois tes yeux pleurer,
Tes yeux qui n'ont rien du monde terrestre,
Tes yeux lourds de vie passée,
Tes yeux où rien d'humain n'est demeuré,
Rien que ces larmes, oh! ces larmes amassées,
Ces larmes qu'entasse la vie passée,
Ces larmes à la fois célestes et terrestres.*

*Quand je regarde tes yeux, je vois ton âme passer,
Ton âme passer avec de grandes ailes chastes!
Et quel sublime essor,
Et quelle lumière, et quelle blancheur, et que! air lassé!
Et quel deuil de vie et quel deuil de mort,
Et quel mépris somptueux des fastes,
Et quel amour de n'être plus,
Jamais plus!*

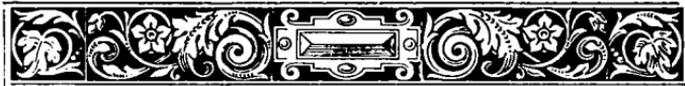
*Quand je regarde tes yeux, je vois ton cœur passer,
Je vois ton cœur rouge à cause des plaies
Et de l'inutile sang qui coule;
Tu saignes hélas! d'avoir trop caressé!
Tu connus trop les chères amertumes,
Et les chers couteaux qui blessent en foule,
Et le trop peu de reconnaissance que nous eûmes....*

*Quand je regarde tes yeux, je ne vois pas ta chair passer,
Non je ne vois pas ta belle et triste chair passer,
Ni le feu malfaisant des convoitises,
Ni l'angoisse fatale des coussins creux,
Ni les glorioles, ni les feintises ;
Quand je regarde au fond de tes douloureux yeux,
Je ne vois pas ta belle et triste chair passer....*

*Mais quand je regarde tes yeux, je vois le doux Jésus passer,
Le doux Jésus qui prie et souffre pour nous autres ;
Il est résigné comme tes yeux, le doux Jésus,
Il a trop rêvé comme ton âme, le doux Jésus,
Il a trop aimé comme ton cœur, le doux Jésus,
Mais, comme lui, tu veux encor souffrir et prier pour nous autres :
Quand je regarde tes yeux, je vois le bon dieu passer !*

JULES BOIS.





FROM HOME (*).

THE TOWER.



'ASPECT extérieur de la Tour de Londres, cette Bastille anglaise, dissipe, plutôt qu'il ne l'évoque, le souvenir des sanglants événements dont elle fut le théâtre. Son étendue, son enclavement en pleine ville, ne permettent point au spectateur d'embrasser le tout d'un coup d'œil : on ne distingue, au-dessus du mur d'enceinte, que tours crénelées et façades blanches, qu'un édifice quadrangulaire, flanqué aux angles de tourelles, surmonté de son énorme masse. Mais l'impression d'indifférence s'efface, sitôt franchie la porte des Lions. Coup sur coup les remembrances s'éveillent, le cœur s'opresse, et sur les pierres, sombres de crime, l'histoire se déroule, éclairée par des lueurs d'incendie et le reflet sinistre des haches.

Voici la porte de Fer, la porte des Traîtres, dont le pont levé s'abaissa pour tant de prisonniers; leurs grilles closes sont maintenant rouillées et l'herbe a

(*) Suite. Voir les nos d'octobre-novembre, décembre 1889 et janvier 1890.

recouvert — silence de verdure — ces pavés qu'usèrent les pas des condamnés. Voici Middle-tower, Bell-tower, où furent découverts les ossements des enfants d'Edouard, Walkefield-tower, où, prétend-on, fut assassiné Henri VI.

Les parois suintent des larmes, à chaque pas s'ouvrent des tombes; ces tours délabrées, étouffeuses de sanglots, semblent pleines de fantômes. Je pense à Jane Gray, la gracieuse souveraine, exécutée à dix-sept ans avec Guildford son époux, par ordre de Marie Tudor, à Laud, à Cranmer, à Jean II de France, à Charles Bailly, l'agent de Marie Stuart, au duc de Northumberland, à l'infortunée Anne de Boleyn, femme d'Henri VIII, laquelle — pour avoir, au tournoi de Greenwich, laissé tomber son mouchoir au pied du gentilhomme Norris, qui le porta à ses lèvres — fut condamnée par le tribunal des lords à être brûlée ou décapitée, selon le bon plaisir du roi ! Ses restes reposent dans la chapelle; en face du portail, une dalle indique la place où sa tête roula sous la hache du bourreau.

J'hésitais à fouler ce sol où semblait se dresser encore le billot fatal devant lequel s'agenouillèrent Catherine Howard, quatrième femme d'Henri VIII, le comte d'Essex, favori d'Elisabeth, le patriote écossais Wallace, le vénérable Thomas Morus, Strafford, lâchement abandonné par son maître, et dont le souvenir dut hanter les rêves de Charles I^{er} pendant la nuit suprême.

Cette tour en ruines, c'est Bowyer-tower, où le duc de Clarence se noya dans un tonneau de Malvoisie; je parcours les cachots de Beauchamp-tower, où les plus illustres prisonniers passèrent leurs dernières veilles. Les murs sont couverts de dessins patients sculptés en relief dans le plâtre, de devises, d'inscriptions à demi effacées; des anneaux persistent, rappelant les chaînes disparues et un pâle soleil, à travers les barreaux, éclaire ces cellules jaunies vibrantes encore de plaintes d'opprimés et de prières de martyrs.

White-tower, l'immense quadrilatère du centre bâti par Guillaume le Conquérant en 1078, a été transformé en un musée où les instruments de torture, le masque du bourreau, les haches et les billots sont étiquetés au milieu d'armes de toute espèce et de tous pays : des bannières turques, des étendards où se tord le dragon de Chine se déploient au-dessus des panoplies indiennes, persanes et mauresques, de vêtements de combat japonais, de parures de guerre birmanes et malaises; des dépouilles de la Renaissance s'étalent le long des murs couverts de reliques de Waterloo; la cuirasse que portait Louis Bonaparte au tournoi d'Eglinton en 1839, miroite près des armures de Charles I^{er} et d'Henri IV de France, et ce désordre apparent de civilisations et de siècles laisse une impression étrange en ces salles où le temps a laissé subsister des fragments de pensées, confiées par des captifs à la pierre, en la monotonie des heures de réclusion.

Je retraverse la cour, où des soldats manœuvrent tandis que des pigeons picorent à quelques pas ; à la sortie, l'un des gardiens, beafeaters costumés à la mode Henri VIII, m'indique la tour Régalia où se trouve la salle des joyaux.

Sous des vitrines léchées de soleil, les sceptres, les couronnes, les globes, les bracelets, les épées, plaquent sur le velours rouge de lueurs bleues d'acier, de blancheurs mates d'ivoire, le large scintillement des ors ; cette orfèvrerie superbe, sur laquelle çà et là planent des colombes d'onyx, se constelle de perles, s'incendie de rubis, s'azure de saphirs, éblouit et fascine par l'éparpillement des diamants, des topazes, des émeraudes, des pierres précieuses, se magnifie en une féerique floraison de clartés qui rient, de lumières qui caressent, de reflets qui gaminent et d'éclairs qui fulgurent.

Et je songe aux ironiques et profonds caprices du hasard qui, dans l'orgueilleux étalage d'un vain faste princier, me fait contempler le diadème de la reine, exécuté pour Anne Boleyn, aux lieux mêmes où celle-ci monta les marches de l'échafaud.

WESTMINSTER-ABBEY.

En la demi-clarté qu'un jour déclinant laisse filtrer à travers la verrière, la nef superbe dresse sa multitude de colonnes frêles, infinies ; les arcs des voûtes jaillissent des chapiteaux, où ils semblent poser à

peine, s'élancent dans le vide, se croisent avec une hardiesse merveilleuse ; c'est un enchevêtrement de courbes, de nervures, d'arêtes dentelées, un fouillis de sculptures délicates, une forêt de pierre dont les floraisons se perdent, là-haut, dans les ramures estompées de nuit.

Et du silence — un silence d'admiration et de crainte vague — neige dans ce sanctuaire, qui est aussi une nécropole. Car le sol est pavé de tombes, les monuments sont des sarcophages, des statues et des bustes processionnent le long des murs de ce St-Denis anglais consacré au génie, à la puissance et à la gloire. Les visiteurs glissent entre les piliers comme des fantômes, les rares paroles échangées meurent sur les lèvres, les pas s'arrêtent hésitants devant ces dalles gravées des noms les plus illustres.

Voici le Poet's Corner, au fond du transept-sud, où avec tant d'autres reposent Macaulay, Ben Johnson, Sheridan, Dickens, Garrick, Chaucer, où des monuments ont été élevés à Longfellow, Shakespeare, Drayton, Goldsmith, Haendel, à tous ceux que les arts ont rendus célèbres et dont les œuvres ont fait battre le cœur des hommes. Ceux-ci paraissent s'en souvenir, avoir gardé un peu de piété et de reconnaissance pour les écrivains et artistes auxquels ils durent tant d'heures bénies, tant de sensations supra-terrestres, car le Poet's Corner est la partie de Westminster-Abbey où les visiteurs affluent de préférence et s'attardent le plus volon-

tiers. Quelques noms ont été bannis de ce Panthéon, de brillants fleurons manquent à cette couronne des gloires anglaises, et l'on ne constate point sans tristesse l'absence de Swift, de Byron laissé à l'écart à cause de son scepticisme religieux.

Dans un coin peu digne d'un si grand poète, je remarque un modeste buste de Milton avec cette inscription :

No more the grecian Muse unrival'd reigns
To Britain let the nations homage pay :
She felt a Homer's fire in Milton's strains
A Pindar's rapture in the Lyre of Gray.

Voici que s'ouvre la grille donnant accès aux sépultures royales.

Sur le froid couvercle des sarcophages, rois, reines, guerriers et courtisans étendus, dorment, mains jointes, leur sommeil de pierre; l'écho des chapelles s'éveille au débit monotone du gardien, au murmure de la foule qu'il guide de tombe en tombe. Je vague à l'aventure, contemplant les monuments, déchiffrant les épitaphes; j'arrive à la chapelle Henri VII aux portes ornementées de délicates roses de bronze. Douze piliers gothiques supportent le toit superbement décoré de pendentifs et de voussures sculptés. Les murailles sont couvertes d'emblèmes héraldiques, d'armoiries royales, de roses Tudor, de fleurs de lys; les hautes stalles en chêne des chevaliers du Bain sont disposées le long

des murs de la chapelle, ornées de leurs casques, de leurs épées, surmontées de leurs bannières écussonnées dont l'or et le cramoisi fanés ressortent faiblement sur la teinte grise du toit. Je m'arrête un instant devant le tombeau de Marie Stuart, qu'une grille de fer entoure, portant le chardon, son emblème national. De temps en temps m'arrivent des bruits de pas, des lambeaux d'explications du guide: sir Brocas, chambellan de la femme de Richard II, décapité en 1399 par ordre de Henri IV....., la comtesse de Strafford, morte en 1693, femme de lord Strafford décapité à la Tour en 1680..... Et froidement chaque mot tombe dans le silence, comme des gouttes d'eau sur des dalles.

La chapelle de St-Edouard le confesseur — où la tradition reconnaît en l'un des deux sièges de couronnement y conservés, la pierre qui servit d'oreiller au patriarche Jacob — est une stalle surplombante, espèce de grande chaire où l'on accède par un petit escalier tournant. Accoudé à la balustrade, je promène un dernier coup d'œil dans l'immense nef, et, songeant aux milliers d'êtres dont les restes pulvérisés s'entassent dans ces cryptes, à leur repos suprême sans cesse troublé par le va-et-vient des curieux, je me demande si beaucoup d'entre eux n'eussent pas préféré quelque tombe champêtre, fleurie de printemps et caressée de soleil, si les flots ou la terre rouge des champs de bataille n'étaient pas le secret désir des marins et des soldats

endormis côte à côte sous ces sombres voûtes, et si Livingstone n'eût point dédaigné les honneurs posthumes de Westminster-Abbey pour un tumulus solitaire élevant sa croix de bois en quelque oasis perdue du désert africain.

AUG. VIERSET.





VERS.

I.

*Puisque notre amour n'est qu'un amour de lumière,
Conçu par nous, enfants bien doux et bien débiles,
A tel point que nos yeux semblent être des îles
Où nage dans les eaux la floraison première,*

*Ne pouvant nous aimer que par nos yeux bien tendres,
Comme s'ils étaient des foyers où se promène
La flamme ondulatoire et tristement humaine,
Craignons de raviver les si défuntes cendres ;*

*Car, pour aimer comme nous nous aimons, nos âmes
Ont surpris la douceur des étreintes bien calmes,
Puis elles ont mis dans nos yeux les rêves almes
Pour que nous nous aimions, comme s'aiment les femmes.*

*Et l'évocation de la chère dolence,
Lasse, nous vint alors ; mais si lointaine en somme
Que j'osai vous parler d'amour, lentement, comme
D'une conception de neige et de silence.*

II.

*C'était l'heure tranquille et rêveusement tendre
Que les après-midi ramènent vers le soir,
Et cet instant douteux et doux comme un espoir
Où va s'éterniser l'écho qu'on vient d'entendre.*

*La lumière du jour qui tombait dans nos yeux
Avec des tremblements lumineux de paillettes,
Semblait plus radieuse au fond des violettes
Et des lys noirs de nos grands yeux silencieux.*

*Et déjà nous sentions en nous la lassitude
Qui nous pénétra tout entier et sans retour,
Et c'était troublant, comme au sortir d'un amour,
Et c'était mourant, comme au sortir d'une étude.*

*Et vos yeux qui déjà n'avaient pas été sages
Toujours, malgré leur doux de violettes, qui
Sème sur des lys noirs leur lourd prestige acquis,
Eurent l'ardente foi des consolants présages.*

III.

*Vous en souvenez-vous, ô Madame, de l'heure
Déjà si trépassée, oh ! déjà si lointaine ?
Vous vous êtes permis une alerte hautaine
Qui, — vous me le direz plus tard, — n'était qu'un leurre.*

*Vous en souvenez-vous ? L'heure à peine écoulée
Et qui semblait déjà par les heures perdue,
Avait ce je ne sais de langueur éperdue
Qui fit qu'elle parut à jamais en allée !*

*Et vous aviez cet air qui se mélancolise
Sous les rayons discrets d'une après-midi bleue,
Comme le paysage en cette banlieue
Qui par l'heure douteuse enfin se tranquillise.*

*Vous vous en souvenez, n'est-ce pas, ô Madame !
Vous vous êtes penchée, à mon bras enlacée,
Pour voir si dans mes yeux je portais la pensée
Qui dut vous annoncer le retour de mon âme !*

CHARLES SLUYTS.



NOTES D'ART.

Les XX ont réveillé toutes les grenouilles de la Mare ! Leur exposition est close — et le concert dure toujours.

IL FERA BEAU DEMAIN !

Voici que deux étoiles se sont levées, que nous ne connaissions pas dans notre ciel d'Art. Elles sont seules et vierges, venues à temps ; au moment même où culbutaient dans l'autre hémisphère — Incohérence et Veulerie — tels et quelques artistes aimés jadis.

Elles se sont levées dans quelque espace intermédiaire, nu, loin de toute constellation, brillant d'un feu tranquille, se réclamant fièrement de leur isolement et de leur décision à rester seules ; valant par elles-mêmes, où d'autres ont dû se grouper pour valoir, évoluer autour des étoiles de première grandeur qu'on sait, et, se sentant moins fortes, se rassembler pour une figuration définitive : le NÉO-IMPRESSIONNISME. Sait-on seulement ce qu'Il tente ?

Objectivité stricte pour les uns — à courtes vues —
Réalité !

Alors que c'est plutôt : *Couleur* et le champ vaste de ses voluptés et de ses crises. Sensualité à l'écoute

des heurts les plus choquants, des caprices les plus fugaces, des harmonies les plus tendres. Divers états d'âme à ces Largo, Andante ou Allegretto de couleur!

Réalité, la notation de ces voix ? la Couleur ! cette informulée et changeante signification dont se revêtent les Choses!

Ils ont choisi — ces néo — à la place d'où partent les deux grandes allées qui nettement s'indiquent en ce jardin des XX, ils ont choisi de tracer en cette glèbe que la sénilité des manœuvres stérilisait, des chemins nouveaux, la remuant d'une analyse nouvelle pour un Paysage si luxuriant, aux si troublants parfums, aux appels si claironnants et tant berceurs que par des chemins de lumières et d'or nous irons au Rêve.

— Car faut-il — autres que des littérateurs l'ont-ils affirmé — pour échapper aux vulgarités, pour monter au Rêve, évoquer les apparitions, les Hantises, se replier en les Symboles ? Faut-il rêver " littérairement " je veux dire.

La " peinture littéraire " — le mot est possible à l'heure où tous les Arts fluent pour une existence unique — sera-t-elle le seul refuge à notre rancœur de la vie ?

C'est que je m'insurge un peu contre le " matériel " dont on nous étiquette, mets en garde les littérateurs qui semblent octroyer une supériorité à l'Art qui se rapproche le plus du Leur, et ne voyent le penseur qu'au servir d'un texte.

J'admire plus qu'aucun autre pourvu qu'il y ait " nouveauté " dans ce corps à corps avec les Cauchemars, avec les Monstres. Celui qui créa cette " Tête du Printemps " — symbole précis de nos printemps à nous — et les albums pour la tentation de S^t-Antoine de Flaubert imagina, Lui, les monstres nouveaux — on l'a dit — et c'est sa gloire.

De terre vierge également surgit le génial œuvre de l'auteur des " Sataniques ".

Pâturer à nos goûts et attirance irrésistible !

D'Aucuns, qu'on nomme, partis de l'autre route ont quitté les chemins de lumières pour errer là parmi les gorges et les gouffres, talonnés du désir de terrasser la Chimère — qu'est l'Œuvre aussi ! — Ils y ont froid — il paraît — et reviendront — entraînant d'autres — vers les oasis qu'on leur prépare, où fièrement vont reprendre leur rôle de vrais peintres, délivrés de cette armature : la stricte illustration d'un texte, qu'ils ont humiliation à servir d'ailleurs, mettant " avec " plutôt que " d'après " ; puis vêtiront leurs rêves de Sérénité et d'Attendrissement et de splendides couleurs.

Au résumé, s'annonce un avenir moins angoissé, moins inquiet ; une accalmie réconfortante et méritée. Les indices se proclament hautement en telles œuvres — fixant l'AU DELA DU RÉEL : " la vie des choses " et ces inoubliables paysages du Premier des néo-impressionnistes.

Fixer le Rêve des réalités, l'Informulé planant sur

elles, les disséquer impitoyablement pour voir leur Ame, s'acharner à la poursuite de l'Intangible et se recueillir — dans le silence — pour en noter la mystérieuse Signification.

Et rien ne sera de trop pour la réalisation de cet Idéal, ni la recherche stricte des formes, ni la musicale enveloppe des colorations et tout sera nécessaire voire nos vies mêmes !

C'est prophétie facile annoncer cela.

H. v. d. V.

— Devant la logique de l'évolution et devant l'opiniâtre et indégarçonnable volonté de ce groupe — les XX — vers ce But — l'Art, se tairont-ils bientôt les aboyeurs à nos chausses ? Tel s'arracherait la langue s'il avait quelque pudeur — lui qui vient d'être si magistralement giffé dans " Certains „ par J.-K. Huysmans — mais il se tairait que brailleraient d'autres : le gâtisme est le virus originel des " feuilles „. — Une jeune revue, au moment même où elle fait volte face et travaille des coudes pour arriver à l'avant-garde, ne publie-t-elle pas — en *s'excusant*, tant il est vrai que c'est si inéluctable qu'il faut s'y résoudre plutôt que d'extirper — les ordures qu'un aspirant-critiquailler dépose sous notre Porche.

Sait-il qu'on n'a pas détruit un monument pour s'être soulagé le long de ses murs, et que c'est peu servir les personnalités qu'on défend que de faire ainsi la Sentinelle pour elles.

HENRY VAN DE VELDE.





SAINT JEAN, LE THÉOLOGIEN.

(Et je fus ravi en esprit.)

APOCALYPSE.

*En l'île Patmos, au temps des âges anciens,
quand Saint Jean, le sombre ascète apocalyptique,
vit l'Apparition flamboyante et tragique
lui mettre en l'âme la force des symboles chrétiens,*

*le verbe enflammé des Génies révélateurs
évoquait dans l'effroi prophétique des nues :
l'Univers tressaillant sous ses gloires déchues
et les quatre Fléaux exterminateurs ;*

*il vit dans l'orgueilleux fracas des blasphèmes
le Monstre de luxure procréer les vices
et le genre humain se damnant d'anathèmes.*

— *Lors l'Archange du Bien domina les supplices
et Jean vit étinceler vers un monde nouveau
le glorifiement évangélique de l'Agneau !*

L'ÂME DES FOULES.

*Grouillantes d'orgueilleux prurits de vie,
Hydre irruant ses traces malsaines,
elles roulent dans leurs flancs les horreurs humaines
par l'éclatante cité d'opprobre bâtie.*

*Sur le pavé infâme où les fanges du Mal
éclaboussent l'Esprit qui offense ces houles,
cyniquement se vautre l'âme ivre des Foules
qui hante les grands vices du siècle saturnal :*

*oh ! ces frénésies stuprales vers la Chair
et ces cerveaux de proie vers les appas de l'Or,
et tous ces cœurs maudits et tout l'impur essor*

*du rire et des clameurs qui s'enliessent dans l'air,
tandis que s'accomplit en ses drames puissants
l'épique Fatalité des instincts et des sens !*

JEAN DELVILLE.





CHRONIQUE D'ART.

STÉPHANE MALLARMÉ EN BELGIQUE.

En diverses villes belges, parla le plus grand poète contemporain : Stéphane Mallarmé.

Dire la stupeur de la foule devant ce verbe artiste inouï serait oisieux ; car avare elle s'est montrée de ce qu'avec si surprenante facilité elle prodigue à ceux niés par le génie et, de la cuistrerie invincible glorieux porte-paroles.

De son ami mort, Villiers de l'Isle Adam, le poète est venu nous dresser l'auguste fantôme, et tels gestes, et telles intonations évocatoires amenaient évidemment parmi nous le disparu glorieux. Même à nous qui avons essayé de rêver avec le rêveur le rêve apporté, quelle difficulté de pressentir ce que c'eût été avec un autre auditoire, composé des seuls quelques-uns si rares qui ont voulu comprendre — au lieu des gloussements étonnés d'un public, qui même poli, n'a su résister à l'effarement des impressions inattendues, de la presque terreur sacrée qui accompagne toujours le génie, en auréole. Et celui-ci, parlant de celui-là, c'était un spectacle unique

que trop ont méconnu, ce qui leur restera une invisible pour eux, mais inexpiable tare. Nous étendre sur la haute valeur d'un tel commentaire, nous semble inutile : ceux qui y furent, eurent la jouissance d'Art qui fut leur récompense et pourront la réjouir à la lecture de cette miraculeuse prose mallarméenne.

Philippe-Auguste-Mathias Villiers de l'Isle Adam a été en notre esprit attentif et respectueux plus profondément honoré grâce à la vision qu'a sculptée en l'éther, son frère d'arme Stéphane Mallarmé.

P.-M. OLIN.

M. Stéphane Mallarmé est venu, le 14 février, à l'Emulation. Il nous a évoqué, en toute sa seigneuriale grandeur, ce Prince, maintenant enseveli dans son impassible dédain des hommes, Philippe-Auguste-Mathias, comte de Villiers de l'Isle Adam.

On ne fait pas à telle magique évocation l'injure d'un compte rendu, et l'étude que comporte cette prodigieuse causerie, qui ne ferait-elle reculer ? — Non, sans parler ici de la diction merveilleuse du Maître, de sa phrase lapidaire aux lueurs profondes et satinées, — disons simplement quel prestigieux rêve, quelle suprême joie d'art nous furent ces deux heures passées à l'appel religieux du génie mort, sous cette voix lointaine et ces gestes d'au delà.

CH. D.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE, NOUVEAUX CONCERTS.

Vu l'espace restreint dont je puis disposer, il faudra me résoudre à glisser rapidement sur les œuvres déjà entendues. Il serait du reste oiseux d'analyser des génies tels que Beethoven et Wagner.

Je ne parlerai du *Concert d'orgue* que pour regretter de ne pas y avoir entendu une seule note de César Franck. N'est-il pas Liégeois ? et aurait-on trouvé que son œuvre pour orgue fût médiocre ou trop peu important ?

En revanche, M. Radoux nous fait entendre de la musique russe. Après la campagne de 1886, en faveur de cette école, une légère réaction semblait avoir succédé à l'engouement.

La tentative de M. Radoux a été d'autant plus heureuse que son programme comportait, outre la *Danse Persane* de Moussorgsky, déjà entendue, le *Prince Igor* de Borodine.

Dans l'ouverture de cette œuvre posthume du maître Russe, on retrouve les audaces déconcertantes, la polyphonie parfois serrée et la puissance de ses deux symphonies. Les Danses Polovtsiennes aux dessins imprévus, aux couleurs orchestrales bizarres criardes mais savamment atténuées par leur alliage, — notons la religieuse fidélité avec laquelle Glazounow et Rimski-Korsakoff ont achevé et orchestré l'œuvre du maître, — forment de saisissants tableaux des mœurs de la Russie Tartare.

* * *

Em. MATHIEU. *Le Sorbier*. Si on n'en jugeait que par *le Sorbier*, M. Mathieu, qui n'est plus de toute première jeunesse, manque certainement d'expérience.

Sa personnalité (s'il en a une) est ici complètement effacée. On a voulu voir en lui un compositeur wallon. *Le Sorbier*

cependant est de la musique française dans tout ce que ce terme a de malsonnant, à preuve la recherche du rythme et de la mélodie par leur grâce et leur fraîcheur.... aussi par leur fragilité et les fioritures triviales dont l'œuvre est enjolivée.

Quant à l'orchestration, elle est comme la phrase, criblée de trous. L'auteur affectionne un effet de bois et cordes assez charmeur au début, mais énervant à la longue.

Très homogène en sa tonalité générale, ce poème est dépourvu de base et d'unité symphonique.

*
* *

VINCENT D'INDY. Le nom du jeune compositeur brille déjà d'un éclat vif et très blanc au ciel de l'Art Français.

Il y a des noms prédestinés : Beethoven, Mozart, Wagner... Vincent d'Indy.

Un poète trouverait à ce nom — onomatopée, comme l'ys — toute une orchestration, toute une coloration.

Et de fait il s'en dégage ainsi que de l'œuvre un parfum d'ingénuité. Comme une vierge, son art est pur, non pas avec mièvrerie et morbidesse, mais vigoureux et sobre.

Vincent d'Indy semble avoir vécu à l'écart de ses compatriotes et n'avoir jamais entendu leur musique perverse. Franchement Wagnérien, il n'a fait qu'admettre les principes du maître, sans rien lui emprunter ni dans la forme ni dans les idées.

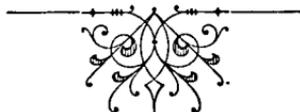
L'originalité du jeune compositeur n'est pas extérieure comme celles de Chopin ou Grieg ; elle ne ressort ni des formules, ni des détails, mais bien de l'ensemble. Le moindre coin de phrase a été méticuleusement poli et repoli par horreur de la banalité. Ce travail scrupuleux ennoblit les

thèmes d'ordinaire d'une simplicité primitive ; il se retrouve dans les harmonies étranges et neuves, dans le tissu polyphonique et dans l'orchestration.

Par un amalgame solide de voix hétérogènes et par l'emploi inusité dans les registres graves de certains instruments (altos, flûtes, clarinettes), d'Indy réalise des sonorités imprévues. Si parfois il use d'un effet connu, sans rechercher la forme, il s'astreint à une expression rigoureuse de sa pensée. Cette franchise très noble nous séduit encore dans les effets d'ensemble.

Alternativement nerveux, passionné, plaintif, majestueux et mystique dans la Trilogie de Wallenstein, il se révèle poète du plein air dans telle symphonie sur un air montagnard parfumée de saveur silvestre.

Jamais vulgaire, employant toutes les forces de son talent si varié à la précise expression de sa pensée, et bien que sa musique soit plutôt décorative, Vincent d'Indy me paraît appelé à continuer le mieux en France l'œuvre de Wagner selon les aptitudes de sa race.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

IMPRESSIONS D'ART.

ÉTUDES. — CRITIQUES. — TRANSPOSITIONS,

par Eug. DEMOLDER.

Bruxelles, Mme V^e Monnom.

Dès la lecture des premières lignes du livre de M. Demolder, on s'aperçoit qu'on est loin des habituels critiques, compassés, gourmés, pontifiants et vaticinateurs. L'auteur est trop foncièrement artiste pour se livrer à d'ennuyeux et vides rabâchages devant les œuvres d'art qui le requièrent. Il n'est pas non plus l'impassible transcripteur de leurs beautés. Les choses dont il parle, on sent qu'il les a vues avec les yeux de son âme. Il en a découvert les splendeurs cachées; il en a saisi les glorieux symboles; par delà la toile ou le marbre, il a vu dans le cerveau de l'artiste et il nous dit quelles pensées ont guidé sa main. Tout ce qu'il y a de rude, de pittoresque, d'angoissant, de mâle souffrance dans l'œuvre de Meunier, par exemple, il l'a transvasé dans sa prose: " Son ouvrier semble plié sous un joug mystérieux. S'élève, au-dessus de ses personnages, qui peinent et souffrent, une déesse d'airain, au front inexorable. Elle est semblable aux puniques idoles de Salammbô, dévoreuses de victimes humaines, et comme des entrailles de celles-ci des fumées d'holocaustes montent et enveloppent d'horreur. Elle domine, implacable, et l'ouvrier se résigne, tête basse, courbé vers la glèbe. „

Une analogie de tempérament pousse visiblement M. Demolder vers les artistes qui s'inspirent de leur temps, " qui disent quelque chose d'éternellement vrai, tout en restant *les hommes de leur époque.* „ Ce sont ceux-là qui lui ont inspiré ses meilleures pages : à propos de Constantin Meunier, il fait une description épique du pays houiller, avec ses noirs terris, ses fabriques enfumées, ses machines toujours grondantes et hostiles à l'homme, où les populations, courbées sous la fatalité d'une morne existence, se meuvent avec une sorte d'inconscience animale ; l'œuvre de Félicien Rops lui est matière à peindre l'autre pôle de la Société, et il nous montre les jouisseurs, les blasés, les sceptiques se traînant aux pieds de la femme moderne, une femme démoniaque et si perverse ! qui vide les moelles et atrophie les cerveaux ; pour parler de Huysmans — sur qui la théorie du milieu agit à rebours : par la révolte —, il noue des lamelles de plomb dans ses phrases et fouille les bourgeois, si tristement ratatinés dans leur mercantilisme.

Une Exposition d'Art ancien, les Acquisitions récentes du Musée de Bruxelles, le Musée communal sont autant d'études consciencieuses, bellement écrites, où la couleur resplendit, où la lumière ruisselle, où des mots rares et puissamment évocatifs s'incrument dans les phrases, qu'ils aigrettent d'un étincellement de joyaux.

Car M. Demolder possède au plus haut point le sens de la couleur et du pittoresque. En cela, il est bien Flamand. Il peint plutôt qu'il n'écrit. Pour broser ses critiques, on dirait qu'il emploie la palette même du peintre dont il analyse les œuvres. — Cette faculté lui a permis de faire de l'Exposition de Paris une des plus belles études que nous ayons lues.

Mais c'est surtout dans ses *Transpositions* que ses

qualités de coloriste s'affirment. La *Fuite en Egypte*, le *Massacre des Innocents*, la *Nativité de Notre-Seigneur*, la *Montée au Calvaire*, *Fiançailles*, ont le charme naïf et la saveur des tableaux des vieux Flamands. Une chaude poésie s'en dégage; un parfum ambré de choses anciennes les imprègne; comme dans ces tableaux, la lumière et la couleur semblent adoucies par la patine du temps. Tous les personnages qu'il silhouette sont animés d'une vie intense. C'est une jeune fille hollandaise qui contemple amoureuxment sa beauté dans une glace de Venise : "ses seins sont d'une blancheur de mouette et les tulipes de son père n'ont pas de bouton plus délicat"; c'est la Vierge Marie, heureuse et rayonnante dans sa maternité à Bethléhem, dolente et le cœur broyé, auprès de son fils au moment de la Passion; c'est St-Joseph, qui chemine allègrement, la scie sur l'épaule et un sac d'outils au dos, à côté de l'âne, pendant la fuite en Égypte; c'est Jésus, gravissant le Calvaire, ses épaules meurtries par la croix :

" Il pliait l'échine, mais dès qu'il succombait, un soudard lui redressait les reins d'un coup de gantelet, ou tirait à la corde ceignant sa robe grise. D'une pâleur d'agonie, le visage du Christ ruisselait du sang coulé de la couronne d'épines. Ses pieds nus étaient écorchés. Et ainsi il était plus effrayant que celui du Calvaire de Damme, avec la grimace hideuse de ses lèvres, et la plaie de son ventre où le menuisier de la Cité a vidé un pot de vermillon. „

Ces *Transpositions* sont écrites, comme on voit, en un style original, car M. Demolder, chose rare ! n'imité personne. Il s'est forgé lui-même sa langue. Dans leur forme légèrement archaïque, ses phrases sont charnues, savoureuses, et on éprouve à les lire presque un plaisir matériel.

HUBERT KRAINS.



PETITE CHRONIQUE.

Notre collaborateur Aug. Henrotay vient de perdre son père. *La Wallonie* s'associe à sa douleur.

* * *

Paraîtra prochainement : *L'âme des choses*, par Hector Chainaye. En souscription dans nos bureaux, 2 francs. Ce livre sera mis en vente au prix de 3 francs.

* * *

Aux XX, M. Ed. Picard a donné une très intéressante conférence sur nos trois collaborateurs, Emile Verhaeren, Charles Van Lerberghe et Maurice Maeterlinck.

La première partie, plus générale, de sa conférence, a été très belle. La seconde, popularisante, a dû intéresser surtout ceux qui ignoraient ces trois puissants écrivains. M. Picard a, entr'autres, lu en entier les *Flaireurs*, que nous avons publiés précédemment.

* * *

Les XX, outre les conférences de Stéphane Mallarmé et d'Edmond Picard, ont donné 3 matinées musicales.

La première consacrée à des œuvres belges comportait les noms de Gilson, Kefer, Jouret, Mathieu, etc.

Les deux suivantes, beaucoup plus intéressantes, ne comprenaient que des compositions de la jeune école française : de César Franck, Fauré, de Castillon et Vincent d'Indy. Elles ont eu un succès extraordinaire.

* * *

Il est assez curieux de dresser la liste des artistes qui ont exposé aux XX. Parmi les étrangers, bon nombre, et des plus remarquables nous ont été révélés par ces expositions.

Les XX sont et ont été :

A. Chainaye — F. Charlet — J. Delvin — *P. Dubois* — *J. Ensor* — *W. Finch* — Ch. Goethals — *F. Khnopff* — J. Lambeaux — P. Pantazis — *D. de Regoyos* — *W. Schlobach* — F. Simons — G. Vanaise — *Th. Van Rysselberghe* — *G. Van Strydonck* — P. Verhaert — Th. Verstraete — *G. Vogels* — R. Wytzman — *G. Charlier* — *J. Toorop* — Is. Verheyden — *Anna Boch* — *Félicien Rops* — Henri de Groux — *G. Lemmen* — *H. van de Velde* — *Auguste Rodin* — *Robert Picard*. Les noms en italique sont ceux des vingtistes actuels.

Les artistes qui ont successivement exposé aux XX sont :

BELGIQUE : Heymans — Stobbaerts — *Mellery* — Ter Linden — Hermans — Speekaert — *Artan* — de Braekeleer — Verhaeren — Smits — *Constantin Meunier* — de Vigne — *Van der Stappen* — Deville — Danse — Le Nain — Eug. Boch — Georges Minne.

FRANCE : Fantin Latour — Cazin — Gervex — *Besnard* — *Raffaelli* — *Claude Monet* — *Renoir* — Zandomenighi — Lebourg — Ary Renan — Guillaumin — Caillebotte — *C. Pissaro* — *Seurat* — *Signac* — *Dubois Pillet* — Anquetin — Henry Cros — *H. de Toulouse Lautrec* — Blanche — Helleu — Gauguin — Luce — Moreau Nélaton — Henri E. Cross — Injalbert — *Rodin* — Lanson — Carriès — *Roty* — Chaplain — *Odilon Redon* — *Bracquemond* — Guerard — Gaillard — Desboutin — Cézanne — Charpentier — Hayet — L. Pissaro — V. Van Gogh — Mmes Morizot — Gonzalès — Cazin — *Besnard*.

ANGLETERRE : *Stott* — Fischer — Swan — Sickert — Steer — Clara Montalba — Thornley.

HOLLANDE : Israëls, père et fils — Jacob, Wilhem et Mathys Maris — Mauve — Mesdag — Breitner — Van der Maarel — Zilcken — Tholen — Storm de S' Gravesande.

ALLEMAGNE : Liebermann — Von Uhde — Klinger.

SUISSE : Louise Breslau.

ITALIE : Mancini — Michetti — Monticelli — Segantini.

SUÈDE-NORWÈGE : Bergh — Kroyer — Kolstø — Krogh — Thaulow.

ETATS-UNIS : *Chase* — Sargent — *Whistler*.

Les noms en italique sont ceux des artistes ayant été invités plusieurs fois. Nous ne croyons pas que jusqu'ici en Belgique aucun groupe artistique ait pu réunir un faisceau de tels noms.

* *

Lire dans la *Pléiade* un requérant article de Maurice Maeterlinck sur la *Damnation de l'artiste*, d'Iwan Gilkin.

Dans l'Art moderne les *confessions de Poètes* (Maurice Maeterlinck, Emile Verhaeren, Ch. Van Lerberghe).

* *

A lire dans la *Jeune Belgique*, la merveilleuse prose de Stéphane Mallarmé, intitulée : *Déclaration foraine*. Nous devions publier les vers que contient ce morceau, mais, par suite d'un malentendu, ils l'ont été chez notre consœur.

* *

Le chroniqueur spécial anti-boulangiste du journal *la Meuse*, — il est aussi critique littéraire, — reconnaît que le soir de la conférence donnée par Stéphane Mallarmé, " il a vu des yeux de fervents s'illuminer de bonheur à ce nouvel évangile de la littérature. „

Mais pour lui, — et pour d'autres, assure-t-il, — le front s'est plissé douloureusement, à entendre cette sorte de langage mystique. „ (*Langage mystique* doit être une bien féroce injure dans la bouche de M. Tilmant.)

Enfin il déclare n'y avoir rien compris, ce dont nous ne doutons pas un instant.

*
*
*

Le grave *Journal de Liège* publie un article plus digne. Il admire sincèrement “ la péroration chaude et vibrante „, où Stéphane Mallarmé “ semblait transporté, nous dirions volontiers transfiguré, par le souvenir de son ami perdu „. Il reproche, il est vrai, au conférencier de n'avoir pas approprié ses termes à l'intelligence de son auditoire provincial. Mais c'est, dit-il, parce que, — pour un tel auditoire, — “ dans une conférence les qualités qui distinguent le style de M. Mallarmé disparaissent, la phrase parlée s'écoulant *trop vite* pour être comprise. „ Il l'admet aussi; “ à la lecture, la phrase de M. Mallarmé se comprend plus ou moins vite, et l'on reste étonné parfois de la richesse de la langue, de l'originalité de l'expression, de l'ingéniosité dans la recherche du mot nouveau. „ — Il aurait pu ajouter: “ de la philosophie du poète, „ et bien d'autres choses...; mais ne soyons pas trop difficiles: étant donné le niveau de la presse belge, il est presque surprenant de trouver pareilles lignes dans un journal de province.

Une phrase est même suggestive; elle se rappelle “ le son, subitement entendu, d'une langue étrangère... „

Peut-être y aurait-il lieu ici, ne fût-ce que pour l'insolite émoi du rédacteur, à des applaudissements de poètes. Car, tenté par quelque motif lointain en évoquant l'effet d'un parler soudain pur, n'aurait-il pas, sans le vouloir, défini selon son idée le langage de la Beauté?

* * *

“ En Belgique aussi quelques jeunes poètes ont essayé d’infuser un sang nouveau à la prose et à la poésie officielles ; à ce titre la *Wallonie* et la *Jeune Belgique* ont bien mérité de la littérature. „ Paroles dites à son cours par M. H. Pergameni, professeur de Littérature française à l’Université de Bruxelles.

Elles lui font honneur et nous l’en remercions.

* * *

D’Art et Critique sous la signature de GORGAS.

Une chose cependant nous déplaît en ce bel ouvrage, c’est la mutilation sacrilège qu’a dû subir l’œuvre grandiose de Flaubert pour être adaptée à la scène, et à la scène lyrique ! Mutilation opérée par M. du Locle. Après *le Cid* et *Polyeucte*, *Salammbô* ; décidément les musiciens respectent bien peu la littérature. Il existe des arrêtés qui interdisent de toucher à certains monuments classés, je voudrais qu’il en fût ainsi pour les monuments de la pensée.

Et pourtant plus nous allons, plus les auteurs dramatiques et lyriques sont pris de cette manie d’adaptation. On dirait qu’incapables de concevoir par eux-mêmes une œuvre, ils se vengent en exterminant celles des maîtres.

Les directeurs non seulement commandent la pièce, mais choisissent le chef-d’œuvre dont elle sera tirée, comme on choisit son drap, après avoir décidé de la confection d’un costume, et les jeunes au lieu de chercher dans les replis de leur cervelle une conception originale, vous découpent en menues tranches les œuvres les plus hautes et s’épuisent dans ce travail d’une inanité constatée.

Pour en revenir à *Salammbô*, il me semble que nous avons en France assez de poètes sans ouvrage pour que M. Reyner ait pu se commander un livret tout neuf sans se tailler un complet dans le Royal manteau de Flaubert.

* * *

Dans le n° du 1^{er} décembre de la *Revue des deux Mondes*, à lire un article de Brunetière : les *Artistes littéraires* ; où se voient des choses bien étonnantes, telles :

Parlant des *Fleurs du Mal* (p. 698). " Quelques beautés, ou plutôt quelques curiosités m'y paraissent toujours chèrement payées ;.... ses thèmes habituels m'en déplaisent autant, ceux-ci pour leur banalité, ceux-là pour leur ignominie „ puis " l'originalité de Baudelaire n'aurait-elle pas consisté pour une bonne part dans son charlatanisme ?... je serai bien vieux... quand je verrai dans Baudelaire un poète sincère „ p. 699 trouve " heureuse, expressive et spirituelle „ cette formule de l'art des Goncourt donnée par un critique " le développement exagéré de la sensibilité artistique les a menés tout droit à l'impuissance de l'art. „ p. 701 " la théorie de l'Art pour l'Art, inacceptable dans le roman, et discutable dans le théâtre, ou tout au moins dans la comédie, est défendable dans la poésie pure „ p. 701. " S'il y a une petite part de vérité dans la doctrine de l'Art pour l'Art, par exemple quand on l'applique à la peinture ou à la musique, on peut croire qu'en littérature la névropathie de ceux qui l'ont professée n'en fasse pour la plus grande part l'illusion ou le rêve d'un malade. „ Lombroso ne trouve même pas grâce à ses yeux. Si ses lecteurs sont curieux de savoir ce que le nom respecté de la science peut couvrir de puérilités il les renvoie au livre du professeur Lombroso, *Génie et Folie*.

Flaubert est un peu moins malmené ; cependant il écrit parfois si mal, sa forme manque de légèreté et " il bronche et tombe dans le galimatias aussi souvent qu'il essaye d'exprimer des idées " ce qui doit être la grande épreuve des " représentants de la prose française ". Mais un peu plus haut ne lisons-nous pas cette phrase du " maître de la prose ", de M. Brunetiere lui-même : " M. Spronk a fait des extraits *sinon* révélateurs *mais en tout cas* qui donnent à penser " !!

* *

Axël, par le comte de VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — Un volume in-8° de 300 pages. — Paris, Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 7 fr. 50.

Axël, l'œuvre posthume de Villiers de l'Isle Adam, est aussi son œuvre capitale ; la conception en remonte aux années de sa jeunesse, et il a passé la majeure partie de sa vie à l'écrire.

Villiers de l'Isle Adam est un écrivain de haute taille, un véritable géant littéraire, de la famille des Goethe et des Hugo. Dans cet ouvrage, où l'auteur a mis tout son sang et tout son être, on peut dire que palpite et vit l'âme de l'humanité tout entière ; les problèmes de haute psychologie, qui préoccupent depuis des siècles les penseurs et les philosophes, y sont fouillés de main de maître avec une élévation dans la pensée et une magnificence dans le style qui enlacent le lecteur le plus rebelle et le transportent d'un coup d'aile dans les plus hautes régions que l'esprit humain puisse atteindre.

Toutefois, malgré son caractère psychologique, Axël se présente dans des conditions de parfaite lucidité. L'œuvre est divisée en 4 parties : *le monde religieux, le monde tragique, le monde occulte, le monde passionnel*, qui sont comme les quatre

actes d'un gigantesque drame, le drame de l'Humanité; la forme du dialogue donne à l'idée un relief, une concision et une vivacité d'allures qui appellent la déclamation; car Axël doit pénétrer dans l'esprit par la musique de la voix humaine, dont un Berlioz ou un Richard Wagner seulement serait digne d'écrire l'accompagnement.

La Maison Quantin, qui a tenu à honneur d'éditer cette merveilleuse épopée, en a fait un vrai chef-d'œuvre de typographie digne du regretté maître. (Communiqué.)

Mon cher M.

* * *

Une note de la *Jeune Belgique* visant un article publié par moi, dans *Art et Critique*, en janvier dernier, vient seulement de m'être communiquée. — Cette note dénature ma pensée et cite à faux. Je vous serais donc fort obligé d'insérer ces lignes rectificatives :

1° Loin de malmener M. Verhaeren, je l'ai cité avec éloge.

2° Qu'y a-t-il de désobligeant pour M. Giraud dans l'assertion que ses sonnets rappellent ceux d'un puissant poète parnassien ?

3° J'ai dit que M. Rodenbach imitait à outrance toutes les manières de M. Coppée et non celles de Verlaine, ce qui est différent mais aussi peu louable.

4° Quant à M. Maus, je lui ai consacré une phrase particulièrement louangeuse et à laquelle, on peut croire, il est impossible de donner un autre sens que celui qu'elle a la prétention d'exprimer.

Je profite de l'occasion pour répondre à une lettre de M. Valère Gille, d'ailleurs fort aimable, où ce poète déplorait mon aveuglement à l'égard de MM. Giraud et Rodenbach et m'invitait au repentir — vu l'opinion favorable exprimée jadis par Verlaine sur le talent de ces deux écrivains. Cela

ne prouve qu'une chose : je ne suis pas de l'avis de Verlaine — et ce m'est fort indifférent. Bien plus, j'ai le regret de persister dans mon sentiment. Pour M. Séverin, il n'est nullement question de lui dans mon article ; M. Valère Gille n'a donc pas à le défendre.

Il ne me reste donc qu'à remercier M. Valère Gille des compliments que, malgré " mes erreurs ", il a bien voulu m'adresser et à souhaiter à la *Jeune Belgique* plus d'exactitude dans ses citations.

Merci et pardon, mon cher M., tenez-moi pour vôtre

ADOLPHE RETTÉ.

* * *

A l'*Émulation*. Les V, absence complète de tendances vers un art élevé ; rien qu'une recherche de virtuosité — de Baues quelques pages d'une jolie couleur peut-être pas réelle, éclairée parfois d'une lueur d'idée frivole ou banale. Même remarque pour les dessins de Maréchal d'une exactitude microscopique et d'un fini outré — un vrai gaspillage de talent. — Plus sommaires, plus libres d'allure et plus vibrantes sont ses eaux-fortes. Mataive et Cambresier très sincères mais monotones et bourgeois.

Dans l'envoi de M^{lle} Molitor quelques jolies fleurs et un effet de brume bien rendu.

CH. P.

* * *

Nous apprenons la mort du père de notre collaborateur et ami Albert Saint-Paul. Nous adressons à celui-ci nos plus sincères compliments de condoléances.

* * *

En mai prochain, *la Wallonie* consacrera l'entièreté de son numéro à M. Emile Verhaeren. Nous publierons des vers et des proses, parallèles à ses œuvres déjà publiées, et restés jusqu'à ce jour inédits.

Hôtel des Américains

14 — Rue de l'Abbé de l'Épée — 14

PARIS.

En face du Luxembourg. Près du Val de Grâce.
Au Centre des Ecoles.

Tous les appartements ont vue sur de magnifiques jardins.

PENSION DE FAMILLE.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

H. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

LIÈGE.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.
— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

Quelques collections de LA WALLONIE (1886, 1887, 1888 et 1889)
sont en vente au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

- A LIÈGE : Chez MM. Gnosé; George; D'Heur; Brandt; Aubette du Pont d'Avroy.
A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire; Istace, libraire, et Lacomblez, libraire.
A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennewitz (Muquard),
libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue aux Vaches.
A ANVERS : chez M^{me} V^e De Vetter, rempart S^{te}-Catherine.
-

- A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 19, Quai St-Michel; Savine, libraire,
18, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.

5^e ANNÉE, Nos 2-3.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : MM. ALBERT MOCKEL et PIERRE-M. OLIN.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Adresser toutes les communications 317, Avenue Louise, Bruxelles.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

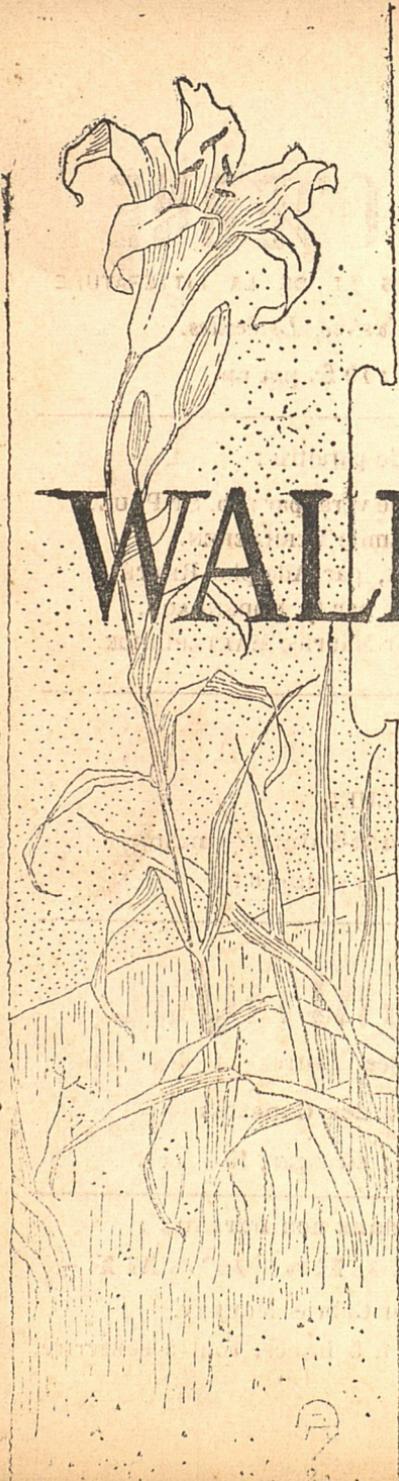
SOMMAIRE

- Emile Verhaeren** Soirs de jardin.
Charles Van Lerberghe . Tale.
Francis Vielé-Griffin . . Mon rêve de ce soir.
Charles Delchevalerie . . Avril d'âme.
Gabriel Mourey Prélude.
Mario Varvara de l' " Album parisien ",
Jules Bois tes Yeux.
Auguste Vierset From Home : The Tower.
Westminster-Abbey.
Charles Sluyts Vers.
Henry van de Velde . . . Notes d'Art.
Jean Delville Saint Jean, le Théologien.
l'Âme des fous.
P.-M. Olin, Ch. D., etc. . . Chronique d'Art.
Hubert Krains Chronique littéraire.

Petite Chronique.

Ce numéro 75 centimes.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.



LA

WALLONIE

Avril 1890.

204

7

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

Viennent de paraître :

Scènes de Bal, livre de vers, par Alb. ST-PAUL.

Les Débâcles, par Émile VERHAEREN.

Cloches en la Nuit, par Adolphe RETTÉ.

L'Art en Exil, roman, par G. RODENBACH.

Serres chaudes, par Maurice MAETERLINCK.

MERCURE DE FRANCE

MENSUEL

15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain

Un an, 5 fr.; Union postale, 6 fr.

ART & CRITIQUE

Revue hebdomadaire des Lettres et des Arts

Paris, 7, Rue des Canettes

Paris, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

En souscription dans nos bureaux :

CRÉPUSCULES D'ÂME

Livre de vers par Gabriel MOUREY.

25 exemplaires sur Japon, à 5 francs, sont à souscrire.



LE DAÏMIO.

MATIN DE BATAILLE.

*Sous le noir fouet de guerre à quadruple pompon
L'étalon belliqueux en hennissant se cabre
Et fait bruire avec un cliquetis de sabre
La cuirasse de bronze aux lames du jupon.*

*Le Chef vêtu d'airain, de laque et de crépon,
Otant le masque à poils de son visage glabre,
Regarde le volcan, sur un ciel de cinabre,
Dresser la neige où rit l'aurore du Nippon.*

*Mais il a vu, vers l'est éclaboussé d'or, l'astre
Glorieux d'éclairer ce matin de désastre,
Poindre, orbe éblouissant, au-dessus de la mer;*

*Et pour couvrir ses yeux dont pas un cil ne bouge,
Il ouvre d'un seul coup son éventail de fer
Où dans le satin blanc se lève un soleil rouge.*

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.



ANGOISSES DU DOUTE. (1)

à M. Charles Van Lerberghe.

I.

Pâle, et sur sa chair sentant s'enrouler en frissons onduleux les vagues de la fièvre frileuse, éperdûment Paul Herre sonde les sombres arcanes de son âme. Tard la nuit sanglotte par l'immensité songeuse du néant. Au loin s'affaiblissant en la cristallité stellaire, doux et traînant un son de cloche flotte, flotte avec une voix fatale d'écho dans une cathédrale où règne du silence, sur les dalles sonores où danse de l'ombre : Sous la lampe confidente, d'or souple et luisant épandant la clarté sereine de sa flamme impassible, noyé dans l'absorbance de son passé et courbé sous le joug du Présent peureux, lointainement en des estompés fins, apparaît — colorée du sang de sa mémoire — la longue aridité de sa vie.

Nyctalope à présent, en l'environnement miséricordieux de la nuit, subreptice, presque, à sa peine — dans l'opacité de son rêve ancien il voit — sans fin — dans l'infini douloureux se perdre, en des caprices

(1) Première partie d'une plaquette, prochainement à paraître.

courbes, le méandre de ses aspirations vers le Golgotha, prometteur d'ardues joies : son Art. Et l'oblat de toutes les vaines satisfactions usuelles, maintenant à genoux devant les ruines creuses et rouges de son cœur, se ronge et s'atomifie dans la cruelle extase du scalpel.

— Oh! l'absolu captivant de tout *cela* mort! Et devant la réalité peu à peu qui sûrement assomme de coups orbes son âme, l'obéissance à la fatalité invincible est l'éternel opilatif de toute volonté conquérante. Son rêve! — Oh! longuement avec une gracile maternité d'enfant blonde il l'avait, en de doux organdis de délicatesse, choyé — et puis finement il l'avait ouvré, orfèvre avec des songes, vagues, fluets, ainsi que l'on devine un battement d'ailes d'archanges — tandis que voilà son orgueil — engendré dans l'amour d'une vocation qui s'éveille, se jaunissant en l'obituaire des choses mortes, — choses envolées; — l'envol qu'on a tenté de pleines mains à retenir — à qui l'on promet à voix tremblantes, un infini rose de douleur et de charmes, un pays riche, la rouge pâture d'une âme d'originelle tristesse où pense le sombre enchantement d'un cœur qui ne rit plus! — Et rien que l'ennui dense de l'impuissance, la rage d'être seul à pleurer sa douleur, sans nulle âme sororale et maternelle en son âme, sans nuls yeux — miroirs larmés pour vos regards ternis — et sans ongles félins pour faire repalpiter un peu de sang dans votre chair éteinte. Oh! ce

fatal esseulement qu'en la nuit — au milieu des ondes silencieuses des ténèbres bleuissantes l'on entend chanter avec la folle voix mollissante d'un désir tremblottant. — Et c'est un désir sans vie, désir sans yeux, désir qui certes eût voulu être l'or pailleux de joies inconnues, morbides et nerveuses. — Etre un cœur où git une pensée, vibrante et coloriste et qui devient inerte par le *doute* !

Et dans une claire évocation, à cette heure nommément, comme — en l'air subombré d'une lune cachée — au haut d'un minaret blanc, frêle psalmodie l'âme d'un éphèbe, — du fond de sa mémoire sur l'aridité grise de sa vie — voici que chantait — que chantait, avec des accents faibles et longs, son rêve du passé, un nome lent et lymphatique, lent et très las. — C'était le déroulement d'un très vieux palimpseste.

En l'austère renoncement de toute vaine satisfaction, Paul Herre avait, de prime coup d'œil, l'intime idée d'avoir traversé une existence antérieure. Il semblait en lui-même sentir d'anciens décors effacés qui surplombaient les tableaux nouveaux de la pièce sifflée qu'il jouait. Sans une nette et dessinatrice souvenance, il paraissait en un lointain obscur avoir été sinon le direct acteur du drame ou de la chose, du moins un très attentif spectateur. De là, un nouvel et toujours effrayant doute de tout : Il se sentait l'involontaire plagiaire d'œuvres bâties en un soleil aboli, reproduites en lui, par une vision de parhélie.

C'était une décroissance constante et consciente de sa puissance créatrice, une latente et certaine anémie morale qui se palifiait dans l'idée fixe, doublée d'une extrême et malade nervosité. Et elle s'accroissait — non d'une jalousie de voir ses entourants royalement proclamer le triomphal orgueil de leurs cerveaux neufs et de leurs nerfs abruts en face de sa névrose — encore amplifiée par son imagination — mais par un fatalisme dolent et incisif.

Puis, à de certains moments — qu'il jurait décisifs d'abattre son malade intellect imaginaire sous l'ardu ouvrage d'une besogne positive — le suivait en de rapides intervalles une nonchalance morne.

Longuement enfiévré il se sentait haineux devant ses œuvres de créateur rêveur, et dans des instants de fatigue dégoûtée, les piétinait, hardi se lançant au montueux essoufflement des passives sciences. Mais ici, comme d'ailleurs partout, ce qu'il voulait s'assimiler n'était pour ses yeux d'âme qu'une falsification d'études suées à fond — là-bas — en une époque morte. — Croyant connaître déjà l'étude d'à présent, il n'ajourait qu'un myope enfantement incestueux de sa pensée et de son imaginative.

Résigné et triste, avec une insinuatrice évidence, Paul Herre s'était directement classé dans le groupe des réfractaires, sans révolte, comme en un pandemonium de gens, sinon humainement méprisables, du moins tous ainsi que lui — les persécutés d'une divine et haute vengerie.

En lui ce travail — essentiellement logique — s'était enfanté de l'inadvertance, en ces moments-ci — malades et pervers — de sa naissance. Et de son cerveau, inexorablement défilé linéament par linéament, s'était élevé la demande de sa légitimité ici-bas? Par le phénomène d'un amalgame bizarre, le mal, en lui amené par la pure spéculative, s'adjoignait à une passionnelle bonté, poignante comme une immensité triste d'océan.

Ce doute devait nécessairement saper les bases de tout un édifice et arriver à l'écroulement d'une nature — puis s'étendre — fatal et inguérissable jusqu'au cœur même des amitiés et attachements littéraires pour s'épancher - enfin! - en une générale lycanthropie qui se terminerait par une fin d'absolu.

Puis, comme un réveil latent, graduel — qui devait avoir une évolution dernière — le scepticisme l'avait — en un tissu captivant de paradoxe enrayé — et en même temps lâchement humilié. Car ce scepticisme était chez lui la résultante d'une faiblesse, d'une lacune de son intellect ayant le tort, simplement, de n'être pas dans la positive nécessité journalière. — Chez d'autres, le scepticisme n'est qu'un délicieux et riante passe-temps, produit d'une foule d'ignorances : palladium élastique de l'incapacité.

Ici le cas curieux se produisait : il était voulu, travaillé, cherché, fouillé avec l'âpre volonté de trouver un remède sinon définitif, du moins palliatif.

Ce qu'il voulait, c'était une occultation du mal qui

le rongeaît : n'importe les moyens, n'importe les conséquences. Et souvent, malade, craquelé de l'éternelle fièvre à ses membres de paria amaigris s'enchaînant, il avait traîné son front suant jusqu'au carreau impassiblement clair de sa fenêtre, et si follement envié la titubante ivresse du pacant lourdement rabotant du bord de son sabot le pavé de la rue.

FERNAND ROUSSEL.

Le chapitre suivant, prochainement.





LES PETITS ENFANTS.

I.

AU BORD DE LA MER.

Deux petits enfants jouaient sur la plage au bas des dunes solitaires, bien loin, bien loin.

Ils jouaient, et pour ne pas gâter leurs beaux habits de fête, ils avaient de grands tabliers blancs, aussi blancs que l'écume des vagues lointaines, des vagues farouches et vierges; car la mer, près d'eux était démontée et toute écumeuse, et tant de vagues tendaient vers les nuages fugitifs et indifférents et si décidés à aller là-bas, leur gorge émaciée et supplicatrice.

En jouant, les petits enfants trouvèrent des blocs de tourbe et y souillèrent leurs tabliers blancs.

Et le plus petit pleurait, et l'aîné songeait.

“ Que faire, grand frère, voilà nos tabliers tout salis „ dit le plus jeune.

“ Oui, que faire? Mais l'écume des bonnes vagues là-bas est si blanche! Si nous pouvions en frotter un peu sur nos tabliers ils redeviendraient blancs? „

“ Oh oui, allons en chercher de la belle écume blanche! „

Puis les voici partis, la main dans la main, à petits pas, tranquilles et assurés.

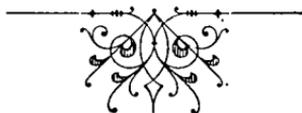
Mais l'écume au bord était brune, brune comme la tourbe.

“ Oui, petit frère, tu vois, c'est celle là-bas que nous devons prendre. Allons, en marchant sur les belles vagues comme les beaux bateaux. „

Et très calmes et très souriants ils entrèrent dans la mer mugissante qui ne les effrayait pas.

Et une grande vague avec encore de l'écume blanche à sa crête, qui passait par là, ayant pitié de leur ingénuité, bien douce et bien caline les emporta.

Pierre-M. OLIN.





NOTES SUR L'ART.

“ CHAHUT. „

Après “ LA GRANDE JATTE „ — proclamation glorieuse ; en tant qu'œuvre, incomplète, souffrant forcément des hâtes d'arriver premier et de l'appel immesuré de souffle pour les claironnées premières pour “ l'aux armes „ des formules nouvelles, — GEORGES SEURAT donna “ LES POSEUSES „, son œuvre de maîtrise.

Y trouva-t-on alors une inobservance assez choquante des valeurs ? peut-être ; mais se souvient-on assez de tel dos, entre autres. S'imposait-il ou non ? évoquant les plus beaux nus de PUVIS DE CHAVANNES — avec lequel SEURAT parenterait par d'indéniables dispositions pour la grande décoration.

Dès ce moment, SEURAT, répondant aux reproches de disposition inharmonique que nous osions, avoua ses recherches pour une signification plus précise des lignes. Et voilà, qu'après avoir eu l'envié bonheur d'appliquer le premier les théories scientifiques des couleurs de O. N. ROOD, il nous donne la première œuvre selon un système sur les lignes :

“ CHAHUT. „

— en quelque beuglant de Montmartre, c'est au numéro : quadrille naturaliste.

L'intention, c'est par une direction soutenue des lignes, arriver à exprimer la gaîté. Dès lors, toutes montantes, partant de la droite vers la gauche ; jaillissantes d'un coin du cadre pour s'épanouir en gerbe vers l'autre côté.

Car, la signification des lignes nous sera révélée bientôt.

SEURAT indique les *gaies*, selon lui ; fixées de tous temps, les droites — *austères*, parce que dépourvues, elles sont de rythme. N'en voit-on de *navrées* encore, se laissant choir, elles, *sous le plan*, et d'insinuantes ?

L'architecture de l'Idée va devenir raisonnable, enfin.

Et à ceux qui revendiqueront la souveraineté de l'œil dans l'empire de l'Harmonie des lignes, je dis cette phrase — pourquoi en moi demeurée d'un vieux bouquin sur “LES PRINCIPES DE L'HARMONIE” ? et à propos de cette identique souveraineté de l'oreille — “mais tout souverain n'est pas moins souverain parce que toutes les lois qu'il publie lui sont dictées par la raison.”

Pour la gaîté dont SEURAT nous occupe cependant ce semble dangereux. Le danger serait dans le mot même ? *gaîté raisonnable*.

— Mais ne m'effraie ; dans les faits, ainsi de plus présente modernité — beuglants tels, coulisses,

maisons de joie, — ô, l'ironie! — peut-elle être autre?

L'orgueilleux maître DEGAS l'a fouillée, cette Joie, avant personne, jusqu'à ce qu'Il l'eût fait crier, la déshabillant impitoyablement, flagellant sans merci sa pitoyable chair nue. Il l'a chatiée dans son incarnation la plus complète, la Femme, en laquelle, avant Lui, on pouvait croire réfugié ce qui restait encore de la Joie!

Dans l'œuvre de SEURAT cette nuance même de tristesse nous rend plus séduisantes les "*chahuteuses* „.

Elles ont dans le geste d'exotiques grâces à la BOTTICELLI; l'expression de leurs traits — montés en courbes — supérieurement méprisante, de gaîté factice et vicieuse.

— Pour avoir si minutieusement bâti toute son œuvre au moyen d'un système de lignes qui aboutirait à cette endiablée gaîtée voulue, SEURAT n'a-t-il pas, ayant mis tout son vouloir ailleurs, omis les ressources dont dispose la Couleur, qui aussi puissamment que la ligne peut-être bien — j'ose dire plus — eussent contribué à l'expression désirée.

Mais les fougues et les outrances ne sont pas de son tempérament et si SEURAT s'est complu à vêtir sa pensée d'une orchestration moins intense peut-être, elle est en revanche d'une bien rare distinction.

C'est œuvre de grande marque, ce "*CHAHUT* „, curieuse et attachante!

Elle aura classé Seurat.

Dans le public, néanmoins, les mieux disposés fermeront les yeux aux qualités qu'il a, pour lui découvrir celles qu'il n'a pas et l'inepte et pullulant Tout le Monde continuera ses faciles plaisanteries.

— Au reste, même public qu'ailleurs à cette Exposition des Artistes Indépendants, récemment ouverte à Paris et où SEURAT accrocha sa dernière toile.

Une nauséuse ouverture officielle, comme en nos pires villes de province; un Président de République comme attrait hautement claironné, au lieu d'un Monarque. Aimable tout autant, et tout plein de gens ravis de trouver, à pareille ouverture, prétexte à leur plate badauderie.

En la dernière salle, où, par répugnance, se sont réfugiés les IMPRESSIONNISTES, les NÉO-IMPRESSIIONNISTES Français et quelques VINGTISTES aussi, s'imposent, parmi les choses non vues à nos expositions des xx, les œuvres de GUILLAUMIN, d'ANGRAND et de VINCENT VAN GOGH.

HENRY VAN DE VELDE.





LES XX.

Comme toujours à chaque mouvement d'avant-garde, pour toute chose non officielle ou consacrée telle, quelques critiques, non encore désabusés de la confiance qu'ils ont seuls en leur médiocre valeur, se sont plu, à la grande joie des hélas nombreux lecteurs de faits divers, à *démolir* en des articles à mots drôles cette 7^e exposition qui marquera comme l'une des plus belles dans l'évolution des XX. Si nous arrêtons un instant notre pensée sur le parti pris, la jalousie et la rancune avec lesquels se complaisent ces dits critiques pour essayer de ridiculiser une chose qu'ils ne peuvent et ne cherchent même pas à comprendre, c'est moins par protestation que par indulgence, car nous ne doutons pas que, subissant cette grande loi de l'hérédité, ils sont avant tout affectés d'une incapacité de voir clair; que leur rétine *embue* de triturations sombres de tons demi-teinte (et de tous les lieux communs de ce genre) ne peut plus percevoir l'impression de soleil ou la profondeur de pensée qui règne dans presque toutes ces toiles et qu'ils doivent tout naturellement chercher leurs jouissances dans l'art officiel, le sombre et le convenu et non dans ce groupe qui avance

victorieusement et détermine une époque dont ils ne peuvent être.

Quelques-uns, moins mal doués, sans doute, et se demandant, peut-être, ce que deviendra l'art ancien, actuel, lorsque la science aura donné à la photographie la puissance d'imprimer les couleurs, accordent à cette nouvelle peinture quelque maigre valeur qu'immédiatement ils diminuent en criant à l'exagération. En ce point-là, le seul bien sûr, ils ont raison : cet art est un art d'exagération. Mais qu'est-ce donc que l'exagération ?

Si nous examinons dans notre vie, dans nos sentiments, dans nos passions, dans ce que nous appellerons notre idéal, la dominante de nos désirs, ne trouvons-nous pas que c'est beaucoup plus l'exagération que la réalité simple ? L'exagération n'a-t-elle, du reste, été toujours de tous les arts ? Dès lors, pourquoi donc avec la science et les connaissances multiples de cette jeune et savante école étudiant et classant les sentiments et recherchant les facteurs extérieurs qui peuvent les produire ou les influencer, pourquoi cette exagération voulue et employée comme une couleur ne susciterait-elle en peinture des impressions autres que celles produites par la peinture simplement, c'est-à-dire la pensée d'abord le réalisme, le symbolisme et le rêve ? Ici l'exagération est toute psychique et intellectuelle, tandis que généralement elle n'a servi en peinture qu'à provoquer des sentiments matériels et sensuels.

Avant d'aborder l'analyse de toutes les œuvres composant cette exposition d'art aryen et pur non préoccupé de commandes, de médailles ou de titres et poursuivant simplement et tranquillement un idéal, nous essayerons de répondre à la question souvent posée de savoir comment il faut regarder le pointillé. Ce procédé pour lequel nous éprouvons une puissante confiance et une sincère admiration, nous paraît, avant tout, avoir pour but de mettre entre la toile et l'œil de celui qui la regarde la même transparence, la même vibration, la même lumière qui existe dans la nature entre l'œil et l'objet ou le paysage que nous fixons, c'est-à-dire l'air et le soleil donc, toutes les vibrations se dégageant du sol, vibrations qui existent toujours. Ce point posé, il nous semblerait que, pour être comprise, dans toute sa conception, une œuvre réalisée au moyen de ce procédé doit inévitablement être vue à une distance voulue, déterminée tout naturellement par l'œil lui-même qui subira ainsi les vibrations que différents tons spécialement agencés, produisent sur la rétine et non tout près où le procédé devient gênant, quoique généralement fort beau de couleur. Si nous prenons, par exemple, deux traits l'un de vermillon pur et l'autre de vert veronèse et que nous les agencions de façon à ce qu'ils se touchent sans se confondre, l'œil éprouvera à la distance dont nous parlons l'impression d'une très forte vibration, donc de la transparence et de la lumière, tandis que, de tout

près, les deux tons vus trop unitairement resteront sans effet ; de trop loin, ils se confondront un peu et les vibrations seront beaucoup moindres. Nous serions donc portés à croire la science et l'art du pointillé devoir se développer surtout dans la recherche d'agencement et de groupement de certains tons et dans une atténuation abusive du procédé quelquefois fatigant par ses divisions encore trop déterminées.

Le cadre aussi dont l'importance est des plus considérables préoccupe d'études et de recherches constantes ces jeunes artistes désireux bien profondément de produire leurs œuvres de pensées dans le plus grand état de perfection possible. Aussi la connaissance des influences immédiates agissant sur leurs œuvres et en modifiant quelquefois la pureté de conception, est-elle la cause première de l'importance du cadre. Dans ce sens le cadre, adopté aujourd'hui, ou momentanément, pour le pointillé particulièrement, et s'y adaptant le mieux comme moyen d'isolément, est le cadre blanc. Celui-ci, quoique n'ayant pas de raison d'être relativement à l'installation, la décoration et l'architecture moderne dont il doit un peu dépendre, est incontestablement celui qui, pour les effets de soleil et de grande lumière, laisse aux couleurs leur plus absolue pureté.

Les plus grands résultats obtenus jusqu'ici dans l'art du pointillé se rencontrent dans les tableaux de G. Seurat, dont quelques-uns exposés aux XX l'an

passé, et dans ceux qu'envoie cette année M. Paul Signac que nous connaissons déjà et qui nous a laissé un excellent souvenir de l'exposition de 1888. Ses toiles toutes ensoleillées, pleines de printemps, toutes fraîches de brises marines ou brûlantes d'un soleil d'août, sont d'une transparence et d'une vibrance extraordinaires. Des eaux doucement mouvantes en des criques à côteaux roses, des ciels lumineusement bleus, des rochers rouges avec le soleil très bas à l'horizon, des barques pâles bercées par des soupçons de vagues, sont étonnantes de mouvement et forment un ensemble délicieux dénotant un talent supérieur.

Parmi les artistes invités employant le même procédé, signalons la grande toile bleue de M. Dubois-Pillet qui s'impose comme un fort bon tableau, ainsi que " les bords de la Seine à Neully. „

A côté de cela deux portraits, diminuant la valeur de cet envoi, sont positivement laids et tout à fait rudimentaires sinon insignifiants.

Dans la petite exposition de M. Lucien Pissaro, la " Route nationale à Gisors, „ où le procédé est moins apparent, est une toile charmante et pleine de poésie.

M. Louis Hayet, un pointilleur moins déterminé et un peu gris, expose deux ou trois après-midi, très agréables à regarder, un joli matin plein de quiétude et une place de la Concorde à 5 heures où l'artiste paraît moins sûr et n'arrive qu'à une faible expression d'art.

Dans le groupe des XX, MM. Théo Van Rysselberghe, Willy Finch et Henry Vandavelde, trois artistes voués aussi à l'art du pointillé, affirment, dans le même procédé, une personnalité très différente où l'on sent que chacun suit et connaît sa voie.

M. Théo Van Rysselberghe, que ses expositions précédentes ont classé parmi les talents les plus habiles et les plus convaincus, expose un joli portrait " Denisette „ un jeu de tennis " à Thuin „ et un dessin représentant un intérieur.

L'estacade à Heyst de M. Finch, " Les Meules „, " route de Mariakerke „, et en général toutes ses toiles, sauf l'Hippodrome, sont très remarquablement traitées, dénotent un surprenant progrès et forment l'un des meilleurs ensembles du salon.

La plus intéressante exposition, peut-être au point de vue de la lumière, est celle de M. Henry Van de Velde. Ce travailleur, que ses œuvres semblent montrer plus préoccupé de la recherche d'agencement de tons et de la lumière que du sujet de ses études, arrive à un résultat très sérieux qui le classe, à notre avis, immédiatement après Signac, au point de vue du lumineux : nous attendons de lui dans un avenir très prochain d'excellentes choses.

Après ces jeunes, ces persévérants tous amoureux de soleil et de plein air, ennemis des petits coins sombres du passé, des ruisseaux cristallins et des moulins à vent sur ciel de plomb, nous nous arrêtons

avec un réel plaisir devant la très jolie exposition de M^{lle} Anna Boch, d'un art peut-être moins intran-sigeant, mais d'une poésie très captivante. Les " foins „ " Les pavots „ et octobre lui ont valu un très légitime succès.

Nous terminerons ici l'analyse de ces artistes " naturalistes „ dont le principal but est la recherche et l'étude de la lumière appliquées à leurs œuvres de pensée et de rêve souvent et qui arrivent par les effets qu'ils en obtiennent à nous donner des impressions exquisées de jeunesse.

A part Constantin Meunier et Rodin, nous avouons n'avoir jamais éprouvé par la sculpture moderne, aucune impression bien profonde. Cet art stationnaire, qui reste aujourd'hui dans l'acquit du passé, et presque toujours dans une matérialité banale, nous fait un peu l'effet d'un art photographique en modelé et ne nous émeut guère.

Cette année cependant un révolutionnaire sculpteur gantois M. G. Minne, presque ignoré avant l'exposition des XX, surgit comme un talent supérieur et des plus intéressants. Dans son œuvre profondément étudiée, éminemment personnelle et remarquablement rendue règne une obsédance de douleur et de tristesse où semble se révéler le but de synthétiser les formes pour en obtenir des effets absolus.

M. Minne arrive par ce moyen à des œuvres d'un très grand sentiment et d'une puissante éloquence.

Citons encore une étude en bronze de Rodin à côté de laquelle une " Tête de St-Jean-Baptiste „ paraît un peu molle et sans caractère.

Parmi les autres sculpteurs, M. Charpentier, un artiste français, médaillonne pour le Théâtre libre une collection assez insignifiante d'hommes notoires et M. Paul Dubois se signale dans quelques œuvres élégantes comme un très sincère tempérament d'artiste.

M. G. Lemmen exhibe aux XX, cette année, en une très jolie série de dessins fort habilement faits, toute une ménagerie d'éléphants artistes, les mêmes que nous avons vus faire du trapèze et diriger des orchestres. Dans toutes les physionomies de ses héros, M. G. Lemmen répand une profonde expression de douceur et de bonté : des trompes suppliantes ou rêveuses, des attitudes mornes ou soumisses donnent à ces excellents animaux quelque chose d'extraordinairement humain où se découvre le but de l'artiste et la valeur vraiment artistique de ses dessins.

Nous ne partageons pas l'enthousiasme que provoque chez quelques artistes, profonds et sincères, l'art de M. Vincent Van Gogh. Les tournesols très puissants de coloris et d'un fort beau dessin sont surtout décoratifs et agréables à regarder ; dans la " Vigne Rouge „ l'emploi de tons vifs spécialement agencés produit certains effets métalliques intéressants très curieux de lumière. La valeur de ses autres toiles nous échappe absolument.

M. P. A. Renoir, dont la réputation nous avait un peu prévenu trop favorablement, expose un portrait de femme en tons pâles, une esquisse de Richard Wagner médiocre, une " femme qui se peigne „ et une " Baigneuse debout „ très vivantes et jolies de dessin et de chairs (1).

Incompréhensible aux XX la présence de M. Ségantini; tout à fait inutile celle de M. Vogels, qui revient chaque année avec ses mêmes et quelconques effets de printemps, d'hiver, d'orage, de clair de lune, etc., qu'on s'imagine avoir vus au même endroit à l'exposition passée, et tout à fait ridicule pour la considération des XX celle de M. Ensor.

Qu'une indépendance absolue préside à l'admission d'œuvres d'art dans ce salon ouvert à tous ceux qui luttent, pensent et travaillent, c'est parfait, mais que cette même indépendance engendre des scrupules à l'égard d'un artiste qui n'a plus des XX que le titre, cela dépasse tout à fait ce que l'on peut intelligemment admettre et donne à cette exposition des plus sérieuses un caractère de farce et d'enfantillage. Les toiles de M. Ensor paraissent beaucoup plus inspirées pour courir la cimaise du café " Chat noir „ et " Lapin blanc „ que pour couvrir les murs d'une exposition; aussi souhaitons-nous ne plus jamais le revoir aux XX.

(1) D'admirables toiles de V. Van Gogh et Renoir, vues récemment à Paris, nous font trouver un peu sévères les appréciations de notre collaborateur.

(La Direction.)

Un instant de repos et une douce reprise de calme devant les admirables dessins de Xavier Mellery, devant ces béguinages en tons sobres, silencieux et discrets, pleins de mystère et de sérénité, devant ces intérieurs tout intimes, et devant l'élégant dessin fier de jeunesse, puissant d'allure et de formes, destiné au frontispice des *Pandectes Belges*. Tous les initiés aux belles choses et à l'art connaissent pour le placer au-dessus de la critique ce remarquable artiste qui ne vient plus aux XX pour lutter mais pour reprendre périodiquement place au milieu de ces vaillants dont il a été et dont il est encore de toute son âme, avec l'acquit d'un grand talent, un grand ami et un défenseur.

Assez stationnaire et peu en progrès l'art de M. G. VanStrydonck. Toutes ses toiles sont insignifiantes. Les moins médiocres : le portrait d'une jeune fille tenant un cerceau bien dessiné et d'un joli ensemble, et celui d'un petit enfant, le meilleur de son envoi, celle " *La Capitale* avant le départ „ est absolument ratée au point de vue de l'effet que semble vouloir provoquer une exagération de tons vifs et criards.

M. Jan Toorop, dans les tableaux duquel nous retrouvons un peu l'impression des œuvres de Millet, exprime en " *Donkere Wolken* „ " *Broeck in Waterland* „ et " *le Maronnier* „ un sentiment plein de profondeur, de tranquillité et de mystère. Ce sont trois bons tableaux.

Les croquis et dessins de M. Ch. Storm de S'Gra-

vesand, simplement jolis et bien faits, manquent absolument de caractère et ne sont non plus bien à leur place aux XX.

Les lithographies d'après Degas et Puvis de Chavannes de M. G. William Thornley sont ce que nous avons vu de mieux réussi et de plus habile depuis longtemps : elles classent l'artiste parmi les meilleurs graveurs actuels.

Des gravures presque par leur extraordinaire finesse, les dessins de M. F. Khnopff d'un sentiment exquis et d'une idéalité vraiment captivante. Art littéraire et intellectuel, joli selon la poésie des œuvres qui l'inspire, beau et profond selon la hantise d'un sentiment plus grand. Les dessins de M. Khnopff atteignent dans leur genre ce que notre conception imagine de plus parfait comme facture. Cette perfection est même un défaut, atteignant parfois des aspects photographiques. Et une critique : M. Khnopff reste bien stationnaire.

D'un art tout différent et d'une personnalité toute particulière l'exposition de l'énigmatique Odilon Redon. Cet esprit, hanté par des regards étrangement humains, enfante des œuvres fantastiques obsédantes de mystère et toujours suggestives. Parmi les meilleurs dessins nous signalons en premier lieu le Printemps, une tête de femme au regard lointain et immobile, doucement sévère et d'un sentiment indéfinissable en son cadre d'expression de fleurs.

Le frontispice pour *Le Juré* d'Edmond Picard

“ Au ciel, „ “ Décapité, „ “ Brunhilde, „ “ Christ, „ “ Perversité, „ etc., sont des œuvres de toute première valeur à côté desquelles nous regrettons la présence des croquis pour les *Fleurs du mal* de Baudelaire par trop rudimentaires.

M. H. de Toulouse Lautrec, qui s'était brillamment manifesté en 1888 dans un art très personnel, nous revient cette année avec un très sérieux envoi. “ Le Bal du Moulin de la Galette, „ deux études : “ Rousse „ et “ Liseuse „ sont des œuvres de pensée et d'un réalisme fort réussi. L'emploi très habile de certains tons roux, verts, fauves et violets, paraît préoccuper particulièrement et lui faire attacher très justement à certaines nuances fausses ou exagérées une influence directement intellectuelle.

M. Willy Schlobach paraît avoir abandonné tout à fait les études et les recherches dont il nous avait donné en 1888 les fort bonnes, intéressantes et “différentes impressions de couleur et de lumière „. Son art, aujourd'hui plus profond et très pensé, semble se diriger dans une voie définitive où s'épanouira son talent plein de promesses et déjà de brillants résultats.

Une très dure exagération de formes et de lignes amplifiant les caractères, spécialement de ses figures, un emploi très habile de tons sombres donne à ses œuvres suivant leur inspiration, une grande puissance dans la “ Tête verte vue de profil „, une très mystique expression dans une tête vue de face et une profonde poésie dans “ la morte „.

Cette dernière toile, inspirée par d'admirables vers inédits d'Emile Verhaeren dans les *Flambeaux Noirs*, pleine de grâce et de sentiment, restera pour nous un excellent souvenir dans nos meilleures impressions d'art.

Nous terminerons cette critique par les débuts très remarquables d'un jeune artiste, M. Robert Picard dont l'entrée aux *XX* apporte un élément d'art absolument personnel et nouveau. Des rêves, des idéalizations de sentiments, une dominance suggestive et caressante d'impression de calme pour l'œil et pour l'esprit un coloris d'une savante richesse et comme note à cette symphonie de tons doux des titres très justement inspirés et révélateurs, tels que : " Paix mystique dans les dunes „ " Eau dormante dans un jardin de sérénité „ " Forêt vue par les cimes à l'aurore „ " Mesopotamie imaginaire „ " Des cygnes sur le grand canal le jour déclinant.

A étudier l'emploi spécial de tons particuliers à ce peintre, on se rapprocherait assez sincèrement de certaine théorie admettant qu'il y aurait dans les couleurs comme en musique une gamme de tons correspondant directement à un ordre de sentiment et d'impressions presque déterminés qu'ils produisent chaque fois qu'on les emploie et qui ne se modifierait que suivant les formes auxquelles on les applique ou les altérations qu'ils subissent par le mélange. L'art de Robert Picard est un art de penseur et de poète, un art intellectuel et d'imagination

qui, relativement à ses débuts, s'est manifesté comme la naissance d'un grand talent.

L'ensemble de cette exposition, l'une des plus intéressantes que nous ayons eu la jouissance de voir, affirme avec son absolue indépendance un essor jeune et vigoureux, dégagé de toute attache académique, amoindrissante, dans un art nouveau d'intellectualité et de libre expansion.

Ne subissant ni loi, ni convention, éprouvant une instinctive horreur pour " le Maître „ et " l'Elève „, ces principes étouffants et routiniers qui perpétuaient depuis un demi-siècle un art ancien et toujours le même, cette jeune école provoque chez tout artiste sincère, susceptible de pensées et de recherches, des espérances heureuses dans l'art de l'avenir.

L'exposition des XX est devenue, pour Bruxelles intelligent, en même temps qu'un véritable besoin, le véritable criterium de l'art libre.

S'entourant du plus d'éléments artistiques possible les XX sous l'habile direction de leur très artiste secrétaire, M. Octave Maus, ont adopté l'excellent principe de réunir chaque année et de faire connaître chez nous ce qu'il y a de plus intéressant en fait d'artistes belges et étrangers ; aussi les belles conférences de M. Stéphane Mallarmé et d'Edmond Picard, les intéressantes auditions musicales de César Franck, Vincent d'Indy, Fauré, de Castillon, Kefer, Gilson, Mathieu, etc., ont-elles attiré l'élite

du bon goût et placé dans le cadre chatoyant de tons tendres de soleil et de printemps de cette exposition, tout ce que Bruxelles possède de jolies femmes intelligentes : affirmation nouvelle et charmante de la jeunesse et de la vaillance qui régissent les XX.

A. H.

PETITE CHRONIQUE.

A l'Emulation. — Un concile de folklore a récemment tenu ses assises à Liège, et la séance s'est terminée par un royal banquet. Sans vouloir porter préjudice à la gloire du restaurateur élu, il faut dire que le fin régal de la soirée fut, de l'avis de tous, la causerie faite à l'Emulation par MM. Monsieur et Wilmotte.

Comme il y avait là pas mal de profanes, M. Eug. Monsieur s'était chargé du modeste rôle d'initiateur, et nous a expliqué les études du folklore en une introduction charmante de grâce et d'humour.

M. Maurice Wilmotte ensuite a parlé de la chanson populaire, et parallèlement M. Demest, du Conservatoire, chantait les airs cités par le conférencier.

Ici, m'arrêter serait prudent. — De même qu'on ne décrit pas la diction de Mallarmé, bien difficile serait de fixer, sans maladresse, tout l'enchantement des conférences de Maurice Wilmotte, et l'an dernier, Albert Mockel l'a fait ici même trop bien pour que je m'y risque après lui. — Ce sont là des soirs qu'on se plaît à élire parmi les pures joies.

Mon ignorance aussi se récuse à l'idée d'analyser les exquises choses dont le causeur nous a entretenus ; me voyez-

vous ergotant sur telle de ces fleurs naïves, avec la sérénité de l'inconscience, et devant toute une société de folklore ?

Mieux vaut, ce me semble — par prudence — rappeler simplement l'indicible charme de cette séance, la saveur claire et mélancolique de toutes ces choses éteintes, un instant ranimées aux magies d'une voix chantante et frêle — de jadis, elle aussi — une voix faite pour conter des légendes à la Princesse endormie.

— Il convient de féliciter M. Demest qui a très bien compris les divers airs confiés à son interprétation.

CH. D.

* * *

D'Art et Critique, sous la signature de Benbez. A propos de la reprise du *Vaisseau fantôme* à la Monnaie.

On aurait pu se figurer que toute cette dépense d'énergie, de soins artistiques, d'or semé à pleines mains devait aboutir à l'exécution d'une nouvelle partie du cycle wagnerien : à *Siegfreid* peut-être. C'eût été logique ; on retourne difficilement sur ses pas à moins d'avoir une nature d'écrevisse. Point ; cet effort a pour résultat une reprise du *Vaisseau fantôme*. Entendons-nous bien ! Je n'ai garde, comme le font certains wagneriens, de sacrifier la première forme du maître et de la rejeter comme indigne pour ne voir que la manière définitive. C'est un exclusivisme tout aussi ridicule que celui qui admire quand même les erreurs d'un génie qui se tâte, qui essaye avant de donner tout ce dont il est capable. Mais n'est-il pas naturel de monter *Siegfreid* après la *Walkyrie* et lorsque nous aurons pu juger de la tétralogie dans son ensemble, de nous donner, à titre de renseignement, pour compléter notre éducation musicale, les premiers essais du maître génial de Bayreuth. Et, il faut bien l'avouer, le Wagner de la tétralogie, non content de tuer tous ses contemporains,

compromet singulièrement l'existence du Vaisseau fantôme.

.
 La mise en scène est épique, il faudrait un volume pour la décrire

Malgré tout, le public bruxellois n'a ménagé ni ses bravos, ni ses rappels à ce massacre général. Triste ! Triste !

* * *

Quelques extraits de la préface d'un catalogue parisien ; nous copions textuellement :

La cymaise est accessible pour les œuvres qui exigent d'être étudiées de plus près que les œuvres dont l'effet est plus marqué par les qualités visibles. La même tranquillité est exigée pendant la durée des séances, cette tranquillité régnait déjà si bien l'hiver dernier, que des preneurs de notes sérieuses purent travailler sur un pliant mobile, — ce qui rend les critiques satisfaits et d'aimable accueil.

.
 Nous n'entrons dans aucune des discussions qui ont surgi. Nos exposants peuvent " prendre parti pour Étéocle ou Polynice „ comme l'a dit spirituellement A. Vacquerie ; ici, ils sont dans un palais tout petit mais tranquille, sans agitation autre que celle de présenter les eaux-fortes, les pointes sèches

.
 L'exposition de peintres-graveurs est à peine née. Elle a grandi et a pris, dès ce moment, une tournure. Elle doit être une personne utile à ses parents, et faire des yeux en coulisse à toutes les personnes qui ont des cadres à suspendre, des corridors à remplir, des collections à compléter dans leurs intérieurs.

.

Je crains de sortir des quelques lignes qui doivent ne pas obstruer une préface. Tous mes confrères me comprendront ; ils auront le plaisir de développer à leur gré ce que je sens.

.
Je me dois de mettre mes amis au premier rang.

.
et ainsi de suite.

Signataire, Ph. Burty.

L'exposition que blasonnait cette incroyable préface, était fort curieuse et contenant, entre autres, de merveilleux pastels de Cheret, de singulières eaux-fortes japonaises, de Henri, Rivière, de belles eaux-fortes de Mlle Mary Cassatt, Guérard (également de celui-ci de curieuses impressions en couleur), de Luce, Camille et Lucien Pissarro, Sisley, des lithographies de Fantin-Latour et Odilon Redon — et quelques tableaux épars parmi ce blanc et noir.

* *

Un grand Concours International de Littérature et d'Art (prose, poésie, dessin et musique) *absolument gratuit* pour tous-les concourants est ouvert par le " Nord Littéraire „ — Nombreuses récompenses. — Demander programme au Secrétariat, 113, rue de Paris, à Valenciennes.

* *

La Wallonie déplore la perte d'un jeune musicien de bien bel avenir : Fortuné Coquette, emporté à l'âge de 26 ans, alors que les grandes espérances que nous avaient fait concevoir son noble caractère et son talent sobre étaient sur le point de se réaliser.

* *

A signaler le beau succès obtenu par César Thomson au dernier *abonnementconcert*, d'Aix-la-Chapelle, avec le 2^o concerto de Max Bruch.

* * *

M. Firmin Vanden Bosch vient de faire paraître à Gand un intéressant fascicule intitulé : *Autour du journal des Goncourt*. Nous ne pouvons nous rallier à beaucoup des déductions de M. Vanden Bosch, mais en Belgique il est trop rare de voir des préoccupations littéraires se faire jour, pour que nous n'applaudissions à deux mains ceux qui résistent à la torpeur ignorante qui menace de nous accabler. Le fascicule dont nous parlons montre chez son auteur beaucoup de lecture intelligente et attentive. Il est écrit en une langue un peu impersonnelle, mais claire et correcte, et la critique tend à aller plus profondément que généralement chez nous.

* * *

Almanach de l'Université de Gand, 1890, 6^e année. Comme les années précédentes, cet almanach se présente avec son aspect coquet et soigné. Il fait à ce point de vue honneur à ses persévérants promoteurs. Outre la partie que nous dirons technique, il contient une partie littéraire proprette, bien qu'un peu timide. Parmi les collaborateurs nous citerons Sully Prudhomme, qui a envoyé une très aimable lettre, Fritz Ell, Hubert Krains, Albert Guequier, Pétrus Pirus, Carolus Rex, Fernand Roussel, Georges Rosmel, Georges Garnir, Hubert Stiernet, Fernand Severin. On le voit, nombre de noms qui commencent à se faire connaître.

Une partie très intéressante est celle consacrée aux nombreux et éphémères journaux d'Etudiants. Bien que fait très soigneusement, des lacunes s'y trouvent : à citer celle de l'*Etudiant catholique* de l'Université de Bruxelles, mystification qui fit vers 1884 un bruit énorme et fut l'occasion de la renaissance de l'*Etudiant*.

En résumé, un intéressant volume qui fait honneur aux étudiants Gantois, et semble montrer que chez eux subsiste plus de vitalité intellectuelle qu'ailleurs.

Hôtel des Américains

14 — Rue de l'Abbé de l'Épée — 14

PARIS.

En face du Luxembourg. Près du Val de Grâce.
Au Centre des Ecoles.

Tous les appartements ont vue sur de magnifiques jardins.

PENSION DE FAMILLE.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

H. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

L I È G E.

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.
— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

Quelques collections de LA WALLONIE (1886, 1887, 1888 et 1889)
sont en vente au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

A LIÈGE : Chez MM. Gнусé; George; D'Heur; Brandt; Aubette du Pont d'Avroy.

A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire; Istace, libraire, et Lacomblez, libraire.

A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennewitz (Muquard),
libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue aux Vaches.

A ANVERS : chez M^{me} V^e De Vetter, rempart S^{te}-Catherine.

A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 49, Quai St-Michel; Savine, libraire,
48, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie, 3.

5^e ANNÉE, N^o 4.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : MM. ALBERT MOCKEL et PIERRE-M. OLIN.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Adresser toutes les communications 317, Avenue Louise, Bruxelles.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE

- José-Maria de Heredia** . Le Daïmio.
Fernand Roussel Angoisses du doute.
Pierre-M. Olin Les petits enfants.
Henry van de Velde . . Notes sur l'art.
A. H. Les XX.

Petite Chronique.

Ce numéro 50 centimes.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

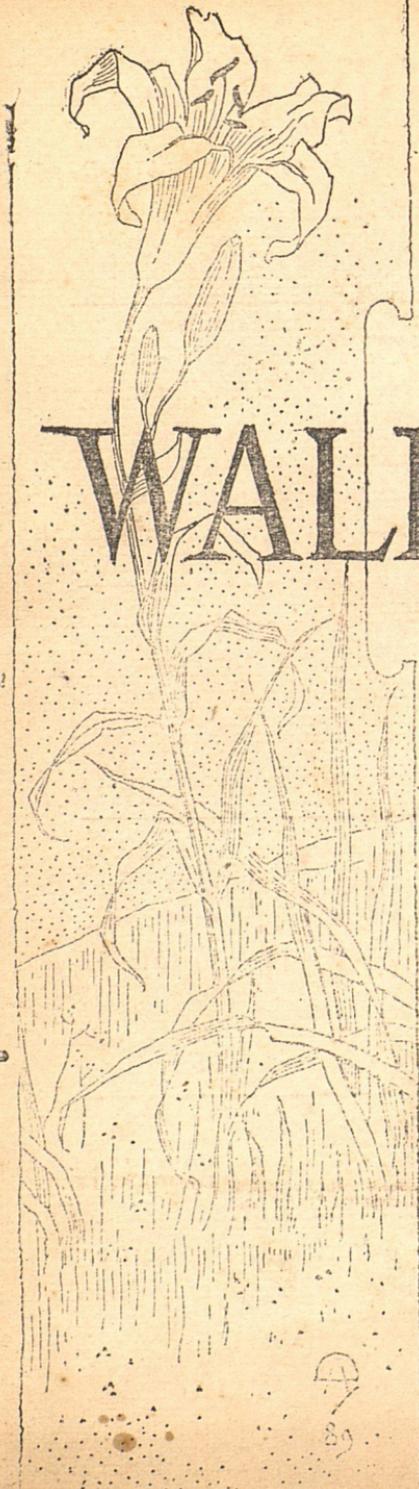
Numéro consacré à M. Émile Verhaeren

LA

WALLONIE

Mai 1890.

125



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

Viennent de paraître :

Scènes de Bal, livre de vers, par Alb. ST-PAUL.

Les Débâcles, par Émile VERHAEREN.

Cloches en la Nuit, par Adolphe RETTÉ.

L'Art en Exil, roman, par G. RODENBACH.

Serres chaudes, par Maurice MAETERLINCK.

MERCURE DE FRANCE

MENSUEL

15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain

Un an, 5 fr.; Union postale, 6 fr.

ART & CRITIQUE

Revue hebdomadaire des Lettres et des Arts

Paris, 7, Rue des Canettes

Paris, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

En souscription dans nos bureaux :

CRÉPUSCULES D'ÂME

Livre de vers par Gabriel MOUREY.

25 exemplaires sur Japon, à 5 francs, sont à souscrire.



LE SILENCIEUSEMENT.

*En un plein jour, larmé de lampes,
Qui brûlent en l'honneur
De tout l'inexprimé du cœur,
Le silence, par un chemin de rampes,
Descend vers ma rancœur.
Il circule très lentement
Par ma chambre d'essucement ;
Je vis tranquillement en lui ;
Il me frôle de sa robe,
Parfois, ses deux mains doigtées d'aube
Closent les yeux de mon ennui.*

Nous nous écoutons ne rien dire

Et je rêve de vie absurde et l'heure expire.

*Par la croisée à l'air, des araignées
Tissent leur tamis d'or, depuis combien d'années?...
Saisir le va et vient menteur des sequins d'or
Qu'un peu d'eau de soleil amène au long du bord,
Lisser les crins du vent qui passe,
Se futiliser, le cœur intègre,
Et plein de sa folie allègre,
Regarder loin, vers l'horizon fallace,*

*Aimer l'écho, parce qu'il n'est personne
Et lentement traîner son pas qui sonne,
Par les chemins en volutes de l'inutile.
Etre le rai mince et ductile
Qui se repose encor dans les villes du soir,
Lorsque déjà le gaz mord le trottoir.
S'asseoir sur les genoux de marbre
D'une vieille statue au pied d'un arbre
Et faire un tout avec ce bloc de clair granit,
Qui serait là depuis l'éternité, tranquille,
Avec, autour du socle, un peu de fleurs jonquille.
Ne point saisir au vol ce qui se définit;
Passer et ne pas trop s'arrêter au passage;
Ne jamais repasser surtout, ne savoir l'âge
Ni du moment, ni de l'année — et puis finir
Par ne jamais vouloir de soi se souvenir!*

(1889)





UNE PROMENADE.

DN un merveilleux boulevard moderne, à l'éveil du premier réverbère — flamboyante topaze — eux, ils sortent; et paraître là, bannit de la promenade, par gêne aussitôt contagieuse, les disparates flaneurs. A gauche, à droite, en le parallèle face à face des vitrines allumées, les quadrangulaires de soie et de velours jardins et les miriadares orfèvreries soudainement miroirées. Aux terminales avenues, de légères étoupes de brume, quoique sur les façades et vers les frises, l'heure d'apothéose se traîne en or crépusculaire encor.

Eux se promènent d'un égal pas volontaire, en vêtements simples, mais qui paraphent décorativement le moindre de leurs gestes. Leurs sens, par une longue et personnelle éducation, ont tendu l'intelligence vers chaque énigme. Leur seule et totale passion? Se contrôler, se dissimuler héros, se défier du fait, plus encore, du rêve — et s'étudier entre eux, à cette heure de quotidienne allée et venue, quand les réverbères aux pointes dansantes, sont susciteurs

d'un peuple d'âmes en d'hermétiques prisons de verre lumineusement prisonnières.

Parmi eux, une alliance de femmes dont le corps guère ne tente, mais quelle finesse non gantée des mains et quelle songeuse intrépidité du front et qui lentes, évoquent de lentes impératrices silencieuses de leurs palais. Qui d'entre elles, dites, perpétue Esther? Lesquelles la pâle Agripinne? Lesquelles Frédégonde? Laquelle cette toxique Brinvilliers et cette Maintenon glaciale et toi, inquisitoriale Isabelle? Hélas les yeux d'or brûlé, les yeux en flambeaux de bataille et en miroirs d'Empire, ces yeux aujourd'hui par la seule et téméraire volonté de revivre, grands encor! Ils dardent à travers de frêles et futiles voilettes la muette suggestion de leur passé. Ceux-là sont morts qui les aimèrent avec leur épée et leur foi et les voici ceux d'aujourd'hui, les seuls qui les aiment, qui les peuvent aimer encore avec leur regret. Et ce monde de seuls et de seules, se regarde passer, songeurs et songeuses : que ces flammes des lanternes isolées et prisonnières — réunies — feraient l'âme pourtant de quel incendie?

Et si parfois deux tels regards s'entrecroisent et, pour ainsi dire, se retrouvent après tant d'années d'errance solitaire, comme deux fermoirs de bijoux, éblouis l'un de l'autre, ils s'agraffent sur un même

amour. Certes pas un geste, pas une parole, à peine un signe — mais dites l'incandescence d'un diamant carbonisé en un laboratoire de marbre. Cette communion rapide, toute en pensée, libre, infinie, jusqu'où s'éperonne-t-elle ? Jusqu'où ? Si non vers ces polaires paradis, pavoisés de soleil, chaleur et neige, gel qui brûle. Ils savent, eux, d'imaginaires hivers, là-bas, où peut-être ils pourraient vivre de l'impossibilité même d'aimer en un éternel froid. Mais encore et après ? Car il leur faut — eux, les profonds désabusés du réel — mêler à tout la négation ironique — et quelle minute au delà de l'immédiate joie, qui d'entre eux oserait la tenter, ici ?

—

Et les frêles et magiques lanternes allumées en topazes, s'étendent indéfiniment aux deux côtés de la rue et s'étagent, rampes d'or, vers un triomphal rêve qu'ils ont songé un instant, mais auquel, revenus vers eux seuls, ils ont déjà tourné le dos.

(1889)





UN SOIR.

*Avec les doigts de ma torture
Gratteurs de mauvaise écriture,
Maniaque inspecteur de maux,
J'écris encor des mots, des mots....*

Quant à mon âme elle est partie.

*Morosement et pour extraire
L'arrière-faix de ma colère,
Aigu d'orgueil, crispé d'effort,
Je racle en vain mon cerveau mort.*

Quant à mon âme elle est partie.

*Je voudrais me cracher moi-même,
La lèvre en sang, la face blême :
L'ivrogne de son propre moi
S'éruçterait en un renvoi.*

Quant à mon âme elle est partie.

*Homme las de rage, qui rage
D'être lassé de son orage,
La vic en lui ne se prouvait
Que par l'horreur qu'il en avait.*

Quant à mon âme elle est partie.

*Mes poings ont tordu dans le livre
L'intordable fièvre de vivre;
Ils ne l'ont point tordue assez
Bien que mes poings en soient cassés.*

Quant à mon âme elle est partie.

*Le han du soir suprême, écoute !
Se fend là-bas sur la grand'route;
Clos tes volets — c'est bien fini
Le mors aux dents vers l'infini.*

Quant à ton âme elle est partie.

(1888)





UN RÉVEIL.

Il ouvrit les yeux mais aussitôt les referma, craintif du matin brutal qui s'installait dans la chambre. Il le savait : invariablement, comme hier, comme avant-hier, comme toujours ses rideaux blancs auraient la même teinte d'acajou fané, les panneaux de porte, la même mince gouttelette de lumière sur la clavicule de leur poignée métallique ; le même ornement le blesserait de sa futilité prétentieuse, là, sur un fronton de cadre ; ce serait, par la fenêtre, l'invariable paysage de toits bastionnés de cheminées grises. Il referma les yeux.

Et rechercha le sommeil. Il se souvint de son cauchemar. Avec des torches rouges éteintes et d'une odeur épouvantable de mort et de pourriture, on transportait des cercueils au fond d'un cimetière, la nuit. Des pelles fichées en terre et des croix soules, à droite, à gauche. Dites, le maigre décor d'un terrain fleuri tel : jaune — et des trous violets, ci et là, comme des plaies ouvertes. Un chat, tout-à-coup, sauta hors d'une fosse fraîche et sur un tertre s'établit. Et ce chat se mit à grandir, à grandir, à monter, à monter : les pattes sortaient de la fourrure, immenses ; la tête s'énormisait, la queue battait l'immensité. Lui regardait ce chat devenir colosse.... Puis une lacune dans la mémoire. Pourtant, à certain instant, un des yeux du chat avait dardé si haut

dans le ciel, oui, c'était bien cela; l'œil du chat avait été l'œil unique de la lune. Il l'avait senti sur lui, regard vert, qui tombait, là, entre les omoplates — il aurait touché le point avec son doigt — là, comme une goutte d'acide, entre ses omoplates. Il se tâta; puis réfléchit. Avait-il mal encore? Et le doute de son mal lui fit boudier: "Bah! est-on certain de quelque chose?" „ Et machinalement, à haute voix, il se répondit: "On n'est sûr de rien, absolument de rien." Puis, en un éclair, la promesse qu'il s'était faite, le soir d'hier, de provoquer lui-même, la quotidienne torture, le dressa de son lit, droit. Il ne se demanda plus même pourquoi des êtres absurdes comme lui, vivaient et continuaient à vivre et à manquer de raison pratique pour s'en aller mourir, sans rien dire à personne, quelque part, là-bas, au fond d'une crevasse de montagne. Il relut certaines lettres dont chaque mot avait le serpentifère pouvoir de lui cravacher le cœur jusqu'au sang, les lut et les relut et comme hier et avant-hier et toujours, ses nerfs se mirent à brûler tout son corps. Il en sentait les pointes de feu en épingles au long du dos lentement gagner les côtes et la nuque et toute la tête. Il n'eut garde de chasser, d'essayer même de chasser une seule pensée douloureuse, il y appuyait et ne cessait qu'au moment où l'excès du mal le jeta en une crise de larmes. Alors il eut pour lui le mépris de quelqu'un de fort pour les êtres lâches et mous. Il voulut d'un seul coup se relever: maître — mais ne put s'obéir. Les hoquets continuèrent à saccager sa gorge.

Le soleil, peu à peu, à coups de poings de lumière, avait renversé les gros nuages d'octobre et s'était mis à marcher dans le ciel. La chère ironie de cette allégresse sur sa peine le ressuscita lentement, à moins que ce ne fut la décharge même des pleurs et des pleurs. Il réfléchit à quelque sage parole bien vraie ou plutôt bien poétique : " Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur. „ Tenter Dieu ? Cela le fit rire et lui mit un sarcasme aux lèvres. Mais ce sarcasme, cette bravade facile, oh comme il se mit à la soudain regretter. Si fort, qu'elle lui devint une occasion d'injures vers soi et de se plaindre et de bêtement se frapper et enfantinement le front, comme s'il avait voulu atteindre et châtier son cerveau tout à coup mis à nu. Et plus aigu et plus profond ce regret d'avoir été ridicule conflagra en véritable désespoir. Il aurait voulu se supplicier physiquement pour faire souffrir cette langue, cette langue banale, jamais assez silencieuse. A quoi bon n'importe quelle parole, puisque la pensée est plus essentielle et plus intime ? La parole, cette chose presque des autres ; en tous cas, pour eux. Non ! il n'était pas le totalement fier et profond qu'il voulait être, il n'avait pas assez encore la haine de l'extérieur ; il se dépensait et à chaque épreuve, il sortait de soi-même. Son rêve ? recevoir du dehors la souffrance et l'occasion de s'en cingler et ne lui en échange rien donner. S'aimer dans la débâcle muette de son cœur et de son esprit, mais s'aimer seul, uniquement seul, sans un signe jamais pour appeler au secours.

Il s'aperçut qu'il était loin de tout sarcasme et que l'idée pure de la torture égoïste existait toujours en lui. Et des rêves de bonheur possible lui venaient, un bonheur à rebours et à contre-lumière, provoqué par lui seul, à force de braver et de défier sa raison. Il riait de ceux qui croient au repos dans l'inconscience. Comme si les hommes, les modernes, héritiers de tant de générations de deuil humain, pouvaient revenir vers les origines et recommencer le monde. Et des exemples de mystiques et de saints qui s'étaient affranchis des affres de la vie par des années de macérations atroces, surgirent.

Il prit une toute mince petite épée et se l'enfonça assez avant, sans un cri, sous les ongles. Un miroir placé devant lui le renseigna sur la presque-immobilité de son visage.

Il se mit à songer aux heures les plus noires de sa vie, surtout à ces morts qu'il avait tant aimés dans l'enfance. Seul aujourd'hui, dans ce retraits banal de garni, il restaurait l'existence douce des baisers et des caresses et l'autrefois candide et frais de la famille. A tous, il leur avait fermé lui-même les yeux, à son père, à sa mère et à cette admirable femme de tante adorée dont jadis il avait l'image placée au-dessus de son lit. L'image, il l'avait depuis deux ans, pendant une heure d'atroce hostilité, détruite. Et se sentir si vide de toute tendresse, alors pourtant qu'il se découvrait et qu'il se sentait un cœur exaspéré d'amour et si contradictoirement bon à certaines

minutes, fit affluer en lui des marées de tristesse immense et grise, mais aucune larme cette fois ne jaillit; — et triomphalement sa force resta debout.

Mais alors, lentement et comme il s'auscultait la volonté restée ferme, un doute surgit. Cette si constante lutte contre la joie, au fond, n'était-ce pas une comédie qu'il se jouait? Était-il vraiment l'être douloureux qu'il se croyait et l'absurdité de sa nature cultivée et comme éduquée, n'était-elle pas elle-même toute en surface? Et toutes ses années, depuis des années, repassèrent devant lui, trop rapides pour les noter et de toutes il tordait la souffrance : camaraderies d'enfance méchantes, séjour de pension baillant, cruautés de tous contre lui, amours avec des croix à leur sommet, amitiés douteuses et mendiantes : toute la forêt d'épines traversée. Et, tout immédiatement après, la géhenne des idées, le champ de bataille des livres, la déroute du travail, l'ironie de l'effort, le sinistre revers à tête de Méduse de la science.

A cet instant — que de fois les mêmes pressentiments lui étaient surgis savait-il d'où? — il comprit que le jour qui venait d'éclater en aurore allait lui laisser tomber sur la tête ses douze heures de vie monotone, avec, certes, un souci de plus, avant le soir. Lequel? — Il en avait la curiosité en même temps que la peur. Lequel? — Il conjecturait qui, parmi ceux que fatalement il rencontrerait, allait, après la main amicalement tendue, dire le mot de

supplice. Lequel? — Allait-il le provoquer par une interrogation ou l'attendre. Lequel? — Avait-il à se reprocher un acte qui motivât des représailles? Lequel? — Lequel?

Et son esprit cherchait, creusait, se mordait lui-même par demandes et réponses et se saignait à coups pressentiment.

A réfléchir plus pénétramment, dites! s'il était lui-même le tentateur. Etudier les autres avec le désir autant de les torturer que de se torturer soi-même? Il les connaissait les doubles-fonds de la prétendue sympathie et l'accueil démonstratif et bienveillant. Bonheur à crever toute cette sonorité de tambourin des paroles doucement fraternelles et les louanges et les prétextes masqués de sourire : bonne œuvre et fière et juste. Même courageuse.

Et par un geste agressif, pointé vers le vide, illusoirement peuplé de visages, il apostrophait l'un, caricaturait tel, exclamait : canailles! fourbes! Mais lui vint la honte d'être par le fait même de sa colère inférieur à ceux qu'il détestait et il se demanda presque pardon à lui-même. Et sa fureur renaquit d'avoir à se demander pardon de quelque chose.

Ainsi serait-il toujours l'agité, le remueur de l'inutile, qui se sent nul et qui ne s'aime que dans cette inanité douloureuse.

Puis soudainement des voix de bonté naïve et de tendresse vers personne, qui résonnèrent en lui. Un ineffable attrait vers des générosités vagues, des

douceurs universelles, des dévouements fous, mais silencieusement et comme avec crainte. Oui, n'être que patience, confiance, sacrifice et contre soi seul hargne, trépignement, insulte. S'il était une sagesse c'était celle-là. Et le malheureux et le triste, ouvrit toute grande la fenêtre et longuement, lentement, pareil à quelqu'humble croyant qui implore la grâce efficiente de son Dieu, il se pencha vers des fleurs et des branches, il écouta, attentif, le vent à travers les feuilles, et c'était bien à cette heure une porte de son âme qui s'ouvrait à l'ineffable joie de l'air et des brises apaisantes.

Huit heures sonnèrent, nettes.

Se retournant — et dans le vieux cadran de cuivre vert de l'horloge ne voilà-t-il pas qu'il reconnut, indubitablement, à ne pas s'y méprendre une minute, l'œil du chat, l'œil unique entrevu dans son rêve. La goutte d'acide à la même place, juste à la même place, lui rebrûla le dos.

Huit heures ! Il sortit précipitamment.

Jadis, pendant l'enfance, la première heure de chaque jour — celle-ci — il la vouait à sa prière du matin : “ Notre père qui êtes aux cieux.... ”

— Non... mais peut-être..., non, non, cela moins encore que le reste !

(1888)





SAIS-JE OÙ.

*C'est quelque part en des pays du Nord, le sais-je ?
C'est quelque part en des loins aciéreux
Où les blancs ongles de la neige
Griffent des pans de roc nitreux.*

*Et c'est grand gel — miroiré brusquement
En des marais d'argent dormant ;
Et c'est givre qui grince et pince
Les lancettes d'un taillis mince.*

*Et c'est minuit ainsi qu'un grand bloc blanc
Sur les marais d'argent dormant
Et c'est minuit qui pince et grince
Et, comme une grande main, rince
Les cristaux froids du firmament.*

*Et c'est en ce lointain nocturne,
Clair d'un silence d'aimant,
Comme une cloche taciturne
Que tait son glas, mortellement.*

*Et c'est encore grand'messe de froid
Et de drèves comme en cortège...
C'est quelque part en un très vieux pays du Nord, le sais-je ?*

Mais c'est aussi dans un vieux cœur du Nord — en moi.

(1890)





UNE NUIT.

*Maintenant que dans les plaines il s'est fait soir,
Avec ses grands ciseaux d'ébène et taciturnes,
L'ombre sculpte ses murs et ses cloisons nocturnes
Comme un Escorial donjoné d'argent noir.*

*Palais de flambeaux morts où le minuit n'étale
Aucune dalle de lune au clair, palais si lourd
Que de ses blocs — pour l'âme et pour le songe — il sourd
Une éternelle insensibilité totale.*

*Oh morne et monotone il est venu si long,
Du bout de grands couloirs, chargés de somnolence,
Tel pour à jamais, il est venu le vieux silence
S'asseoir énormément sous son manteau de plomb.*

*Il est venu si grandement s'asseoir — et l'on espère
Que plus jamais sur ces pierres, couleur de nuit,
Ni les hommes futils ne casseront de bruit
Ni les aubes ne brouteront de la lumière.*

*Ni l'angoisse ni la terreur ne cingleront,
Avec leurs torches d'or, l'oubli de ces grand' salles;
Mais que seules les ténèbres polycéphales
En cette éternité de noir, signifieront,*

*En dehors des forces et du temps et du nombre,
Tel idéal désir d'être une ombre, — d'un cœur
Qui se rêve dans ce palais : un empereur
Accoudé, quelque part, sur un bloc d'argent sombre.*

(1887)





L'AQUARIUM.



LE beau rêve et silencieux que ce glauque aquarium de mes pensées, parmi des gemmes bulbeuses, nageantes. Bloc d'eau massive, qui s'illustre d'une vie soudaine de lueurs et de pierres. Un flot remue-t-il? — Dites, alors quelle agitation de miroirs en cette armoire, où — topazes colossales — les feux reverbérés des lustres et des lampes semblent, depuis des siècles, en des écrins dormir! Sommeils de joyaux les yeux ouverts; fleurs qui brûlez, boréales; longues lumières vaguement vêtues. Tandis que le hall de nître et d'or, par au-dessus, carre sa châsse — et resplendit.

—

Clares et fuyantes ainsi que des soies et des moires, c'est lentes et lentes, qu'elles sont, mes pensées, en ce cristal de fluidités nageantes. Parmi les jardins émeraudés, sur de fragiles pavois de perles, au fond de subites maisons de nacre, aussitôt que construites — disparues, c'est de l'illusion d'or, d'argent, de pourpres, de lunes et de soleils, certes! avec le rien au bout. Mais qu'importe! le mensonge su, le rêve percé à jour, que charmants à cause de leur fausseté même! Et voici en cette fantasmagorie claire et trompeuse, voici de grâciles spectres de

naiades balancées en des arcs-en-ciel et des nymphes nées et mortes en l'éclair d'un rai de prisme et des ondines en des niches de saphirs, sur des bouches de fleurs ouvertes, comme des poupées de verre, endormies.

—

Et toujours mes pensées lentes en ce cristal de fluidités nageantes, songent, heureuses et belles : qu'elles n'importent devant les carreaux de leur palais, ces faces rondes de la bêtise trouées d'interrogation niaise. Seules! en ce remous de visages gras et curieux, les nez aplatis contre les vitres; seules! en ce peuple d'yeux fixes, qui regardent sans comprendre et comme indignés leurs écailles étrangement d'or, leurs nageoires frêles comme des ailes, leurs voyages monotones autour d'une toujours même émeraude d'eau, leurs siestes longtemps immobiles entre deux pierres moussues et toute leur vie passive et voluptueusement froide.

—

Ainsi vivent-elles mes pensées parmi des gemmes bulbeuses, en ce cristal de fluidités nageantes et telle serait leur existence à tout jamais pavoisée, si l'une d'elles, certes, un jour, fatalement, par simple désir d'absurdité, ne devait casser la glace d'illusion et de splendeur et, choyante hors du mirage, entraîner toutes les autres sur le trottoir, où de brutales servantes, modèles de propreté et d'ordre, les pousseront à coups de balai vers les égouts infinis.

(1889)



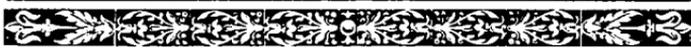


QUELQUES-UNS.

*Plus loin que les soleils une ville d'ébène
Se dresse et mire énormément en leur cerveau.
Son deuil et sa grandeur de morte et de caveau,
La terre? elle a passé. Le ciel? se voit à peine
Et de l'ombre toujours, immensément toujours.
Un horizon d'ivoire y traîne des suaires
Sur des monts soulevées en tertres mortuaires
Qui n'ont plus souvenir de ce qui fut les jours.
Et ces passants muets marchent dans les soirs blêmes
Hommes pleins de douleurs, vieux de tristesse, seuls.
Ils ont plié leurs ans ainsi que des linceuls;
Ils sont les revenus de tout, même d'eux-mêmes.
Les vices leur sont noirs mais aussi les vertus;
Leurs cœurs saignés à blanc et leurs ardeurs matées,
Ils travaillent à vivre indulgemment athées.
Leurs yeux qui s'enflammaient encor, ils les ont tus
Et maintenant plus rien en eux jamais ne bouge;
Ni les désirs, ni les regrets, ni les effrois;
Ils n'ont plus même hélas le grand rêve des Croix
Ni le dernier espoir tendu vers la mort rouge.*

(1887)





EN BISCAYE.

De grands bœufs fauves, noués au timon, descendent la montagne et le cri suppliciant des roues, en les ornières broyées, passe sur mon cœur, sur mon si morne cœur, gris de sa pluie de souvenirs comme le paysage où des brouillards pleurent des larmes d'eau, si tristes, si pauvres, si monotones — et jusqu'au soir, ce sera ainsi — et des loques de nuées brouilleront la vallée et des fumées lourdes envelopperont les roches et toujours j'entendrai et je souffrirai la torture des roues mélancoliques sur mon si morne cœur.

Les bœufs fauves, têtes ployées, passent, d'autres arrivent, têtes ployées, comme les premiers. Le bouvier les insulte d'une colère sans cause, pour se distraire. Une charge de charbon de bois ballotte, de droite à gauche; de gauche à droite, lourdement ballotte. Les floches du joug semblent des pleurs et l'on regarde souffrir les regards à travers, souffrir! Ils trimballeront, les bœufs, et ce sera ainsi jusqu'au soir pour eux aussi, les résignés et les lamentables. Les maigres échines, les pattes tordues, les sabots entrouverts avec leur plaie saignante, aux fentes de la corne! Et toujours leurs yeux!

Moi, à la fenêtre d'une chambre haute, j'attends que, par pitié, une lumière s'allume en une ferme voir des visages avec de la clarté autour, les voir, et voir des gens manger, parler; des enfants se barbouiller de soupe, des chats mâcher des arêtes, et des attitudes d'ombres, le poing aux dents, boudier contre le mur. Et tout cela à travers les splendeurs et les reflets glauques des carreaux! Et s'en aller par là, vaguer et revenir; mais plus triste bientôt d'une joie attendue qui pourtant ne vient pas — car ce n'était pas cette banale lumière, ni ces gens, ni cette fenêtre allumée dans la nuit, c'était autre chose, le sais-je, que je rêvais.

Tandis que les bœufs, là-bas, dévalent toujours; une petite lanterne nocturne pend allumée à leur cou et ballotte, leur rouge, qui dévale et s'éloigne patiemment vers la mer!

(1888)





LE POLDER.

*Le polder moite et qui suait sa force crue,
Sous les midis, par coins de glaise étincelants,
S'étalait tel : en champs luisants de miroirs blancs
Taillés à chocs brutaux de pique et de charrue.*

*La Flandre — au coup de col de ses gros chevaux roux
Barochant de l'écume au branle de leur tête
Et pieds gluants — traînait son vieux travail de bête,
Par à travers les blocs de ces lourds terreaux mous.*

*De la graisse d'humus et de labour, fondue,
Coulait dans le vent d'or d'automne — et lentement
Toute la plaine enfait sous ce débordement
De vie éparse aux quatre loins de l'étendue.*

*C'étaient, à l'angle clair d'un bois et d'un marais,
Des gars casseurs de terre avec de grandes bêches :
On entendait souffler leur corps d'ahans revêches
Et d'un rythme visqueux tomber les tas d'engrais.*

*Plus loin, les servantes tassaient les sacs, par groupes,
En mouchoirs rouges, en sabots noirs, en jupons bleus ;
Et se baissaient-elles : leurs reins, pliés en deux,
Faisaient surgir du sol, monstrueuses, leurs croupes.*

*Et derrière eux, l'Escaut poussait son flux vermeil,
Par au delà les prés et les digues masquantes
Et les navires cinglaient, toutes voiles claquantes,
Leur proue et leurs sabords souffletés de soleil.*

(1884)





SONNET.

*Les nets éveils d'été des bourgades sous branches
Et sous ombre coupée au vent — et les roseaux
Et les aiguilles d'or des insectes des eaux
Et les barres des ponts de bois et leurs croix blanches.*

*Et près de beurre et lait — et métairie en planches
Où les jarres de grès vermeil sur les carreaux
Et les crèmes, couleur de soufre, aux soupiraux
Et la servante, avec du cru soleil aux manches.*

*Ces nets éveils dans le matin ! Des mantelets
Des coiffes et des sarreaux, par troupelets,
Vont au village et son clocher lavé de craie.*

*Pommes et bigarreaux ! et par dessus la haie
Leurs grappes rouge et jaune — et, dans le verger clair,
Brusque, comme un sursaut, claque du linge en l'air.*

(1889)





LES MAÎTRES DU SIÈCLE.

En sortant de l'exposition des portraits du siècle, on a la vague impression d'avoir vécu un instant d'une vie historique que précise dans l'illusion tel inoubliable tableau, résumant une époque. C'est la seule impression qui reste, impression d'ensemble, plutôt de songeur que de critique. L'aménagement de la salle est parfait; il n'y a pas encombrement d'envois. Si les œuvres étaient plus généralement supérieures, on se croirait regardé par un sénat de grands morts, immortalisés par l'art. Mais, à la réflexion, on reste loin du compte.

Ce salon permet de classer certains peintres, à réputation bourgeoise et haute comme un panache, et de les faire rentrer dans la vieille boîte de carton où moisissent les schakos et les bicornes — leur vraie place. Gallait, de Keyser, — qui encore parmi les morts? et qui encore parmi les vivants?

Ces peintres décidément ont volé la bonne foi du public et son argent. Ils se sont grasement fait payer leurs coups de pinceau pour l'effaçage desquels

il faudrait aujourd'hui des coups de balai. Tout ce que l'Académie a sacré grand art, tout ce qu'elle a titré grand artiste est dans ce présent salon ruine et banqueroute. Les tableaux de Gallait apparaissent creux, mornes, vides, superficiels; ceux de de Keyser, mous, fades, inutiles; ceux de Wappers, soufflés et communs. Et si l'on examine qui, dans l'actuelle lutte du poncif contre la vie, a pris la place de ces pseudo-maîtres, on remarque chez ces derniers, mêmes tendances neutres et veules et même échec. A quoi bon s'étendre? L'évidence commence à s'imposer; l'évidence qui, pour tant d'yeux, n'est pas même une clarté. Cette fois néanmoins on ne l'ose nier, et c'est vraiment fête de noter que seuls parmi les belges Agneessens et De Winne s'imposent. Les autres, ils font soit les bottes de leur modèle, soit la robe, soit la chaise dans laquelle le modèle est assis; tels font des bracelets et des broches, tels des mains, tels encore des cheveux; aucun d'eux ne fait ou n'est capable de faire un portrait.

Le portrait?

D'après qu'on l'envisage : photographique, c'est-à-dire platement ressemblant, ou moralement et synthétiquement expressif, est un art de premier ou de cinquième ordre. Il y a parmi les peintres appelés portraitistes M. Ingres, mais il y a aussi M. Herbo. Herbo et Ingres, la première fois peut-être que ces deux noms-là voisinent quelque part !

Les grands maîtres ont tous mis dans leurs toiles

une part de leur rêve. David répondait à Napoléon posant devant lui et lui faisant remarquer que ses traits n'étaient pas adéquatement rendus sur la toile : — Sire, à travers votre image, je peins la Victoire.

D'autres dans un portrait de Mirabeau disent l'éloquence; dans un portrait d'Elisabeth d'Angleterre, la cruauté; dans un portrait de madame de Maintenon, la sécheresse janséniste.

Un portrait n'est vraiment haut et immortel que s'il représente au delà du modèle, une classe sociale, un temps ou un siècle et une pensée. On fait en ce cas bon marché du reste. La ressemblance? — illusoire — et mesquine dès qu'elle devient le but unique. Tel portrait peut s'assimiler presque à une nature morte. Il devient aussi peu intéressant, ce quelconque spécimen humain, aggravé de bourgeois, qu'une variété de carottes ou de poireaux. J'en sais auxquels je préfère n'importe quelle fleur, fût-ce un pissenlit.

Mais si, comme dans les œuvres d'Ingres, de David, de Laurence, de Gros, de Goya, l'âme et le caractère sont victorieusement cloués en drapeau conquis sur la toile et que le personnage, on l'oublie et qu'on semble soi-même se retrouver dans la faculté de cœur ou de cerveau rendue soudain matériellement par le dessin et la couleur, alors le portrait apparaît art aussi profond et aussi grand que l'art des primitifs allemands ou italiens.

Quelques artistes s'égarerent aussi à ne voir dans

un portrait que décoration et arrangement. Wisthler, par exemple. Ils se réclament de Velasquez, qui certe n'avait point leur préoccupation exclusive. Ils marient des tons, ils jouent, comme de parfaits virtuoses, de caressantes symphonies pour les yeux, ils composent des nocturnes. Leur art est évocatif comme une musique; il est très haut et très raffiné, mais le portrait dans l'occurrence, devenant un simple prétexte, nous n'admettons guère leur mode de peindre comme moyen de traduire la figure humaine.

Les plus grands portraitistes sont incontestablement les gothiques. Ils ont produit l'homme, le caractère de l'homme et l'époque. Quelques-uns, qui mettaient leurs amis et leurs parents en effigie en leurs toiles symboliques, ont peint des idées.

Dans la présente exposition des portraits du siècle, un seul génie, Ingres, les rappelle. Il peint comme eux à tons plats, ses couleurs sont restées aussi fraîches que les leurs; il a leur simplicité grande, leur scrupule et leur probité. Sa vieille marquise de Tournou a l'intensité de vie qui jaillit des chefs-d'œuvre des Holbein et des Clouet. Elle représente sa caste et une date dans l'histoire de cette caste. Qu'il l'ait voulu ou non, le peintre est devenu en la peignant historien et penseur. Peut-être n'a-t-il tendu qu'à rendre ce que son modèle avait d'individuel — ce qui s'accorderait avec ses théories — qu'importe! son génie l'a poussé au delà et son

œuvre n'est pas seulement la marquise de Tournou, c'est une marquise ou plutôt c'est la marquise française, débris d'ancien régime, survivant en ce commencement de siècle napoléonien. En face de cette œuvre on oublie tous les Lembach et tous les Bonnat du monde. Ces manieurs vulgaires ou drôlatiques de brosses et de pâtes ne résistent pas au moindre examen. Lembach semble faire surgir tous ses personnages d'un conte d'Hoffmah; sa peinture est saure, son pinceau on le devine sec comme une arête de poisson et gluant comme elle. Bonnat triture de la craie en ses huiles, aboutit au trompe l'œil, cherche la ressemblance crue — c'est tout. Art bourgeois sans nul souci d'intellectuelle interprétation; rien, que de l'habilité et l'acquis. Peinture à recette académique, où les clairs éclatent aluminiumés en des opacitiques de bitume cotonneuse, peinture pour gens officiels, pour redingotes à rosette, boutonnées sur un cœur de ploutocrate ou pour jupes de velours bridant des girons de matrones juives. Oh l'exécration et honteux art morne !

Heureusement voici Delacroix. Le *portrait* de ce génie par lui même, vu dans son propre cerveau tel qu'il se sentait : volontaire, fermé, dédaigneux, malade, hautain, souverain. N'importe quel miroir n'a pu ainsi refléter cette figure. Pour la surprendre telle, il y a fallu une vision extraordinaire, une vision nocturne plus que de plein jour, une vision je dirais volontiers hallucinée. Teint jaune et verdâtre,

yeux qui semblent se resserrer et comme se ramasser en regard méchant, lèvres minces de mépris et dans toute la tête on ne sait quel air de dandy mordant, d'une perspicacité souterraine de diplomate.

Et à côté un Goya, que dans la *Société nouvelle*, Maurice Sulzberger a nettement défini : un mathématicien de la cruauté. C'est très exactement et très artistement trouvé. Puis un *général Hugo*, par Gros, très militairement campé; puis un Georges IV de Louvrençe; puis plusieurs Courbet — et même un Cabanel, bien que cela semble anormal.

Quant aux Belges, voici quelques têtes de Navez, toutes aiguës de caractère, voici Fernand Khnopff dont les envois graves et d'une spéciale élégance arrêtent, voici Agneessens le meilleur portraitiste de sa génération, voici enfin de Winne, le seul de nos peintres qui sut peindre des personnages. Ni banalité, ni enflure — un haut goût sévère et distingué. Sur-tout remarquable, le portrait de M. Sandford.

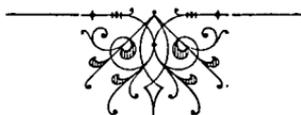
On pourrait après cela tirer le rideau. Mais reste à signaler un dessin aux trois crayons de Vanderhaert. Deux tout jeunes gens forment un groupe de lignes souples et gracieuses; les têtes sont d'une belle étude, d'une psychologie précise, d'une adolescence à peine sortie de l'enfance. L'artiste a victorieusement évité le danger de tomber dans la gravure de modes.

Et Rouillard, un oublié certes, voici qu'il ressuscite en cette image de vieille dame en blanc dont les

traits évoquent les vives grand'mères d'antan, les figures sagaces et spirituelles et tout un passé allègre et familial.

L'exposition des portraits des maîtres du siècle a été un succès et un enseignement.

EM. VERHAEREN.





PETITE CHRONIQUE.

Vient de mourir, tout jeune, M. Gaston Dubédat, fondateur des *Ecrits pour l'Art*. Nous n'avons pas à rappeler les tendances de cette si artistique et sincère revue qui fut à un moment d'un si haut intérêt, diminuée depuis par des discussions ainsi que de médiocres recrues. M. Dubédat qui se refusait à écrire lui-même s'est fait généreusement le soutien et le défenseur de cette hardie tentative. De pareils caractères sont trop rares pour que tout artiste ne participe à ce deuil.

*
* *

La saison des *Concerts Populaires* de Bruxelles a été clôturée par une incomparable festività.

D'importants fragments de Wagner et la 5^e symphonie de Beethoven, dirigés par ce génial chef d'orchestre, Hans Richter. Nous ne dirons rien de la pauvre rhapsodie de Liszt qui a été écrasée entre ces deux colosses. L'interprétation a été admirable, et l'orchestre a été supérieur à ce qu'il a jamais été. De plus, il y a une véritable fascination à voir diriger tout un concert sans une seule partition. Le succès a été énorme et cette fois entièrement justifié. Il est incontestable que Hans Richter a, à la fois sur son orchestre et sur son public, une véritable influence magnétique : elle dominait tous deux.

* * *

La Wallonie paraîtra en numéro double pour juin et juillet. Nous pouvons annoncer d'importants fragments de Jean Moréas.

* * *

Notre collaborateur Maurice Maeterlinck a réédité *la Princesse Maleine*. Après son succès, il y était en quelque sorte obligé et cette publication a été une joie pour ceux qui n'avaient pu se procurer d'exemplaire de la première édition (édition privée).

L'œuvre très soigneusement éditée par Van Melle, à Gand, est en vente au prix de 5 francs.

* * *

On annonce sous peu la publication d'un nouveau drame de Maurice Maeterlinck : *Les Aveugles*, chez Lacomblez, à Bruxelles.

* * *

Ont paru chez Harper, à New-York, des *Poèmes en prose française* merveilleusement traduits par Stuart Merrill; les principaux de ceux qui firent avec notre ami le voyage transatlantique : Louis Bertrand, Baudelaire, Villiers de l'Isle Adam, Stéphane Mallarmé, Huysmans, Henri de Régnier, Mikhael, Delaroche, Hennequin, Hector Chainaye, Ch. Eudes Bonin.



Œuvres de Emile VERHAEREN

Les Flamandes (Hochsteyn) épuisé.

Conte de Minuit, épuisé.

Les Moines (A. Lemerre).

Les Soirs (Deman) épuisé.

Les Débâcles (Deman).

Les Flambeaux noirs (Deman), à paraître très prochainement.

POÈMES ANCIENS ET ROMANESQUES

par Henri de Régnier

Chez Bailly, 11, Chaussée d'Antin, Paris.

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Revue mensuelle

Prix : 5 francs l'an.

Chez Bailly, 11, Chaussée d'Antin, Paris.

Quelques collections de LA WALLONIE (1886, 1887, 1888 et 1889)
sont en vente au prix de 6 francs.

La Wallonie est en vente

A LIÈGE : Chez MM. Gnusé; George; D'Heur; Brandt; Aubette du Pont d'Avroy.

A BRUXELLES : Chez MM. Rosez, libraire; Istace, libraire, et Lacomblez, libraire.

A GAND : Chez MM. A. Hoste, libraire, rue des Champs; Wennewitz (Muquard), libraire, rue des Champs; Vuilsteke, libraire, rue aux Vaches.

A ANVERS : chez M^{me} Ve De Vetter, rempart S^{te}-Catherine.

A PARIS : Chez MM. Vanier, libraire, 19, Quai St-Michel; Savine, libraire, 18, rue Drouot, et à la Librairie Nouvelle, rue de la Boétie 3

5^e ANNÉE, N^o 5

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : MM. ALBERT MOCKEL et PIERRE-M. OLIN.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Adresser toutes les communications 317, Avenue Louise, Bruxelles.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

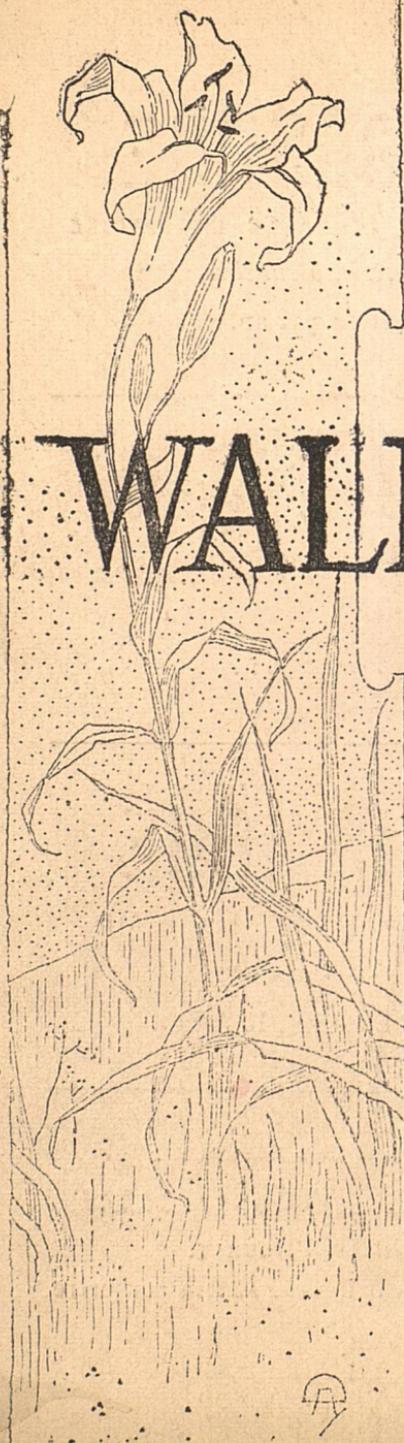
SOMMAIRE

Émile Verhaeren	. .	Le Silencieusement.
»		Une Promenade.
»		Un Soir.
»		Un Réveil.
»		Sais-je où ?
»		Une Nuit.
»		L'Aquarium.
»		Quelques-uns.
»		En Biscaye.
»		Le Polder.
»		Sonnet.
»		Les Maîtres du Siècle.

Petite Chronique.

Ce numéro 50 centimes.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.



LA
WALLONIE

Juin et Juillet 1890.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

MERCURE DE FRANCE

MENSUEL

15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain

Un an, 5 fr.; Union postale, 6 fr.

ART & CRITIQUE

Revue hebdomadaire des Lettres et des Arts

Paris, 7, Rue des Canettes

Paris, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

En souscription dans nos bureaux :

CRÉPUSCULES D'ÂME

Livre de vers par Gabriel MOUREY.

25 exemplaires sur Japon, à 5 francs, sont à souscrire.



II

BALLETS



A Cornalba me ravit, qui danse comme dévêtue; c'est-à-dire que sans le semblant d'aide offert à un enlèvement ou à la chute par une présence volante et assoupie de gazes, elle paraît, appelée dans l'air, s'y soutenir, du fait italien d'une moelleuse tension de sa personne.

Tout le souvenir, non ! du spectacle à l'Eden, faute de Poésie : ce qu'on nomme ainsi, au contraire, y foisonne, débauche aimable pour l'esprit libéré de la fréquentation des personnages à robes, habit et mots célèbres. Seulement le charme est aux pages du livret, il ne passe pas dans la représentation. Les astres, eux-mêmes, lesquels j'ai pour croyance que rarement il faut déranger et pas sans raisons considérables de méditative gravité (vrai qu'ici, selon l'explication, l'Amour les meut et les assemble), je

feuillette et j'apprends qu'ils sont de la partie ; et l'incohérent manque hautain de signification qui scintille en l'alphabet de la Nuit va consentir à tracer le mot VIVIANE, enjôleurs nom de la fée et titre du poème, selon quelques coups d'épingle stellaires en une toile de fond blette : car le corps de ballet, total, ne figurera autour de *l'étoile* (la peut-on mieux nommer !) la danse idéale des constellations. Point ! de là on partait, vous voyez dans quels mondes, droit à l'abîme de l'art. La neige aussi dont chaque flocon ne revit pas au va-et-vient d'un blanc ballabile ou selon une valse, ni le jet vernal des floraisons : tout ce qui est, en effet, la Poésie, ou nature animée, ne sort du texte que pour se figer en des manœuvres de carton et l'éblouissante stagnation des mouselines lie et feu. Aussi dans l'ordre de l'action, j'ai vu un cercle magique par autre chose dessiné que le tour continu ou les lacs de la fée même : etc. Mille détails piquants d'invention, sans qu'aucun atteigne à une importance de fonctionnement avéré et normal, dans le rendu. A-t-on jamais, notamment au cas sidéral précité, avec plus d'héroïsme passé outre la tentation de reconnaître en même temps que des analogies solennelles, cette loi, que le premier sujet, hors cadre, de la danse soit une synthèse mobile, en son incessante ubiquité, des attitudes de chaque groupe : comme elles ne la font que détailler, en tant que fractions, à l'infini. Telle, une réciprocité, dont résulte l'in-individuel, chez la coryphée et dans

l'ensemble, de l'être dansant, jamais qu'emblème, point quelqu'un....

Le jugement, ou l'axiome, à affirmer en fait de ballet!

A savoir que la danseuse *n'est pas une femme qui danse*, pour ces motifs juxtaposés qu'elle *n'est pas une femme*, mais une métaphore résumant un des aspects élémentaires de notre forme, glaive, coupe, fleur, etc., et qu'elle *ne danse pas*, suggérant, par le prodige de raccourcis ou d'élangs, avec écriture corporelle ce qu'il faudrait des paragraphes en prose dialoguée autant que descriptive, pour exprimer, dans la rédaction : poème dégagé de tout appareil du scribe.

Après une légende, la Fable point comme l'entendit le goût classique ou machinerie d'empyrée, mais selon le sens restreint d'une transposition de notre caractère, ainsi que de nos façons, au type simple de l'animal. Le jeu aisé consistait à *re-traduire* à l'aide de personnages, il est vrai, plus instinctifs comme bondissants et muets que ceux à qui un conscient langage permet de s'énoncer dans la comédie, les sentiments humains donnés par le fabuliste à d'énamourés volatiles. La danse est ailes, il s'agit d'oiseaux et des départs en l'à-jamais, des retours vibrants comme flèche : à qui scrute la représentation des DEUX PIGEONS apparaît par la vertu du sujet, cela, une obligatoire suite des motifs fondamentaux du Ballet. L'effort d'imagination pour le trouveur de ces similitudes ne s'annonce pas ardu,

mais c'est quelque chose que d'apercevoir une parité médiocre même, et le résultat intéresse, en art. Leurre! sauf dans le premier acte, une jolie incarnation des ramiers en l'humanité mimique ou dansante des protagonistes.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre

deux ou plusieurs, par paire, sur un toit, ainsi que la mer, vu en l'arceau d'une ferme thessalienne, et vivants, ce qui est, mieux que peints, dans la profondeur et d'un juste goût. L'un des amants à l'autre les montre puis soi-même, langage initial, comparaison. Tant peu à peu les allures du couple acceptent de l'influence du pigeonnier becquètements ou sursauts, pâmoisons, que se voit cet envahissement d'aérienne lascivité sur lui glisser, avec des ressemblances éperdues. Enfants, les voici oiseaux, ou le contraire, d'oiseaux enfants, selon qu'on veut comprendre l'échange dont toujours et dès lors, lui et elle, devraient exprimer le double jeu : peut-être, toute l'aventure de la différence sexuelle! Or je cesserai de m'élever à une autre considération, que suggère le Ballet, adjuvant et le paradis de toute spiritualité, d'autant qu'après cet ingénu prélude, rien n'a lieu, sauf la perfection des exécutants, qui vaille un instant d'arrière-exercice du regard, rien.... Fastidieux de mettre le doigt sur l'inanité quelconque issue d'un gracieux motif premier. Voilà la fuite du

vagabond, laquelle prêtait, du moins, à cette espèce d'extatique impuissance à disparaître qui délicieusement attache aux planchers la danseuse; puis quand viendra, dans le rappel du même site ou le foyer, l'heure poignante et adorée du rapatriement, après intercalation d'une fête à quoi tout va tourner sous l'orage, et que les déchirés, pardonnante et fugitif, s'uniront : ce sera.... Conçoit-on l'hymne de danse final et triomphal où diminue jusqu'à la source de leur joie ivre l'espace mis entre les fiancés par la nécessité du voyage ! Ce sera.... comme si la chose se passait, Madame ou Monsieur, chez l'un de vous avec quelque baiser très indifférent en Art, toute la Danse n'étant de cet acte que la mystérieuse interprétation sacrée. Seulement, songer ainsi, c'est à se faire rappeler par un trait de flûte le ridicule de son état visionnaire quant au contemporain banal qu'il faut, après tout, représenter, par condescendance pour le fauteuil d'Opéra.

A l'exception d'un rapport perçu avec netteté entre l'allure habituelle du vol et maints effets chorégraphiques, puis le transport au Ballet, non sans tricherie, de la Fable, demeure quelque histoire d'amour : il faut que virtuose sans pair à l'intermède du Divertissement (rien n'y est que morceaux et placage) l'émerveillante Mademoiselle Maurice résume le sujet par sa divination mêlée d'animalité trouble et pure à tous propos désignant les allusions non mises au point, ainsi qu'avant un pas elle invite, avec deux

doigts, un pli frémissant de sa jupe et simule une impatience de plume vers l'idée.

Un art tient la scène, historique avec le Drame; avec le Ballet, autre, emblématique. Allier, mais ne confondre; ce n'est point d'emblée et selon un traitement commun qu'il faut joindre deux attitudes jalouses de leur silence respectif, la mimique et la danse, tout à coup étrangères si l'on en force le rapprochement. Un exemple illustre ce propos : a-t-on pas tout à l'heure, pour rendre une identique essence, celle de l'oiseau, chez deux interprètes, imaginé d'élire une mime à côté d'une danseuse, c'est confronter trop de différence! l'autre, si l'une est colombe, devenant j'ignore quoi, la brise par exemple. Au moins, très judicieusement, à l'Eden, employant les deux modes d'art exclusifs, un écrivain de théâtre expérimenté a pris pour thème l'antagonisme que chez son héros participant du double monde, homme déjà et enfant encore, installe la rivalité de la femme qui *marche* (même à lui, sur des tapis de royauté) avec celle, non moins chère du fait de sa voltige seule, la primitive et fée. Le trait distinctif de chaque genre théâtral mis en contact ou opposé se trouve commander l'œuvre qui emploie le disparate à son architecture même. Resterait à trouver une communication. Le librettiste ignore d'ordinaire que la danseuse, qui s'exprime par des pas, ne comprend d'éloquence autre, même le geste.

A moins du génie disant " La Danse figure le

caprice à l'essor rythmique — voici, avec leur nombre, les quelques équations sommaires de toute fantaisie — or la forme humaine dans sa plus excessive mobilité, ou vrai développement, ne les peut transgresser, en tant, je le sais, qu'incorporation visuelle de l'idée „ : cela, puis un coup d'œil jeté sur un ensemble de chorégraphie ! personne à qui ce moyen convienne d'établir un ballet. Connue la tournure d'esprit contemporaine, chez ceux mêmes, aux facultés ayant pour fonction de se produire miraculeuses : il y faudrait substituer je ne sais quel impersonnel ou fulgurant regard absolu, comme l'éclair qui enveloppe, depuis quelques ans, la danseuse d'Edens, fondant une crudité électrique à des blancheurs extra-charnelles de fards, et en fait bien l'être prestigieux reculé au delà de toute vie possible.

STÉPHANE MALLARMÉ.





LE TROPHÉE.

*Mirage coloré, fragrance
De jeunes jardins, et de carrefour rance ;
Doux frôler susurré, comme d'une source,
Râper anxieux, comme d'une étoffe rebourse ;
Il est un Monstre.*

*O toi, ô toi, ton âge le connut
Alors que fleur il eut,
Et jusqu'au seuil de son Automne empressé.*

*Ah, toi, bénie qu'elle soit, la tutélaire voix
Qui terrassé le fit sur les pavois
Bruissant à ta fortune.
Car n'es-tu pas, celui pour qui, ores, en vain
Saturne vente à la poupe,
Et qui peut, s'il le veut, goûter l'instant frivole, comme un vin
Qui rit dedans la coupe !*

GALATÉE.

(FRAGMENT.)

*Mieux que Corinne, sous la tunique détorse,
Nulle n'a la cuisse potelée;
Couleur du cèdre dépouillé de son écorce
Sont les cheveux de Chariclée.
Corinne a les cheveux comme une lueur.
Mais Galatée a tout mon cœur.*

*Chariclé', bonne et doucette et tendre,
Baisse ses yeux de pierre aventurine.
Telle la bacchante de Thrace, sait s'étendre,
D'audace barbelée, Corinne.
Chariclé' charme par sa pudeur.
Mais Galatée a tout mon cœur.*

CHANSON.

Les courlis dans les roseaux!
(Faut-il que je vous en parle,
Des courlis dans les roseaux?)
O vous jolie Fée des eaux.

Le porcher et les pourceaux!
(Faut-il que je vous en parle,
Du porcher et des pourceaux?)
O vous jolie Fée des eaux.

Mon cœur pris en vos réseaux!
(Faut-il que je vous en parle,
De mon cœur en vos réseaux?)
O vous jolie Fée des eaux.

Extrait du *Pèlerin passionné*, sous presse.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

*Ce ne fut, quand, des Pléiades le déclin pluvieux
Moleste le bois dénu.*

*Alors Zéphyre éventait les jeux
Des Grâces, alors des linots tintait le sermon menu ;
Et l'épice, alors, abondait et la rosée, soulas
Des jardins : lorsque ainsi tu parlas :*

*" J'ai vu fuir et passer le Temps qui nous devance
Tel un cerf que jamais aucun chasseur ne joint.
J'ai vu nos fleurs d'hier, printemps plein d'inconstance,
Et l'hiver et l'été, comme en un même point.*

*" O pauvre bien-aimé, tout cet augure double
S'est reflété dans moi, mieux qu'au clair d'un miroir,
Voici la trêve, et si quelque chose me trouble
C'est la pitié que j'ai de ton vain désespoir.*

*" Laissons au cœur moins docte oser encor prétendre,
Et d'un vueil à cela mettre la vanité.
Car ne le sais-tu pas ! et que saurons-nous prendre
A cette ombre dissoute avant d'avoir été. „*

ÉLÉGIE DEUXIÈME.

*Plus durement que trait turquois,
Amour, plaisant doux archer, blesse
Rustiques garçons et grands rois.*

*Par telle langueur et faiblesse,
Dieu oublia et diffâme eut
David qui haïssait mollesse.*

*Semblablement l'autre, qui fut
Salomon, si très sage augure,
De grand renom piteux déchut.*

*Bouche feinte et feinte figure,
Yeux bénins aux gracieux lacs
Honte cèlent et mal'mort dure :*

*Agamemnon n'en eut soulas,
Aussi, la forcenée Hélène
Le fit voir au duc Ménélas.*

*Achille servit Polyxène ;
Chez la Lydienne Hercules
Fila quenouillette aime-laine.*

*De Stratonice, Séleucus
Souffrit empire et vasselage,
De Chryseïde, Troilus.*

*Au gré d'un coloré visage,
N'écoula les buccins retors
Antoine, preux trop plus que sage.*

*Et tout docte, en nonchaloir fors
De sa Faustine, Marc-Aurèle,
Vit de cendre ses lauriers ords.*

*Ainsi, en la bailli' de celle
Dont les cheveux passent l'or fin,
(Las ! qui m'est félonne et cruelle)*

*Je cuide le Permesse vain.
Et mon souffle n'a véhémence
D'animer le roseau divin*

Qui clamait mon nom par la France.

EGLOGUE A ÆMILIUS.

*Alors que j'étais, ô Æmilius, le nouveau
 Temps, alors que, la feuille de primerole;
 Que mon âge allait plus éclairci que l'eau
 De la source matutinale en sa rigole
 De gravier : devis ni son,
 Fredons, comme de tourtres et passes,
 N'envolaient de ma bouche aimée des grâces,
 Mais, soupirer et complainte et tenson.*

*O Æmilius, pourquoi, sur l'agreste flûte, ai-je
 Dit l'automne maligne et le cortège
 De pluies, alors que Flora versait
 Beau-riante, l'étrenne de sa corbeille,
 Et, d'un tortis, Cyprine mes boucles pressait,
 O Æmilius ; et la barbe, à peine, entour l'oreille,
 Me naissait ?*

*L'été, maintenant, grandit l'ombre de mes pas;
 La mi-été, maintenant, boit la rosée. Ah, n'est-il pas
 Levé, l'astre qui fait s'ouvrir la fleur tardive
 Du safran ? Æmilius, Æmilius, voici bruire
 L'heure, au roseau que mon souffle avive,
 L'heure de lamenter.*

*Ore, je vous vais dire :
 La folâtre Amarylle, et le joyeux Tityre.*

JEAN MORÉAS.





LES PETITS ENFANTS.

II.

SUR LA MER.

Un tout petit garçon et une toute petite fille se trouvaient seuls dans un petit bateau sur la mer déserte, très loin de la côte !

Il y avait bien longtemps déjà qu'ils étaient partis.

Ils n'auraient su dire vers où, mais il avait fallu qu'ils s'en allassent.

Et étant si jeunes, ils n'avaient emporté avec eux que leurs cœurs ingénus.

Et il y avait si longtemps qu'ils étaient partis, si longtemps, qu'ils commençaient tout doucement à mourir de faim.

Où arriveraient-ils ? Ils ne se le demandaient même pas, mais certes ils ne voulaient revenir chez eux. Puis chez eux, où cela pouvait-il encre bien être ? Ils l'avaient si complètement oublié, et la route en était perdue.

Enfin la fillette dit : " O ami, sais-tu ce que tu devrais faire ? "

" Non, petite chérie ! "

" Tu devrais me manger : tu pourrais attendre plus longtemps ; ce serait beaucoup plus pratique ! "

" Hélas, chère ; chère que j'aime tant ! as-tu déjà, frivole, oublié que nous avons quitté nos parents et que nous nous sommes abandonnés à la mer solitaire pour cela seul : pour fuir tout ce qui est pratique ! "

Pierre-M. OLIN.





ODELLETTES.

I.

Qu'une main mène mes Douleurs
A la fontaine taciturne
D'une eau où se sont joints leurs pleurs,
Mornes et graves, une à une,

Mon Ame avec ses pâles Sœurs !

Qu'ils aillent, ô mes Désespoirs,
Parmi l'oubli du bois nocturne
Suspendre aux arbres les plis noirs
De leurs tuniques, une à une,

Plus en pièces de soirs en soirs

Et je pencherai sur l'eau calme
Ma face pâle et taciturne
Toutes mes peines et mes larmes
Avec mes douleurs, une à une,

Qui sont les Sœurs de ma Fortune

II.

Un masque ovale à lèvres peintes
Fixe ses yeux songeurs et doux
Aux murailles d'en face peintes
De mosaïques et d'ors roux.

La face rit en des guirlandes
De fruits, de feuilles et d'oiseaux,
Les banderoles des légendes
Captivent le vol des oiseaux,

Et les oiseaux, les fleurs, le masque et la guirlande
Content la même histoire et la même légende :

Sourire sans joie à des choses
Qu'on sait mortes et n'être plus
Parmi les torsades de roses
D'autres printemps qui ne sont plus.

Voir les fruits de qui l'on fut ivre
Peints aux mosaïques des murs,
Et les colombes se survivre
En ombres captives aux murs.

Lèvre fardée au sang des vins dont on fut ivre,
En masque doux, sourire à jamais et survivre !

HENRI DE RÉGNIER.





SOUS LES YEUX.

Hommage à Stéphane Mallarmé.

Claire de pavois, ma pensée
Glisse aux moires de ton destin ;
N'est-ce un trop monstrueux festin
Qu'espère l'onde cadencée,

Quand sur mon fluide chemin
Ta paupière se balancée,
Du voguer vers la Fiancée
Je plonge aux houles de demain ?

Aux rives, les ténèbres vives
Fument de fulgurants falots.
Mais il écrase sous les flots,

Le poulpe des vagues déclives,
Les sanglots d'Ange et le doux los
D'un vain Regard où tu dérives.

A*.



LE VAIN SOURIRE.

à Stuart Merrill.

*d'une Ombre au Songe qu'elle issît
 voulut mon vœu, si tu t'illunes, Fiancée!
 Et matutine primitive Elle lutine
 'Elle un doux son de lune ému d'éparre en ma veillée. .*

*Nul sourire ému qu'amenuise
 un fugitif ennui vers cette église de s'aimer!
 mais nul sourire d'Elle et de ses lèvres lazulines
 n'avive un tombeau sourd, dans la sonore cathédrale
 immense de n'ouïr pour songe de ses ombres
 qu'un si pur chant de lune où triomphent des anges.
 Etrange exil! bruire, ou blanche qu'illumine
 un fracas d'étendards éployés des nuages
 t'ériger, reine languide et noble d'égal
 ennui, sans qu'un mal amenuise ton sourire
 ni qu'aux luths en l'azur notre clameur réponde.*

*(Là-bas, oui, là serait la vocalise
 d'une jeune étrangère phthisique, la sœur
 qui nous module un frêle amour, les nuits d'ébène :
 une vierge qui boite au clair soleil d'avril.)*

*O Lazare, Jésus ne te fera plus vivre !
Du marbre, s'il ondule un cantique trop pur
vieux cœur, il ne pourrait te relever encore.
Vieillards d'ombre les marbres de la cathédrale
se font roides sur les lourds siècles des murailles ;
moines et chanoines entonnent un pesant psaume et l'orgue
immense d'ondes et voix déferlantes, déploie
les siècles en étendard aux flancs du catafalque.
Les chanoines de vespre, ils encombrent les stalles ;
pas une dalle aux nefs en remords ne frissonne
et vous, la Foule d'âmes ignorant la terreur,
houles amères d'éccœur où ballottent des morts,
tombs mornes, que l'ignorance vous endorme.*

*Or vaine une musique infantile éparpille
des neiges d'harmonie au vitrail séculaire :
le sourire d'aimer, Séléné l'éternise
et jamais pour ces longs vieillards ne s'éthérise
le chant vaste dont plie une aile de lumière.*

Λ*





IMPRESSIONS D'ARTISTE.

Or donc nous traversâmes le Tyrol autrichien, dont les montagnes ressemblaient à de la crème fouettée; pardonnez la trivialité de mes comparaisons, mais la nature est d'un poncif! Au milieu de la nuit nous arrivons à Vérone: rues étroites, sans trottoirs, aux maisons hautes où s'accrochent des balcons en cages; et là haut, très haut, une mince bande d'azur sombre clouée d'étoiles. A peine installé dans ma chambre d'hôtel, j'entends chanter dans la rue: je me penche hors de la fenêtre, et j'aperçois une bande de conspirateurs d'opéra, aux manteaux rejetés noblement sur l'épaule gauche, en train de contempler un petit homme qui dansait comme un diabolotin au clair de la lune. Et je compris nettement combien j'étais loin de la froide et rigide Allemagne.

Le lendemain, galop fou par la ville: d'admirables arènes romaines, des églises, des ponts, des fresques de Pisanello, des tableaux de Girolamo dei Libri, les tombeaux des Scaligeri, la maison de Dante,

le tombeau de Juliette; mais surtout ces maisons lépreuses, branlantes, crevassées, bariolées, et toutes glorieuses de loques multicolores, qui s'inclinent sur les eaux jaunâtres de l'Adige; surtout aussi cette foule d'hommes maigres et bruns, tous sâles, mais tous beaux d'une mystérieuse noblesse dans leurs manteaux de brigands.

Le train pour Florence. Nous traversons des plaines où manœuvrent de petits soldats d'opérette; des régiments entiers, hommes et officiers, tournent la tête pour voir passer le train. O de Molkte!

Enfin Florence, la ville au doux nom, qu'on aime comme une amante couronnée de lys. Quels Botticelli, quels Ghirlandajo, quels Lippo Memmi, quels Lorenzo di Credi, quels Filippino Lippi! Ces doux noms qui gazouillent, qui susurrent, qui murmurent! Et ces Fra Angelico de San Marco! Enfin je ne puis m'exprimer qu'en points d'exclamation.

Une singulière impression à Florence. Je m'étais promené à Santa Maria Novella, à San Marco, au Duomo, et j'avais la tête pleine de visions du temps passé : belles dames aux brocarts d'or s'accoudant sur des terrasses de marbre, éphèbes pervers aux cheveux calamistrés, processions balafrees de rouge et de bleu et d'amarante, bannières et crucifix au soleil, et l'éternelle colère des orgues et toujours ces mandolines de Boccacio! Et soudain je tombe dans la Via Calzajuoli où se démenait l'ignoble carnaval

florentin : voyoux accoutrés en femmes, pierrots en blanc maculé de boue; des touristes anglais aux faux nez de carton, et les rires si tristes de la foule noire, noire, noire. Soudain un remous, un silence, une éclaircie, et voilà passer comme un rêve des vieilles Fois, crucifix en tête, une bande de frères de la Miséricorde, portant un blessé sur un brancart noir, qui ressemble à un cercueil. Puis de nouveau le rire nasal des mirlitons et les fanfares des grooms en goguette.

Et voici Rome qui sent le moisi, la poussière, la mort. Hier je me suis surpris à pleurer dans le Colisée et je n'étais pas saoul. Saint-Pierre est une désillusion : quelle affreuse architecture de parade ! et ce sombre Vatican au fond duquel sommeille un pape écarlate, comme cela sent aussi l'inéluctable ruine des fastueuses religions !

Et voilà le Forum : de la boue d'où émergent des colonnes; l'on sent remuer là-dedans la poudre des morts, la nuit l'on doit entendre des voix dans ce temple de Vénus. Mais une transtévérine vient de passer : tête de Muse tragique sur un buste antique; le sang de cette terre coule en elle. Mystère épouvantable des destinées du monde !

S.-ML.





« Oiseau bleu, couleur du temps !... »
(*Vieille Romance.*)

Quels oiseaux angoissés et les pennes sanglantes
épandent leur vol noir et si las ! sur nos soirs !

Crépuscule sous la lune pâle des brandes
c'était très haut l'essor hors le duvet natal
quand la fatale flèche empourpra les flancs frêles :
et depuis.... toujours ! neigent les ailes, les ailes !
quelle tiède rosée au pied du mur natal !

Ah ! pourquoi vous asseoir au bord de nos fontaines,
et des bleuets en vos cheveux blonds ?

Plus l'orchestre de la feuillée aux danses en rond :
vos guirlandes de mains si pâles et lointaines !

Il gît sur la pelouse rose du Manoir
l'Oiseau rare, l'Oiseau bleu, l'Oiseau de vos rêves,
Pastourelles !

Les ailes saignent, les ailes ! les ailes !

« Plus nous n'irons en rond vers l'hoir de ces Manoirs,
guirlandes nous n'irons vers l'aube des tourelles
disperser en la brise hymnaire des émois,
sous la garde des glaïeuls aux lames vives,
le subtil ventement des écharpes votives
qui tournoie et ondoie au vouloir de nos doigts !

Les ailes saignent! l'angoisse des ailes
si neigeuse parmi l'espoir des baisers frêles! „

Pourquoi ces colliers d'or? pourquoi vos bracelets?
vos bracelets d'or roux!
sous l'orgueil lambrissé du fabuleux palais
La Fête! c'est fini: éteintes les torchères!

Quand flottaient sur l'azur vos ailes vexillaires,
pâle vol ébloui d'héraldique passé,
quelle aube se levait des hauts plafonds d'ébène!

Ce fut vers une fête de fleurs ces frêles pennons
bruisant aux buissons de l'avril givré d'heur,
que rieuses de mièvre et lascive candeur,
parmi la pallide moisson de leurs corolles,
on palpait en l'or d'espoirs étésiens.

Où tous ces vols bleus voilant le feu des midis?
ces vols bleus de nos désirs
à travers des pays fleuris de rêverie!
ah! loin! loin! à tire d'aile vers les vœux anciens!
Lin blanc qui frémissiez de guimpes si frivoles
sur des fronts liturgiques et de lis et très purs!
Lin blanc des poitrines pallides et fleuries!
ah! nous bercer en des lacis de candeur et d'azur
au mystique verger où vaguent les Théories!

Palpitation d'or par les glycines bleues
l'illusoire babil des ailes sibyllines
le rire des ailes glauques en les glycines
qui trame aux treillis d'or son oracle anxieux
vaticine que vont les pas victorieux

O que tristes ces guirlandes,
flottant à toutes les fontaines!
que tristes parmi les landes
l'émoi des dentelles lointaines!

Le noir vol des gonfanons de la détesse
élargit sur nos soirs ses vacillantes volutes :
et grêle crissement d'étoffe qui s'enfuit
voilà qu'elle défaille en désastre de chute
la sanglante jonchée au fond de notre ivresse.

Quelle nuée au soir de pennes en détesse!

Sans même le sillage ami par les ramures
le frêle défilé de dix doigts puérils
Si doux sur le futur de nos vœux en périls
en vol d'ombre évanoui vain de murmures !
et pour une clarté de leurre où pleure demain
ce ruissellement grave de heaumes et de glaives
qui déferlaient en l'or liquide des midis.
Suprême crépuscule au front de l'Astre-roi
s'élargit le claquement des ailes sinistres.

Ah! loin! la folle idylle des cithares et des sistres!
vers l'espoir d'une aurore étrangement nuée
ces ailes! ces ailes! ah! quelle nuée!

ACHILLE DELAROCHE.





LAISSE TOMBER LES ROSES...

Laisse faner sur mes genoux
Les pâles roses de ton front,
Laisse faner les pâles roses
Dont les pétales tomberont,
Tristement alanguis et doux,
Sous mes paupières closes.

Laisse tomber des roses !

Laisse tes mains sur mes pensées,
Laisse tes lèvres ointes,
O tes lèvres jadis baisées !
Laisse ta lèvre et tes mains jointes
Autour de mes pensées...

Laisse faner les pâles roses...

Et laisse alors les litanies
Des nonnes errantes dans les ténèbres
Geindre et se plaindre autour de l'église qui dort, —
Le remords les en a bannies, —
Laisse tomber la douleur et la mort
De leurs lèvres funèbres.

Qu'importe ! n'ai-je pas autour de ma pensée
Où le serpent de l'angoisse se tord,
Tes chères mains, endormeuses de mort ?
Et n'ai-je pas sur mes genoux
Les pâles roses de ton front ?
Les pâles roses
Dont les pétales tomberont,
Comme des brises sur mon âme ?

Laisse tomber les roses !

GRÉGOIRE LE ROY.





CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

En feuilletant, scène après scène et pour la quantième fois ? cette merveille de rêve à jamais surgie par le geste de Villiers de l'Isle Adam : *Axël*, et comme me requérait à l'égal de tous chefs-d'œuvre la suggestive enfant de Maurice Maeterlinck : *la Princesse Malcine*, longtemps je songeai au théâtre, à ce théâtre où tendent nos désirs, le théâtre où parmi les magies d'éclatants ou lointains décors un acte se dresse, que l'on sait total, et d'impareille clarté respandit l'art comme un bolide. Si loin que je me reporte dans les temps, les temps, bien peu nombreux m'apparaissent les seuls qui virent et purent nous entièrement dominer. Les trois grands tragiques de la Grèce montrant Eschyle en gloire plus pure, Kalidâça dans les admirables féeries de Vikramorvaçî, Shakespeare grandi par quelques triomphals soirs pris en son œuvre, Goëthe par Faust, Shelley par son Prométhée, Richard Wagner enfin par dix fulgurants poèmes. En est-il un autre, après ces archanges, qui put terrasser le démon le rejetant hors de la véridique scène ?

Le théâtre, réalisation plastique d'un poème, nous le voulons un miroir de la vie. Pourtant, comme telles glaces de Venise, ne devra-t-il point nous arrêter d'abord par quelqu'entrelac de fleurs et feuillages, montrant mieux ainsi

comme lointaine et virtuelle seulement, là-bas reculée, la cristalline image qu'il absorbe pour nous ?

Nous voulons qu'il soit un Miroir de la Vie. Mais nous ne dirons pas la vie quotidienne, car elle va s'effritant par menus faits et, sans le travail synthétique du penseur, n'enferme en elle rien de décisif, nul rayon perforant de vérité normale,— si ce n'est peut-être, et si obscurément, les deux grands principes de l'analogie.

Le véritable artiste me paraît être celui qui, le plus subtilement de son époque par la forme, érige son œuvre sur le roc et le piédestal d'une vérité qui ne connaît les siècles. Il devra donc, selon l'harmonie, ordonnancer les images des faits, pour dégager un symbole en sa vive nudité baignée de l'idéale lueur de la forme. De même, le peintre dispose les masses d'ombre en consonnances et dissonnances calculées pour faire saillir d'un clair relief, nuancé par l'harmonie des tons voisins, le *centre d'impression* qu'exige l'unité de son œuvre.

Au théâtre, comme dans le livre et comme dans la symphonie, l'art nous montre *nous-même* à nos yeux, mais ce nous-même est un fantôme pour nos doigts lourds; car le propre d'une œuvre d'art est de former un monde distinct ayant *son* atmosphère, *sa* lumière et *sa* vie; il faut qu'elle soit abstraite du monde présent, que les personnages ne soient pas tel individu tantôt coudoyé, mais qu'ils se meuvent éloignés du concret, comme de pures idées. Aussi a-t-on cherché avec raison les sujets légendaires, parce qu'ils ne sont d'aucun siècle et ne présentent pas distinctement à chaque témoin sa forme trop réelle, ou celle d'un concitoyen qu'il reconnaît. Je le répète, au théâtre moderne, les tragiques ne sont guère parvenus à nous faire vivre en de tels lointains; à peine par la *Phèdre* de Racine et ces marmoréens *Burgraves*

de Victor Hugo. Les comiques, jamais, que je sache ; dans la pantomime quelques essais " et tout le reste est littérature, „. Sur la scène lyrique, si nous mettons à part la valeur purement *musicale* de certaines œuvres, dominant les grandes mosaïques sans unité de l'opéra et de l'opéra-comique il ne demeure debout qu'une belle tentative de Glück, quelques velléités de C.-M. von Weber, *Fidélío* de Beethoven, et enfin, réalisation prodigieuse d'un génie synthétique, le Drame de Richard Wagner.

La musique porte en soi, plus que toute création littéraire, — et parce qu'elle est d'une harmonie plus totale — le magique privilège de se créer un monde. Mais la plupart des musiciens ont lutté contre leur art et, négligeant l'unité formelle, ont brisé en une foule incohérente de petits systèmes cet auguste et personnel univers que devait être l'ŒUVRE. Il fallut la IX^e symphonie et le geste de Beethoven pour désigner le but. Cependant, déjà loin dans le passé, quelques princes de l'art musical avaient réalisé, outre l'unité de l'action pensée, l'unité d'atmosphère au moins dans laquelle évoluaient les images encore diverses (*). Plus récemment, des vers y parvinrent aussi.

Pourquoi, dans la littérature comme dans la musique, cet idéal commença-t-il à prendre forme loin du théâtre ? C'est qu'au théâtre le spectateur, voyant des hommes matériellement représentés et des personnages qui s'expriment à peu près en la langue de ses contemporains, est tenté d'apercevoir sur la scène *une* anecdote et *un* individu, — non pas l'histoire éternelle de l'Homme. La scène et sa vie restent forcé-

(*) La *passion selon Saint Matthieu*, par exemple.

ment plus tangibles, tandis qu'au poète lyrique ainsi qu'au symphoniste il est plus facile de dissimuler les contours de la matière, derrière la brume irisée de la phrase ou des accords. Le drame se déroulait trop près du spectateur ; il fallait donc plus d'unité, de continuité et d'harmonie, oui, une plus grande force créatrice de mondes harmonieusement illusoires, un plus grand art d'abstraction pour mettre ce spectateur à même de discerner la droite ligne symbolique de l'œuvre. Et ce but, la musique a pu l'atteindre avant la littérature (*) encore une fois parce qu'un accord émané de l'orchestre (surtout lorsqu'invisible), élève entre la scène et le spectateur un sonore brouillard transparent qui isole celle-ci du monde quotidien.

Au théâtre, tout ce qui est près de nous — par exemple, pour les personnages, des signes trop semblables aux modes de relations usités par les administrés de M. Beernaert ou de M. Carnot, — tout rappel direct de ce qui nous entoure perce brutalement la trame continue de l'œuvre et la si frêle enveloppe du monde illusoire où se meut l'action. Ainsi la prose non rythmée s'oppose moins facilement à cette rupture que le vers même simplement rythmé ; ainsi le vers aux

(*) La littérature seule ; car rappelons-nous que les drames de Kalidâça étaient des drames lyriques ; que la musique devait accompagner la tragédie grecque ; que non seulement les chœurs chantaient, mais que souvent les acteurs déclamaient une véritable mélodie ; qu'enfin le masque les enlevait au monde des auditeurs et changeait le son de la voix, d'ailleurs soutenue comme en une sorte de mélopée. (Voyez, entre autres, Burnouf : *Histoire de la littérature grecque*, pages 268 et suivantes du premier volume.) Et l'harmonie des vers, et la noble plastique, et la musique des lents gestes ! Et les évolutions du chœur, souvent étranger aux personnages, et à qui les spectateurs semblent avoir conféré le droit d'être leur interprète.

seuls dessins de rythme moins que le vers affermi de marches harmoniques; ainsi, toute parole proche de notre habituel langage, moins qu'une pantomime rythmée; ainsi, prose, vers et gestes moins que musique.

Encore, les moindres détails peuvent détruire cette continuité, et l'abstraction qui en résulte: les noms des acteurs, d'avance appris ou en vedette; les distractions des voisins; tel visage reconnu, un sourire surpris, un cri de couleur discordant au rêve; dans la salle, la lumière qui scintille au lustre et aux girandoles, ou une mise en scène trop éclatante et qui détonnerait. — Les conditions de vie pour le rêve représenté sont naturellement le silence en dehors de la musique, et l'obscurité en dehors de la scène. Et puis des acteurs anonymes. Je ne veux voir ni Mounet-Sully ni Van Dyck, mais Hamlet ou Parsifal. Il me paraît même que *le nom de l'auteur*, sur l'affiche ou *en tête* du livre, est une faute contre l'harmonie; on devrait le proclamer, avec les noms des interprètes, à l'issue du spectacle, si l'on y tient; et, dans le livre, l'inscrire non en grosses lettres sur la couverture et près du titre, mais à la fin, avec les autres indications, l'impression entière une fois vécue.

Au théâtre, plusieurs formes ont en elles-mêmes de quoi contenir le Drame. La réalisation complète pourrait être une grave pantomime jouée dans le plus subtil silence, — le rythme des gestes traçant le dessin de cette musique nécessaire dont le silence même serait la couleur et l'harmonie; ou la pantomime grave commentée par une musique adéquate; ou le ballet, rénové enfin! ou, après le drame lyrique comme le conçut Wagner, un drame en vers harmonisés précédé d'une introduction musicale, destinée à circonscrire et à colorer l'atmosphère de l'œuvre; puis de la musique en

mélodrame continu pour soutenir la déclamation, et encore de la musique entre les parties et pendant telle pause de l'action visible. Et je rêve, quant au décor, je rêve de scènes très au loin, où, parmi les chansons du chœur populaire, de naïfs personnages immobiliseraient un geste sur fond d'or. Mais dans la plastique, si nous l'imaginons telle, il faudrait toutes les ingénuités des poses, et, sinon Alvary et Lili Dressler peut-être, quel acteur au penser gothique pourrait faire chanter les innocentes lignes d'un Boisserée ?

Toute œuvre d'art, si l'on veut, exige un esprit qui la subisse. Mais quelle différence ne sera point celle du lecteur ou du musicien (*) lorsqu'il s'imprègne de l'œuvre en la solitude animée à peine de nuls fantômes par une ondoyante fumée de pipe confidente, oui, quelle différence d'avec la foule là réunie coude à coude et les yeux fôlant mille autres yeux, pour que devant elle apparaisse — le Spectacle !

La Foule, le Public, et non pas *une* foule et *un* public. Car le propre de l'art, lorsqu'il s'impose, est de lier par mille étranges courants pour en créer soudain un seul être, les collections éparses d'idées, de sensations, de souvenirs et de vagues rêves qui composent une assemblée.

Ce que le poète peut exiger, ce qu'il doit sans nul cri inspirer à une foule, c'est la *complicité attentive* qui la change en *la* Foule. Et ce, par deux moyens il me semble : la continuité qui ne laisse pas un instant seuls avec eux-mêmes ces divers électeurs, avocats ou financiers, — le public, — et la suggestion qui leur accorde, comme par une condescendance royale du Penseur, une part dans l'action elle-même, avec la

(*) Car il n'est pas besoin de cordes ou clavier réalisant pour autrui les harmonies que par les yeux il sent errer à son ouïe.

mission d'achever chacun en soi-même, en en gardant la conclusion, le raisonnement ou le fait normal dont la scène illumine les prémisses.

La suggestion, à part Kalidâça, peut-être Shakespeare et Goëthe, et, en ce siècle, Shelley et Wagner, n'avait pas toujours jusqu'ici préoccupé les poètes. Mais la continuité fut recherchée par les tragiques grecs et nos dramaturges classiques. Le public lui-même en a la notion au moins rudimentaire. Je me souviens avoir vu, comme vous tous, des tempêtes bouleverser soudain fauteuils d'orchestre et poulailler, lorsqu'un acteur, se croyant sûr des applaudissements conquis, risquait « une inconvenance » quelconque. C'est que, par une attitude déplacée, le ténor ou le baryton, seigneur ou roi, rompait subitement la trame continue. Or cette continuité, en quoi consiste l'œuvre d'art, est, pour le public, le signe de sa raison d'être, elle lui dévoile son utilité, l'investit d'une fonction sacrée, en fait un tout cohérent, une unité vivante et nécessaire; et l'acteur, par son incartade, nie d'un seul geste décisif l'être nouveau, l'être unanime des spectateurs, leur fonction et leur raison d'être, pour les changer à l'instant même en une simple collection de bons bourgeois, ahuris, inutiles, et qui peut-être devinent alors confusément ce *qu'ils sont*.

C'est pour mieux réaliser la continuité, en écartant tout concret rappel, tout détail immédiat qui rendrait à chacun des auditeurs la notion de son individualité, c'est pour ce motif que l'action nécessite un recul d'horizon douteux, l'éloignement de la légende (*). Et pour ce motif aussi les

(*) J'ai développé jadis cette idée en analysant les *Flaireurs*, drame de Charles Van Lerberghe. (*Wallonie*, février 1889.)

belles tentatives réalistes des Goncourt, *Revenants*, d'Ibsen, les comédies de Becque et d'Ancey, les deux premiers actes du *Mâle* de Lemonnier, oui tous ces spectacles malgré leur mérite ne me paraissent point nous donner ce que nous désirons.

Villiers de l'Isle Adam, presque seul, avait fait vivre des actes parlés par l'étonnante suggestion de quelques phrases.

On se rappelle la scène de la pendule dans *la Révolte*, et les mots qui terminent *la Révolte* et *l'Invasion*. Or, une œuvre magistrale de Villiers vient d'être publiée après sa mort (par les soins de MM. Mallarmé et J.-K. Huysmans, car il sied de les associer à l'ami qu'ils réconfortèrent).

Dans AXEL (*), le Poète a magiquement transfiguré des hommes, et les a créés tels que leur grandeur les éloigne de nous pour les instaurer légendaires et les laisser agir selon la continuité la plus stricte. J'allusionne ici surtout les deux premières et la quatrième partie. La troisième, *le monde occulte*, vit par une merveilleuse et plus inégale discussion philosophique, mais n'ayant plus du poème la succession continue d'images et de gestes, comme aussi devenue soudain plus moderne et plus proche et dépourvue de plastique, elle échappe au théâtre.

Car il implique, le théâtre, toutes les féeries du décor, toute la sculpture en action de l'orchestrique, dont la silencieuse éloquence arrache par un geste, par la courbe ou la décisive roideur d'une attitude, par un ensemble de lignes expressives et de couleurs, la signification totale incluse au mystère de l'œuvre.

(*) *Axel*, œuvre posthume de Villiers de l'Isle Adam, inachevée. Chez Quentin, à Paris.

C'est ce que Villiers nous montre encore seigneurialement dans *le monde religieux*, où les cierges brûlent sur l'autel, où l'orgue éploie d'impériales draperies, où des vierges en blanc s'avancent, ondulent et prient, puis s'effarent et s'envolent comme cygnes ou comme neiges; dans le féodal manoir d'Auersperg tendu de royales tapisseries sur les lambris, niellé d'armes héroïques, et farouche par une présence d'austères guerriers; dans *le monde passionnel* enfin, lorsque parmi la foule de statues funéraires et le marbre noir s'émouvant d'une onctueuse lueur de lampe, un flot subit d'or et de gemmes brise la ténèbre, jaillit, trébuche et croule en flammes. De telles visions rappellent les prestiges de Wagner, et s'illuminent d'un éblouissement égal. Et que dire des personnages eux-mêmes, sinon que le seul Edgar Poë aurait pu concevoir un couple de telle Beauté ?

Axel est une des plus vastes conceptions que je sache, une ŒUVRE parmi les trois ou quatre, les plus grandioses, qui resteront de notre siècle. Les magies d'une impeccable phrase déroulent des splendeurs, et la pensée du génie nous revêt d'ailes pour le suivre. Cependant je ne parlerai pas plus longtemps d'*Axel*, car après un tel livre de longues approbations ressembleraient à des aboiements : le propre du génie est d'imposer le silence. — En outre, pour critiquer une œuvre, il faut la dominer ou s'imaginer un instant qu'on la domine. *Axel* se dresse trop haut au-dessus de moi; me grandir par l'imagination jusqu'à de telles cimes, ce m'est impossible. Et quant à diminuer un chef-d'œuvre par l'analyse qui la ronge, comme un taret au flanc du haut navire...

Si de rares faiblesses se dévoilent, de ci de là, en ce drame inachevé, je laisse à de plus audacieux le soin de les critiquer : il y avait déjà péril à parler de Villiers de

l'Isle Adam lorsque Stéphane Mallarmé lui-même l'avait magnifié de sa parole (*). Si je le tentai, ç fut pour saluer encore le ducal poète qui a fui cette vie; et, en souhaitant qu'un musicien — mais il faudrait Wagner! — impose à des harmonies mystérieuses et princières le devoir d'accompagner et de commenter les actes et les paroles que la scène irradie, profondément je m'incline devant la gloire du chef-d'œuvre.

Le théâtre est à la fois art musique et art plastique. En tant qu'art plastique, il exige une concordance des mouvements, l'unanimité des gestes, lignes et couleurs, dans un sens unique; comme art musique, fût-il silencieux, l'harmonie est nécessaire à son existence; c'est par elle qu'il formera un tout, un être doué de vie propre, et cette consistance, l'œuvre l'acquerra par la continuité, comme je le disais tantôt, et (c'est la définition de l'harmonie) par l'accord organique des directions vers le But. Or, étant donnée la marche de l'esprit au symbole, ce But ne sera pas immédiat, et c'est à l'entendement, ici indéfini, des spectateurs, qu'échoit le rôle de le concevoir, de réunir le faisceau convergent de ces lignes : d'où la suggestion. Et même, l'œuvre d'art mystérieuse et parfaite devant être suggestive à l'infini, ces directions ne seraient-elles point des parallèles, si l'on veut admettre cette définition : *les parallèles sont les côtés d'un angle dont le sommet est l'infini*. Pour l'œuvre d'art ainsi conçue, l'infini serait donc un infini subjectif, objectivé dans le théâtre (pardon !) — l'angle naissant dans quelque Esprit.

(*) *Villiers de l'Isle Adam*, conférence, vient de paraître chez Bailly, 44, chaussée d'Antin, Paris.

Shakespeare avait placé la continuité dans l'action humaine et, bien que souvent chez lui le But de ces directions soit plus facilement tangible, il donne à tel acte une si magique totalité, qu'il en surgit le mystère d'un lointain être vivant : parfois aussi la suggestion ne trouve pas sa fin à un But relativement précis ; Othello par exemple n'est qu'un jouet manié par le principal personnage, Jago, une chose en quoi se manifeste Jago, simplement, et qui pourrait être un autre amant. — Wagner vit par la continuité d'action philosophique, — ce qui, au théâtre, pourrait ne pas suffire, le dialogue disant tout, — mais aussi par la continuité prestigieuse et la *suggestion* de l'orchestre aidée par le souvenir et par l'orchestrique y incluse, enfin par la plastique toujours grandiose de la scène et du décor. Ces deux exemples suffiront, je l'espère, à me faire comprendre.

Que l'on ne s'étonne pas de me voir citer Maurice Maeterlinck après de tels noms ; assurément, par son drame, n'a-t-il pu se hausser d'un seul coup d'aile aux altitudes habitées par ces génies ; mais, après Charles Van Lerberghe, il a instauré au théâtre un art inconnu, atterrissant aux rives les plus solitaires. Remarquons-le, il n'a pas glacé la " complicité attentive „ de l'auditeur, comme tels grands poètes, en *disant* tout ; mais, se rappelant que l'œuvre d'art vaut encore en ce qu'elle sous-entend, il a réalisé, dans *l'Intruse* surtout, une étonnante continuité par des mouvements d'images qui suggèrent (*).

(*) Maurice Maeterlinck : *l'Intruse*, drame en un acte, extrait de *la Wallonie* ; la *Princesse Maleine*, drame en cinq actes et en prose ; édition privée à 30 exemplaires ; vient de paraître une 2^e édition chez Louis Van Melle, 14, rue Saint-Georges, à Gand.

La *Princesse Maleine* requiert par plus de saisissantes merveilles; l'*Intruse* par une plus sûre possession des moyens dramatiques et par une plus logique unité. Les deux pièces font naître l'indéfinissable d'une sensation qui ne se résout point, la légende si fuyante à l'horizon, mais aussi la vie sourde et montueuse avec ses gestes, une pensée longuement tue et qui parfois déchire la trame du silence. Il faudrait quitter la littérature seule et vaguer dans le drame musical pour chercher dans *Tristan*, dans *Götterdämmerung* et dans *Parsifal* des suggestions analogues; et encore, la manière de faire inopinément surgir telle phrase comme un sursaut de couleuvre appartient bien à Maeterlinck, avec le secret de laisser l'angoisse courir sous les mots en un muet frisson inexpliqué.

Le haut Poète dont je parle a pourtant cédé à quelques influences. La *Princesse* n'est pas très éloignée des vierges rêvées par Van Lerberghe, le sujet de l'*Intruse* nous fait songer aux *Flaircurs*, enfin tels personnages de la *Princesse Maleine* décèlent le souvenir d'Hamlet et de Macbeth. Mais que peuvent signifier, au fond, ces regrets, si Maurice Maeterlinck a su créer à nouveau l'atmosphère d'une œuvre, au point de nous transporter comme d'un bond hors du monde; s'il a suscité en nous un rythme nouveau, si d'un sujet déjà su, comme l'*Intruse*, il a fait s'ériger des forêts inconnues?— La parenté intellectuelle du Poète s'indique avec les primitifs italiens (tels anges de B. Gozzoli, de Masolino, et surtout ces étranges fresques d'Antonio Vite); elle s'affirme encore très proche avec les préraphaélites anglais. Mais rien au théâtre ne rappelle cette effrayante scène finale de l'*Intruse*, grande par les blocs de silence et parfois les paroles qui tombent des ténèbres; ni le symbole de cet aveugle qui

perçoit les grandes clartés et voit ce que les autres ne voient point. Celui-là peut voir, qui voit en soi-même; il distingue les *grandes clartés*, parce qu'il n'en est pas détourné, comme les autres, par les mille clartés vaines et transitoires qui leur paraissent nécessaires et les empêchent de discerner la vraie lumière. Il a ainsi reconquis la primitive simplicité du voir et du sentir, et, comme à l'enfant qui ne vit pas encore, les *grandes clartés* ne lui sont pas voilées par une vie extérieure dont il n'est plus.

L'*Intruse*, c'est l'inattendue MORT. Elle approche de loin, invisible, et les Jeunes Filles devinent une insolite présence.

« Un peu de vent s'élève dans l'avenue. — Oui, les arbres tremblent un peu. — Il doit y avoir quelqu'un dans le jardin, les rossignols se sont tus tout à coup... — Il faut que quelqu'un passe derrière l'étang, car les cygnes ont peur. — Tous les poissons de l'étang plongent subitement. *Le Père*. — Tu ne vois personne? *La Fille*. — Personne, mon père. *Le Père*. — Mais cependant, l'étang est dans le clair de lune... *La Fille*. — Oui; je vois que les cygnes ont peur... Je vois le chien de garde tout au fond de sa niche.. — Je n'entends plus un seul rossignol dans toute la campagne. *Le Père*. — Il y a un silence de mort. »

Malheureusement, après l'admirable scène dont j'extraits ces fragments, un détail me heurte: l'intruse funèbre se révèle par le bruit d'une faux qu'on aiguise au dehors, et soudain la Mort déchoit de sa grandeur, sa terreur d'être invisible disparaît, pour évoquer la déplaisante allégorie du squelette armé de la faux. Il peut sembler puéril de chercher ainsi les petits points noirs, mais mon esprit de wallon se refuse à se représenter ainsi la MORT; peut-être aussi y a-t-il là chez moi une lacune déjà observée, et une difficulté à saisir entièrement le concret. Cette légère critique faite, je tiens à dire plus haut mon respect et mon admiration. A part les *Flaircurs*, jamais le théâtre littéraire n'a été renouvelé

aussi profondément que par l'*Intruse* et la *Princesse Maleine*, depuis de longues années. Une puissance stupéfiante nous étreint à la lecture de ce drame; le poète nous étreint les muscles et nous pétrit les nerfs avec une invincible force, sans qu'il cherche jamais à produire une impression qui ne soit pas pour le triomphe de l'Art. Enfin, dans l'*Intruse*, le sujet est *normal*; ce n'est plus une anecdote, même royale. Dans la *Princesse Maleine* l'intrigue assez compliquée pouvait aider le travail de l'écrivain; ici, le sujet étant donné, il a tout tiré de soi-même.

Mais, si l'*Intruse* vaut par son unité, sa continuité et sa puissance, la *Princesse Maleine* nous emporte sur des ailes plus mystérieuses. Le personnage de la Princesse ne rappelle, même de loin, rien de ce que nous connaissons au théâtre. L'*Urvaçi* de Kalidâça, la princesse d'un conte populaire égyptien dont il ne reste qu'un fragment, voilà ses plus proches parentes à mes yeux : or, des siècles et toute une déviation dans l'axe des idées rendent plus que chimérique pareil cousinage.... Sauf la scène finale de l'*Intruse*, je ne connais pas, dans tout le théâtre littéraire, une seule page d'une suggestion plus pénétrante que la rencontre dans ce parc nocturne et près d'un jet d'eau vacillant, la rencontre et l'inconnue terreur du Prince Hjalmar et de la Princesse Maleine. Et que dire des phrases partout balancées qui se dressent, ont de mouvantes formes et décidément naissent à toute lumière? Rappelez-vous la Princesse Maleine, enfermée dans la tour de ténèbres et de faim, parce qu'elle aime le Prince, elle si fière et faible et seule, plus seule avec le dévouement stupide d'une nourrice; lorsqu'enfin, une pierre déplacée, le soleil victorieux jaillit dans la tombe de pierre, pour qu'un regard s'éperde sur la mort d'une campagne dé-

vastée. Songez à la simplicité magique des moyens en la scène du Parc, tantôt citée, et à l'intensité surprenante de telles paroles proférées par la vierge effrayée de l'inconnu. Revoyez le vieux roi, déjà près de la tombe, songeant à l'inévitable crime et criant : " Il y a un cyprès qui me fait des signes ! „ Enfin la Princesse toute seule en la chambre où rampent les ombres molles, ses terreurs, et, le couple royal entré là, la Reine qui lui enroule au cou le lacet de la mort, avec des caresses : " Il faut être dorlotée à ton âge ; je vais être ta pauvre maman. „

Répétons-le vingt fois, celui qui anima l'*Intruse* et la *Princesse Maleine*, le hautain et neuf Poète des *Serres chaudes* a fait grande œuvre d'art. Sa Princesse n'est pas Ophélie, elle n'est pas Sakuntala ; rien, — au théâtre — n'a d'accointances directes avec cette pâle Jeune Fille. Les chœurs d'Eschyle, dans les suppliantes, font rêver à sa douceur d'exil ; mais il y a en elle un charme de mystère mauvais, de longs yeux vénéneux qui déjà vont s'éteindre. C'est une fillette de Van Lerberghe si inconsciemment venue dans les *serres chaudes*, et qui s'y meurt ; étouffée en ce palais empoisonné, elle s'y meurt, elle s'y meurt ! Elle est claire, elle est pure, d'une chasteté d'étrangère apparue, — et pourtant son haleine est d'une malade, il sourd de sa poitrine des effluves angéliques et pervers ; elle est équivoque et triste, et nul ne saurait affirmer avec certitude que tout cela existe, ni qu'elle-même *est* bien là, devant nous. C'est la Princesse, la Princesse.... Elle, ses paupières vagues et toutes ses boucles en lianes ; des cheveux qui s'enrouleraient de caresses vivantes, étrangement tièdes sinon de glace, un col irréel où s'enlacceraient des malheurs, — un san Giovannino de Donatello parmi des terreurs ambigües, un Botticelli dans la Malaria.

Si j'en avais le temps, j'analyserais longuement la psychologie de celui qui rêva la Princesse Maleine. Lorsqu'on se rappelle les *Serres chaudes*, et tels de ses écrits, on devine aisément en lui un Flamand concentré, détourné du seul décor magnifié en toute sa race, oui, captivé par l'influence étrangère des peintres italiens et des poètes anglais — Botticelli, Swinburne, Walt Whitman, sans doute. Enfin ce princier mystique dévoilerait de ses idées l'essentielle forme : le sadisme. Il a lui-même prononcé ce mot en parlant d'Iwan Gilkin, et, comme à l'auteur des *Serres chaudes*, jamais il ne s'appliqua plus justement qu'à ce poète des heures troubles, en sa religiosité tourmentée par d'équivoques fantômes (*).

Ici, peut-être serait-il opportun d'ouvrir une parenthèse. Lorsqu'un soir je fis allusion au *sadisme* de Botticelli, devant quelques poètes que j'aime et que j'admire, — l'un d'eux était même un prince de ces temps, — tous ils sourirent ne voulant m'approuver. Et pourtant j'ai gardé intacte en moi-même cette opinion instinctive. Comme Maeterlinck l'a écrit, je serais tenté de croire que les Poètes anglais réalisèrent plus que les autres cette forme primitive de l'art. L'érudition me fait absolument défaut : je connais trop peu ou trop mal la littérature anglaise pour oser affirmer. Cependant Swinburne, Quincey, l'étrange Walt Whitman qui grandit sur les terres d'Amérique, Shelley et quelques autres me paraissent les plus purs maîtres du sadisme. Je devine qu'on me raillera ; mais qu'importe ? Le sadisme s'illumine à mes yeux comme la plus longue et la plus blanche des fleurs mystiques, il est toute chair de vierge, tous pleurs de fée ; un élancement du moi

(*) Iwan Gilkin : *La damnation de l'artiste*, 150 exemplaires, sur Hollande, chez Deman, 15 francs.

qui irradie sur les choses sans en vouloir exprimer toute l'Idée, la pensée de Saint-Jean vers l'innocente Marie. Il ne s'agit pas ici de *Justine*, pas plus que le sadisme, ruisseau candide, n'a sa source dans une impuissance forcée : il viendrait plutôt, si l'on exige pareil détail, d'une chasteté voulue, et des effluves d'arides vouloirs à s'effumer en vanité. Il est ingénu comme l'enfant qu'il adore, mais il a tous les doutes de la jeune fille à 16 ans. Enfin, si le faux sadisme naît d'une pensée devenue sensuelle, le vrai sadisme, en sa mysticité, angéliquement s'élève d'un désir contenu qu'il spiritualise. Pour mieux me faire entendre, je citerai ces vers de Shelley qui en contiennent l'image :

For the Sensitive Plant has not bright flower ;
Radiancy and odour are not its dower ;
It loves, even like Love, its deep heart is full,
It desires what it has not, the Beautiful !

Comme l'a fait observer Maeterlinck (*), le sadisme est très rare dans la littérature française. En peinture, il est fréquent chez les primitifs, et, de nos jours, on le trouverait chez les préraphaélites anglais et chez le fabuleux Gustave Moreau. En musique, il est plus difficile à distinguer. Je cite : les chorals de la Passion selon Saint-Matthieu, de Bach (o Haupt voll Blut und Wunden, surtout) le chœur des soprani de l'*actus Tragicus*, de Bach, et, dans l'œuvre de Wagner, quelques surprenantes pages de Parsifal, de Siegfried, le pré-

(*) Dans *la Pléiade*, de Bruxelles, février 1890. M. Maeterlinck cite dans les lettres françaises Jules Laforgue, Baudelaire, Iwan Gilkin et Ch. Van Lerberghe ; pour Baudelaire, je ne puis être de son avis, mais j'ajouterais à ces noms celui de l'angélique Poète Georges Khnopff et Rimbaud, dans *les premières communions* surtout.

lude de Lohengrin, et surtout la *Siegfried-Idyll*, née d'un sentiment de paternité assurément chaste. En France, César Franck en est souvent proche, Berlioz faillit l'atteindre dans une partie de la Fuite en Egypte et dans la Ballade du roi de Thulé; Vincent d'Indy si bellement sincère et juvénile y tend parfois, et Gounod en est aussi loin que possible.

Par un désir trop pur, et que rien ne réalise, Iwan Gilkin et Maurice Maeterlinck sont des sadiques, autant que Jules Laforgue, Van Lerberghe et Khnopff, mais d'une autre manière. A ce point de vue particulier, je trouve des concordances subtiles entre l'art de Van Lerberghe et l'art de Ghirlandajo, Moreau, Burne Jones, Kate Greenaway; entre Georges Khnopff et le moine de Fiesole, en évoquant aussi quelques primitifs de la Souabe et de la Franconie; entre Jules Laforgue et certaines femmes de Mantegna peut-être, puis certes des fillettes naïves comme en a de temps à autre Rogier Van der Weyden, les vierges de Martin Schongauer qui grava d'éternels visages, enfin celles qui passent dans les albums de Kate Greenaway, mais devenues soudain françaises (*). Maeterlinck vit en songe les *incunables* des XIII^e et XIV^e siècles, à Munich; il fut veillé par des anges de Botticelli, ceux aux plus minces lèvres comme violettes, et les princesses de Walter Crane ont grandi pour être ses sœurs.

Iwan Gilkin rappelle en ses plus belles pièces les éphèbes

(*) Pour Jules Laforgue, songez à Hamlet, à Ruth, à Salomé, à Lohengrin; relisez la *complainte sous le Figuier bouddhique* :

Oh reviens là !

Reviens vagir parmi mes cheveux, mes cheveux

De moi, je t'y ferai des brucelets d'avœux...

et (Retté me le souffle) les *Stérilités*.

si chastes de Donatello; d'autres fois, les pures noblesses viriles de Gustave Moreau transparaissent encore (comme du *saint Georges* de Moreau, *l'Hercule* si bellement juvénile, le *Poète et la muse*, etc.). De même que les Florentins au XV^e siècle, Iwan Gilkin est arrivé au sadisme par le culte de la forme en la spiritualisant, et ils sont bien rares les Poètes qui surent, comme lui, comprendre la Beauté du corps de l'homme.

Témoin ce sonnet :

BOIS SACRÉ.

Jailli nu des vêtements vils,
Chair de nacre, lumière, joie,
Le souple éphèbe danse et broie
Le sol d'or craqué de béryls.

Moelleux, verts et bleus, de subtils
Lataniers aux palmes de soie
Propagent l'ombrage où chatoie
Maint rayon clair entre des cils.

Ainsi pavonienne s'allume
La magique forêt de plume
Aux flamboyantes cimes d'yeux

Où l'enfant peureux des caresses
Fuit par jolis bonds sinueux
L'effroi des trop hautes tendresses.

Ces vers d'une perfection enchantée ne rappellent-ils pas, sans l'imiter en quoi que ce soit, l'une des pages les plus étonnamment plastiques du *Banquet* ou le *Petit saint Jean* de Donatello, à Faïence? Ainsi compris, l'amour des Formes réalise l'art le plus haut, car la ligne, devenue harmonie même, en un esprit, se fait subjective, au même titre que toute idée.

Mais Gilkin est hanté par d'autres rêves. A côté de visions comme celle-ci, d'une atmosphère sacrée et de gestes lointains, des conceptions très différentes (et de beaucoup les plus nombreuses) complètent son œuvre. Une étrange bataille a dû se livrer entre l'influence d'une éducation catholique, sans doute aussi l'influence de Platon, celle de philosophes pessimistes, celle de Baudelaire et celle de peintres admirés. Baudelaire, venu en second lieu probablement, a fini par triompher et je ne connais pas un poète qui ait subi plus absolument que Gilkin la domination des *Fleurs du mal*. Heureusement, s'il fiança désormais ses idées aux songes de Pierre-Charles, il ne se laissa pas entièrement absorber par lui. Sa viride et vivace nature s'infusa la sève étrangère pour resurgir plus volontaire, et, en décelant à jamais la filiation fatidique, sauvegarda sa personnalité d'être libre. Gilkin a su trouver d'inattendues images, des mots barbelés, d'étranges évocations de choses glauques, froides, baveuses et glabres, des terreurs de mains squameuses dans l'obscurité lourde, contrastant avec la lumière jaillie de jeunes chairs, les courbes joueuses d'enfants enjoleurs, et les saveurs de pulpes juteuses qui rafraîchissent.

Il répéterait volontiers, j'imagine, en se l'appliquant, cette phrase de Théophile Gautier : " C'est un étrange pays que mon âme, un pays florissant et splendide en apparence, mais plus saturé de miasmes putrides et délétères que le pays de Batavia : le moindre rayon de soleil sur la vase y fait éclore les reptiles et pulluler les moustiques ; — les larges tulipes jaunes, les nagarassis et les fleurs d'angsoka y voilent pompeusement d'immondes charognes, „ etc. — Je pense au contraire que l'âme de Gilkin, saturée de miasmes en apparence, est bien réellement florissante et splendide.

Ses tendances habituelles ne sont évidemment point les nôtres; les pièces comme le *Bois sacré* sont des exceptions dans son livre et le titre même indique des préoccupations déjà anciennes, très fréquentes à Bruxelles, mais inconnues aux poètes de l'heure présente. Cependant, s'il est un peu inégal aussi, ce livre dévoile une si droite conscience d'art, une telle franchise d'élan vers la Beauté, qu'il me séduit et attire ma sympathie avec une irrésistible force. Et, bizarrerie qui s'explique : ces grandes pages exprimant des pensées mauvaises, de troubles désirs, une haine noire et le mépris de l'homme, — en un décor de fleuves torpides, de fleurs fétides mais belles comme du sang, des fleurs, des forêts et des eaux mortes parmi de narcotiques effluves et des ténèbres venimeuses, — non ces pages ne me laissent nulle impression torve ou glaçante. Car la noblesse claire du poète irise chaque ligne, et l'on se rappelle seulement un regard limpide comme une source, une fierté révoltée par le mal, un élégant geste qui dédaigne, et soudain la rosée lustrale de mille gouttelettes adamantines.

Quant à la technique d'Iwan Gilkin, elle est celle du Parnasse, un peu renouée, de ci de là, par des combinaisons de sonorités expressives. Iwan Gilkin affectionne les rythmes fixes, et certes je ne le lui reprocherai point, puisqu'il ne conçoit son œuvre que sous cette forme. La texture de ces vers dénonce une science experte, qu'il sied d'admirer chez un Parnassien, car chacune des écoles poétiques a sa raison d'être ou l'a eue jadis, et ne faut-il pas juger des poètes d'après le point de vue où ils se sont placés ? Une réserve doit être faite, pourtant : si l'on excepte quelques pages, les essais de musique apparus çà et là n'ajoutent rien à la valeur du livre; il faudrait donner à toute une pièce une base musi-

cale, ou n'en pas donner à un seul vers; des tentatives isolées à tel hémistiche rompent les plans et n'ont pas valeur musicale, c'est-à-dire harmonique.

Mais insistons encore sur la rare perfection de telles strophes de la *Damnation de l'artiste*. Assurément M. Gilkin est un ouvrier bien plus sûr de lui-même que ne le fut Baudelaire, — il faut oser l'écrire — et sa technique, irréprochable, ne laisse place à nulle cheville parasite, si l'on oublie la *Prière du matin* et une ou deux autres pièces, antérieures aux autres sans doute. Les successions d'images de Gilkin sont logiques, étroitement cohérentes, et c'est merveille de voir le souple et fastueux vêtement, l'étingelante plastique qu'il sut donner à des psychologies. Comme il faut se borner, et qu'un exemple dit cent fois plus que mille analyses, pour un Poète, voici un miraculeux sonnet qui illumine un état d'âme sans le décrire, en même temps qu'il s'homologue au *Bois sacré* par la grâce virile de jeunes chairs.

L'ÉTANG.

Un étang où la verte image des bois plonge
Réjouit son eau fraîche où des adolescents
De leurs beaux membres nus, délicats et puissants
Caressent les regards épars dans l'air qui songe.

Fleur de jeunesse, ô rose et blond nageur allonge
Allonge la candeur de tes bras innocents
Vers mon rêve, attiré par ces bras caressants
Dans l'étang où la verte image des bois plonge.

O bonté de la vie ! ô santé du soleil !
Voici que dans l'air bleu bourdonne un doux conseil
D'oublier, d'être heureux dans l'herbe en fleur des berges.

—Et dans l'azur du ciel l'invisible avenir
Que cette joie offense, afin de la punir
Aiguise en tapinois ses cruelles flamberges.

En voici un autre, de ceux que je signalais tantôt, les vers de tons froids, noirs et somptueusement verdâtres; il fait contraste avec le précédent et indiquera bien dans *quel* sens, — et pas dans un autre — M. Gilkin peut être appelé disciple de Baudelaire.

Cette dernière pièce est plus dans la teinte générale du livre; de plus, elle est musicalement ordonnée.

LE VIVIER.

Mon livre est un vivier profond de marbre noir
Où parfois, te penchant plein d'horreur, tu peux voir
Or et flamme ! onduler dans la fange et l'eau noire
Une murène comme un long éclair de moire.

Dans l'ébène affamé de ce boueux miroir
Le soleil, qui s'y voit noir d'un deuil sans espoir,
Boit les baisers glaireux d'une flore illusoire
Où s'ouvre, au lieu des fleurs, mainte lente mâchoire.

Toi qui viens te mirer dans ces traitreux remous,
Regarde, ô cher visage hypocrite et si doux,
Sous ton reflet tremblant glisser des monstres mous.

Pour repaître à la fois mes amours et mes haines,
Tous les jours, de mes mains, je nourris mes murènes
De beaux yeux frais d'enfants et d'entrailles humaines.

Mais je me suis attardé; le théâtre, Maurice Maeterlinck et Iwan Gilkin m'ont entraîné par des routes inconnues, et voici que je ne pourrai pas donner aux autres poètes dont les livres m'entourent, toute la place qu'il faudrait. Je suis heureusement bien à l'aise avec Henri de Régnier, car je ne veux ici que signaler son merveilleux missel du rêve, et Pierre Quillard en fera bientôt ici même une analyse approfondie. — Mais vraiment il est trop difficile de passer vite le long de ce parc des Légendes; et je veux m'y perdre encore. Oh la

radieuse atmosphère bleutée, diaphane jusqu'à ces là-bas d'horizons veloutés, dans les vapeurs où glissent les *Poèmes anciens et romanesques* (*). J'ai beau fureter dans ma mémoire, bien peu de livres de vers m'ont laissé d'aussi frais souvenirs. C'est ici, par un nonchalant et si noble trouvère, l'évocation de mers où les grandes nef s'avancent à toutes voiles, des hommes qui venaient de terres transatlantiques, et d'autres qui partirent, des cris et des chants, des gestes de femmes sur la plage, — et c'est la mer; c'est le bois vaste aux temps antiques, — peut-être avons-nous vu la Grèce, — le bois et les folles qui s'encoururent sous les branches, les chevelures d'or et feu sous les branches, les folles ! et des poursuites qui vont, de satyres en poursuite des folles, et des luisantes chevelures au vert rougissant des halliers, car c'est l'automne, et c'est le soir, et les voici qui repassent les folles, tandis qu'en la ténèbre :

*Une torche s'embrase en un bouquet d'éclairs
 Ou secoue aux étangs mornes des pierreries
 Ou s'enfouit vivante en des antres ouverts.*

Mais elles sont parties les folles revenues ! rien n'est plus d'elles qu'un peu de songe, et ne sont-elles, ces disparues, comme tous masques et ce que nous vîmes, ne seraient-elles que des apparences, de vaines et vagues qui rient et fuient, quand nos yeux, fixes encore, s'attardent à chercher l'immobile au courant de la vie ?

Bien loin dans les années qui furent, oh se revivre là !

(*) Par Henri de Régner, tirés à petit nombre et très bien édités par Bailly, 44, chaussée d'Antin, Paris; médaillon par Félicien Rops, de la plus pure beauté, mais qui eût mieux blasonné les vers d'Iwan Gilkin.

un masque et ses vides regards, sous les recloses paupières, tendus vers quelqu'étoile, et le vent qui se joue et bourdonne en ces lèvres sans voix, visage de mystère, ah n'es-tu pas celle-là que jadis j'ai connue,

Quand tu marchais vivante, en les idolâtries,
Parmi les palmes et le sang et parmi l'or!

Je sais! jadis je fus celui qui partit, et j'avais l'âme triste; je fus l'Errant vers mon destin, et comme haut je tenais mes armes et comme droite ma bannière, un jour la Ville m'apparut et toi qui m'attendais sur la tour massive. Et je t'ai saluée, reine de ma virile destinée; Étrangère, peut-être fatale, n'es-tu point celle dont les brocards cèlent la pierre céleste, n'est-il à toi le talisman, la gemme de clarté que cherchaient mes armes et mes errants désirs? — Hélas, déjà l'image s'efface en l'onde qui coule; ah je ne suis plus celui-là, mais tu n'avais la Pierrerie.

Mirages, et que l'attente est faite pour décevoir! La chimère de son vol d'acier a dominé les passants de ces contrées, et ses ongles sont d'un aigu métal. Mais tant de rêves, ah qu'ils sommeillent! Lointaine et irréaliste est la toujours désirée toison d'or, et voici bien du soir encombrer toutes les vallées! Le silence et le deuil planent comme le soir dans les vallées :

*La Mémoire pleure sur la pierre des tombes,
Gloriole éternelle et très antique espoir,
Et ces songes sont comme un exil de colombes
Emportant à leur bec des roses au ciel noir.*

Vous, la Princesse qu'il devait éveiller, ah mourez vite, mourez vite, car le chevalier ne viendra! Triste est la forêt, comme une mort de princesse, et vers les grèves encore des chants d'adieu se prolongent. Ils sont partis les princes

couverts de soie, par les mers et les mers; les belles qu'ils aimaient, ils les ont oubliées, et jamais plus les larges flots ne les porteront vers elles. Car les temps sont de larmes; et de plus dures étreintes se crispent sur les désirs. La voici passer encore, celle que je vis; mais c'est par la forêt mauvaise, et je ne sais quelles plaintes rôdent dans le vent. La nuit est triste, la forêt se lamente, et soudain voici l'aube éclaircir les cîmes, et je suis seul, et tout cela que je vécus, ces joies et ces mélancolies, ah ce n'était que la magie d'un songe !

Or voici de nouveaux crépuscules :

Le vent du soir dénoue aux robes défleuries
La ceinture d'émail et l'écharpe de soie,
Les draps lourds des tréteaux ondulent aux prairies
Où frissonne la banderole qui s'éploie.

Il filtre un air épars de flûte et de viole
Soupir d'archet qui vibre aux grêles cordes d'or
Et cesse si jaillit du cœur qui s'étiolé
Quelque sanglot trouant la toile du décor.

De grands orgueils rompus comme en éclats de glaives,
De grands espoirs tués comme des oiseaux bleus
Qui saignent par la nuit de la mer et des grèves,
Où luisent les torches des Actes fabuleux.

Le cri du buccin clair s'enlace de violes,
Il meurt des ailes aux franges d'or des tréteaux
Et des flûtes tout bas pleurent des glorioles,
Rames des Nefs d'espoir en larmes sur les eaux !

Le crépuscule est si triste et ce soir de fête
Si dénué de rire et hanté du vieux songe !
Et la prairie est toute rose et violette
Et le geste en un geste d'ombre se prolonge.

Et les joucuses en leurs robes défleuries
 Sentent leur voix rétive aux rôles oubliés,
 Sur elles se mourir l'éclat des pierreries
 Et leurs masques choient et se brisent à leurs pieds.

Plus tremblantes dans l'ombre où tremble une viole
 Elles écoutent frissonner toute la mort,
 Et jaillir comme un cri du chœur qui s'étiolé
 Le buccin clair trouant la toile du décor !

Face à face et devant le soir qui le fascine
 A l'étrange prairie où ne foule les fleurs
 Nul Avide d'ouïr la Fable sybilline
 Que se diraient leurs voix d'Amantes et de Sœurs !

Et le doux chœur épars et grave comme une âme
 Lasse à jamais et qui pleure et suffoque au songe
 Des bleus oiseaux brûlés par la torche de flamme
 Rétorque le silence où se plaît leur mensonge !

Tout cela, que nous entendimes, et les spectacles qui
 furent les nôtres, gais rouets dans la ville en fête, et plus
 d'un soir de mélancolie, celle de qui je disais :

La seule voix, la voix précieuse,
 A passé le long du rivage
 En l'aurore ou le soir au large
 Sans qu'abordât jamais la barque au mât d'yeuse.
 Et j'entendais pleurer les rames sur la mer
 Et les oiseaux frôler les voiles,
 Et j'attendais sa face en ses cheveux sur le ciel clair
 Et l'été doux pleuvait d'étoilés.

Ah celle-là, comme d'autres et d'autres, visions claires et
 visions tristes, tout cela n'est qu'un vain spectacle, un vain
 spectacle de jadis, et c'est l'énigme dont je n'ai pas le mot,
 l'Enigme.

Et c'est le *Songe de la Forêt*. Aux lointains de futaies qui

se gemment de rejaillissante lumière, la Dame merveilleuse est l'habitante de la Forêt. Des vierges et des enfants en ont l'image de toutes pierreries, et des pèlerins s'en furent là-bas, qui ne revinrent plus; des chevaliers avaient passé qui n'avaient aperçu la dame merveilleuse, mais l'Esprit qui dort en le mystère de la Forêt dit à la Dame des merveilles :

« Regarde vers l'orée et l'aurore
 Par la trouée ouverte en le bois,
 Mon rêve rêvera de ta voix,
 Que vois-tu par delà la forêt et l'aurore!

Tourne-toi vers l'orée et souris à l'aurore,
 A demi soulevée éblouie et divine,
 Écarte d'un lent geste étrange et vague encore
 Les hautes roses dont l'herbe en fleurs te domine.

L'écho des jours perdus est mort en ma mémoire
 Et mon passé natal est vague comme un songe.
 Tes cheveux sur mes yeux mi-clos et sans mémoire
 Mêlent leur cendre éparsée aux tresses de mon songe. »

Et la Dame dit : « Je vois les plaines, les plaines, le fleuve indulgent parmi les moissons mûries, et plus loin, des enfants s'éjouissent aux vignes. Je vois la Ville, et les palais et les carrefours; des amantes sont à quitter leurs amants de noblesse, et sur les portes un masque rit d'un rire obscène. Je vois les Chevaliers qui partent, partent pour les conquêtes; des monstres de métal ciselé couronnent leurs armes, et la chimère se déploie sur les cimiers. Je vois.... la Ville est triste et de mystère; des pèlerins vont à pas tranquilles par les chemins, sous les étoiles. Mais c'est la nuit, c'est l'ombre, l'ombre! Toute la Ville s'y est fondue, je ne vois plus enfants, ni chevaliers, ni pèlerins; ah c'est la Nuit!.,

Et le Dormeur de la Forêt dit à la Dame : " Je fus ces enfants et leur bénin sourire, mais ils sont morts en moi ; je sus toutes les lèvres tendues des amantes ; le mauvais masque c'était moi ; je fus les chevaliers, pennons au vent, et leurs bannières ; mais les guivres des casques m'ont mordu, et la chimère s'est envolée, et je fus homme vil, et j'ai couru par les chemins. Ces pèlerins, je vécus leur vie, et je partis dans la forêt vaste ; mais j'ignorais l'invisible But, et je ne savais pas que tu y dormais ton sommeil de merveilles :

Mon rêve qui fut toi fleurit en tes mains pâles
Qui cueillaient tour à tour la rose et l'ancolie
Du mensonge changeant de leurs leurres d'opales.

Le millième fou de l'antique Folie
Moi le Sage éperdu de l'antique Sagesse,
L'Errant qu'un vœu de dur destin pourchasse et lie
Moi le Pauvre affamé de toute la largesse !

Je suis venu vers toi pour une heure éphémère
Où je fus l'hôte de ta magie éternelle
Toi le Songe, toi l'Opale, toi la Chimère
Vers qui d'autres iront comme j'allai vers elle.

Et la forêt redeviendra la forêt morne
Sans vestiges pour moi de rires et d'oiseaux
En ta robe j'entends piétiner la licorne
Qui brise les rubis au bris de ses sabots.

L'ombre immense dont ton silence est le mystère
Reprend ton rire éparé en son écho natal ;
Jusqu'à l'heure où viendra quelqu'un qui soit mon frère
Dors en tes grottes d'or, de fleurs et de cristal.

Et je redescendrai la colline sans roses,
Vers la ville endormie et le fleuve sonore

Et j'irai m'accouder près des fontaines closes
Au mur où les roseaux frissonnent de l'aurore.

Sur les flûtes si merveilleuses qu'elles semblent
Egrener des opales et des améthystes,
Soupir de voix qui pleure et de lèvres qui tremblent,
Sur les flûtes qui sont un peu des âmes tristes,

Je chanterai vers l'ombre et les étoiles mortes
Jusqu'à l'aube où bleuit l'opale du lac mort
Ce qu'aux Etoiles de jadis et qui sont mortes
En le magique Bois chanta cet oiseau d'or. »

Une étonnante unité d'atmosphère et de couleur, une unité de tendances et l'unité de la pensée aussi signalent ce beau livre. Des titres divers s'allongent d'une si nonchalante grâce : la Vigile des Grèves, le fol Automne, le Salut à l'Etrangère, motifs de Légende et de Mélancolie, Scènes au Crépuscule, le Songe de la Forêt; mais l'œuvre est bien un seul être polymorphe, et c'est bien d'une seule âme qu'on vient de voir les songes. Car c'est une psychologie, les Poèmes anciens et romanesques, celle de nous tous qui devinons au-dessus de nous, quelque part, Quelque Chose. Henri de Régner, mieux que personne peut-être, sait par des images et des suggestions analyser un esprit. La paraphrase que j'ai tentée, fidèle quant au décor de chaque partie du livre, aura pu faire deviner combien aérienne et comme allégée est cette évocation d'une âme. Elle s'ordonne selon des images radieuses, indéfiniment suggestives, et l'on vit de sa vie en les forêts de tous ses rêves, arraché pour longtemps à rien qui ne soit elle. C'est le plus bel éloge qui puisse s'incliner devant un front de poète.

Je veux pourtant reprocher à Henri de Régner une

certaine uniformité dans l'agencement des vers, des répétitions et le choix des mêmes tons pour la plupart de ses images. Que des mots semblables reviennent souvent, il serait puéril de le faire observer à ce maître ouvrier. Mais j'aurais voulu plus de décisives lignes, des contours plus fermes, une chair plus nerveuse. Je le sais d'ailleurs, tout est fluent dans ce livre et tout doit fuir, le sujet et la philosophie de l'auteur l'exigeant avec force. Encore Henri de Régnier aurait-il pu donner à telles strophes une forme plus définitive, dans ses vers libres surtout, se défier peut-être de sa trop grande aisance. Car nul de nos poètes ne fut à sa naissance paré de plus beaux dons par une plus douce Fée.

Le lyrisme doit découler de Henri de Régnier comme le vin d'une amphore; on le sent naturel à sa bouche comme aux chevelures les diamants, comme aux corsages tous les bouquets. Des visions enchantées caressent à chaque minute ses prunelles, et des vers les traduisent comme instinctivement l'enfant parle. Ceux que j'ai cités ne sont pas toujours les plus beaux, mais je les ai transcrits parce qu'ils chantaient sur mes lèvres, et il y a dans tout ce livre une si constante brise musicale, chargée des pures images s'y élancées, qu'en prenant au hasard j'ai dû choisir de beaux vers. Ces visions enchantées que j'allusionnais, elles sont de l'ordre le plus noble, elles passent dans le soleil, parmi des cristaux, des lacs aux forêts captives, des femmes qui sont reines ou fées bien loin dans nulle histoire. Et elles se déplient doucement, vêtues de gaze comme d'ailes nacrées, en de vagues paysages aux grandes lignes qui sont de courbes et pensives.

Le paysage d'Henri de Régnier invinciblement fait songer à Puvis de Chavannes, aux plaines si chastes et comme

lactées, aux parcs d'une tranquille amplitude, vêtus de jour pour des présences légendaires ou royales, aux montagnes qui glissent en pente adoucie, et toujours larges selon l'harmonie et le plus majestueux silence.

Je veux compléter ce rapprochement : si, par la peinture, Puvis de Chavannes m'a laissé des souvenirs de cicls entrevus, Henri de Régnier m'en a laissé de presque aussi clairs par son merveilleux livre. — Et qu'ajouterais-je encore sans diminuer mon impression ?

* * *

Tant est devenue maîtresse, en ces derniers temps, la conviction qu'il faut suggérer, voici, d'un puissant naturaliste, un roman sans cesse tendu vers le mystère. *Le Possédé* (*), de Camille Lemonnier, appartient bien par son sujet aux pays habituellement visités par les naturalistes; mais il s'en exile par la forme. Un probe magistrat, la cinquantaine arrivée, oublie jusqu'à la femme, sa compagne aimante dans la vie, celle qu'il aime encore de toute sa tendresse, il l'oublie pour vouloir insatiablement l'équivoque institutrice de ses enfants; un fait d'atavisme se précise : il sent le dominer en toute sa chair l'influence d'un aïeul dont le sang court en ses veines.

Pareil sujet ne devait pas nous plaire outre mesure, semblait-il. Mais Camille Lemonnier l'a transformé, le triturant de ses mains fortes jusqu'à en faire jaillir un livre amer, toutes les âpretés, les dégradations morales et les douleurs, un livre qui à maints points de vue est le livre d'un poète. L'auteur si divers du *Mâle*, de la *Glèbe* et de l'*Hysté-*

(*) *Le Possédé*, par Camille Lemonnier; Charpentier, éditeur.

rique, s'est rapproché cette fois, par sa forme, des tendances les plus récentes. On connaît ce chatoyant style de Lemonnier, les phrases allongées qui se bistournent et se redressent, du rouge et des métaux perlant des muscles à chaque effort ; ici, comme en certaines pages de *En Allemagne*, les mots revêtent parfois des transparences opalisées, une épithète se nue de rêve, un mot surgit, nimbé d'ombre vaincue, et qu'on n'attendait pas. C'est qu'avant d'être un romancier, Camille Lemonnier est un artiste, un des plus purs artistes de la prose française en ces jours. On connaît ses trésors de rutilances, les opulences de son vocabulaire ; ici il s'est exaspéré parfois comme en tels chapitres de Huysmans, il a des cassures d'antimoine, des reflets qui s'évagent, ou s'irradient en mille aigrettes. D'autres fois, avec des mots simples, d'imprévues parenthèses, il élève loin du terrestre et quotidien personnage mis en scène, pour illuminer je ne sais quelles contrées d'écrasement qu'il explore. Il parle des yeux, les yeux noirs d'une jeune femme : " (des lys noirs, le soir, au coin d'une eau morne). „ Ou bien c'est, dans le cauchemar de Lépervié un polaire paysage qui s'élève et se tasse. Ou encore, en une basse aventure, Lépervié rencontre un obsédant regard : " (En des yeux incolores et diffus de fiévreux, un triste, un bizarrement triste et distant regard, comme monté d'une destinée malheureuse et qui, sur ce visage glabre, aux joues vieillottes et secouées par moments d'une toux, avait la douceur humble d'un reproche ou d'un regret pour un immérité outrage.) „

Il est affligeant de penser qu'un talent de si puissante allure s'exerce sur l'histoire d'un président libidineux. Mais à chaque instant nous sommes emportés loin du pauvre Lépervié dans la région des normes ; ce n'est plus un individu

qui parle, agit et se déshonore, c'est l'éternelle brute humaine en lutte avec son esprit. Ce livre, divisé en courts paragraphes, comme si l'auteur avait voulu se forcer à écarter toute description objective et inutile, ce livre est tout de psychologie et d'une acuité de lame luisante, d'une âcreté révoltée comme un mépris devenu de la pitié. Certes est-il aussi éloigné de la formule naturaliste qu'Émile Verhaeren l'est de Richepin, ou Verlaine de François Coppée!

Peut-être il dénonce comme une hâte de travail, et se trouve forcément inégal par cela même qu'il décèle l'évolution de son auteur. Inégal, mais toujours artiste, toujours fièrement dédaigneux des moyens vulgaires, il évoque par des images, par des hantises, par de soudains détails groupés, d'où naissent des crescendo d'impressions à faire haleter. Je l'ai dit, *pas une seule description* comme les multiplient les naturalistes; mais la création, sur des plants nets et par précises touches, de plusieurs figures humaines. Il y a là une femme, Rakma, une femme à la Rops, enfiévrée, froide pourtant, dévergondée et cruelle, maigre avec toutes les souplesses et ses inflexibles regards de jais; une silhouette tracée de la pointe à l'eau-forte, fière, nerveuse et de membres agiles, impavide parce qu'elle est et sera, méprisante parce qu'elle a été, affolée d'un vieillard pour qu'elle le dévore et grandement belle comme les Sataniques.

Mais j'adore surtout le clair visage de fillette, la si blanche qui mourut lorsqu'elle découvrit la débauche.

"Léger, furtif, agile, un pas, un aimable petit pas ailé (arrête, arrête, enfant!) frôla les tapis de l'escalier, un pas qu'ils ne pouvaient plus entendre et qui montait, se pressait, se rapprochait, une seconde s'immobilisait sur le seuil de la porte restée ouverte. Puis un cri partait, l'effroi

et la douleur d'un cri, un tel cri qu'une âme s'y déchira. Paule, accourue pour surprendre son père à son réveil, tout à coup apercevait (ah! l'horreur de dire cela!), parmi les robes et les linges dévastés, un battement affreux de membres en l'air, comme de bêtes ruées au massacre, une fureur honteuse de chairs nues qui s'étreignaient. Et, toute pâle, épouvantée, elle se rejetait à travers l'escalier, sautant les marches, les deux mains devant elle.... »

Je le répète, en s'écartant de plus en plus du petit clan naturaliste, — d'ailleurs en a-t-il jamais fait partie? — Camille Lemonnier a cherché pour le roman une forme nouvelle. Jamais il n'a montré plus magistral son talent qu'en ce livre, encore inégal; mais en attendant le sûr et complet chef-d'œuvre qu'il annonce, *Le Possédé*, par cette prestigieuse Rakma, par la psychologie disséquant Lépervié d'inexorables mains, par le discret modelé des figures de second plan, par le flot des images, les soudains rêves mornes et les miroitements d'une langue métallique, *Le Possédé* est une œuvre, et de la plus virile force.

Un hasard ami, et je lui en sais gré, m'a donné de montrer aujourd'hui des livres de vraie grandesse. Je ne suis pas, par tempérament, un éternel bénisseur; mais que dire d'une œuvre de génie comme AXËL, que peut-on jargonner de la *Princesse Maleïne* ou des *Poèmes anciens*, à moins qu'on ne s'incline? *Mes Mémoires* (*), par Pierre-M. Olin, en des morceaux de prose d'allure assez diverse, recomposent un moi bizarre, un caractère comme on eût dit autrefois. Je connais

(*) *Mes Mémoires*, par PIERRE-M. OLIN; des presses de *La Wallonie*, Vaillant-Carmanne, à Liège. Dix exemplaires sur Hollande Van Gelder, sous un original et sobre cartonnage anglais.

des poètes qui d'instinct détestent l'auteur de cette biographie; j'en connais d'autres qu'elle requiert, et j'en suis. C'est qu'une surprenante et vivante sincérité d'analyse, amère sous un masque léger d'ironie, une reconstitution subtile de pensées et d'associations d'idées doivent outrager maints désirs de rêveurs, comme elles étonnent et conquièrent la critique d'autres qui rêvent aussi. La critique! Un livre ainsi tiré à dix exemplaires et distribué à de seuls amis semble n'en point vouloir supporter la pédanterie, et il y a dans ce fait un suprême dédain, un joli haussement d'épaules qui s'indique plus nettement encore au long des pages feuilletées. Ce livre est d'un égotisme parfait, et par là il agace en même temps qu'il attire. N'est-ce pas ce que souhaitait son auteur? Un volontaire garçon, soutenu d'orgueil et qui s'isole dans un mépris peut-être trop facile, un étrange esprit desséché pour toutes choses, hormis l'art, un paradoxal et mouvant esprit s'y dévoile en liberté. Livre *en apparence* peu cohérent, il vaut par une originalité là toute vive, une originalité comme je n'en connais guère; il déconcerte par de brusques sursauts dans l'intellect, il est cruel, n'a jamais " le cœur sur la main „ et s'en défend comme d'une quasi turpitude; très artificiel à dessein, il chasse la camaraderie par un bref sourire voisin du pôle, et, comme dans ces grottes cachées et froides les scintillantes stalactites, en son exil d'ermite seigneurial il s'ouvre tout entier pour l'ami qui serait l'Ami, en laissant voir un impérial trésor d'amour, des fiertés aux doigts caressants, toutes les joies ingénues.

Mes Mémoires, mais pas une autobiographie au sens ordinaire du mot, sauf l'indéfinissable de nous-même, les souvenirs transmués en notre œuvre et les désirs des heures secrètes, qui, malgré nous ou consciemment, infiltreront

toujours leur sève dans nos plus inconnues forêts. L'histoire est brève : Il fut jadis un cœur comme les autres, il vibra pour être déçu ; comme il s'était replié sur lui-même, encore blessé de passions vaines, l'art soudain lui apparut formidable, et des philosophies. Il reconnut son grave Pêché d'avoir laissé jaillir vers de folles apparences la toute puissance de l'Être en soi-même et pour soi-même ; il reconnut le royaume sans bornes du moi qui ne s'éperd, et se nia d'un seul geste l'existence objective des choses. Alors ce fut son regard sceptique et l'ironie comme expérimentale et mathématicienne pour s'amuser du paradoxe selon les figures entrevues. Jusqu'à ce qu'un jour une Faiblesse l'assombrit ; il songea longuement à toutes grandeurs qu'il eût peut-être fait surgir si son orgueil y avait consenti, et soudain se trouva très seul.

A part la conclusion qui volontairement déchoit vers une passagère lâcheté si humaine, cette philosophie pourrait se symboliser par *la spirale*, dont l'idée a depuis longtemps séduit ma réflexion. C'est la spirale au centre asymptote, qui se déroule et se déroule indéfiniment, élargissant ses ellipses mouvantes pour chercher la raison objective qu'elle n'atteindra jamais ; et c'est l'âme-spirale qui sur elle-même s'enroule, vertigineusement toujours se rapprochée du centre subjectif qu'elle n'atteindra jamais (*).

(*) En son remarquable livre, *le Problème*, le docteur Antoine Cros vient de longuement développer cette hypothèse, conclusion de ses beaux travaux philosophiques. Voici du chapitre lapidaire, un fragment : « l'organe essentiel de l'âme en son domaine atomique peut être représenté par une courbe, soit une spirale logarithmique non tracée sur un plan, mais se développant dans l'espace en hélice elliptique, le cercle, cas particulier de l'ellipse, étant rarement réalisé. Une telle courbe

Il est vrai, le *moi* semble n'être encore qu'un postulat; le raisonnement n'a pu jusqu'ici me prouver son existence comme entité absolue, et n'est-ce point que le centre de la spirale ne sera jamais atteint? Je n'en ai point la connaissance directe, et il ne se révèle que par ses phénomènes, les idées. J'en obtiens la notion en abstrayant d'une collection d'idées tout ce qu'elles renferment de dissemblable, et alors le *moi* s'illumine à mes yeux comme la *synthèse des idées*. Mais si, plus tard, je fais une deuxième synthèse, ce produit ne sera pas égal au précédent, si même les résultats ne sont contradictoires. Je ne puis donc concevoir le *moi* que comme une quantité relative et variable, bien qu'une sorte d'instinct paralogique m'en impose la foi. L'homme *cherche* à prendre conscience dans la femme, comme l'être dans le paysage, en y percevant le creux modelé qu'y fouilla son relief; de même un scel armorial apparaît par la cire exprimant le blason qu'il frappa, et la musique se révèle en sculptant du silence. L'homme se cherche dans l'amour, et n'est-ce pas pour cela que nous désirons la Jeune Fille en l'entourant de vagues liturgies? — comme on veut une *limpidité* de glace et la passivité d'une eau qui ne peut fuir, domptée par le cadre d'or ou d'ébène. Pierre-M. Olin a probablement dirigé sa

s'enroule vers un centre asymptote, en vertu de la loi de sa construction, elle tend perpétuellement vers l'infiniment petit absolu, elle peut élargir ses volutes indéfiniment dans le sens divergent, c'est-à-dire vers l'infiniment grand de l'espace. »

Dire mon respect pour l'œuvre de M. Cros, ce n'est pas m'engager à admettre toutes ses idées; par exemple le chapitre sur la *réalité du monde physique*, et, page 233, cette phrase d'ailleurs atténuée ensuite : « l'observation et l'expérience... sont la source de *toutes* nos connaissances. »

réflexion dans ce sens, et c'est ce qui explique la conclusion de son petit livre.

Quant à la forme, le livre d'Olin est imparfait. Les amis ont droit à une brutale franchise; eh bien la phrase parfois s'embarrasse, trop bourrée de traîtresses incidentes qui rompent le rythme. Si Pierre Olin publie un jour *Mes Mémoires* en une édition moins strictement privée, il fera bien de supprimer aussi les chapitres sur le droit et la critique, inutiles c'est-à-dire nuisibles. Mais qu'il ne change pas une ligne à ses confessions sceptiques, et surtout qu'il ne touche pas à ces pages : le *Sceau du passé* et *Finis*, car, par l'idée profonde et la si noble forme, elles réalisent le Beau dans toute sa pureté.

* * *

Dédiés au Poète et seigneur José Maria de Hérédia, voici les *Paeans* et les *Thrènes* (*) de Ferdinand Hérolé. N'y voyez point, de grâce, une œuvre trop posthume du compositeur de Zampa, mais de solides vers parnassiens sur des sujets antiques. Je suis très loin d'admettre l'esthétique parnassienne, mais l'école eut sa raison d'être puisqu'elle fut. Et, lorsqu'on relit tel poème de Leconte de Lisle, tel sonnet de Hérédia où vibrent les soleils, on ne peut s'empêcher d'admirer malgré tout. M. Ferdinand Hérolé s'inspire surtout de Leconte de Lisle; disons-le, il a même subi son influence. Depuis, rénovant sa technique, il a résolument adopté le vers libre, ou, comme le dit Hérédia lui-même, les *vers polymorphes*. Mais, dans ces hymnes de victoire ou de larmes, en cette poésie entièrement objective, il avait su

(*) *Les Paeans et les Thrènes*, par Ferdinand HÉROLÉ; Paris, Lemerre.

modeler et sculpter des formes, saisir des gestes, décrire des paysages de clarté. Je ne saisis point l'idée d'ensemble de ce livre, s'il en a une, mais les divers motifs s'apparient bien comme des barques cinglant vers le même horizon, et l'unité existe au moins dans le lieu et dans les personnages : les héros et les dieux de la Grèce. M. Hérold, qui songe maintenant à des saintes et à des fées du moyen âge, est déjà bien loin de son livre; mais il reverra sans doute longtemps avec plaisir plusieurs morceaux de son recueil, et, par exemple, ce sonnet :

LE JEUNE DIEU.

Avec l'éclat pourpré d'un temple pour décor,
Le Vainqueur radieux, le Prince jeune et brave,
Qui traîne un long troupeau de reines comme esclave,
S'évivre de l'encens qui brûle aux vases d'or.

Sur son large cimier, où Nikè prend l'essor,
Semble planer la Muse héroïque qui grave
Son nom immaculé sur l'airain et la lavè,
Pour qu'il survive aux noms d'Héraclès et d'Hector.

Le front soumis, et prosternés devant le trône,
Hellènes, Syriens, Mèdes quêtent l'aumône
D'un sourire indulgent ou d'un regard distrait.

Et plein d'ardeurs pour de nouvelles aventures,
En son orgueil splendide et que nul ne vaincrait,
Le puissant fils de Zeus rêve aux gloires futures.

*
* *

Plus encore que les vers de Ferdinand Hérold, *la Néva* (*) de M. Dumur est un ensemble de descriptions. C'est dire que

(*) *La Néva*, par Louis DUMUR, à Saint-Petersbourg. A Paris, chez Savine.

M. Dumur ne se rattache nullement aux tendances actuelles. S'il innove, c'est dans la forme : Son vers est basé sur le rythme, comme les vers de l'antiquité. C'était une excellente idée, la mesure n'étant pas, en soi, un principe musical, — le mot *principe* ici dans le sens étymologique. Malheureusement, en s'appuyant sur les toniques, il a construit un vers très monotone parce qu'il se déploie presque toujours sur un invariable dessin, les pieds étant régulièrement disposés. Il eût mieux valu s'inspirer directement de la Grèce, se rappeler que le vers à peu près régulier, le vers héroïque, était accompagné par le monochorde ou la lyre, que Sapho maniait l'heptachorde et que tous les lyriques étaient des musiciens. Or, c'est en ces lyriques, Pindare par exemple, que la musique s'unit le plus intimement aux rythmes; si M. Dumur (et je ne trouve pas d'autre raison à ses remaniements) avait voulu se rapprocher de la musique, il aurait pu mieux faire en adoptant les rythmes libres des lyriques, avec un accompagnement de musique formant l'harmonie. Ou encore, comme quelques-uns nous le tentons, faire entrer rythmes et harmonie dans la composition du vers lui-même ainsi rendu complet. D'ailleurs je n'attache pas plus d'importance qu'il ne sied à ces discussions de forme, et je n'y eusse fait allusion si la Néva ne se présentait avec les caractères d'un manifeste. Enfin j'accorderai volontiers que si le livre de M. Dumur manque souvent de fermeté dans le dessin et de puissance dans la couleur, il contient au moins des descriptions scintillantes; de plus, il faut signaler l'innovation, car elle montre en son auteur un artiste qui veut chercher.

*
* *

Il m'est difficile d'être impartial pour le *Meilleur Devenir* et le *Geste ingénu* (*), M. René Ghil m'ayant exclu jadis des *Écrits pour l'Art*, en même temps que MM. Delaroche et Saint-Paul, apparemment parce que nous ne partageons pas ses idées. Je prie ceux qui me liront de ne pas l'oublier, en même temps que je me mets en garde contre moi-même.

Peu de poètes furent aussi bien doués que M. René Ghil, et celui qui écrivit la première édition du *Traité du verbe* était certes un artiste. Une conception claire de la musique, des images aux tons rares, une langue charmante auraient dû faire de M. René Ghil un écrivain de haute valeur. Mains vers de lui sont du reste adorables : les deux " *air pastoral* ", des fragments du premier *Geste ingénu* et, de ci de là, en la plupart de ses poèmes, des évocations exquises. Mais depuis, M. René Ghil s'est desséché à force de vouloir échafauder des théories et de les réaliser aussi; puis il a obéi à des influences étrangères : de la sociologie, que sais-je, enfin il a perdu un temps précieux à imprimer des choses désagréables ou des injures gratuites contre celui qu'il avait appelé son maître, et contre divers poètes modernes. Le Darwinisme surtout, et le positivisme (avec la philosophie de Hegel que M. Ghil espère rénover) en formant dans ce cerveau un hâtif mélange, induisirent M. Ghil en des erreurs bien graves pour un poète. Ainsi fut conçu le *Meilleur Devenir*, poème didactique comme le dit son auteur lui-même, où, en cherchant à décrire les phases du transformisme, M. René Ghil n'aboutit qu'à une suite de descriptions presque toujours puériles, en ne

(*) Le *Meilleur Devenir* et le *Geste ingénu*, un volume par René Ghil, chez l'auteur, à Melle, 2 francs.

gardant de sa primitive musique qu'un souvenir d'harmonie vague. Quelques parties, d'abord publiées, purent sembler intéressantes et faire espérer de belles pages, lorsqu'on les considérait comme un brouillon; mais loin de magnifier ses projets, M. René Ghil les a rapetissés par l'expression. Le *Meilleur Devenir* n'est pas de la science pour les savants, et il n'est pas plus de la poésie pour les poètes qu'il n'est de la musique pour les musiciens. J'en excepte M. Thebault, qui doit être un charmant garçon.

S'il n'avait publié que le *Meilleur Devenir*, je n'aurais pas ici parlé de M. Ghil. Mais le *Geste ingénu* est d'une autre valeur. A vrai dire, il n'y demeure pas plus de dix vers de la première édition, mais M. Ghil y a fait entrer, en les agençant assez bien, le second *Air pastoral*, des fragments de l'*Air nuptial*, etc. L'*air pastoral*, malheureusement amputé, est toujours un poème de grand charme, comme telles parties ingénues de ce second livre, où passent des visions de jeunes filles et d'adolescents radieux. Malheureusement, tout se gâte à chaque page par des mots terribles venus des préoccupations sociales de l'auteur, par des considérations pathologiques sur la fonction d'amour, par des allusions à son rôle dans un Etat bien ordonné, etc.

C'est ce qui a fait commettre à M. René Ghil, dans le *Geste ingénu*, à côté de visions adorables comme celle-ci :

Eaux d'ingénuités sans rives aux légendes

des vers comme les suivants :

Quelqu'ensepulturement d'époux vertueux
Qui, mêlés, eurent part à l'œuvre pour le Mieux.

ou d'autres, à la fin, lorsque des amants angéliques s'enlacent, en songeant à *punctuellement* accomplir leur devoir envers la Société. Evidemment, c'est pour le mieux.

Quant à l'obscurité si souvent reprochée à M. Ghil, il faut bien admettre une fois pour toutes qu'elle n'est pas si épaisse. En ces deux derniers livres, une clarté plus sensible s'est faite, et si l'on ne comprend pas, c'est parce qu'on ne le veut point. Mais, depuis l'été dernier, M. Ghil s'est encombré l'esprit de théories encore peu cohérentes, qui se meuvent en lourde foule pour écraser le Poète de jadis. Je ne puis admettre chez M. Ghil les tendances soi-disant modernes qui lui font regarder le poète comme un fonctionnaire désormais rétribué par l'Etat à charge de célébrer le culte dans le temple communiste. Sans dire même ce qu'a de peu réel une philosophie expérimentale basée sur l'universel amour, — la lutte pour l'existence restant en somme une hypothèse mieux appuyée — je ne saurais comprendre le sacerdotal poète imaginé par l'auteur du *Meilleur Devenir*. J'ai beau me représenter le Trocadéro, par exemple, transformé en un pyramidal escalier baigné de soleil ou lavé par l'ondée, et au sommet, face à face avec la tour Eiffel qu'il dominerait, un poète évolutionniste officiant pour le Peuple; non je ne réussis à y voir qu'une cérémonie grotesque dont riraient même les inventeurs de la déesse Raison. Et quel plus large décor choisir ?

En se décrétant *poète utile* (il y a quelques mois), M. Ghil a proclamé tels ses amis des *Ecrits pour l'Art*, en même temps qu'il déniait toute dynamique sociale aux poètes étrangers. C'est parfait, et nous avons le plus beau lot. Mais Verhaeren s'est retiré, d'autres étaient exclus, et la rédaction des *Ecrits* s'est complétée par des recrues. C'est ainsi que MM. Gaud, Renaud, André, etc., peut-être nuisibles jusqu'à l'été dernier, sont devenus soudain considérablement utiles, — disons indispensables. J'en sais aussi qui sont utiles bien malgré eux, et le meilleur Poète des *Ecrits* ne me contredira point.

Du reste, je ne voudrais pas avoir l'air de railler M. Ghil pour le plaisir de faire des plaisanteries; ce rôle est trop facile. Non, si l'on sourit à l'énoncé de telles idées, c'est avec amertume. M. René Ghil eut un très fier talent, et sans doute le possède-t-il encore. Mais il est attristant de penser qu'il le cache, qu'il gâte et amenuise ses beaux désirs d'autrefois, qu'il avilit une pierrerie en la jetant au peuple.

N'amointrissons pas le poète, et laissons l'art vivre isolé de sa pure vie lumineuse; on l'abaisse en lui donnant un rôle social, et l'instaurer de force dans la Foule et pour la Foule qu'il dédaigne, c'est ne point concevoir sa grandesse d'éternel exilé.

ALBERT MOCKEL.

Je dois signaler dans la *Revue des Sciences et des Arts* de Liège (nos 2, 3 et 4), une remarquable étude du docteur Jorissenne. Avec une impartialité rare et une compétence scientifique qui fait souvent défaut aux poètes, l'auteur analyse aux points de vue de l'acoustique et de l'art, les théories de la musique des vers; j'ai surtout à me louer de la courtoisie parfaite — et même plus que cela — dont fait preuve M. Jorissenne, lorsqu'il discute quelques articles éparpillés dans les revues; et, en le remerciant ici, je crois pouvoir affirmer qu'à part la question des vers inégaux et rythmiques, nous sommes à peu près d'accord.

Il faut lire aussi l'étude consacrée par M. Fréson au créateur du drame lyrique, Richard Wagner. Pages publiées dans la *Revue de Belgique* et réunies en un volume avec additions et corrections. M. J. Fréson adresse son livre aux profanes, — par modestie évidemment, — et voudrait convertir quelques incrédules. Ce serait une œuvre bien inutile que

celle-là ! Mais M. J. Fréson a fait beaucoup mieux, et les artistes liront avec grand plaisir ces lignes enthousiastes d'un musicien instruit, comme ils applaudiront aux coups de fêrule distribués çà et là aux mondains par cet homme du monde qui comprend le théâtre et *sait* admirer Parsifal.

ALB. M.

PETITE CHRONIQUE.

M. HENRI DE RÉGNIER a bien voulu accepter la direction de LA WALLONIE à Paris. Nous l'en remercions ici et prions nos collaborateurs français de s'adresser désormais directement à lui (6, rue Boccador).

* *

La Wallonie a perdu un ami et un poète de très noble talent en la personne d'Ephraïm Mikhaël, enlevé par la phthisie à l'âge de 25 ans.

Si nous n'avons pas jusqu'ici exprimé notre fraternelle tristesse, c'est que Stuart Merrill, rendu oublieux par des voyages divers, s'était chargé de l'annoncer pour nous tous.

* *

Aux entretiens politiques et littéraires. — *La Wallonie*, qui jamais n'a songé aux petites choses de la politique, n'a pas à s'occuper des faciles infamies commises par quelques touristes prussiens en terre belgeoise. D'ailleurs, nous ne sommes point "belges", et c'est à la *Jeune Belgique* de protester, si elle le veut. Wallons, Liégeois, nous sommes Français de race à plus juste titre que les Normands ou les Méridionaux.

Remontons au déluge : Français au temps de Pépin de

Herstal, de Charles Martel et de Charlemagne, ces Liégeois; indépendants depuis l'orée du moyen âge; massacrés par les ducs de Bourgogne pour avoir soutenu la France; nous qui nous étions unis librement aux Français en 1789 et fûmes donnés ensuite malgré nous aux Bataves, devons-nous le rappeler constamment à nos meilleurs amis, pour qu'ils nous considèrent comme leurs?

Bien heureux encore lorsqu'on ne fait pas, du Wallon Roland de Lattre, l'Italien Orlando Lasso; de Rogier Pastur, Rogier van der Weyden; de Patinir, de Lombart, etc., des peintres *flamands*!

Et à ce propos, peut-être conviendrait-il d'insinuer que Franck est Liégeois comme Grétry, Félicien Rops un pur Wallon, et qu'enfin Liège n'est pas " une des plus jolies villes de *Flandre* „, malgré l'opinion si autorisée de Walter Scott et peut-être de Victor Hugo!

* * *

Pour ceux qui aiment trop à faire des rapprochements: Du poème *Aénor*, que notre ami Achille Delaroche publiera bientôt en entier dans *La Wallonie*, avaient paru en 1888 deux fragments, remaniés depuis, mais qui dès cette date portaient le titre définitif.

M. Delaroche n'est donc point suspect de s'être inspiré d'un livre récent, malgré la quasi similitude de titres.

* * *

Lire dans les *Entretiens politiques et littéraires* les articles de Griffin, Adam, de Régnier. De ce dernier, dans le n° de juillet, une merveilleuse étude sur l'*Eau* des fontaines et des parcs en les villes; de Bernard Lazare, une large et grandiose évocation de foules israélites autour du veau d'or.

* * *

Dénonçons aux confrères de Bruxelles, M. Albert Girault, qui, *la Plume* nous l'apprend, a récité, le 24 mai, des vers d'un M. Haraucourt, et l'*Hymne de la guerre* de Jules Canton, le régénérateur de la poésie lamartinienne.

* * *

Vient de paraître chez Bailly, 11, chaussée d'Antin, Paris, la réginale conférence de Stéphane Mallarmé sur Villiers de l'Isle-Adam; prix : cinq francs; — à cinquante exemplaires.

Cette œuvre fut analysée dans la *Wallonie* de février 1890. A bientôt la critique du dernier livre de Goffin, *Maxime*, dont le projet et quelques fragments parurent en 1887 dans la *Wallonie*, sous ce titre : *une Conclusion altièrre*.

Paraîtront bientôt :

Le Pèlerin passionné, par Jean Moréas; *les Fastes*, par Stuart Merrill; *les Poésies complètes* de Ephraïm Mikhaël; *l'Au delà*, de Jules Bois; *les Pétales de Nacre*, d'Albert Saint-Paul, livre de vers qui sera donné en *la Wallonie*; *Aénor*, d'Achille Delaroche, qui sera publié par *la Wallonie*; *le Miroir des Légendes*, contes en prose, par Bernard Lazare; *la Gloire du Verbe*, poèmes par Pierre Quillard; *Fleurs de bonne volonté*, œuvre posthume de Jules Laforgue. On souscrit chez Ed. Dujardin, 11, rue Lepelletier, Paris, 25 francs; *le Livre*, par Camille Lemonnier, roman-étude sur les plus récentes écoles littéraires; *Chantefable un peu naïve*, par A*, livre de vers avec introduction et épilogue en prose, et prélude musical; enfin, Vielé-Griffin travaille à deux drames dont nous attendons merveille.

* * *

La Wallonie consacrera, à plusieurs reprises, un n° entier, ou un demi-n° au moins, à l'un de ses collaborateurs. Voici,

pour la France, les noms de quelques-uns de ces poètes : Adolphe Retté, en août; puis viendront — cette liste n'est pas dressée par ordre de dates — Henri de Régnier, Jean Moréas, F. Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Albert Saint-Paul, Achille Delaroche, Pierre Quillard, Jules Bois, etc.

* * *

Un unanime besoin de s'incliner en face de l'art, et la pensée qu'honorer l'auteur des *Lèvres closes*, c'était bien rendre hommage à un Poète, à la pureté du Poète, à la Poésie; cela, et le respect qu'impose toujours un caractère de noblesse, réunissait le 22 juillet un groupe nombreux de gens de lettres et de poètes acclamant Léon Dierx. Car Léon Dierx vient d'être décoré de la Légion d'honneur; le Gouvernement a fini par découvrir le talent de premier ordre de celui que nous aimons, et, chose bizarre, c'est vraiment comme poète et non comme fonctionnaire qu'il a été paré du ruban rouge.

Au banquet du 22 juillet, on blâmait vivement l'absence de Leconte de Lisle, excusé peut-être par des cheveux blancs, et celle plus étrange encore de Sully-Prudhomme et de François Coppée. Mais on sait quelles barrières séparent les académiciens des poètes, et qui donc a vraiment regretté Coppée?

En revanche, bien que ce banquet offert à un Poète eût été organisé par des journalistes, Stéphane Mallarmé, José Maria de Hérédia, Catulle Mendès, des savants comme le docteur Ant. Cros, avaient voulu fêter Léon Dierx. Après eux de gros messieurs de la presse. Et ce fut bon aussi, et réconfortant pour nous, d'entendre Armand Silvestre saluer le Poète, en avouant combien son art et sa noblesse étaient pour d'autres, sombrés dans le journalisme, une leçon et un juste reproche.

Il y avait à l'un des bouts un petit groupe compact que Hérédia désignait à Mallarmé d'un sourire : Bernard Lazare, Albert Saint-Paul, Pierre Quillard, F. Hérold, André Fortainas et d'autres, et ce m'est un chaud souvenir, les applaudissements de ces jeunes artistes montant vers l'artiste si pur, — comme je me rappellerai le front de clarté, l'œil si limpide de Léon Dierx, avec la vision du Poète nous distribuant des roses.

A. M.

* *

Sommaire de la Pléiade (15 juillet).

Remembrance, Gontran Delrez; *l'Aube du cœur*, Camille Lejeune. *Oraison*, par Albert Arnay, où une rime douteuse, mais ce très beau vers :

Et le baiser de l'aube aux lèvres de l'eau.

Rythmes en prose, par Petit de Sandrau; *Vers*, par Henri Pauthier, d'une forme imparfaite, mais non sans originalité; *Poésies orientales* traduites par C. Huart; *Vers*, par A. Jenart; *Sonnets*, par F. Roussel; *Livres*, *Echos*.

* *

Les Fleureurs; le drame de Charles Van Lerberghe (publié par *la Wallonie*, janvier 1889), va paraître chez Lacomblez, à Bruxelles; prix un franc; 25 exemplaires sur hollandaise, à 2 francs. C'est une bonne fortune pour tous ceux qui n'avaient pu lire dans *la Wallonie* cette œuvre originale et forte, et Ch. Van Lerberghe a droit à des remerciements.

* *

Signalons dans le dernier n° de la *Jeune Belgique* un admirable poème en vers et en prose : *l'Eau promise*, d'un ami qui n'a pas voulu signer.



Dernières Publications des Collaborateurs de la WALLONIE

- ACHILLE DELAROCHE . . . *Aenor* (à paraître prochainement).
- CAMILLE LEMONNIER . . . *Le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE. *Les Flaireurs* (hors commerce).
- MAURICE MAETERLINCK . . *Serres chaudes.*
La Princesse Maleine.
Les Aveugles (à paraître prochainement).
L'Intruse (à paraître prochainement).
- ALBERT MOCKEL *Chantefable un peu naïve* (à paraître prochainement).
- GABRIEL MOUREY *Crépuscules d'Ames.*
- STÉPHANE MALLARMÉ . . . *Poèmes d'Edgar Poë.*
Villiers de l'Isle Adam.
Pages (à paraître prochainement).
- PIERRE-M. OLIN *Mes Mémoires* (hors concours).
- HENRI DE REGNIER *Épisodes.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ALBERT SAINT-PAUL *Scènes de Bal.*
Pétales de Nacre (à paraître prochainement).
- ADOLPHE RETTÉ. *Cloches en la Nuit.*
- ÉMILE VERHAEREN. *Les Soirs.*
Les Débâcles.
Les Flambeaux Noirs (à paraître prochainement).
-

5^e ANNÉE, Nos 6 et 7

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : MM. ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Adresser toutes les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE

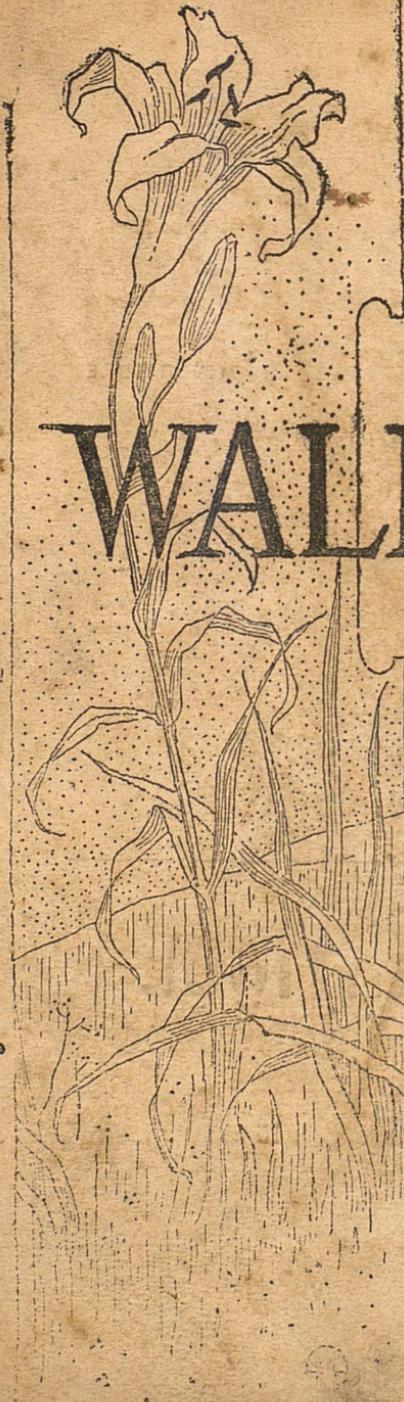
Stéphane Mallarmé	. Ballets
Jean Moréas Le Trophée.
»	Galatée.
»	Chanson.
»	Élégie première.
»	Élégie deuxième.
»	Églogue à Æmilius.
Pierre-M. Olin Les Petits Enfants, II.
Henri de Régner Odelettes.
A* Sous les Yeux.
»	Le Vain Sourire.
S. Ml. Impressions d'Artiste.
Achille Delaroche Vers.
Grégoire Le Roy Laisse tomber les roses.
Alb. M. Chronique littéraire.

Petite Chronique.

Ce numéro 1 franc.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.

Numéro consacré à M. Adolphe Retté.



LA

WALLONIE

Minime

Août 1890.

128

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

MERCURE DE FRANCE

MENSUEL

15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain

Un an, 5 fr.; Union postale, 6 fr.

ART & CRITIQUE

Revue hebdomadaire des Lettres et des Arts

Paris, 7, Rue des Canettes

Paris, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.



UN PROLOGUE.

A STUART MERRILL.

Un désir oublié qui pourtant veut renaître...
Dédicace du Premier Faust.

I.

L'AVENTURIER.



QUELLE aube véhémence a chassé l'ombre froide :
Voici se nuer d'or les cimes dépouillées
Où s'attristait hier un chœur de Destinées —
Quelle aube véhémence a chassé l'ombre froide?

Le palais dévalait au pied de la montagne,
Nul écho n'accueillait l'exil des voix antiques,
Des fantômes blafards flottaient sous les portiques —
Le palais s'écroulait au pied de la montagne.

Ce désert, ce silence et ces heures muettes
— Telles des vieilles lasses d'avoir trop vécu —
Le lierre conquérant du parvis jusqu'au faite,
Le flambeau qui s'éteint d'un culte méconnu —
O silence, ô désert, ô ces heures muettes!...

Mais écoutez : tout vibre en l'aube véhémence,
Voici se nuer d'or les cîmes dépouillées;
Où s'attristait hier un chœur de Destinées
Un dieu naît fraternel qui rayonne et qui chante.

Geste fauve envolé sur l'Orient prochain
Sa chevelure en feu se déroule et sa main
M'appelle à conquérir des terres inconnues.

Je vous retrouve enfin doux prestiges niés,
O vierge Illusion que l'on disait perdue,
Evangile là-bas! —

tu m'invites — j'irai.

II.

LE CHŒUR.

Tant de rêves penchés sur cette âme fuyante :
C'est une eau pailletée ondoyant vers la nuit,
Qu'en sera-t-il? —

LE CORYPHÉE.

la mort et la cendre sanglante
D'un astre qui défaille à l'horizon terni.

LE CHŒUR.

J'ai bien peur de la Nuit en cette âme fuyante!

L'AVENTURIER.

Au balancer très lent de barques radieuses
Je descendrai le fleuve ombré d'orme et d'yeuse.

LE CORYPHÉE.

Chercher au loin, si vainement, ta route étrange!
Reste encore et t'endors en nos gramens fleuris.

LE CHŒUR.

Ces enfants, groupez-les autour de son logis,
Chantez pour retenir et gardez qu'on déränge
Le divin vagabond sur le seuil accroupi.

LE CORYPHÉE.

Quelqu'un vint avec lui qui n'est pas son bon ange.

L'AVENTURIER.

Ah! la ville étrangère et l'étrange pays
Que me sont tes rumeurs, ô foule meurtrière,
Ne sais-je pas ton masque et que le rire ment
Dont le dard, autrefois, a lésé ma misère?
Vois-tu pas : j'ai sur moi, baptismal talisman,
Une clarté ravie aux lumières Premières....

Laissez donc, je sais trop la chanson coutumière.

LE CORYPHÉE.

O palais qu'ont pleuré l'insomnie et l'absence,
Salles où s'étiolé un blanc songe d'antan,
Il outrage votre âme et la voue au silence.

L'AVENTURIER.

Je suis le VOYAGEUR dans l'espace et le temps.

LE CHŒUR.

Non, reste : le rêve puéril recommence
 Et voudrait s'attarder aux rythmes de nos danses —
 Puis ta route là-bas est si sombre pourtant !

L'AVENTURIER.

Rendormez-vous factice éveil de rêves décevants :
 Mon cœur est vers vos cris ô clairons d'aventure.

LE CHŒUR.

Voici nos bois profonds et leurs fraîches feuillures,
 Nos grands bois endormeurs où des sources câlines
 Et les brises d'été marient en longs murmures
 Les cuivres chaleureux aux flûtes cristallines :
 Ils sont tiens et tes pas y guideront nos pas.

L'AVENTURIER.

Le port est au Levant que m'indique mon frère
 Qui marche dans mon ombre et me parle tout bas.

LE CHŒUR.

La verveine et l'œillet parfument nos parterres
 Et le jasmin nos murs, et tu les cueilleras.

L'AVENTURIER.

Mon frère dit des mots scintillants de mystère
 — Ah ! fols d'être sages, vous ne comprenez pas —
 Il dit : “ Nos vieux héros te hèlent sur le môle
 Et montrent le vaisseau par le flux caressé,
 Leur vaste pavillon claqué dans les huniers,

Et ce sera bientôt — envolée vers quels pôles! —
La chimère Absolue, effroi des mariniers.
Viens, nos dieux sont vivants, tu verras les Thulés
Ainsi splendeurs lactées surgir des brumes pâles
Et s'élançer des flots les Atlantides d'or. „

Séniles chuchoteurs de sentences banales,
Vous qui peinez courbés parmi vos maigres flores,
Vous, plaignant ma démence — aveugles, regardez :
Les aïeux ont largué les amarres dernières
Et, prélude magique aux féeries espérées,
Une aube triomphale illumine la mer.

LE CHEUR.

Ironique mirage et mensonges d'Ailleurs,
Horizons crus rougir en collines pamprées!....
Tu souffriras l'écueil, la détresse et l'horreur
De heurter de ta proue des grèves désolées.

LE CORYPHÉE.

Et, pour avoir ouvert leur froide sépulture,
Tu reviendras sans le secret de tes dieux morts.

L'AVENTURIER.

O frissons d'infini, ô départs en l'aurore,
Le vent frais du matin chante dans les voilures! —
Et vogueuse et joyeuse et sœur des vagues bleues,
Mon âme est éperdue d'un vertige de dieux.





THULÉ-DES-BRUMES (*).

L fait bien calme cette nuit! — Enseveli sous les frondaisons annelées de tes cheveux, ivre un peu de tes lèvres et de fatigue, j'écoute bruire autour de nous l'ombre moite qui sent bon le lilas et l'iris. Si mes mains reconnaissantes s'en vont encore vers toi, mes yeux anormaux s'éjouissent d'une danse de lucioles sur la tenture où des ramages extravaguent.

Quelle pensée — mystère pour moi-même — te crée maintenant l'Impavide que sacrent l'âme soupirée des fleurs cueillies hier et déjà mourantes, les baisers frôleurs d'Existences furtives éparses en la bizarrerie de cette chambre vieille et tel regard de Nord et d'Autrefois diffus dans l'eau nocturne de la glace? Quel fard irréel givre ta joue? Et pourquoi les lucioles s'empressent-elles butiner la langueur orangée de tes prunelles? Entends-tu, la pendule palpite

(*) *Thulé des Brumes, Crépuscule du soir, Noctambulisme* se constituent de variations d'après des thèmes fournis par le haschich; de là, certaines déviations, certaines sautes brusques d'idées et ces poèmes édifiés sur un mot — fortuitement prononcé — ces déformations d'objets heurtés par une vision exaspérée, cette hypertrophie du *moi*, effets bien connus des haschichins et que l'on s'est efforcé ici de rendre aussi *approximativement* que faire se pouvait.

comme un cœur.... O grand calme odorant, sombre sérénité que ponctuent des feux errants : n'est-ce l'espace introublé où s'élaborent les mondes de la fable, ces paraboles, vertiges glacés d'argents stellaires, comètes vagabondes parmi des semences d'astres, langes de ténèbres que zèbrent de brusques phosphores, paresseuses fumées émiant des pollens mythiques et ces spires de blancheur en harmonies pâlement lumineuses qui pleurent selon des rythmes éoliens.....

* * *

La chambre s'enfonce lentement, d'un mouvement doux ; soudain, s'étale un violet profond essaimant des gemmes issues de girandoles parfumées et dont la chute s'arrête pour allumer les cristaux de frêles stalactites.

Un jour nouveau paraît ; les secondes sont des heures... c'est Autre-Part, ainsi que l'affirment des chœurs épiciènes improvisant sur un thème d'hier — ou de demain ; et, peut-être, n'est-ce nulle part, sauf en nous-mêmes l'Inconnu très loin qui se dresse sous des arceaux, sonores par le tumulte des lames batailleuses d'une proche marée montante.

Le rideau s'est levé. Je te suppose la gentille fée en attente là-bas, au seuil de plusieurs palais étagés et rosement marmoréens, parmi des territoires bleuissants que cernent des squammes micacées....

* * *

Écoute : Il est une Ile si perdue au fond de la mer boréale qu'il faut être *nous* pour la connaître. La proue de nul navire n'a violé son unique plage ; Vierge fière que drape une tunique en genêts d'or, en sapins gémissants, nimbée d'après-midi aux tièdes caresses d'un soleil sobre, ceinturée de ses falaises nacreuses où les cavalcades cabrées des flots s'encolèrent de

brandir en vain et en vain des étendards d'algues, légendaire enfin et nostalgique aux bons poètes, elle est Thulé-des-Brumes.

Parsifal y adore le Saint-Graal; James le Mélancolique prend à témoin de sa rancœur les arbres de la forêt des Ardennes et moque le cor d'Obéron implorant Titania fuyeuse; Ligeia enseigne la métaphysique à l'étudiant Nathanaël; accoudée à un balustre que du lierre enguirlande, Mélusine effeuille des camélias dont Astolphe, descendu de son hippogriffe, recueille dévotement les pétales; Sylvie avec Aurélia s'asseyent à la Table-Ronde pour mieux ouïr un oracle de l'enchanteur Merlin; et Pierrot ingénu médite une pagode cosmique où logerait la Lune. Même, l'Oiseau couleur du temps flûte des choses très fines dans les branches; Caliban, s'il ne ronfle et rêve d'outres pleines, fait danser Atta Troll; et Peter Schlemil a retrouvé son ombre...

Ah! tu le sais comme moi, c'est bien là notre Ile. Tu te rappelles: tant de rêveries perdues sous les colonnades sifflantes des sapins aux senteurs robustes, tant d'errances en l'or onduleux des genêts! Le soleil faible baisait sans l'offenser la soie ambrée de ton épiderme, et tes yeux — divins jardins changeants — défiaient les vagues pareilles de la mer lamentante — et puis grandissaient, grandissaient et signifiaient cet Océan, mon Esprit où s'engloutissent tes orgueils. Tu étais la reine, j'étais le roi; afin de me plaire, tu chantais le poème de la *Feuille du Saule* ou le lai de la *Belle qui cassa son miroir*; et, par le dédale viridant des sentes, nous allions, en une gloire estivale épanouie sur les âges, ô Reine, ô Roi que saluaient les cantilènes susurrées à peine des génies d'après-midi, dans cette Ile heureuse, notre royaume: Thulé-des-Brumes...

* * *

Les girandoles se sont éteintes, les chœurs tus... il fait froid.... Des siècles ont coulé, je m'imagine, car je me sens très vieux depuis tant d'hiers....

Mon Dieu non, c'est la chambre — nullement fatidique — et le lit. Il n'est plus devinable que le blême des draps et ta face sommeillante et ces tentures chimériques, dômes s'écroulant et cette Nuit où je me plais enlacé : les ondes ténébreuses de ta chevelure aromale.

Mais écoute encore : le coq chante ; la campagne s'éveille, s'étire et frissonne ; la rosée tinte à petit bruit dans les herbes.... Et le soleil de Floréal rit en rais d'or à travers les persiennes.





NOCTURNE.

* * *

LA vie effervescente avec des cris farouches
Obsède l'exil noir de ce cœur dévasté,
Un coup, encore un coup et des mots chuchotés —
Et la tentation des lèvres sur ma bouche.

* * *

La vie est là — voix invitantes, mains agrippantes
Et sa marotte et le grésil des grelots fous —
Eprise d'implanter le désir comme un clou
Barbelé dans ce cœur qui tremble et s'épouvante.

* * *

O vastitude où gronde un orgue de grands vents,
La vie a dispersé mes escadres de rêves;
Elle a repris mon cœur et le blesse et l'achève
Du fouet tétu d'un flot qu'elle teinte de sang.

* * *

Rejeter ces fleurs sombres que la vie apporte ?
Eluder le poison de leur réalité ?
Mon cœur a soif enfin de ce vin parfumé —
Mais quel geste effaré d'un qui défend sa porte!...

* * *

J'entends battre la vie comme une lourde horloge :
Au doux passé vainqueur la porte est close en vain,
— O feintise d'un roi détrôné qui déroge! —
Va, tu le sais, mon cœur, tu l'ouvriras demain.

* * *

Qu'importe! c'est la vie: vertiges triomphaux;
Et l'illusion belle allume ses fanaux,
Et mon cœur se mémore éperdu vers vos cils
Chers yeux d'ombre et de ciel où frissonne un avril.

ENVOI.

A la petite Lia.

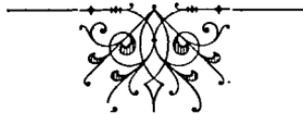
La vie te soit propice, ô mon enfant qui dors
Loin de mon cœur souffrant tant c'était grand' pitié
Tout cet orgueil à faux dont nous avons saigné —
La vie te soit clémente, ô mon enfant qui dors.

Essaims de frelons d'or essorés en étoiles
Mes désirs chanteront autour de ton sommeil —
Mais Demain, c'est l'Isis d'amour que l'on dévoile...

Demain viendra, pareil à nos jours de soleil
Naguère, quand mon cœur gonflé comme une voile
Se mourait sur ton cœur en longs sanglots vermeils.

Ah ! la vie est bonne qui donne cette ivresse :
Demain nous appartient et tu seras l'amante,
Et mes bras caresseurs berceront ta faiblesse.

Dors — et toi Nuit heureuse et vous, nuées errantes,
Souffles qui murmurez sous les ramures frêles
Emportez mes baisers inapaisés vers elle.





CRÉPUSCULE DU SOIR.

UERTAINES fins de journée, la chambre est plus triste encore où règne une âme momentanément sauvée — mais à quel prix ! — des remous bariolés de l'illusion. En elle, d'obscurcs présences qui se font signe, les attitudes indifférentes de Floramyès lasses, un lourd amas penchant d'idées calcinées, des songes que suffoque une atmosphère d'éternel orage qui n'éclatera pas, des rivières sans but, avec l'attente stupide d'un passeur dont la barque pourrie doit couler à fond un de ces jours. Autour, décor fictif et mouvant que révèle la fenêtre large-ouverte, l'exil à peine résigné de hordes mongoles peuplant l'occidentale grisaille de la tenture : ô crins à jamais emmêlés des casques, carquois vides, rouille des sabres, damasquinages quasi-effacés, robes jaunes trouées que tissèrent les loisirs d'obliques femelles laissées à Samarkand ! — mais aussi, parfois, ces regards mal éteints où rugit la férocité d'un Djingis-Khan, et ce rire commémoratif des tours bâties de têtes humaines, et l'écho d'un galop de chevaux tatares à travers un désert qu'aggravait le glapisement poltron des chacals. Ah ! mortes de soif, toutes les aventures !

* * *

Il reste cette chambre. — On bâillerait volontiers devant les gravures pénibles, les meubles méticuleux, le chantour-

nage fleuri des chaises, les losanges impitoyables du tapis — n'était la glace, mystère d'or et d'ombre qu'éclabousse le sang d'un massacre épars dans le crépuscule — n'était que deux âmes se sont longuement, froidement assassinées là, et que si l'une s'est donné la peine de survivre, c'est à condition d'être un spectre — un larmoyant, famélique et rageur spectre.

Un élément d'intérêt est aussi fourni — il faut en tenir compte — par le cadavre mal embaumé qui gît quelque part — mais où? — et dont la fétidité triomphe d'aromates hâtifs; ses yeux ont coulé dans les joues et stagnent, verdâtres; ils n'en rappellent pas moins la glaciale détresse propre à ma conscience : soit l'eau désormais dormante d'un puits abandonné où le Passé flotte, amer comme une sauge.

C'est tout à fait la chambre — ou l'âme, meurtrière surannée de soi-même, décidée à ne pas favoriser l'éclosion des anémones anémiques de la Fantaisie, et à fermer l'oreille aux sinistres propos équivoques qui se veulent chuchotés par le malaise fébrile d'un crépuscule. Trop de revenants fraternels, si l'on n'y veillait, se croiraient autorisés à vous marmotter ainsi des rhapsodies sentimentales dont on n'a que faire. — D'ailleurs, de leurs charades, la clef en est perdue.

* * *

Mais dehors?... Dehors, le ciel est d'argent pâle, de pourpres légères, de mièvres satins soufre, se mourant en molles ondulations vers l'horizon cuivreux. Ça et là, les fabuleuses caravanes des nuages, agatholithes et béryls qui, plus tard, deviendront les fauves coursiers emportant à des Walhalls d'étoiles les Walküres du rêve.

A cette heure, le clapotis lazuli des arbres sur l'occident

inquiète comme un présage; initiés très savants, ils défilent à regret devant l'acuité de ma perception, s'arrêtent parfois pour échanger de ténébreuses confidences; ensuite, ils s'inclinent selon des angles surprenants et délèguent des ramilles me révéler les arcanes suprêmes de l'ésotérisme végétal. Lors, le vent accourt, ricaneur, des quatre coins de l'espace et, pareil à un fol, secoue et flagelle éperdument la gravité académique des rouvres, la maigreur blafarde des bouleaux, l'échevelure des saules; de grandes manches vides de bras sont secouées, des drapeaux en loques claquent et se débattent, de falotes mains d'ivrognes brandissent des armes impuissantes. — Enfin, un grand calme... puis cette absurde clameur où se résument tant de rancunes susurrées à voix très basse depuis un instant : " la Nature est un MONSTRE!...",

Je la savais presque; et j'en ressens quelque estime pour elle; à l'avenir elle m'apparaîtra moins solennellement vide, peut-être condescendrai-je même à gratifier ses aspects de quelque évocation.

* * *

Maintenant, viens ici, mon Aimée, petite bête cruelle, et tes dents luisant, ainsi des poignards, dans ta bouche entre-close, et tes yeux qui me sont la grande Nuit astrale. Regarde le couchant : ces royales étoffes que l'on macule, cette désolation convulsive des arbres en proie aux étreintes malignes du Vent, ces fleurs proférées comme des cris, toute cette Nature, torture permanente et laideur souffreteuse ne t'apprennent rien? N'as-tu pas pitié un peu?... Non — tu ris. Alors, tais-toi, reste immobile, là — nimbée d'ombre et d'or et de la brume sanglante, incluse dans la glace...

Paisible, instillant en moi la splendeur ignorante de tes yeux, tu reflètes à miracle — en l'Apparence — je ne sais

quelle âme très ancienne blottie au tréfonds de mon être, et dont le réveil, souvent, récite avec lenteur d'étranges litanies. — Cela se passe, je crois, jadis, à l'aube des siècles aryas, un soir de Pamyr et de pleine lune naissante (la lune triste et glacée comme ma conscience) — le ciel ruisselle encore des cruors d'un soleil égorgé. Debout sur le haut-lieu où s'épanouissent, en bleu bouquet odorant, les flammes inextinguibles du feu sacré, je suis le Voyant, j'entonne l'hymne infini des Essences et des Formes; mon cœur arraché de ma poitrine se consume sur l'autel; et une mélancolique prêtresse, droite et pure en la virginité de sa robe blanche, me tend la coupe où je boirai, pour de futurs avatars, avec le mépris que me voueront fatalement les Actifs de ma race, l'amour entêté du seul Rêve. Et l'autel, c'est toi; mon cœur, c'est toi; la prêtresse, c'est toi — aussi la magnificence de l'hymne mortuaire dont tu représentes la strophe ultime en son irréparable perfection.... Toutes ces choses, oui, mais sans que tu le saches — c'est même pourquoi je t'aime, mon enfant.





NOCTAMBULISME.

LA Nuit, les fenêtres vous regardent comme si elles voulaient vous confier un secret. — Et c'est l'en-allé loin d'une glauque coulée d'aigues-marines se répercutant de façade en façade jusques au-dessus du fleuve qui tournie en sirotant ses charognes — le fleuve, chanteur aux arches des ponts, le fleuve où l'on a jeté les couteaux saigneux des vieilles boucheries. Comme s'il trépidait, en ébullition par de gigantesques fourneaux enfouis dans ses vases, des vapeurs rousses et recuites l'empanachent, osées au point de salir le ciel et d'infirmier votre rire — étoiles. Heureusement, un vent venu d'ailleurs fouaille la naïade défraîchie qui trempe ses crasseux appas dans ce fleuve, et se permet des gazouillis de syrinx parmi les arbres exilés et malingres de la rive. Puis, voici galoper, avec de rauques sonneries ce cor, la chasse d'un roi défunt. Incité, le preneur d'âmes embouche sa flûte noire, et, fier de défier le vent, s'évoque solitairement une époque dont il fut... O vagues graïennes, vagues sacrées qui ceignez Salamine et promenez, balancée, la flottante Délos des bords siciliens au promontoire Sunium; ô vagues, en qui vibre l'harmonie des mondes surprise par les veillées de Platon; ô siestes sous les oliviers du Céramique; ô

l'aigrette de Pallas et le rythme lent d'une procession gravissant l'Acropole!... Il en persiste que Thésée séculaire, vainqueur de renaissants Minotaures, j'oublie toujours d'enlever les voiles funèbres de ma galère. Toutefois, je n'abandonnerais plus mes Arianes éventuelles : c'est plutôt elles qui me quitteraient. Et elles auraient probablement raison de prendre ce soin.

* * *

Taïaut! taïaut! la chasse s'affole et roule, ainsi mille légions de chats endiablés, par les toits gris, par les gouttières sonores, monotones écailles dont tu te carapaces faute de mieux, ô la ville.

Suivons d'en bas et regardons.

Les rues sont des serpents verts tachés d'or et chevauchés de maigres sorcières qui me tirent la langue : une langue flamboyante et fourchue ; de criminelles bâtisses se crevasaient de rire aux sarabandes multicolores d'un alphabet dont on les tatoua, sans doute pour dissimuler leurs lèvres ; des minuits rouillés se débattent dans la cage trop étroite des clochers. — Un Gargantua distrait s'oublie sur la ville...

* * *

La chasse s'est perdue vers les lointains sourds. Il pleut. Un nourrisson que sa mère refuse d'allaiter pleure dans une mansarde, quelque part, tout près. Un chien hurle, faute de provende — il n'aura pas sa pâtée. Et maintenant, c'est une cité veuve de ses habitants : seul, je la hante — mes pas y claquent comme les castagnettes d'un qui danserait son spleen — et la démolirai demain, étant donné le manque d'imprévu de ses architectures. — Mais subir encore, des heures, ces fenêtres plus ternes que l'œil d'un ivrogne, ces

fenêtres qui me regardent comme si elles avaient quelque secret à me confier, alors qu'elles n'en hermétisent aucun ?...
Absorber la ville : noir et feu, partout ?...

O Nuit, ma vierge sombre aux yeux de violette, emporte-moi vers la balcon où s'enroulent les muscats et les viornes — où s'accoude mon Aimée, vers la chambre très vieille, vers les courtines fleuries qui défendent, de leurs plis parfumés, le sommeil de mon Aimée...





A MERCI.

*V*ous êtes une église aux voûtes de silence
Pleine d'encens mourants et de cierges éteints —
Je suis vers votre seuil un sanglant pèlerin
Amoureux du cilice et de la pénitence.

*Vous êtes un pays paré de fleurs mystiques
Lys bleuis où la lune alanguit ses pâleurs —
Je suis un roi banni dont l'ennui nostalgique
Vous poursuit follement en des philtres menteurs.*

*Vous êtes une Nuit d'or sombre et de velours
Où s'exilent des chants de cloches de cristal —
Je suis l'infirmes chassé d'un tiède hôpital
Et qui cherche la Flamme où chauffer ses doigts gourds.*

*Vous êtes un parfum mélancolique et lent
Ame douce ravie à d'humides corolles —
Je suis l'Errant hagard, ivre — mais que console
Ce frais arôme éclos aux gloires du couchant.*

*O pays enchanté Nuit grave église ombreuse
O parfum qui chantez des gammes lumineuses ! —
Devant Tes yeux lointains par mon rêve habités
Mes désirs sont tombés comme des foins fauchés.*



LOISIRS.

PROMENADES le long de l'inertie jaunâtre des canaux, stations éternisées dans un brouillard visqueux que déchirent les cris enroués de locomotives en manœuvre — compter les coups de pioche d'un terrassier dont la physiologie humble et canaille à la fois exaspère, observer les grimaces d'un singe attaché là par un saltimbanque qui se saoule au cabaret du coin. Trop simples, ces grimaces : chez nous (atavisme et sélection, comment donc), il en est un jeu autrement complexe — témoin le schéma d'avarice et de ruse inscrit aux rides de l'orde face de mon hôtesse, dès qu'il s'agit de régler. Fumer — boire aussi... D'autres jours, je contemple, éperdu, le ciel tout printanièrement neuf et le soleil — tant, qu'ils s'indécisent et flottent pareils à un grand rêve bleu et or. Ou je cueille les giroflées d'un parterre et les disperse flotter — pour quel contraste! — sur l'eau croupie d'un baquet grouillant de monades et de bactéries; mais un rayon dansant criblé cette pourriture de trous d'émeraude où palpitent, selon des milliards de facettes, de petites ailes diamantées. Le soir, je me complais au concert des crapauds qui filent des notes de hautbois et se répondent d'un pré à l'autre. — Tout enfin, plutôt que d'affronter ce blême vieillard accroupi au fond d'un Vatican d'ombre et qui attend patiemment son heure : ma gémulation et mon baiser sur sa pantoufle — tout, plutôt que ce pontife sinistre dont je récuse l'infaillibilité : la conscience du Réel et ses cardinaux : l'Ennui.



INVOCATION.

NÈBRE miséricordieuse, Charité aux yeux innocents dont les cils d'or filtrent des larmes pallidement lointaines, la Nuit épand à flots son silence pacifiant sur le sommeil agité de la ville. Les doigts ailés d'esprits subtils émeuvent les cordes filant haut de harpes délicates : il plane un épithalame inouï pour les noces d'une âme et du Mystère.

Fontaine de toutes grâces — parmi les lys du recueillement; eau sereine, fluide gemme convoitée où se sont noyées les barbaries du Vivre; clair fleuve en sanglots sillé de gondoles lumineuses — le deuil murmurant de violes mémorials y berce l'ennui d'un prince difforme et qui se cache — miroir de mélancolie et d'oubli offrant les moires nivéennes et bleues des solitudes lunaires — après tant d'étapes brûlantes — à la fatigue d'un pèlerinage vers la basilique du Nul; forêts de Gulistan, ombres fraîches qui t'enlinceulent, âme malade qu'ont corrodée, tout hier, les sels de la Mer Désolée — la bonne Nuit maternelle caresse l'enfance fragile du Rêve — ah! qu'elle ne survienne jamais la furtive luisance d'un petit-jour qui le décèlerait avorton — la sainte Nuit étoilée allume des cierges pour la messe de l'Idéal — Ah! que jamais ne jaillissent de l'horizon quotidien les brutales fanfares du soleil. — Que je sois en cette Nuit souriante, que le charme velouté de cette Nuit mystique descende en moi — et tu ne m'auras plus, ville monstrueuse, cauchemar affamé dont les gueules me guettent....



L'ÉTERNEL MOTIF

Là-dessus, je me querelle avec mon âme.

— Viens voir ta mie, dit-elle. Ne veux-tu plus les framboises fondantes de sa bouche et l'écharpe de ses bras, tiède soie, autour de ton col ?

— Non, mon désir n'est pas un pauvre quêtant l'aumône de sa beauté.

— Hypocrite ! Viens donc mirer un coucher d'astre bicolore en le lac de ses yeux.

— Non, je préfère ma belle Nuit pétillante d'étoiles.

— Mais au moins, viens demain, lors qu'elle pleurera ton absence.... Tu sais, sa joue humide où rafraîchir tes lèvres desséchées — et ô ce pâle collier de perles trembleuses, ses larmes à ton col.

— Eh ! va te promener...

— Dans les yeux de ta mie.





SOIR TRINITAIRE.

Dremière ! ô d'hyacinthe où le gel diaphane
Miroite et se rigide en raideurs coruscantes,
Tu t'efforces l'Unique : énigme dont ricane
L'éparse inanité de toiles et de tentes,
Hasardeuse tribu qui fuyait, mais que fane
Un midi boréal : ta face méprisante
Et ta robe florie et l'or d'un piédestal
D'où s'épandra la paix hautaine de tes yeux
Surpris de nul Réel attendant à leurs cieux —
O certitude élue un grand soir aromal.

D'une enfance attardée à se savoir morbide,
Maigre, et qui déferait la sveltesse des joncs,
Si triste : une saulaie où les brises dévident
Le plus aigu refrain de funèbres chansons,
La deuxième se voue aux calmes équivoques.
Sa bouche, miel en feu qui fleure les fruits verts
Et ses yeux où l'ennui d'étangs mornes s'évoque,
Eau sombre reflétant des villes à l'envers,
Et ton nimbe nocturne, ô sa folle toison —
C'est le charme ambigu d'un très jeune garçon.

Voici ce qu'en des yeux de brume et d'Au-delà
Mes yeux de convoitise ont lu cette nuit-là :
" Je suis la tierce amie et je garde en mon âme
Un peu de la légende apprise à tes jadis ;
Azur inespéré de l'encre et du kalame,
Je suis la fleur étrange éclosée aux manuscrits ;
Blancheur dès les parcs blancs où la conçut un songe
Je suis la figurine au sourire vaincu ;
Rythme ancien dont persista l'inentendu,
Cette âme pour ton âme éprise de mensonge.
Et puis un doigt d'éclair désigne très là-bas
Une attente altérée et d'autres bras tendus ;
Contemple-moi la coupe où tu ne boiras plus :
Je suis Celle qui passe et ne s'arrête pas. „

Reines de mon silence, ô Sœurs que pérennise
L'instant qui mûrit aux treilles de volupté
Par vos torses cabrés en pâle trinité,
L'Unique règne en vous dont s'embrace l'emprise
Sur mon âme immobile et de minuit — flux d'astres
Figés au fond d'un ciel de pourpres déchirées,
Ruine antérieure, ô Babel foudroyée ! —
Les yeux jaunes d'un sphynx surveillent son désastre.

Enfin, c'est un jardin hanté de rêves morts,
Aromates trop lents que stimule le soir ;
Une valse bleu-sombre où tintent des clous d'or
Les roule raviver en de lourds encensoirs
Votre présence, ardeur qui fulgure aux encor.

Mystère qu'une mer homicide investit,
Triple idole debout sur des mondes détruits,
Tes regards, fleuve noir riche d'ambres et d'herbes,
Enlacent le jardin qui saigne de glaïeuls.
Entre : l'heure t'adore et d'un frisson t'accueille,
Dodone séculaire inclinant sa superbe
Mes chênes vers ta face ont des gestes d'aïeuls
Et mes pollens fiévreux s'expirent des calices.

Ecoute palpiter le sommeil de mes lys,
Ecoute mon amour pleurer dans les bassins,
Ecoute ma folie dans les arbres, très loin...
La grand'route se tait où tintaient des galops...
Ton rire d'irréelle incante le jardin —

Et le soir sidéral tremble comme un sanglot.





DU HASCHICH.

U'EST l'empire lumineux et criminel où l'intégrale fleur du Rêve épand ses plus noirs parfums; c'est la patrie du Silence; c'est le théâtre de crépuscule et de lointain que décorent des féeries nuageuses, qu'emplissent les sublimes déclamations muettes d'un géant solitaire : drame formidable, joué pour elle seule, par une âme insolite à qui l'univers *sensible* n'est plus qu'un nombreux tremplin d'où, élancée sans cesse, elle s'épanouit en gerbes étoilées dans les ténèbres de l'Inconscient ou gravite, telle une comète fulgurante, par les espaces *ignorés*.

Le haschich n'invente pas, ne *crée* rien; il exagère la personnalité, présente un miroir grossissant qui reflète le Moi — le Moi tout entier, sommets et bas-fonds — démesurément amplifié. Aussi, autant l'ivresse d'un Poète sera splendide, quel que soit d'ailleurs l'objet sur lequel elle se fixera, autant celle d'un rustre serait niaise et nauséabonde. — On a le haschich que l'on mérite d'avoir.

Supposez quelques haschichins doués du *sens des correspondances* qui fait les poètes - un comparse lucide dit des vers ou frappe des accords sur un piano. Chacun de nos intoxiqués se comportera selon son essence spirituelle et développera le thème fourni à son extase dans le sens de ses concepts favoris. Celui-ci, musicien du Verbe, lorsque le récitant s'est tu, reprend un à un les vers et les profère, de nouveau, de cette autoritaire voix *en rêve* que donne le haschich. Avec une solennelle lenteur, il détache toutes les syllabes, découvre aux unes des sonorités de gong, essuffle les autres comme les notes fuyeuves de flûtes trémolantes. Pour lui, les mots revêtent de vibrantes tuniques phosphorescentes; à les clamer, il tressaille d'une émotion religieuse, et les entrecoupe de longues pauses consacrées à mieux en pénétrer la magnificence *nouvelle* et la mystérieuse signification. Des rapports imprévus s'établissent; de toutes parts, des milliers d'Idées touffues accourent se greffer sur ce mot unique qui, bientôt, en raccourcis aveuglants, symbolisera un système philosophique, une synthèse des religions, une époque, les plus absconses spéculations de la Kabbale. Le mot *Babylone*, par exemple, évoquera la civilisation assyrienne tout entière; le temps d'un éclair, avec une incroyable netteté, des siècles se dérouleront en fresques vivantes où se pressent des massacres et des processions, les monuments et les paysages, les rois et les Baal, les prêtres et le peuple — non tels

qu'on les sait, mais transformés d'après une aperception spéciale à l'haschichin et teintés des couleurs de son âme. Le poème même que celui-ci vient de s'approprier a perdu son sens véritable; non seulement l'haschichin a substitué sa pensée à celle de l'auteur, mais encore, sur tous les détails pris à part, il a édifié un poème personnel.

Un autre, amoureux de la couleur pure, intelligence objective surtout, n'a pas prononcé un seul mot — à peine quelques exclamations, provoquées par la splendeur des mirages déroulés devant lui, traduiront-elles son extase. — Voici l'hallucination que lui suggéra un vers de Baudelaire :

.... *Le soleil moribond s'endormir sous une arche*

“ Je voyais un astre dépouillé de ses rayons se balancer sous une voûte basse et sombre. Son globe seul, sourdement rouge, lançait de loin en loin des lueurs pareilles à celle d'un feu de forge agonisant. Tout autour, le Vide noir. C'était d'une tristesse profonde; mais, malgré l'intérêt *esthétique* que je prenais à la déchéance de cet astre — évidemment condamné à expier sous cette voûte des crimes anciens — je ne pouvais m'empêcher de me réjouir à la pensée que ses efforts pour s'échapper étaient tout à fait illusoire. La damnation d'un tel lamentable soleil me parut si baroque que j'éclatai d'un rire fou. Soudain, mon hilarité diabolique cessa : l'hallucination se modifiait. — Dans une grande plaine de sable jaune, un paon gigantesque épanouissait sa queue —

une queue énorme qui *remplaçait* le ciel. Tous les œils de cette queue étaient à la fois des pierres précieuses dardant des feux vert, or, bleu, roses et des étoiles sans nombre.... Brusquement, le paon la replia; elle tomba sur le sol. — Alors, à travers un paysage brumeux que striaient çà et là des maigreurs de peupliers, une rivière coula. Elle glissait silencieusement se perdre derrière l'horizon et roulait, parmi des lunes noyées, les gemmes qui, tout à l'heure, stellaient la queue du paon. Avec une tendresse poignante je suivais ses méandres du regard; je *savais* qu'elle procédait de moi — et, bientôt, elle fut *moi-même*; mon âme s'écoulait à l'infini vers un avenir pourpré et charriait des illusions luisantes et des pensers radieux.... »

Il est à remarquer que l'eau joue, à peu près toujours, un rôle capital dans les hallucinations provoquées par le haschich. Sous toutes les formes, elle apparaît constamment : tantôt, pluie parfumée et multicolore qui ruisselle à flots pressés et rafraîchit délicieusement le corps du haschichin; tantôt — on l'a vu plus haut — rivières venues on ne sait d'où, allant on ne sait où et sur lesquelles on aime à embarquer son rêve; d'autres fois dans une contrée que l'on *devine* mystérieuse, lac solitaire où des saules qui sont des êtres intelligents et souffrants trempent leurs cheveux pâles, d'autres fois encore, océan glacial peuplé de banquises, etc.

La musique grave plonge le haschichin dans une

mélancolie profonde mais où il se complaît et qui peut se résoudre en des torrents de larmes très douces. Si la musique est gaie, ce seront des transports de joie et, souvent, une irrésistible envie de danser.

Il faut noter le complet détachement de la vie quotidienne manifesté par le haschichin — indifférence qui dure, parfois, plusieurs jours. Le rêveur est ailleurs, *plus haut*, hors du temps — car la notion du temps n'existe plus pour lui, puisqu'il vit des éternités en une minute. A toute question, même pressante, que lui adresserait un profane, il répondra invariablement : “ *Cela m'est égal* „ ou “ *je ne sais pas* „.

A remarquer encore l'excessive sensation de légèreté que l'on éprouve; les membres ne pèsent plus; on se sent fragile et poreux; on évite les gestes trop violents, de peur de projeter au loin un bras ou une jambe; on ne touche plus terre. Une des phrases que nous avons entendu répéter le plus souvent, et par différents adeptes, est celle-ci : “ Je nage dans les espaces bleus „ ou une autre, analogue.

Mais la dominante de l'ivresse du haschich est donnée par un orgueil effréné. Le monde apparent n'existe plus qu'à l'état de symboles de vous-même; vous avez l'inébranlable conviction de pouvoir le modifier à volonté et qu'il ne sera jamais qu'un instant de *votre* création; vous vous complaisez à caresser cette idée qu'un désir de vous, même inexprimé, suffirait à l'anéantir.

Un haschichin, fort de nos amis, disait à deux complices : “ Il est fort heureux pour vous que je sois de bonne humeur : babillez, tapagez, chantez — je vous le permets. Mais, sachez-le bien, dès que vous deviendrez gênants, je vous résorberai d'une aspiration.... ” Et après un long silence : “ Car je suis le Grand Pan ! ” — Déclaration qui précipita les deux autres dans d'hystériques convulsions de rire — eux-mêmes étant, d'ailleurs, absolument convaincus de leur propre divinité (1).

* * *

CONCLUSION. Il faut bien le dire : l'usage du haschich est funeste à l'intelligence; c'est l'annihilation de ce qui constitue l'Être-pensant — c'est la *mort de la Volonté*. Ainsi que s'écriait devant nous un poète furieux et indigné de ne pouvoir ressaisir son Moi :

On n'est plus qu'un jouet dans les mains du Hasard!

C'est cela même.

ADOLPHE RETTÉ.

(1) On peut absorber le haschich sous différentes formes. S'il est en extrait gras, une cuiller à dessert bien pleine suffit. Comme le goût en est fort désagréable, il est bon, pour le dissimuler, d'envelopper la dose dans une feuille de pain à chanter. De dawamesk, il faut deux cuillers. La haschichine se prend en pilules de cinq centigrammes chacune; deux pilules constituent une forte dose — trois, ce serait peut-être excessif. Le café, le thé, l'alcool, sont des adjuvants recommandés; surtout le café. On peut manger une heure et demie après l'ingestion.

A. R.



De nos Collaborateurs :

- A* *Chantefable un peu naïve* (à paraître prochainement).
- JULES BOIS. *Au delà* (à paraître prochainement).
- HECTOR CHAINAYE. *L'Ame des choses.*
- ACHILLE DELAROCHE. *Aenor* (à paraître prochainement).
- CÉLESTIN DEMBLON *Contes mélancoliques.*
Le Roitelet.
- CAMILLE LEMONNIER *Le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE. *Les Flaireurs.*
- GRÉGOIRE LE ROY. *Mon Cœur pleure d'autrefois.*
- MAURICE MAETERLINCK. *Serres chaudes.*
La Princesse Maleine.
Les Aveugles.
L'Intruse.
- STÉPHANE MALLARMÉ *Poèmes d'Edgar Poe.*
Villiers de l'Isle Adam.
Pages (à paraître prochainement).
- STUART MERRIL. *Les Gammes.*
Les Fastes (à paraître prochainement).
- JEAN MOREAS. *Les Cantilènes.*
Le Pèlerin passionné (sous presse).
- GABRIEL MOUREY *Crêpuscules d'Ames.*
Flammes mortes.
- PIERRE-M. OLIN. *Mes Mémoires* (hors commerce).
- HENRI DE REGNIER *Épisodes.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ADOLPHE RETTÉ. *Cloches en la Nuit.*
Une belle Dame (à paraître).
La Forêt bruissante »
La seule Nuit »
- ALBERT SAINT-PAUL *Scènes de Bal.*
Pétales de Nacre (à paraître prochainement).
- ÉMILE VERHAEREN. *Les Soirs.*
Les Débâcles.
Les Flambeaux Noirs (à paraître prochainement).
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. *Encæus.*
Joies.

5^e ANNÉE, N^o 8

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : MM. ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Adresser toutes les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postalé : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

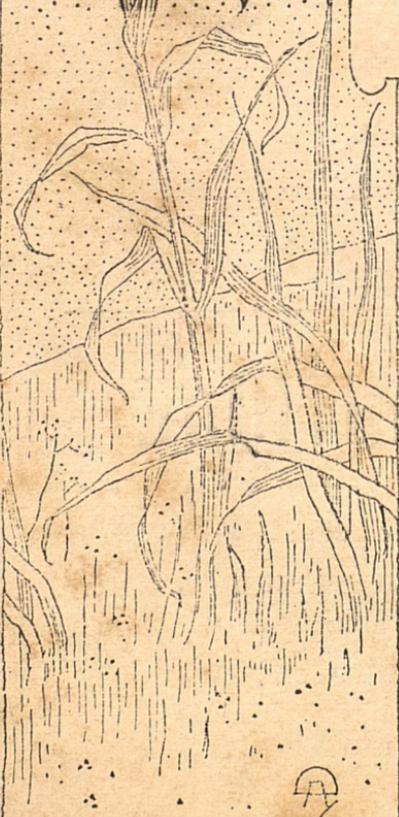
Adolphe Retté	Un prologue.
»	Thulé des brumes.
»	Nocturne.
»	Crépuscule du soir.
»	Noctambulisme.
»	A merci.
»	Loisirs.
»	Invocation.
»	L'éternel motif.
»	Soir trinitaire.
»	Du haschich.

Ce numéro 50 centimes.

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.



LA WALLONIE



Septembre 1890.

29

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

MERCURE DE FRANCE

MENSUEL

15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain

Un an, 5 fr.; Union postale, 6 fr.

ART & CRITIQUE

Revue hebdomadaire des Lettres et des Arts

Paris, 7, Rue des Canettes

Paris, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.



LA MORT RENONCÉE.

A Léon Dierx.

UOMME la foule autour de lui s'était accrue, l'homme qui rêvait, assis sur les marches du Paneum, se leva. Il s'appuya sur la balustrade et il contempla silencieusement Alexandrie qui étreignait de tous côtés l'artificielle colline. Le soleil, en face, brisait ses rayons sur les vagues miroitantes auxquelles l'écume mettait une diaphane frise de dentelles, et la mer variait à l'infini le bleu de ses flots, plaquant de sombres taches au-dessus des rocs, et s'éclaircissant ensuite en d'harmonieuses dégradations qui posaient, à côté des cobalts intenses, les lapis plus calmes et les translucides saphirs, tandis que l'horizon se teintait d'un gris paisiblement bleuâtre, confondu avec le ciel qu'à peine séparait des ondes une ligne violacée. Dans l'île de Pharos, où les maisons de marins s'écrasaient

autour du phare, la lumière atteignait la tour blanche, aussi le marbre rosissait-il çà et là légèrement, comme une peau de vierge qu'on dévoile. Puis s'étalait la ville avec ses deux immenses avenues et ses mystérieuses enfilades de sphinx, avec ses maisons aux toits plats et aux colonnettes peintes, ses pylones coiffés de disques ailés, ses temples, les portiques de ses palais et ses jardins d'acacias et de sycomores, la coupole dorée du Sarapeum dominant les quartiers du sud et le Brachium aux mille édifices, parmi lesquels le Soma où dormait Alexander dans son cercueil d'or. A gauche, le lac Maréotis s'endormait. A droite, la campagne fraîchement lavée, et, dans le lointain, le fleuve sillonné de thalamèges dont les tentes se gonflaient sous le vent. L'homme regarda longtemps, et le silence s'était fait si grand que, dans la mort de la cité assoupie par l'heure, on entendait le son discret des tambourins qui égayaient les barques descendant vers Canope.

Cependant, s'éveilla le songeur, avec, peut-être pour abolir en lui les tangibles visions, un léger haussement d'épaules; et, seulement alors, il vit ceux-là qui attendaient : sans doute sa parole. Multiples étaient-ils, d'aspects, de races, d'attitudes : c'étaient des nègres dont la prunelle incertaine semblait rêver de regrettés paysages traversés du pas lourd des éléphants; c'étaient des Grecs blêmes, à la démarche traînante, des Gaulois et des Daces, des Arabes et des Cimmériens, et des Juifs, de ceux-là

dont le temple abritait sous son vestibule les stèles de rois étrangers. Le mélange n'était pas moins grand des castes, et les esclaves avec leur dos que polluait le calus des meules, effleuraient de leurs haillons les litières où des courtisanes renversaient sur les coussins leur tête qu'alourdissait le poids des cheveux trop ornés; des soldats casqués d'airain, des embaumeurs de la Nécropole, des fellahs de Rakotis se heurtaient à des scribes et à des marchands venus de Tyr; des prêtres d'Osiris frôlaient de leurs peaux de bêtes les robes de lin des exégètes hyérosolymitains. Malgré ces disharmoniques apparences, un lien caché paraissait unir cette foule, une mystérieuse affinité attachait l'un à l'autre ces êtres si divers et, dans leurs yeux, qui, creux paraissaient chercher dans les âmes une même et constante pensée, se lisait le secret de leur fraternité, car ces yeux racontaient un morne et pareil ennui, une égale angoisse : tels de spéciaux miroirs qui auraient révélé l'intime et imprévue semblance de visages différents.

Et le contemplatif silence de l'homme se prolongeait, et s'exagérait la muette impatience de la foule, attentive à des gestes épiés qui seraient précurseurs de paroles. Mais soulain, du lit sur lequel elle gisait, une femme se dressa et tendant avec peine son bras chargé d'anneaux et de chaînes d'or, elle apostropha celui qui point ne parlait :

“ Hégésias, dit-elle, ne prolonge pas mes désirs.

Longue est la route pendant laquelle je les ai sentis s'accroître, et j'ai trop attendu. Pour te voir, pour t'entendre, j'ai quitté Antioche, la cité où l'on ne connaît pas les ténèbres. J'ai laissé mon palais peuplé de femmes et d'esclaves soucieux de mes volontés, les jardins de Daphné fleuris de lauriers, embaumés de troènes et de myrtes, les portiques couverts entre lesquels circulaient mes chars.

J'ai vingt ans, Hégésias, et nulle joie n'est pour moi tentatrice : vainement chercherais-tu à m'offrir un plaisir que je n'ai point rejeté avec mépris, depuis longtemps lassée. Ma chair a frémi de tous les baisers et le souvenir n'est même pas en moi des plus chastes comme des plus impurs ; nul emportement, subtil ou ingénu, n'éveille désormais la glace de mon corps. J'ai fait venir des comédiens de Béryte, des danseurs de Césarée, des musiciens de Gaza, nul n'a pu rompre le sigillaire ennui de mon âme, nul, ni les lutteurs d'Ascalon, ni les pugiles de Castabala. Dans les festins, quand coulaient les vins précieux, quand des venaisons inconnues rendaient béants les convives, l'odeur des parfums de Babylone se changeait pour moi en une âcre fumée ; les chants des harpistes, les mots des rhéteurs, les vers des poètes sonnaient à mon oreille tels que le vain écho d'un vain bruit, et les gestes lascifs des joueuses de flûte laissaient dormir mes sens trop de fois violés. Mon esprit est las, même des songes, qui, quelque temps encore, furent mes puérils excitateurs

et l'imprévu m'a fui, car tout en mon être éveille d'obscurées et déjà connues vibrations. Un jour on m'a parlé de toi, quelqu'un qui t'avait vu à Syracuse, on m'a dit que tu connaissais de persuasives paroles, des mots guérisseurs, et que tu savais le libérateur remède de nos cœurs dépris. Je suis venue sans croire, et, dès ce matin, entrée dans la ville, j'ai suivi la foule qui me conduisit vers toi. Mais maintenant, insoucieux des impatiences, tu te tais. Parle donc ! Si ta voix bienveillante allait me rendre nouvelle la prochaine aurore, désirable le prochain baiser. „

Épuisée, la voix lasse, elle se laissa tomber au fond de sa litière, et comme, malgré ses supplications, persistait le silence, un vieillard accroupi dans la poussière, se leva :

“ Bien que, fit-il, l'évocatoire appel de cette femme ne t'ait pu toucher, peut-être m'entendras-tu, Hégésias. Ne crains pas de moi de fastidieux discours, ma demande sera courte. Si le bruit de ta gloire n'est pas décevant, tu dois savoir, instruit par de secrètes voies, ce que nul ne m'apprit encore. Beaucoup, dit-on, vinrent vers toi, inquiets, qui te quittèrent satisfaits des choses dites, heureux des futurs enfin dévoilés. O toi qui affranchis des angoisses, révèle au vieillard dont l'âme est recrue, l'endormeuse doctrine qu'il vient chercher, en disciple, vers toi. „

Alors, d'une voix berceuse aux cadences lentes, Hégésias parla, avec des gestes calmes qui semblaient panser des plaies :

“ En le mystère d'une claire phrase, incomprise de par sa clarté même, se cache la vérité. Ceux-là qui meurent jeunes sont aimés des dieux, a proféré le sage, et, si limpide est la formule, que les hommes la redisent sans en soupçonner la latente valeur; tant il est vrai que le voile le plus épais est celui qui donne l'illusion de la lumière; la simplicité est si déconcertante qu'en elle on peut impunément enfouir l'absolu — ainsi devient banal un essentiel aphorisme. — Si la bienveillance des dieux se manifeste par la Mort enfin accordée, n'est-ce pas que la Mort est le souverain bien. Plusieurs ont compris cette première signification de l'axiome, mais cela n'était point suffisant; ils n'osaient conclure des prémisses posées. Ne devaient-ils pas cependant concevoir, après la révélation faite de la suprême joie, combien licite et louable devenait sa volontaire recherche? En un mot, ne devaient-ils pas arriver à cette définitive vision, que la Mort étant le but glorieux de la vie, il leur importait d'aller vers l'affranchissement des brèves heures si funestes.

Certes, bien des fois sans doute, l'ineffable volupté des tombes a envahi vos cœurs. Par de tristes soirs, quand des douleurs pleuraient en vous, par de gais matins, alors que le radieux soleil vous rendait plus poignant encore le souvenir des chères présences disparues, vous avez senti, n'est-ce pas, un souffle morose et doux effleurer votre chair, tel un nocturne vent effeuille sur des lacs immobiles de crépuscu-

lares fleurs. Hélas ! pour vous tous, cet instant où vraiment sages vous avez appelé la Mort, fut passager, car le désir des bonnes paix suscitait d'ata-
viques et séculaires terreurs. Aussi je viens vous dire : chassez de vous les frayeurs vaines, sachez vous évader librement.

De l'existence vient le mal. Non seulement le mal transitoire, mais le mal éternel, et voici qu'en vertu d'anciennes et trop enracinées opinions, vous placez vos fins dans le muable univers. Saisis de l'irrésistible peur de l'infini, vous ne cessez de vous cacher les choses éternelles, et chacune de vos minutes s'en éloigne follement. Toute action est souillure. Si elle est vile, par elle-même. Si elle est bonne, par le regret qu'elle laisse des vouloirs jamais réalisés. Ainsi, en agissant, vous enserrez votre âme en de déplorables liens, et sa survie n'est plus ce qu'elle devrait être, l'ascension vers son essence, mais le retour à de terrestres pérégrinations. Ecartez les malignes occasions, les passions tentatrices, disent les philosophes. Ne savent-ils pas que le monde, perpétuellement, tend les pièges où se prendra la chair, et nul ne les sait éviter, parce que tous nous sommes chair. L'esprit, ce roi prisonnier, ne peut triompher de la matière et cette dualité douloureuse, la Mort seule la rompra. Laissez donc les ignorants et les faibles attendre l'heure tardive et assignée, et venez à la Mort. Elle est accueillante et douce, elle est la gardienne des stellaires jardins, l'hierophante

des infailibles joies ; elle libère et elle crée, elle est la victorieuse des embûches surnoisées, la dispensatrice de la vraie vie. Vieillards détachés des doctrines, femmes qu'ont déçues les jouissances, jeunes hommes déjà lassés, abandonnez vos corps maculés, l'oubli et la pourriture leur seront doux après les souffrances subies ; hâtez-vous vers les réelles allégresses, donnez-vous sans effroi à la Mort maternelle. „

Hégésias se tut ; il s'appuya de nouveau sur la balustrade, et rêveusement ses regards se perdirent sur les flots. Le soleil déclinait. La tour de marbre s'érigait, pâle et comme triste des ardents baisers trop tôt enfuis ; la mer apaisait ses flamboiements, ses lames s'enflaient, elle commençait le sanglot des quotidiens crépuscules, l'éternelle plainte, toujours redite, de l'amante délaissée par le fauve amant. A l'orient, des brumes ténues voilaient le ciel, de blanches vapeurs montaient de la terre lasse, et, sur le fleuve, des gazes légères traînaient.

Les rues de la cité s'étaient peuplées d'une cohue bruyante et affairée ; le port retentissait d'un tumulte de voix ; des nègres nus déchargeaient les vaisseaux emplis de blé, dont le grain retombait en cascades ternes et poussiéreuses, et les marchands s'empresaient, bousculant les esclaves. Les toits plats des maisons étaient jonchés de coussins et d'étoffes, des femmes, paresseusement, y gisaient : elles regardaient le Nil où frémissaient les petites voiles des barques, et écoutaient le son des flûtes qui retentis-

sait plus fort dans les lupanars d'Eleusis. Çà et là sur les belvédères, des ibis sacrés se tenaient immobiles et mélancoliques.

Ceux qui entouraient l'homme s'étaient rapprochés de lui. Les uns lui parlaient avec des gestes d'invocation, celle-là venue d'Antioche baisait les pans de son manteau, et le vieillard qui avait parlé se prosternait. Ceux dont l'esprit n'avait pas saisi la parole, ceux qui en avaient été effrayés, s'enfuyaient; d'autres, au contraire, les yeux ravis, se précipitaient du haut de la colline, se frappaient de leurs stylets ou s'étranglaient avec la ceinture de leurs robes. Beaucoup, pudiques, dédaigneux peut-être d'un trépas qui serait exemplaire, se hâtaient vers la solitude où les attendait la bonne Mort; et les irrésolus, le visage hagard, irrémisiblement troublés par les choses dites, s'étaient assis sur les marches comme des suppliants sur le seuil des temples. Hégésias encore les apostropha :

“ Insensés, combien précieuse vous doit paraître l'existence, puisque vous la désirez encore, après la révélation faite de sa pernicieuse inanité. Croyez-vous donc que j'aurai parlé en vain ? ne sentez-vous pas que le seul souvenir de mes discours entendus, vous rendra détestables les plaisirs les plus enviés, car la vérité est telle, que ses contempteurs mêmes sont dominés par elle. Venez à moi ! Bientôt je ne pourrai vous convaincre, l'heure est proche où ma voix cessera de retentir dans les jardins et sous

les portiques, écoutez mes suprêmes exhortations, elles vous donneront le bonheur et la paix. Sinon, les syllabes proférées, qui jamais ne meurent entières, résonneront longtemps en vos cœurs, et ce qui pour les disciples fut un dictame salutaire, sera pour vous un âpre fiel. „

Brusquement, il cessa de parler : il avait entendu le pas des cohortes ébranlant les degrés du Paneum et des hoplites armés de piques ayant envahi la plateforme, il marcha vers eux en écartant les fidèles qui s'accrochaient à ses vêtements.

“ Laissez, fit-il, vous n'avez plus besoin de moi : je vous ai dit le Mot. „

Un scribe qui accompagnait les soldats s'avança, il déroula un parchemin et il lut :

“ Puisque, malgré les avis réitérés, les ordres mêmes, Hégésias, philosophe, continue publiquement à répandre ses doctrines, nuisibles à l'état qu'il prive de citoyens, toujours nécessaires. Puisque les injonctions bénévoles ne lui paraissent plus d'une suffisante autorité et qu'il persiste, mû sans doute par un désir de banale gloire, à pervertir les jeunes gens avec une captieuse éloquence. Il est bon et il est juste, que Hégésias, appelé Pisithanate par ses disciples, soit retenu dans les prisons de la cité, jusqu'au jour où il plaira à Ptolémée, notre roi, de faire rendre la justice qui ne peut faillir. „

Hégésias haussa les épaules et, silencieusement, il descendit l'escalier de marbre.

II.

De bonne heure, ce matin-là, les jardins du tribunal se peuplèrent d'une foule à la fois hostile, amie ou indifféremment curieuse, venue pour voir comparaître Hégésias. La parole des rhéteurs ennemis retentissait, critiquant avec une âcreté que tempérait une joie mauvaise, les discours du philosophe accusé et, dans le groupe des disciples, nulle protestation ne s'élevait, mais seulement des plaintes et des regrets.

Sitôt les portes ouvertes, la salle de justice fut envahie, et le silence se fit très grand quand Hégésias entra et vint se placer devant l'Archidicaste qu'entouraient les juges et les scribes, et que des gardes royaux protégeaient.

Un exégète soutint l'accusation qu'avaient lancée d'ailleurs les hommes les plus importants de tous les dèmes :

“ Au nom du roi, déclara-t-il, au nom des vieillards vénérables et sages, j'accuse Hégésias Pisithanate, — qui se dit philosophe, — de corrompre les jeunes et de les inciter à des actions, ou plutôt à une action préjudiciable à eux-mêmes et à la cité. „

“ Qu'as-tu à répondre, Hégésias ? „ demanda l'Archidicaste.

“ Trop, répondit le philosophe, cependant je serai bref. On m'accuse d'avoir excité les éphebes de la

ville à des vœux nuisibles ; mais encore, ô juges très éclairés ! faudrait-il me prouver que la vie est un bien désirable et la Mort, dont j'ai recommandé la recherche, un incontestable mal. Tu n'es pas assez fou, vieillard, pour soutenir que l'existence dans les élyséennes demeures est moins *enviable* que nos coutumiers vagabondages par ce monde en proie à la douleur. Tu n'oserais, n'est-ce pas, accuser de mensonge les poètes glorieux et les sages qui de tout temps professèrent cette opinion, et peut-être, en ta jeunesse, as-tu composé pour la tombe d'un ami prématurément frappé, une épitaphe où tu l'enviais de déambuler par les champs d'asphodèles en compagnie d'Homéros et d'Orpheus. Si tu es sincère, comme je le suis, tu m'avoueras cela, et sans doute ne trouveras-tu plus extraordinaire que, pensant ainsi, j'aie enseigné cette incontestable vérité. Mon crime sera donc, et il est tel, je crois, aux yeux de mes plus actifs ennemis, d'avoir su persuader par ma doctrine, alors que tant de sophistes Alexandrins parlent vraiment pour la leur. »

Quelques rumeurs s'élevèrent dans l'auditoire. Sans y prendre garde, Hégésias continua :

“ Quant au préjudice causé à la cité, je ne m'en suis jamais préoccupé. Tout acte me paraissant indifférent — sauf le définitif et libérateur — je ne songeais pas à la positive valeur des gestes, et certainement j'ai privé l'Etat, par mes conseils, de soldats, de rhéteurs, peut-être même de juges. Je ne m'en

repens point. Insoucieux aussi bien des monétaires considérations, il est probable que j'ai lésé les droits fiscaux en privant Alexandrie de citoyens productifs, je ne puis pas, tout en confessant ma faute, offrir mes biens en compensation : ayant toujours vécu dans l'austérité et l'abstinence, je ne possède rien. De plus, si vous l'exigez, bienveillants juges, je dirai que l'exemple était pernicieux d'un homme méprisant les affairantes occupations de ses semblables : sachant la vanité de ces temporaires soucis, sachant que chacune de mes terrestres heures était volée à l'éternité, mon esprit ne pouvait être tenté par aucune de vos ambitions. Ainsi, je reconnais avoir perverti les jeunes, mais, au contraire de vous, je veux parler de ceux que je n'enseignais pas. Maintenant, s'il me faut condamner pour cette infraction à d'hypothétiques devoirs, je dirai comme Socrate : " Infligez-moi une amende; mes amis, à mon défaut, la sauront payer. „

Hégésias s'étant tu, l'Archidicaste ayant réfléchi un instant, lui dit :

" Ne crois-tu pas, Hégésias, que celui-là est un sophiste méprisable, qui ne conforme pas scrupuleusement ses actions à ses paroles ?

" — Je le crois, et je n'ai jamais estimé l'insensé glorifiant la sagesse non plus que le débauché magnifiant la continence.

" — Alors, pourquoi, si tu es convaincu qu'il est nécessaire de périr pour fuir la souffrance, si Thana-

tos, redoutable aux mortels, te paraît le seul dieu digne d'un culte effectif, pourquoi te contentes-tu de préconiser la mort à tes disciples ? L'exemple de ton volontaire trépas leur serait cependant profitable. Lorsque le puissant Alexander parcourait les contrées que Bacchos avait traversées triomphant, le gymnosophe Kalanos, désireux de prouver son mépris de la vie, se brûla, extasié, devant l'armée. Que n'as-tu fait comme lui ?

“ — En me posant cette question, répliqua le philosophe, tu montres clairement qu'il te sera impossible de comprendre la raison de ma conduite. Malgré cela je veux répondre, non pour toi, non pour ceux dont tu es entouré : je tiens à parler aux croyants qu'aurait pu troubler ton insidieuse demande. Quand, après avoir souffert, après avoir longtemps cherché, j'ai reconnu que la douleur venait de tous nos sens ouverts au bruit de cet univers illusoire, quand j'eus compris que le seul remède était de les clore à jamais, certes, je n'aurais dû avoir d'autre désir que celui de réaliser la vision surgie. Mais, comme vous, magistrats, comme vous, vieillards des dèmes, j'étais soucieux du sort de mes semblables et la pitié que quelques-uns m'inspiraient, quoique moins pratique, égalait la vôtre : je les avais écoutés si souvent gémir, tant de fois je les avais entendus implorer de suprêmes consolations, que mon cœur désormais retentissait de toutes leurs plaintes et chacun de leurs sanglots me meurtrissait. Et, sachant la parole qui leur serait

douce et salvatrice, ayant le pouvoir de tarir leurs larmes, de guérir leurs pustules et leurs plaies, et de leur ouvrir les sidérales demeures où réside le bonheur, je me serais tu ! Semblable à l'avare, détenteur des bijoux et des gemmes, j'aurais gardé jalousement la bonne nouvelle et m'en serais allé inattentif à leurs maux ! Hommes, vous récompensez d'inouïs honneurs ceux qui ont fait à la cité ou à ceux qu'ils chérissent le sacrifice de leur vie : cela est juste, car ces héros attachaient un haut prix aux biens renoncés. Mais moi, pour qui l'existence est un lamentable fardeau, moi, dont la mort est le but désiré, le très cher rêve, j'ai fait à ceux que j'aime le sacrifice de ma mort. J'ai tout dit. Contre moi, que pouvez-vous : me condamner à mourir ? accompagné des plus rudes supplices, la fin me sera bienvenue encore, et si vous me laissez vivre, vous ne m'imposerez rien que je n'aie déjà choisi. „

Longtemps les juges conférèrent à voix basse, en de perplexes hésitations, puis, le plus vieux d'entre eux ayant prononcé quelques paroles, ils se rassérénèrent soudain et l'Archidicaste, s'étant levé, prononça la sentence :

“ — Hégésias, le tribunal équitable, au nom de Ptolémée, te condamne à vivre..... à vivre seul.

BERNARD LAZARE.





LES COUPLES NOIRS.

*Autour des vieux clochers d'églises, vers le soir,
Le vol lourd des pieuses corneilles s'étire
Avec les rauques cris d'un nostalgique espoir
Vers le soleil défunt dans un rouge martyr.*

*Du lointain des grands bois noyés de crépuscule
Si vainement en pleurs pour leur esseulement,
Les noirs corbeaux criards comme un flot que bouscule
Et gonfle la tempête, adviennent lentement.*

*C'est alors parmi tous pour les femelles grêles
Dans les becquêtèments et les battements d'ailes
Les spasmes secoués des désirs souverains.*

*— Tels s'accouplent la nuit, par les bouges livides,
Les amoureux de chair dont les lèvres avides
Brûlent immensément d'aveux adultérins.*

Janvier 89.

ARTHUR DUPONT.





POUR LA DÉMONE.

I

*Un soir de joie, un soir d'ivresse, un soir de fête,
— Et quelle fête, et quelle ivresse, et quelle joie! —
Tu vins. L'impérial ennui sacrait ta tête;
Et tu marchais dans un bruit d'armure et de soie.*

*Tu dédaignas tous les bijoux et l'oripeau
De ruban, de dentelle et d'éphémère fleur....
Hermétique, ta robe emprisonnait ta peau.
Oui, la fourrure seule autour de ta pâleur.*

*Tu parus. Sous tes yeux que le kl'ol abomine,
Le bal fut la lugubre et dérisoire histoire.
Les hommes des pantins qu'un vice mène et mine,
Les femmes, cœurs et corps fanés, — et quel débordre!*

II

*Or j'étais vide et désolé lorsque tu vins...
J'évoquais mon amante et l'Élohite sœur,
Celle qui jeune grise ainsi que les vieux vins,
Et dont le sourire fait vivre avec douceur.*

*Tu dis l'orgueil et ton caprice de névrose,
Et le bonheur qui se dérobe comme une onde
Parjure ; oh, plus même un désir de quelque chose...
Rien n'est pervers hélas ; hélas, tout est immonde !*

*Et nous fûmes d'accord tous deux dans le mépris,
La fierté fiança nos deux âmes, ce soir ;
Tant de conformité rend nos esprits épris
D'un même rêve d'espoir et de désespoir.*

III

*Ah, tu jouas cette berceuse de l'Ukraine,
Cette berceuse lente, imprécise et dolente,
Cette berceuse, où trop paresseuse une reine
En ses loisirs se lamente triste et galante.*

*C'était tout notre amour moderne, douloureux
Et langoureux et qui perdit cette vigueur
D'autrefois. Il n'a plus la force d'être heureux,
Car le triomphe est exclu de tant de langueur.*

*Où donc l'Eldorado natif de ma paresse,
L'effort trop conscient se devine inutile,
La lèvres même ne va plus vers la caresse
Mais la caresse vers la lèvres qui s'exile.*

IV

*Elle dansa. C'était une danse des reins.
Ses cheveux bondissaient sur elle, comme un mal
Crépitant. Je l'aime ta danse et je la crains.
Qui donc es-tu, gitane, ô trop souple animal ?*

*C'est cela.... de l'enfer tu viens, tu es le Diable,
Car tu danses vraiment avec trop d'élégance
Sacrilège et trop de luxure, inexpiable.
Tu es le Diable aphrodisiaque qui danse.*

*Es-tu le diable irrémédiable ? Oh, que non pas !
Car si tu te crispes, te cabres et te mords,
Tu feins aussi le calme auguste du trépas :
Pas le diable tout à fait. Tu es le Remords.*

V

*Elle est folle, c'est sûr, elle est folle la chère ;
Elle m'aime à n'en pas douter, mais elle est folle,
Elle m'aime et, compatissez à ma misère,
Avec tous, avec toutes, elle batifole.*

*Un passe... Elle s'élance à lui, cœur présumé...
Elle s'offre et le provoque, puis elle fuit
Vers ailleurs... si fidèle encor au SEUL-Aimé,
Mais eile est folle et je m'éplore dans la nuit.*

*Pour quelque amie aux délicatesses félines,
Elle glisse vers les caresses trop profondes.
.... " Tu vas, folle, oublier mes rancœurs orphelines. „
Mais sa lèvre pensive hésite aux toisons blondes.*

VI

*Elle m'aime pourtant et je suis aimé seul,
Elle m'aime quand même et même éperdument ;
Notre amour cérébral vivrait dans un linceul !
" Même mort, je serai ton immortel amant. „*

*Elle m'aime pour mon dédain des habitudes,
Et pour ma haine du naturel, elle m'aime
Pour mes ignorances et mes inquiétudes,
Pour mon horreur de ce néant et de moi-même.*

*Mais nous n'avons jamais profané le désir
En la bataille de nos chairs et des coussins ;
Mon Rêve seul sait te pénétrer et saisir :
Ma bouche n'a jamais foulé tes pâles seins.*

VII

*Nous fuyons le barbare choc de l'épiderme,
L'aventure du baiser et de la morsure ;
Nous créons une étreinte absolue et sans terme
Par la pensée et par les yeux, — et sans souillure.*

*Pour alentir la brutalité des instincts,
Obscurément, autour de nous, parmi des glas,
Râlent des couples en des spasmes indistincts,
Et ces rôles font de la vie, hélas, hélas !*

*Mais à nous sied le rare orgueil d'être stériles,
Et de ne pas perpétuer notre grand vice :
Nus et fixes et sans tendresses puériles,
Nous buvons la joie en l'infaillible calice !*

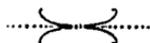
VIII

*Sois heureuse plus que toute, car tu vivras.
Tu vivras par ton culte horrible à la Beauté;
Les peuples darderont l'éternel de leurs bras
Vers ta majestueuse monstruosité.*

*Jamais vieille et jamais laide, car tu es sage!
Les lucifers t'inhumeront dans la lumière
Pour que l'Amant s'agenouille sur ton passage
Et que Sainte, tu sois priée en ta manière.*

*Ne crains pas. Il s'enfonce au cœur de l'Idéal.
Ton tabernacle; et c'est un roc que ton autel.
L'amour chaste flamboie en l'ostensoir du Mal.
Et ton rite ineffable et dur est immortel.*

JULES BOIS.





LE GÉNIE ÉTAIT

A Jean Moréas.

Le Génie était la Statue avant Dédale,
Les yeux clos sur son rêve en l'immobilité,
L'immarcessible, froide et chaste nudité
Du corps indifférent d'être ou femelle ou mâle,

Et les pieds joints et pendantes les vaines mains,
De pierre comme un mur pour tenir à distance
De l'espace et hors le souci des lendemains
Tourné vers soi, l'Esprit, très loin de l'existence.

Las ! depuis que la vue a creusé son front plan
Le Génie avec les faux gestes du talent
Se fourvoie au travers des sentes où l'Idée,

Esseulée en allée à jamais des sommets,
Au monde extérieur ouverte désormais,
Se meurt d'une douleur de vierge fécondée.

DAUPHIN MEUNIER.





LES ROSES.

*Les prés sont tristes sous la neige de leur lincol
La bise emporta les feuilles de chêne et de tilleul.*

*Et les Pauvres, — eux, les doux et les pieux, —
Ont gémi longuement vers les cieux.*

“ Seigneur, ayez pitié de nous.

*Nous sommes pauvres, et nous n'avons pour richesse
Que les fleurs des étés, les fleurs blanches et fauves,
Les roses et les lys, les jasmins et les mauves,
Dont les couleurs et les parfums calmaient notre tristesse :
Et voici que l'hiver nous a pris notre richesse.*

Nous vous implorons, Seigneur, à genoux.

*Rendez-nous les fleurs d'émeraude et de saphir,
Et celles qui parent les prés
Comme d'un vivant ivoire,
Et celles qui semblent tomber, pour nous ravir,
De votre Paradis de gloire,
En la splendeur des crépuscules empourprés.*

*Les fleurs, oh, les fleurs, avec leurs parfums si doux...
Seigneur, ayez pitié de nous. „*

*Et la Sainte au front clair est venue
D'une ville lointaine et qui leur est inconnue.*

*“ C'est un rêve divin que mon âme rêva :
Le Seigneur Christ m'est apparu dans son cortège
Et sa voix d'espérance et d'amour m'a dit : — Va.*

*Va vers les malheureux que l'âpre hiver assiège
Et que peine ne plus voir resplendir de fleur
Par les sentiers déserts et les prés blancs de neige.*

*Je t'ai donné jadis de guérir la douleur,
Et tu peux ranimer le sourire des roses :
Va vers les malheureux, vierge sainte, et rends-leur*

Le trésor frais et printanier des fleurs décloses. „

*La Sainte, en un geste impérieux de victoire,
Lève sa main où luisent des rayons mystiques ;
Et, tandis que du ciel descendent des cantiques,
Voici que la langoureuse plaine se moire
De roses rougeoyantes et de roses claires,
Et de roses d'espérance et de roses d'amour ;
Et l'on dirait que c'est le radieux retour
Des mois d'or où les vents apaisent leurs colères,
Et les prés semblent des prés d'espérance et d'amour.*

*Et les Pauvres ont contemplé le trésor fleuri.
Et, comme s'ils étaient riches, ils ont souri.*

A. FERDINAND HEROLD.





UN SOIR.

*Au plus profond de mon âme pourrit un soir,
Un soir de vice ocreux et de péché jaunâtre,
— Une flamme! — mais moins que la lueur d'un âtre
Et des nuages morts zébrant un soleil noir.*

*Arbres à terre, essors cassés, ardeurs amères,
Se décomposent lents et lourds. Et par dessus
Ce grand fumier d'orgueil et de rêves déçus,
Le masque illimité des mauvaises chimères.*

*On songe à des Golgothas d'or, dont les grands feux
Sauveurs ont fait jadis de la clarté suprême;
Mais les Jésus s'en sont allés tristes d'eux-mêmes,
Et tristes de leur terre et tristes de leurs cieux.*

*L'ombre est depuis immensément tranquille et sûre
D'être l'éternité pour les vivants. Le cœur
A beau disperser loin sa plainte et sa rancœur,
Il n'est au fond des nuits qu'une comète obscure*

*Qui s'use exaspérée à de banals assauts,
Perdue au loin, perdue en mornes destinées :
La chute! — et dont des mains non encore nées
Ramasseront, un jour, les sanglotants morceaux.*

(1887)

EMILE VERHAEREN.



LES PETITS ENFANTS.

III.

DANS LA FORÊT.

Dans la majesté légendaire de la drève ogivale et centenaire, sur le gazon ras de l'allée, et parmi les feuilles déjà mortes qui bruissaient, tendrement enlacés, et sans peur au milieu de la redoutable ténèbre, habitacle de tant d'ogres et de cauchemars, tard en la nuit, cheminaient vaguement deux adorables mioches.

Les longues boucles de leurs cheveux se mêlaient, alors que de toute leur âme ingénue, ignorants encore de nos ignominies, suavement ils s'embrassaient.

“ Je t'aime, disait-elle, de tout mon cœur, et jamais, jamais, je n'aimerai que toi... Dis, un jour nous nous épouserons ? „

“ Oui... Mais comment toi si peureuse ne songes-tu même pas aux dangers du Noir ? „

Elle frissonna un peu, et se collant à lui : “ Oh oui ! il fait là-bas bien noir ! Ah, si tu m'abandonnais un seul instant, j'en mourrais pour sûr. Mais ne m'as-tu pas dit qu'avec toi il n'y avait pas de danger ? „

“ Je n'ai jamais rien rencontré ! Pourquoi donc croire qu'il y ait un danger ? „

“ Tu sais que je te crois et pourtant il fait bien noir là-bas! — Mais dis? Jamais nous ne nous quitterons, n'est-ce pas? Dis? Rien ne nous séparera jamais? „

“ Rien!...„

“ Ah si tu savais comme je suis heureuse! „

Et la lune se mit à briller entre deux nuages et elle éclairait fantastiquement le groupe délicat de ces pâles enfants. Et, se mirant en une minuscule flaque d'eau, son or se refléta, fulgurant!

“ Regarde, s'écria-t-elle, la belle pièce d'or! Oh nous serons riches. Laisse-moi vite la ramasser! „

Et sans plus songer à sa peur ni à son ami, elle se précipita vers ce leurre.

Et lui, sentant deux larmes brûlantes couler le long de ses joues, murmura : “ Hélas, hélas, voilà ce qui nous séparera! „

Pierre-M. OLIN.





PETITE CHRONIQUE.

La *Jeune Belgique* verse, inconsciemment, dans une erreur. Elle nous reproche ainsi qu'une désertion, un article de réponse aux *Entretiens politiques et littéraires*. Ces lignes répondaient non pas aux attaques injustifiées de Paul Adam, mais à une note du même périodique, à propos de récentes manifestations teutonnes à Waterloo. Quant aux articles de M. Adam, nous regrettons de les voir signés d'un nom qui nous est sympathique et disons simplement que toute attaque ridicule ne rend ridicule que son auteur. Ayant horreur de toute polémique et prétendant de plus que leur œuvre défend suffisamment nos amis, nous laisserons dire à qui veut toutes les sottises possibles. Mais puisque nous vidons un petit compte, disons-le à la *Jeune Belgique* : bien que nous l'aimions beaucoup malgré certaines algarades, nous ne pouvons nous empêcher de trouver un peu... exagérées ses prétentions de capitaine littéraire. Elle sait aussi bien que nous que jamais nous n'avons toléré sa férule et que si elle est "à la tête du mouvement d'Art en Belgique," en ce cas nous n'en faisons pas partie. Nous fûmes toujours et nous sommes encore, croyons-nous, parfaitement indépendants. Ceci sans la moindre mauvaise humeur, mais pour qu'il ne puisse être dit que par notre silence nous admettions comme vérités des rodomontades un peu surannées.

A propos de la guerre terrible allumée en Belgique, les *Entretiens* publient une petite note qui — espérons-le! — étouffera la torche qui allait incendier l'Europe (style connu). Remercions M. Barrès, M. André (*la France moderne*), *Art et critique*, etc., de nous avoir montré quelque sympathie à cette occasion. Et puis, de grâce, allons panser les plaies.

Paraîtra prochainement chez l'Éditeur DEMAN, à Bruxelles, un volume de Proses de STÉPHANE MALLARMÉ. Ce volume est intitulé PAGES. *Ballets*, publié dans l'avant dernier n° de la *Wallonie*, en est extrait, et nous remercions M. Deman de la communication qu'il a bien voulu nous en faire.

On a trop parlé ces derniers temps du bel article consacré par OCTAVE MIRBEAU, dans le *Figaro*, à notre ami et collaborateur MAURICE MAETERLINCK, pour que nous nous étendions longuement sur ce sujet. Il nous suffira d'en remercier l'auteur et d'être heureux de voir notre ami apprécié à sa juste valeur. Mais hélas, ce n'est pas de Belgique qu'est parti ce cri triomphal!

— Accuser Moréas de plagier Shakespeare, c'est pousser un peu loin le patriotisme... M. Moréas n'est pas plus suspect que ne le fut M. Giraud lorsqu'il prit un titre de Barbey.

— Et que Van Lerberghe ait plagié l'*Intruse*! 1° il n'y a de ressemblance que dans le sujet, sujet *normal*; 2° (Maeterlinck n'en est nullement diminué) les *Flaircurs* datent de 1888. Prière à la *Revue indépendante* de se tenir au courant de la littérature.

Dans notre prochain n° paraîtra une étude de notre ami Van Lerberghe : *les Aveugles de Maurice Maeterlinck*.

Dans la *Jeune Belgique*, superbe article de Maeterlinck; dans notre sœur liégeoise, la *Revue blanche*, article sur le Théâtre.

De nos Collaborateurs :

- A* *Chantefable un peu naïve* (à paraître prochainement).
- JULES BOIS. *Au delà* (à paraître prochainement).
- HECTOR CHAINAYE. *L'Âme des choses.*
- ACHILLE DELAROCHE. *Aenor* (à paraître prochainement).
- CÉLESTIN DEMBLON *Contes mélancoliques.*
Le Roitelet.
- CAMILLE LEMONNIER *Le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE. *Les Flaireurs.*
- GRÉGOIRE LE ROY *Mon Cœur pleure d'autrefois.*
- MAURICE MAETERLINCK. *Serres chaudes.*
La Princesse Maleine.
Les Aveugles.
L'Intruse.
- STÉPHANE MALLARMÉ *Poèmes d'Edgar Poe.*
Villiers de l'Isle Adam.
Pages (à paraître prochainement).
- STUART MERRILL *Les Gammes.*
Les Fastes (à paraître prochainement).
- JEAN MOREAS. *Les Cantilènes.*
Le Pèlerin passionné (sous presse).
- GABRIEL MOUREY *Crépuscules d'Ames.*
Flammes mortes.
- PIERRE-M. OLIN *Mes Mémoires* (hors commerce).
- HENRI DE REGNIER *Épisodes.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ADOLPHE RETTÉ. *Cloches en la Nuit.*
Une belle Dame passa (à paraître).
La Forêt bruissante »
La seule Nuit »
- ALBERT SAINT-PAUL *Scènes de Bal.*
Pétales de Nacre (à paraître prochainement).
- ÉMILE VERHAEREN. *Les Soirs.*
Les Débâcles.
Les Flambeaux Noirs (à paraître prochainement).
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. *Ancaeus.*
Joies.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : MM. ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Adresser toutes les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

- Bernard Lazare** . . . La Mort renoncée.
Arthur Dupont . . . Les Couples noirs.
Jules Bois . . . Pour la Démone.
Dauphin Meunier . . . Le Génie était.
A. Ferdinand Herold . . Les Roses.
Emile Verhaeren . . . Un Soir.
Pierre-M. Olin . . . Les Petits Enfants, III.
Petite Chronique.

Ce numéro 50 centmes.

Des presses de H. Vaillant-Carmann, à Liège.

N° consacré à PIERRE QUILLARD

*

LA



WALLONIE

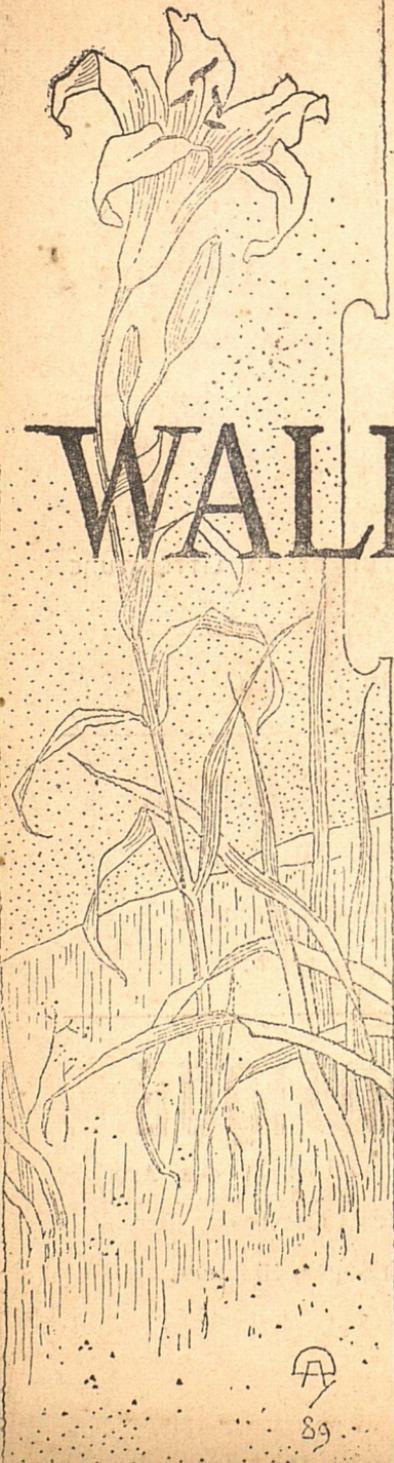


Octobre 1890.

№ 10



89



ENTRETIENS

Politiques et Littéraires

5 francs l'an; 11, chaussée d'Antin, Paris.

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

MERCURE DE FRANCE

MENSUEL

15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain

Un an, 5 fr.; Union postale, 6 fr.

ART & CRITIQUE

Revue hebdomadaire des Lettres et des Arts

Paris, 7, Rue des Canettes

Paris, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.



EPHRAÏM MIKHAEL (1).

Je le sais bien, je le sais bien, nous nous aimons
Et nous marchons parmi les princes de la terre.
Mais mon désir s'en va toujours vers le mystère
Du pays merveilleux que je n'ai pas foulé
Et même près de toi je me sens exilé.

(EPHRAÏM MIKHAEL. *La forêt sacrée.*)

Comme un verset de litanies qui fait sacré pour les hommes celui qui le récite pieusement, j'ai voulu inscrire ici, avant toute parole, ces vers de l'ami absent qui s'en est allé loin de nous, vers l'ombre surnaturelle. Aux jours heureux où nous ne connaissons pas l'irréparable tristesse d'être séparés de lui, il se serait offusqué si nous avions avoué trop haut notre admiration pour son œuvre; maintenant hélas! la mort mauvaise nous a affranchis et j'en peux parler librement, mais d'un cœur grave et religieux, avec la certitude de dire vrai.

Ce volume de poésies et de poèmes en prose met Ephraïm Mikhael au rang des plus purs et des plus nobles artistes, de ceux qui se survivent sur les lèvres des hommes, et qu'on salue du nom de maîtres, parce qu'ils exprimèrent pour la première fois, avec une puissance spéciale, quelques-unes des

(1) OEuvres de Ephraïm Mikhael. Poésies et poèmes en prose Un volume de la petite bibliothèque littéraire, chez Alphonse Lemerre, à Paris.

idées endormies au fond de l'âme humaine. Nul n'a éveillé de princesses plus mystérieuses et plus belles dans le jardin des rêves ouvert aux seuls initiés et les divines captives lui ont révélé la vanité de tout, même du deuil, et la gloire calme de la résignation.

Leur voix impérieuse l'avait enchanté pour jamais. Sans doute il s'asseyait parmi nous, ainsi qu'un roi bienfaisant à tous, parce qu'il savait que toutes les âmes sont dolentes et blessées. Mais toujours il regretta les pays qu'il avait connus en des existences antérieures, les pays de gloire et de clarté qu'il avait quittés un jour pour faire aux croyants du Verbe l'aumône des fleurs éternelles et des pierreries miraculeuses. Il avait accepté de vivre, mais il avait peur de la vie et souvent il s'enfermait dans le parc « bien clos » et ne voulait plus entendre les clairons impurs qui l'appelaient en vain vers les vignes et vers les vergers des hommes.

Il redevenait le seigneur des terres heureuses et des forêts automnales. Pourquoi s'en aller là-bas, parmi les « étrangers » ? Quand de belles vierges viennent vers eux, ils les insultent et les lapident et sur elles

Se vengent de l'amour, des rêves et des dieux.

Ils refusent d'écouter les chansons qui les entraîneraient ailleurs; les mots trop purs sont terribles à leurs oreilles, sourdes obstinément et si les trompettes saintes faisaient choir les murailles qui leur cachent le ciel, ils reculeraient devant la vision de l'autre monde, par amour pour celui-ci où ils peinent de l'aube au soir. Cependant, bien qu'il les sût attachés aux glèbes ainsi que des esclaves volontaires, il avait pitié de toutes leurs douleurs et saignait de toutes leurs plaies; il souffrait leurs maux ignorés d'eux-mêmes et

surtout le mal originel qui les écrase tous, simplement parce qu'ils sont nés.

Oh! les misérables fous, « lourds de raison », qui rougiraient de tourner leurs yeux vers les étoiles amies! ils se croient sages; ils ont l'espoir chimérique d'être heureux, comme s'il y avait rien de plus triste que la joie; mais quand la reine de Saba, par une aurore triomphale, apporte à Salomon les talismans et les aromates, le roi s'épouvante du bonheur comme d'un calice et il supplie Dieu de faire mourir l'amante prochaine, avant qu'elle n'entre dans la terre de Jérusalem:

Qu'elle ne dise pas au seuil de ma demeure
Les paroles de nuit qui me rendraient heureux.

Et le chevalier captif de la magicienne consent à l'amour comme à la suprême et ineffable torture : la guerre, il la méprise à cause de la gloire; dans les villes brûlées, il a « pleuré d'ennui »; que lui importent le char et le glaive et la renommée des conquérants? il renvoie les compagnons des batailles anciennes avec ces mornes paroles de lassitude et de désolation :

L'amour seul peut remplir mon grand cœur ténébreux
Divinement élu pour les douleurs obscures.

Mais il n'y a pas de baiser d'oubli qui enlève aux cœurs exilés le souvenir des pays meilleurs; l'amour est une double tristesse : même aux heures douces, la nuit divine envahit les âmes troublées et voici qu'en elles, comme des lys jumeaux, s'épanouissent des pensées semblables :

Nous sommes les amants tristes parmi les fleurs
Et même le bonheur ne te fait pas joyeuse.

Personne en aucune langue n'a trouvé des mots et des images qui donnent l'idée d'une mélancolie plus intime et plus profonde et n'a paré sa pensée de plus pures gemmes et de plus limpides joyaux. De ses aventureuses chevauchées aux terres du rêve, le poète nostalgique avait rapporté tous les trésors de la lumière et de la beauté. Quand il faisait vivre de la vie des rythmes, par le prestige du Verbe, les mages, les prêtresses et les paladins, toutes ces formes désespérées et tragiques de son âme, il les revêtait de somptueuses étoffes, de lourdes dalmatiques d'or et d'étincelantes armures; la splendeur des diamants et des durs métaux rend plus sombres les ténèbres de leur douleur et tandis que les héros magnifiques passent au milieu des foules prosternées, des monstres les déchirent et leur mordent les flancs et la pourpre de leur sang se mêle en roses ruisselantes à la pourpre des rubis.

Un soir de printemps vous les avez suivis et vous êtes partis avec eux pour les Iles Fortunées où leur martyr prendra fin, ô frère ardemment aimé et que nous pleurerons à jamais, et vous vous êtes évanoui dans la forêt sacrée, sous les étoiles natales. Mais vous nous avez royalement laissé le butin conquis au fond des riches cavernes, l'œuvre parfaite qui vous égale aux plus grands; et votre mémoire, conservée jalousement, nous gardera des défaillances et des félonies envers l'art et envers les hommes.





LA PEUR D'AIMER.

A José Maria de Hérédia.

*La Bête monstrueuse et le bon Chevalier
Ont lutté tout le jour : le dragon mort distille
Un suprême venin sur le sable infertile,
Et le triomphateur entre dans le hallier.*

*Il va, les yeux hagards d'un songe familier :
Là-bas, le palais d'or miraculeux rutile
Et la Princesse rêve, en sa grâce inutile,
A l'amant inconnu qui la doit éveiller.*

*Mais lorsque le vainqueur de l'hydre et des licornes
Vit, après le bois sombre et les escaliers mornes,
La vierge aux cheveux blonds comme un soleil d'Avril*

*Dans la jeune splendeur de sa puberté mûre,
L'angoisse de l'amour mordit son cœur viril
Et sa chair de héros trembla, sous son armure.*



GOETTERDAEMMERUNG.

Heil, siegendes Licht.

*Siegfried, astre évadé des ombres transitoires,
Soleil épanoui dans l'azur de la mort,
Avec ta chair, la gloire humaine de l'effort,
S'abîmait dans le deuil des suprêmes victoires.*

*Mais tel que le granit usé des promontoires
Que l'assaut de la mer tempétueuse mord
Les dieux irradiant dans les glaces du Nord
Attendaient lâchement les jours expiatoires.*

*Le héros, sur les fleurs sanglantes du bûcher,
Semblait sortir des couchants mornes et marcher
Dans l'auréole d'or des flammes triomphales,*

*Tandis qu'en un torrent de splendeur et de bruit
Flagellé par le vol sinistre des rafales
Le Palais merveilleux s'écroulait dans la nuit.*

LE PRINCE D'AVALON.

A Henri de Régnier.

*Et le prince vivait dans l'île d'Avalon.
Des parterres de fleurs caressaient ses prunelles ;
Les calices des lys s'ouvraient en ce vallon
Eperdument vers les étoiles fraternelles ;*

*Les paons constellés d'yeux luisaient sous les halliers
Or mobile, tremblant saphir, vivante flamme
Et les fruits mûrs pendus aux vastes espaliers
Versaient un opulent arôme de cinname*

*Tandis que dans le parc peuplé par des sylvains
Et des faunes bordant les larges avenues
Le clair de lune épars sur les marbres divins
Faisait étinceler la chair des nymphes nues.*

*Et le prince sur la terrasse du palais
Inclinait vers le sol ses doigts chargés de bagues
Et regardait, là-bas, sous les cieux violets,
Fuir des vaisseaux fleuris par la houle des vagues.*

*" Passez, je vous envie, ô frères ignorés,
Que les vents furieux emportent sur le gouffre.
Je ne la connais plus et vous la reverrez
La terre désirable où l'homme pleure et souffre.*

*Je suis venu vers les rivages interdits
Pour obéir aux voix des blanches fiancées
Et mon âme succombe au poids des paradis
Ainsi que les joyaux chargent mes mains lassées.*

*Pour éveiller en moi d'immortelles douleurs
Dont la mémoire accrût mes extases futures,
J'ai déchaîné des sangliers parmi les fleurs ;
Mais les fleurs renaissaient plus belles et plus pures.*

*J'ai voulu renverser le palais merveilleux
Et je l'ai revêtu de rouges incendies,
Mais des colonnes d'or surgissaient à mes yeux
Et portaient jusqu'au ciel les voûtes agrandies.*

*Et lorsque j'ai tué la vierge que j'aimais,
Espérant rompre enfin les ineffables charmes,
L'enfant ressuscitée a vaincu pour jamais
Par des baisers plus doux ma tristesse et mes larmes.*

*Pour moi, le flot des jours s'écoule vainement ;
Vainement le soir tombe et l'aurore rougeoit :
Enveloppé de rêve et d'éblouissement
Je suis le prisonnier de l'immuable joie. „*

*Ainsi par cette nuit d'étoiles, il parlait :
Les fourrés frissonnants brillaient de lucioles
Et le souffle embaumé de la brise mêlait
La chanson de la mer à la voix des violes.*



LES FRÈRES D'ARMES.

à Stuart Merrill.

LONVIÉS par une aurore annonciatrice de gloire, les héros adolescents avaient ceint l'épée et sous le casque leur chevelure rousse ruissela comme une source de lumière issue de roches ténébreuses.

Ils partirent ; les voiles rouges du vaisseau fleurissaient la mer ; et la proue d'airain s'irisait au heurt des vagues. Pendant des ans, ils coururent le monde ; leur renommée sanglante, éparse la nuit, hantait les rêves des cités.

Ils marchaient côte à côte dans les mêlées, pareils à des dieux ; et tels que des fauconniers en chasse déchaperonnent les oiseaux de leurre, hors de la gaine de cuir ils faisaient s'ouvrir sur les plaines les ailes resplendissantes des épées.

Dans la cale lourde des pirateries victorieuses, ils entassèrent pêle-mêle les armures d'or et les gemmes ; sur les étoffes rares, les escarboucles et les rubis évoquaient les yeux des prêtresses et les blessures des guerriers.

Ils se crurent las de combattre et revinrent dans leur patrie ; sur les ruines de la maison natale écroulée, ils élevèrent un palais ; les murailles de bois odorant versaient aux campagnes des aromates inconnus.

Un printemps farouche émanait des bas-reliefs de santal. Les pierres d'Orient survivaient aux corolles vaines; et le soir, sur les terrasses, les héros, vêtus de pourpre, semblaient dans leur splendeur les fils du soleil englouti.

Mais l'ennui des heures semblables mordait lentement leurs cœurs. Chercher au delà des mers des batailles nouvelles, à quoi bon? les glaives s'ébrêcheraient sur leurs boucliers; la certitude d'être invincibles attristait leurs âmes hautaines.

Par un matin de gloire comme celui où ils appareillèrent, seuls dignes de lutter l'un contre l'autre, ils resaisirent les épées oisives suspendues dans les panoplies et poussant des clameurs de joie, les guerriers fauves se ruèrent.

Enivrés de joie suprême, ils frappaient d'estoc et de taille; ils combattirent jusqu'à la nuit et quand l'aube vint, atteints d'un double coup et les yeux vers les étoiles, ils tombèrent, ensevelis dans leur victoire fraternelle.





CHAMBRE D'AMOUR.

*La nuit tiède est clémente à la ville qui dort ;
Des lys impérieux triomphent dans la chambre
Et cependant nos cœurs sont froids comme décembre
Et nos baisers d'amour amers comme la mort.*

*Ta douce bouche s'ouvre à des chansons mièvres
Et tes seins bienveillants accueillent mon front las ;
Mais, ô ma douloureuse enfant, je ne sais pas
Pourquoi les dicux mauvais empoisonnent nos lèvres.*

*Qu'importe ? viens vers moi, triste sœur ; aimons-nous,
Sans craindre la saveur glorieuse des larmes,
Tels des héros blessés avec leurs propres armes
Et dont le glaive d'or a rompu les genoux.*

*Viens ! nous aurons l'orgueil des âmes taciturnes
En cette chambre morne et veuve de flambeaux,
Où, semblable à l'odeur des antiques tombeaux,
Un parfum sépulcral monte des lys nocturnes.*

LIED.

*Ta voix, ta même voix de colombe blessée
Sonne plaintivement dans ta gorge lassée*

*J'entends encor l'écho des paroles d'antan
Lorsque les mots ailés s'envolent en chantant.*

*Mais je ne comprends plus les syllabes; j'oublie
Ce qui fait leur langueur et leur mélancolie.*

*Je crois t'ouïr parler un langage inconnu
Sur des airs dont mon cœur s'est en vain souvenu,*

*Et je perçois parmi la mesure rythmée
La voix d'une étrangère ou d'une morte aimée.*

LA MORT INUTILE.

A Grégoire Le Roy.

Curæ non ipsa in morte relinquunt.

P. VERGILIUS MARO.

*Triste comme la mer et la chanson des syrtes,
Le vent lourd de sanglots pleure dans la forêt :
Un troupeau d'ombres vient, paraît et disparaît
Dans les bois souterrains et les bosquets de myrtes.*

*Défaillant au désert du ciel ensanglanté
Un soleil ténébreux baigne le pâle espace ;
Un troupeau d'ombres vient, revient, passe et repasse
Dans sa mélancolique et funèbre clarté.*

*Et ce sont à travers les chemins d'asphodèle
Les fantômes hagards, pleins de larmes et lents
Dont les glaives d'amour ont déchiré les flancs.
Le temps n'a point fermé leur blessure immortelle,*

*Le sommeil sépulcral a leurré leurs yeux las
Et l'âpre souvenir survivant à la tombe,
Tel qu'un vin corrosif, goutte par goutte, tombe
Dans leurs cœurs ulcérés qui ne guériront pas.*

EN MORVAN.

A Jacques Derbanne.

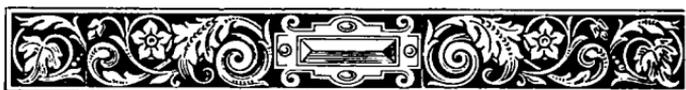
*L'ombre s'enroule au flanc des collines farouches
Et pèse sur les bois et les versants herbeux
Où dorment lourdement les immobiles bœufs.
Elle fait grimacer les arbres et les souches
Des saules noirs pareils à des jeteurs de sorts,
Tandis que par les vaux silencieux et morts
Le monotone appel des chouettes réplique
Au sifflement du vent dans le houx métallique
Qui vibre hostilement comme une armure et luit,
Et l'eau sauvage hurle entre les roches grises
Ainsi que, défaillant de hautes entreprises,
Une guerrière blanche en fuite dans la nuit.*

CRISTAL.

A Emile Gallé.

*Noire sur le cristal pâle et gris comme un ciel
D'hiver, la libellule énigmatique épioie
Ses ailes dans l'air lourd et pestilentiel.
Ses immobiles yeux sans tristesse et sans joie
Cherchent sinistrement une invisible proie
Et planant sur l'eau verte et morte des marais,
Vers vos calices d'or, de pourpre et de ténèbres
Elle vole vers vos calices à jamais,
Glaucques fleurs qui nagez sur des ondes funèbres
Où se mire le deuil des pins et des cyprès.*





MESSE DES MORTS.

A Bernard Lazare.

LES ORGUES.

Requiem æternam dona eis, Domine.

*Seigneur, ces pèlerins des routes de la vie
Ont peiné tout le jour vers le terme divin :
Au lieu des puits d'eau vive et des outres de vin,
Ils se désaltéraient aux calices d'envie.*

*Desséchés par le hâle et brûlés par le ciel
Torrède, haletant de la soif infinie,
Ils buaient, comme Christ en sa lente agonie,
La mauvaise liqueur de vinaigre et de fiel.*

*Echappant aux carquois d'atroces sagittaires
Des flèches s'envolaient vers eux d'arcs inconnus
Et d'invisibles fouets mordaient leurs torses nus
Et du métal ardent coulait dans leurs artères.*

*Ils marchaient pesamment sous le faix de leur croix
Avec le seul espoir de ta bonté future :
Mais les loups de l'enfer guettent la créature
Et happent en chemin l'âme que tu mécrois.*

*L'inextinguible feu hurle dans la gêhenne
Et les damnés jetés aux abîmes grondants
N'apaisent pas la faim terrible de ses dents
Et son gosier féroce est avivé de haine.*

*N'écarte pas de toi les fidèles troupeaux!
Le soir descend; après les heures sans prairies,
Voici l'instant rêvé des calmes bergeries;
Ouvre, ô Pasteur des morts, le bercail de repos.*

LES VIOLONS.

Et lux perpetua luceat eis.

*Seigneur, ces exilés de la seule patrie
Criaient vers toi du fond des gouffres ténébreux;
Pitié! fais ruisseler des nuages sur eux
La source de splendeur promise en Samarie.*

*Que la mort leur devienne un baptême! revêts
Leurs flancs martyrisés de robes de lumière
Et donne leur essor dans la gloire première
Aux cygnes évadés des pièges du mauvais.*

*Magnifiques et purs, après la lutte rude,
Ils voleront vers les parterres triomphaux
Où des lys, méprisant la morsure des faux,
Fleurissent dans la joie et la béatitude*

*Tandis que le soleil d'un ineffable été
Inonde d'or brûlant les roses et dilate
Les parfums épandus des coupes d'écarlate
Et que l'éther subtil chante l'éternité.*

*Rappelle au nid fermé les frissonnantes âmes
Et les ailes d'amour monteront à l'amant
A travers l'harmonie et l'éblouissement
Des splendeurs, des accords, des concerts et des flammes ;*

*Et les siècles futurs et ceux qui ne sont plus
Tressailliront en toi d'une même allégresse
En oyant, comme un chant et comme une carresse,
Frémir au ciel nouveau le vol blanc des élus.*

LES VIVANTS.

*Agnus Dei, qui tollis peccata mundi,
donu eis requiem.*

*Seigneur, Seigneur, Seigneur, impitoyable maître,
Nous sommes las des jours et des soleils maudits :
Épargne aux délivrés l'horreur du paradis ;
Laisse les morts dormir en paix et ne plus être.*

*Tant de clous ont percé leurs membres ici-bas
Que nul flot baptismal rédempteur de leurs peines
Ne laverait les maux et les douleurs humaines
Et que ton repentir ne leur suffirait pas.*

*Ils entendraient au lieu des sublimes cantiques
Flottant parmi l'encens des lys épanouis,
Monter de l'océan mystérieux des nuits
Le râle inexpié des souffrances antiques.*

*Rumeur d'airain, sanglot cruel d'un tympanon
Dont une main haineuse a secoué les cordes
Le souvenir rirait de tes miséricordes,
La voix de tes élus blasphémerait ton nom.*

*Roi du ciel, reste seul dans ta gloire exécrée
Formidable, sereine et libre de remords;
O bourreau des vivants, ne touche pas aux morts,
Et quand viendra pour nous la suprême vesprée,*

*Quand les vers rongeront les os de nos genoux,
Accorde à notre chair en tardive clémence
Non les vaines clartés, mais l'ombre, le silence,
Le sommeil et l'oubli de toi-même et de nous.*





PROLOGUE POUR UN POÈME DIALOGUÉ.

*Près de la belle forêt le lac mystérieux s'endort :
Comme des reines enfants jettent les perles de leur col,
Prodiges pour les gazons, les branches versent avec l'or
Du soleil occidental leurs fleurs éparses sur le sol;
Dans la vesprée une chasse entraîne au loin le chant des cors.*

*Royalement le soleil meurt enveloppé de sa gloire,
Et sur son tombeau divin brillent les premières étoiles.
Sous les peupliers amis, sous les peupliers blancs qui boivent
L'eau des sources et l'air pur, âme et tresses qui se déploient,
La jeune fille sourit et rêve à des rêves de joie.*

*Sans doute ses yeux fermés voient les plaines du paradis
Riches de tous les printemps éternellement se fleurir ;
Peut-être son cœur mortel dédaigne les célestes lys
Et chaque soir dans la paix muette et pâle de la nuit
L'image d'un fiancé se glisse et passe entre ses cils.*

*Mais voici qu'à travers l'aube où seuls les nénufars regardent,
Hors du lac, un chevalier splendide surgit des eaux calmes
Et ses glauques vêtements conservent le reflet des vagues,
Tandis qu'en ses longs cheveux et sur ses pâles mains éclate
Le feu triste des lapis et des émeraudes natales.*

*Vers la vierge qui sourit et rêve d'amour ou de ciel
Doucement endormie au bord de la belle forêt,
Il vient; la chanson des cors sombre et s'efface désormais
Et le chevalier parmi les parfums des feuillages verts
Éveille avec ses baisers la blonde princesse aux yeux pers.*

PIERRE QUILLARD.



NOTES SUR L'ART.

Sur ce thème : SALON DE BRUXELLES.

L n'est pas inutile de parler des Salons triennaux d'Art, puisqu'il est indispensable qu'ils subsistent.

Que les porte-queue de nos Princes de l'Art — et nous ne manquons de rien, Dieu merci ! — s'abstiennent de glapir leurs annuelles réclames et l'existence des Salons est irrémédiablement compromise.

Le pis est que c'est nous qui en pâtirions le plus !

Pensez, cet annuel Salon officiel d'Art, sans qu'il y paraisse, nous défend comme la prostitution réglementée la vertu des femmes et des jeunes filles ! Sans lui, qui assouvit si bien la frénésie du public pour l'Art, comme sans elle, les vrais artistes et les femmes honnêtes seraient violés dans la rue.

A-t-on songé que toutes choses ont ainsi une utilité "à côté", de celle acceptée par le commerce ; que la raison d'être avouée — et je ne soupçonne aucune tromperie, tout au plus la myopie peut avoir induit à telle facile conclusion — n'est vraie que pour ceux qui se contentent d'une compréhension superficielle. Qu'ici l'Art soit en cause, il est devenu oisieux aujourd'hui de le nier. Autant l'amour trônerait où on le vend.

Les prétentions sont les mêmes ; ici comme là, on annonce une marchandise qu'on n'a pas, on se fait honneur d'un hôte qui n'est jamais descendu chez soi.

Lors, puisque nous cherchons par l'utilité à excuser toutes créations de Dieu, est-il assez juste que j'en cherche une aux choses les plus honteuses d'abord ; à celles tout au moins, qui paraissent les plus inexcusables, celles que l'Art consent à couvrir de son nom formidable et sacré.

En tant qu'exhibition d'Art, ces salons sont leurres, autant que prétextes, but avoué à toutes associations; l'important est — et ce nous sera une garantie! — que depuis les plus gros mammifères — à sang froid! — jusqu'au plus menu fretin de notre vivier d'Art, tous aient trouvé ample pâture à l'incurable vanité qui les grangrène.

Eût-on pu mieux imaginer pour drainer l'ambition de nos contrées si exagérément basses (de combien de toises au-dessous du niveau intellectuel le moins relevé!), que ces grandes associations : — où une hiérarchie acceptée crée à merci une infinité de dignités fictives et qui suffisent amplement, ceux qui les revêtent n'en percevant pas l'illusoire, — tant fallacieusement s'affuble de distinctions chamarrantes et ancestrales tout ce qui est de plus vain.

Sociétés d'Artistes, associations politiques, milices citoyennes! Vraiment faudrait-il être bien mal fait pour ne pouvoir être enrôlé dans une de ces grandes légions!

En est-il, aujourd'hui, qui ne soient, un peu, Artistes? Et s'il en est un, ne sera-t-il belliqueux un tantinet?

Tout le monde, au demeurant, a en soi l'étoffe d'un politique! Ce sont les grands fleuves, grossis de toutes les eaux putrides, qui roulent à travers notre organisation, mais sur les rives desquels ceux-là seuls croient voir surgir des ports, qui ont mis leur vie en rade d'honneurs puérils et inexistants.

Songez que tout est pour le mieux ainsi : annuellement, dans tous pays, on dégorge violemment par exhibitions d'Art ce que de trop grandes crues pourraient amonceler, contre les écluses, de vanités creuses, de morgue pédantesque, d'exubérance cabotine.

A l'encontre d'autres, qui s'affligent, je crois qu'après ce curage, l'Art ne s'en porte que mieux. Tout au plus faut-il

veiller à ne pas se trouver à portée. Que ceux qui ont été éclaboussés, voire entraînés dans cette immonde marée, s'en prennent à eux-mêmes.

Quant à nous, dès lors, cessons de nous indigner, les féroces coups de cravache que nous porterions ne serviraient qu'à faire des jours dans les rangs derrière lesquels nous nous abritons.

Je sais bien : c'est la mise en croix de l'Art par une foule idolâtre, groineuse et scatophage qui nous exaspère, fait lever en nous le levain de suprême révolte et nous pousse aux virulences qu'on sait.

Mais l'Art participe de la divinité ainsi.

Plus efficacement qu'un Dieu — vrai, que la prophétie s'accomplit : "*aucun de ses os ne sera rompu* „ — l'Art nous rachète en se laissant crucifier.

Et rien ne manque à cette passion renouvelée : ni l'accusation, plus sournoisement portée chaque fois, ni l'ironique couronnement devant la foule, ni les larrons préférés, ni l'hypocrite éponge de vinaigre et d'hysope dont le pourlichent les autorisés critiques, — ni ceux qui s'en lavent les mains, aussi !

HENRY VAN DE VELDE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Une dame du demi, qui a eu des malheurs, en a conservé — avec des relations, — un scepticisme hilare et mélomane ponctué de calembours. Et c'est l'ouvreuse, l'ex-ouvreuse du cirque d'Été ⁽¹⁾, qui babille gentiment, cause musique pour

(1) *Lettres de l'ouvreuse*, chez Vanier, Paris.

son plaisir, ne parle ni d'un ut dièze anticipé sur un accord de triton, ni de neuvièmes diminuées résolues en modulation, — c'est pourtant le grand chic du genre ! — mais dégoise avec verve des tas de réflexions à la bonne franquette, non sans prouver qu'elle connaît supérieurement son art. On peut ne pas trouver indispensable de réunir sous l'aspect définitif du livre une collection de comptes rendus qui passent ; il y a aussi des jeux de mots, des jeux de mots ! vraiment un excès. Mais ces lettres se présentent avec tant d'entrain juvénile, les plaisanteries même sont parfois si imprévues qu'on finit toujours par applaudir. Et certes on a mille fois raison, car la grande et pure musique est hardiment défendue en ces petits pamphlets et, si l'on peut reprocher à l'ouvreuse un enthousiasme berliozâtre un peu exagéré et un trop facile dédain pour Edward Grieg, il faut la féliciter hautement d'avoir salué comme il convient César Franck et Vincent d'Indy.

* * *

Deux œuvrettes naturalistes, ma foi oui. *Tendresse* (1), une plaquette par Henry de Braisne : histoire de tous les jours contée avec de grandes recherches de vocabulaire en des phrases souvent par trop alambiquées, mais une curieuse et très éclatante évocation de l'opéra comme d'un légendaire palais qui serait, — ici vous rencontrez Maeterlinck, M. de Braisne, — le *Temple de l'Illusion*.

A *Trépas* (2), consciencieuse étude d'un hôpital parisien : un grand jeune homme blond, supposé philosophe parce qu'il se croit sceptique, se décide à se faire soigner là et y meurt

(1) Par Henry de Braisne, chez Vanier, 46 pages.

(2) Par Dauphin Meunier ; joliment imprimé par Vaillant-Carmanne, pour Léon Vanier, 150 exempl.

en effet. Des bouts de descriptions — l'une d'elles surtout, qui s'achève en délire, — la silhouette à moitié fine et à moitié vulgaire, bonne enfant surtout. d'une jeune boursière attachée à l'établissement, des échappées de psychologie vraie, l'observation minutieuse des détails quotidiens, des types entrevus et nettement crayonnés, tout cela met de la vie dans ce petit livre.

Le milieu particulier est distinctement évoqué, dans une grande unité d'amertume. Par exemple la spéciale importance accordée à un urinal ne me séduit guère, et puis il y a trop de tasses de porcelaine remplies d'éruclations, trop d'émanations fécales; mais d'autres notes brèves et amères laissent une impression intense.

Quant à la forme, sobre, assez rapide, elle est bien adéquate au sujet. Quelques incorrections, et des surprises, comme celle-ci : « (la couleur des bancs) mangée par la rape incessante de *flatueux* derrières „..... Il faut laisser cela à Armand Silvestre, que diable!

L'auteur prie qu'on ne le juge pas d'après ce livre, déjà très lointain de ses rêves d'à présent. Soit. Au moins cette première œuvre se montrait-elle solidement documentée au point de vue naturaliste, de lignes assez fermes, et écrite avec soin.

J'y note ces vers à la façon de Jules Laforgue (comme le dit l'auteur lui-même) :

O la bonne grosse âme
 Douce comme un dictame
 Et neuve combien! et femme....
 ELLE.
 Monsieur, je suis, mille pardons!
 Savante, pas fière, une oiselle
 Avec du rêve dans l'aile!
 Connais-tu le pays où fleurit.....
 LUI.

Eh, va donc!

* * *

Ces vers doivent sembler un blasphème à l'auteur de *Miette* (1), M. Henri Maubel. La *Wallonie* a déjà signalé les nouvelles qu'il publiait dans la *Jeune Belgique*; une âme délicate de naïf volontaire s'y révélait, douée d'une assez personnelle vision.

M. Maubel est l'un des bien rares écrivains de prose qui consentent à analyser cette inconsciente petite personne, versatile, doucement cruelle, éblouie et mélancolique, qu'est une jeune Fille. Une merveilleuse monographie d'Edmond de Goncourt; puis d'anémiques romans anglais, et d'identiques en France, voilà tout, pour ces années. Barbey même, qui fait encore exception, presque toujours passe par dessus la jeune Fille pour étudier la Femme, comme dans *Ce qui ne meurt pas*. De nos jours, des poètes comme Jules Laforgue, Charles VanLerberghe et Fernand Severin, Grégoire Le Roy, d'un peu plus loin, René Ghil dans le Geste Ingénu, sont hantés par cet innocent mystère. Mais qui donc, à part M. Maubel, s'avise ici d'étudier la Jeune Fille dans le roman, s'il ne s'agit que de littérature ?

Aussi j'en veux un peu à M. Maubel d'avoir, pour son premier livre, choisi ces quelques pages qui peuvent tromper sur son talent.

Une autre nouvelle, moins parfaite, parue dans la *Jeune Belgique* (une jeune fille meurt, et c'est alors l'amie qui y pense doucement) était plus complète de psychologie. *Miette*, au contraire, nous révèle un délicat écrivain, épris de nuances, habile à tracer une silhouette, aquarelliste du sentiment, intuitif des élégances, et certes fort spirituel; mais

(1) Chez Savine, Paris. Joli petit livre imprimé par M^{me} Monnom.

c'est peut-être trop spirituel, un peu superficiel aussi, et voilà pourquoi je suis en train d'assommer M. Maubel avec M. Maubel lui-même.

Non, il est trop absurde ce procédé de critique, et bien mieux vaut signaler en cette plaquette une petite œuvre exquise, où sont notés d'adorables gestes mutins, des moues, des demi-pensées qui n'osent prendre forme, tout l'indécis d'une flirtation entre des adolescents, toute l'inconnue merveille d'un premier amour de tête que M. Maubel évoque en précieux analyste des intimités.

Quelques tournures trop alambiquées passent vite inaperçues parmi tant de claires pages, et n'en ai-je pas dit assez pour recommander *Miette* aux plus raffinés ?

*
*

Arnold Goffin est bien connu ici ; je n'ai pas à rappeler les beaux articles d'Hector Chainaye et de Célestin Demblon, et enfin le livre que je vais brièvement analyser parut fragmentairement dans *la Wallonie*.

Maxime, a chimerical tale ('). Arnold Goffin y continue avec un talent subtil et précis cette aiguë analyse de lui-même qu'il avait commencée dans le *Journal d'André* et *Delzire Moris*. C'est encore ici un amer, un malade, mais cette fois surtout un logique personnage qu'un fatal ennui de la vie conduit au suicide. Non pas vraiment du dégoût, mais la fatigue d'exister, la vacuité d'un monde où la pensée, trop assouplie peut-être, se prouve identique et stérile ; et puis l'absence de but, le mépris qui isole, l'isolement devenu lourd de pensée toujours identique et toujours stérile, et l'ennui, l'ennui très noblement, et le " pourquoi pas en finir ? „

(') Arnold Goffin, *Maxime*. Charles Vos, Bruxelles. *Une conclusion altière*. (Wallonie juin 1887.)

On pourrait reprocher ce suicide à un disciple de Schopenhauer, et l'auteur l'a sentie, la difficulté d'un tel acte pour celui qui ne daigne pas agir. Cependant, au long du livre ce dénouement s'affirme vraisemblable, presque nécessaire même.

Arnold Goffin ne se renouvelle pas assez, et il laisse passer comme une pose de scepticisme et de sécheresse ; ses qualités et ses défauts se retrouvent dans sa forme, d'une précision mathématique, très sobre et de phrases extraordinairement solides, mais sèche et chargée de mots parfois malheureux. Mais, si la langue est dure, elle a aussi l'éclat métallique et les reflets des minéraux, et enfin, et surtout elle a de la noblesse.

Il faut signaler dans *Maxime* une belle conception de l'amitié, ennemie des expansions, très correcte et comme anglaise, — virile ; et l'acuité de la pensée se trahit à chaque instant par des phrases définitives et d'une particulière pénétration, comme celles-ci : " Maxime était sans imprévu pour lui-même. „ Ailleurs : " L'objet de notre douleur importe peu, mais bien l'intérêt que nous y attachons. „ Et cette vision des mathématiques transcendantes : " Il y découvrirait la poésie absolue, abstraite et concrète, en même temps, d'une *intégrale loyauté* „.

*
* *

Les Noces de Sathan, par Jules Bois, les *Lys noirs*, par Alber Jhouney ; deux poèmes occultes qu'il m'est bien difficile d'apprécier. Les *Lys noirs* surtout. On m'affirme que ce livre est d'une immense portée, profond et neuf ; malheureusement j'ignore les rudiments de la théorie que doivent illustrer ces vers ; Ammonios Saccas n'a laissé nul écrit, l'*Etoile* n'a pu jusqu'ici m'apprendre assez complètement en quoi l'église actuelle doit renouveler Plotin, et je n'aurai pas

l'outrecuidance de disserter de pays inconnus. Je regrette simplement et sincèrement de n'être pas initié à des doctrines qui, sans m'apparaître comme certaines, n'en sont pas moins sans doute l'un des reflets de la vérité. Oui, je saisis bien, la fraternité humaine, l'identité essentielle de toutes les religions, la puissance psychique, etc. Mais pour pouvoir juger des *Lys noirs*, il faudrait aller plus avant.

Je reconnais bien volontiers du talent à M. Alber Jhouney et je souhaite l'apprécier un jour plus sûrement. Quant aux *Noces de Sathan*, c'est un large et multiple poème, de pensée souvent subtile et belle, plus accessible. Une haute conception de Sathan, des visions de foules vautrées en des péchés ignobles qu'il méprise, un décor choisi et des vers d'habitude simples, parfois trop éloquents et pas assez fermes, souples, exquis à telle place; quelques faiblesses et une couleur que ne peut dessécher le contact de l'abstraite pensée.

A. M.

PETITE CHRONIQUE.

Tous les vers contenus en cette livraison, — à part le *Prologue pour un poème dialogué* — sont extraits de la *Gloire du Verbe*, livre qui va paraître, d'ici peu de jours, chez Bailly, à Paris. Le *Prologue* est, croyons-nous, la première pièce aux rythmes libres que publia Pierre Quillard.

* * *

La *Plume* annonce le portrait de Maurice Maeterlinck, à paraître en l'un des plus prochains n°. Le *théâtre libre* met à l'étude *les Aveugles* et *la Princesse Maleine*, que le théâtre mixte dispute à M. Antoine. Et cependant... il s'est trouvé un mécontent : un chroniqueur du *Journal de Liège*, s'indigne

et rit jaune en nous faisant l'extrême honneur de citer, entre quelques exclamations, des bouts de phrases de notre article sur la *Princesse Maleine*. Mais ce n'était pas assez, et un lecteur du *Journal de Liège*, — il y en a, — tient à criailier encore; c'est ainsi que l'admirable scène du parc est devenue à ses yeux une " suggestion hydraulique. "

Ce qu'un chef d'œuvre exaspère certains gens! mais non, je vous assure, la *Princesse Maleine* n'est pas rouge du tout.

* * *

La Jeune Belgique a lu la petite note de notre dernier n°; elle s'est impatientée, et voici qu'elle imprime: " *La Wallonie* veut avoir la première place! ", etc., etc. Nullement, chère consœur; vous répondez avec une vivacité charmante, en jolie femme que vous êtes, — mais à côté, comme répondent les femmes. *La Wallonie* avait voulu seulement faire remarquer qu'elle restait bien indépendante, et, avouez-le, ce pouvait sembler utile, lorsque vous écriviez en grandes lettres: " *A la tête du mouvement littéraire*, la Jeune Belgique hautaine et fière, *dirigera le combat...* "

Mais laissons vite une discussion vaine, à quoi nous n'aurions plus songé, s'il n'avait fallu nous défendre. *La Jeune Belgique* n'est pas tout entière dans son *memento*, et le n° dernier contient précisément de très belles pages.

En voici le sommaire: *Maurice Maeterlinck*, court mais intuitif article, d'élégante prose, par Grégoire Le Roy. Des *Vers* admirablement suggestifs, par Fernand Severin, qui font espérer beaucoup de son prochain livre; et la naïveté exquise de cette strophe:

*Ces mains jointes vers vous, les voici dénouées.
Savez-vous quelle folle a peur entre vos bras?
Quelle petite fille, aux lèvres enjouées?
O mon maître, voyez! vous ne le saviez pas.*

La gloire de Judas, large et sobre prose de Bernard Lazare. *Au Matin*, vers signés Valère Gille :

*Je suis ainsi comme naïve,
Ignorante de toute chose
Celle dont l'âme est inclose
Et de fleurs d'or l'aile captive.*

Enfin une délicate critique de *Miette* par Albert Giraud, et une chronique artistique par Georges Destrée.

* * *

Concert Lamoureux. Une incroyable clarté que nul orchestre ne peut obtenir, sauf peut être l'orchestre royal de Saxe; une élégance exquise, un soin scrupuleux des nuances et une merveilleuse finesse du son, tout cela apprécié surtout dans la musique française (*L'Arlésienne*, *Espana*, puis cette large et grande page de *Wallenstein*) et dans l'adagio de la sonate en *ut* mineur, de Beethoven.

Quand aux fragments de Wagner, non, ce n'est pas cela. Le choix, d'abord, n'était pas très heureux; l'ouverture de *Tannhäuser* manquait d'imprévu pour nous; on se serait bien passé du si vulgaire prélude du 3^e acte de *Lohengrin*, enfin les *Murmures de la Forêt*, si souvent entendus, ont ce grave défaut de couvrir 3 fragments: la rêverie de Siegfried avant la lutte avec Fafner, le chant de l'oiseau et le finale de l'acte; oui, oui, je sais, c'est autorisé, mais il n'en reste pas moins qu'à la scène ces parties sont séparées par des scènes très différentes et qu'il n'y a nulle monotonie, tandis qu'ici la flute remplaçant la voix féminine interjetée par le *Waldvogel*, on écoute constamment le même effet d'orchestre.

L'exécution du prélude du 3^e acte de *Lohengrin* avait été brillante, celle des *murmures* fut limpide, mais quant à l'ouverture de *Tannhäuser* et au prodigieux prélude de *Tris-*

tan (avec la coda ajoutée et la naissance du Sterbelied), ni les mouvements, si ralentis, ni l'interprétation générale, ne paraissent admissibles lorsqu'on a entendu les orchestres d'Allemagne. Les mouvements rapides de Beethoven exigent aussi une tout autre vigueur.

Ces critiques n'effacent pas les éloges précédents, et il faut dire très haut que l'orchestre Lamoureux, lumineux d'admirables qualités que lui seul peut-être possède à ce point, s'impose comme l'un des plus souples et des plus fins qui soient, — sinon, de tous, le plus. A. M.

* * *

M. Stuart Merrill nous prie d'insérer la lettre suivante, dont nous le remercions vivement :

A. M. Albert Mockel, directeur de LA WALLONIE.

Mon cher ami,

Dans le dernier numéro des *Ecrits pour l'art*, je lis, signée par M. Eugène Thebault, une *Polémique* où vous êtes aussi injustement que violemment attaqué.

Je n'aurais pas à intervenir dans le débat, si ma position aux *Ecrits* n'était plus qu'équivoque. On sait, en effet, que j'ai continué, d'abord sans le dire, puis ouvertement, la subvention accordée aux *Ecrits* par le regretté Gaston Dubedat. Mais voici une occasion de déclarer, à vous et à tous ceux qui avez été mis en cause par M. René Ghil, que je n'ai pris, ne prends et ne prendrai aucune part à la direction des *Ecrits pour l'art*. Cette revue, je la mets à la disposition de mon ami René Ghil, pour la défense d'idées que je juge, sans les partager toutes, dignes de l'attention des lettrés. Je lui prête ma collaboration financière et littéraire ; là s'arrête mon rôle aux *Ecrits*, où je n'ai ni plus, ni moins de droits que le plus récent des abonnés.

Croyez donc à toute mon amitié.

Votre

STUART MERRILL.

de nos Collaborateurs :

- A* *Chantefable un peu naïve* (à paraître prochainement).
- JULES BOIS. *Au delà* (à paraître prochainement).
- HECTOR CHAINAYE. *L'Âme des choses.*
- ACHILLE DELAROCHE. *Aénor* (à paraître prochainement).
- CÉLESTIN DEMBLON *Contes mélancoliques.*
Le Roitelet.
- CAMILLE LEMONNIER *Le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE. *Les Flaireurs.*
- GRÉGOIRE LE ROY. *Mon Cœur pleure d'autrefois.*
- MAURICE MAETERLINCK. *Serres chaudes.*
La Princesse Maleine.
Les Aveugles.
L'Intruse.
- STÉPHANE MALLARMÉ *Poèmes d'Edgar Poe.*
Villiers de l'Isle Adam.
Pages (à paraître prochainement).
- STUART MERRILL *Les Gammes.*
Les Fastes (sous presse).
- JEAN MORÉAS. *Les Cantilènes.*
Le Pèlerin passionné (sous presse).
- GABRIEL MOUREY *Crêpuscules d'Âmes.*
Flammes mortes.
- PIERRE-M. OLIN. *Mes Mémoires.*
- PIERRE QUILLARD *La Filie aux mains coupées.*
La Gloire du Verbe (sous presse).
- HENRI DE RÉGNIER *Épisodes.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ADOLPHE RETTÉ. *Cloches en la Nuit.*
Une belle Dame passa (à paraître).
La Forêt bruissante »
La seule Nuit »
- ALBERT SAINT-PAUL *Scènes de Bal.*
Pétales de Nacre (à paraître prochainement).
- FERNAND SEVERIN. *Le Lys.*
- ÉMILE VERHAEREN. *Les Soirs.*
Les Dêbâcles.
Les Flambeaux Noirs (à paraître prochainement).
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. *Ancaeus.*
Joies.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : MM. ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Adresser toutes les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

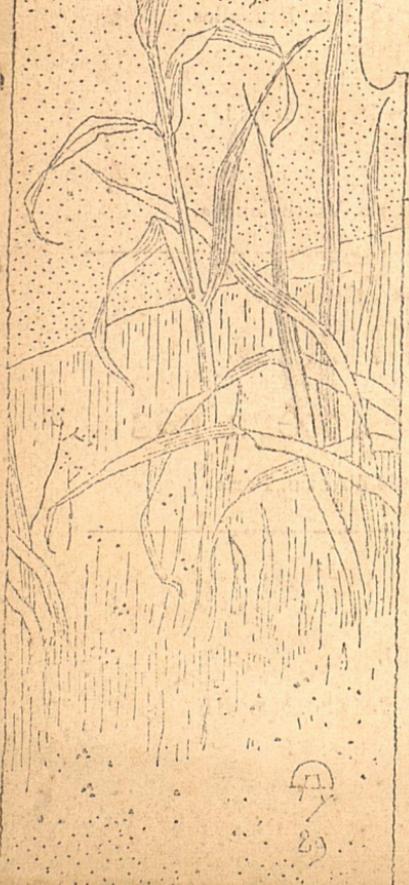
- Pierre Quillard.** . . . Ephraïm Mikhael.
la Peur d'aimer.
Goetterdaemmerung.
le Prince d'Avalon.
les Frères d'Armes.
Chambre d'Amour.
Lied.
la Mort inutile.
en Morvan.
Messe des Morts : les Orgues. — les
Violons. — les Vivants.
Prologue pour un Poème dialogué.
- Henry van de Velde.** Notes sur l'Art.
- A. M.** Chronique littéraire.
petite Chronique.

Ce numéro 50 centimes.



LA

WALLONIE



Novembre 1890.

no. 11

71
29

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

26, Rue de l'Industrie, Bruxelles.

Abonnement : 10 fr. par an.

les Jeunes, boulevard d'Heuvy, 23, Namur,

la Revue blanche, 60, rue de l'Ouest, Liège.

la Jeune Belgique, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

la Revue belge illustrée, 69, rue Stévin, Bruxelles.

la Plume, 39, boulevard d'Arago, Paris.

Art et Critique, 7, rue des Canettes, id.

Revue indépendante, 12, rue des Pyramides, id.

Mercure de France, 15, rue de l'Echaudé.

l'Ermitage, 5, rue Gay Lussac.

le Nord littéraire, 113, rue de Paris, Valenciennes.

ENTRETIENS

Politiques et Littéraires

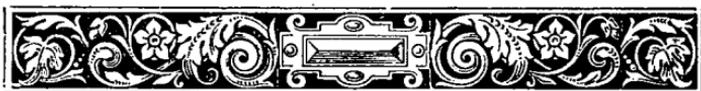
5 francs l'an; 11, chaussée d'Antin, Paris.

MERCURE DE FRANCE

MENSUEL

15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain

Un an, 5 fr.; Union postale. 6 fr



THE WHIRLWIND

*Pas les rafales à propos
De rien comme occuper la rue
Sujette au noir vol des chapeaux ;
Mais une danseuse apparue*

*Tourbillon de mousseline ou
Fureur éparses en écumes
Que soulève par son genou
Celle même dont nous rêcimes*

*Pour tout, hormis lui, rebattu
Spirituelle, ivre, immobile
Foudroyer avec le tutu,
Sans se faire autrement de bile*

*Sinon ricur que puisse l'air
De sa jupe éventer Whistler.*

Ce sonnet de Stéphane Mallarmé parut à Londres, en Novembre 1890, dans le " Whirlwind „ (le Tourbillon) journal qui représente un ton spécial de plaisanterie anglaise et dont certains numéros sont rendus précieux par d'admirables lithographies qu'y publie parfois M. Whistler.



NOTRE HEURE.

VIENS, notre heure scintille au vertige de nuit,
Eperds ta raison dans l'amour;
Car la durée est morte qui court et fuit,
Morte en la mort du jour,
Et notre heure luit.

Notre heure scintille en l'hymne des étoiles,
Eperds ta prière, mon âme;
Car la mort et morte en sa terreur infâme,
Et l'éternelle Beauté, calme,
S'ore en ses saintes voiles.

Jour du désir humain et son ombre et sa honte,
Et sa vaine chaîne de science,
Et ses pauvres destins sommés...
Nous en sourions comme d'un conte
Cette nuit qui pour l'éternité nous fiance
En son calme, à jamais.

Et vanité de la terreur de vivre!
— Que notre orgueil de douleur est peu —
Le saint silence est le seul doux livre
Où toute âme est éparse en la nuit de Dieu.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



RÊVE DE MAI.

Pour M^{me} Élise D.



VERS le soir ; un tiède crépuscule d'avril.
Et seule, tandis que devant moi fuit dans
l'immensité des plaines, cette longue route
dont les peupliers semblent de grands guides
bienfaisants qui mèneraient vers un monde inconnu.

Si seule !.. Et de tous les détails de cette nature
m'arrive, ainsi qu'un flux, une de ces harmonies puis-
santes, si chantantes et triomphales qu'elles émeuvent
à en pleurer : mystère qui trouble comme un grand
frisson d'âme, calme immense, enveloppant avec des
impositions de mains pures mon cœur de mélancolie
ancienne — et ce grand silence aux mille voix sug-
gestives qui portent l'âme et lui parlent, mais avec
de telles candeurs qu'elle en prend un grand charme
rayonnant, et tinte comme d'entendre de ces longs
mots d'amour si adorables et si purs qu'ils ne peuvent
effaroucher.

O mon cœur et mes yeux, quel délire de douceur !

Tout au loin, entre le ciel et le bonheur tranquille du paysage mignaturé, les bois sont un jardin enchanté, et mon cœur s'évague, bercé de frôleuses voiles blanches, vers ce Port. Les puissantes ramures ont des vagues et des bouillonnements de couleurs jusqu'à mourir en d'opulentes teintes sombres, parfois tachées par les toits rouges et les claires maisonnettes flamandes. Et c'est un ensemble tant fleuri de paix illuminée !

De ce côté du chemin, un parc magnifique où les splendeurs s'unissent aux grâces élégantes, s'aiment et se parlent en de discrets murmures, se penchent en onduleuses caresses protectrices, vers les enfantines mièvreries qui doucement montent à leurs pieds, si frêles, s'enlacent et s'attardent...

Le tout jeune feuillage se détache en une dentelle ténue et bizarre sur le transparent du couchant rose. Et c'est maintenant en moi comme une ivresse, l'intense désir de me noyer toute en ce rose idéal, la couleur d'une âme vierge dont les blancheurs, effleurées par l'aile du saint amour, se seraient fondues en cette teinte exquise.

Longtemps ainsi j'écoute en moi : le flot pur, ineffable, fait de lumière occulte et d'idéale tendresse, monte en mon cœur, et comme un bienfait l'envahit — despotique un peu, généreusement — par larges ondes royales.

Je suis heureuse jusqu'à la souffrance, des douceurs

de maternité profonde et sereine si largement éparses en les choses émerveillées.

Et mes regards, oh ! je les sens si chastes et tant baignés d'universel amour qu'en cet instant béni, ils oseraient se poser sur la céleste vision rêvée, l'éblouissante vision toujours intangible !

De l'autre côté de la route, au pied d'un bouquet d'arbustes où, dans un enlacement désordonné, fleurissent églantines et stellaires, un large étang couvert de fleurettes blanches.

Sous ce lit de neige, dans l'eau verte tout un peuple de grenouilles coasse; la voix monte stridente, comme révoltée, la voix profonde, lamentable de l'irréparable abjection,

tandis que là-haut, dans les cîmes invisibles, *une autre Voix* s'élève.

Mai 88.

GERMAINE FRANCK.





LE PALAIS DÉSSERT.

à Jean Moréas.

*Le Palais qui dans l'air crépitant de cigales
Étalait vers l'azur mordoré de la mer
Ses façades de marbre aux fines astragales,
N'enverra plus l'éclat de ses pompes régales
En insulte au tumulte éternel de la mer.*

*Plus ne rira, le long des grêles colonnades,
La courtisane aux bras lourds de bracelets d'or ;
Les pages chamarrés ont fui les esplanades,
Et voilà dispersés, las de leurs sérénades,
Les baladins, charmeurs des mandolines d'or.*

*Car le Prince aux yeux bleus qui s'en vint, ô victoire!
Sous la pourpre des étendards fleuris de lys
Proclamer à ces cieux l'orgueil de son histoire,
Est mort sous les baisers du sort expiatoire
Pour avoir trop aimé les roses et les lys.*

*Aucun souffle n'émeut le somnolent silence :
Les paons sont endormis aux balustres de fer,
Et dans les bassins roux d'où nulle eau ne s'élançe
Les cygnes, oubliant leur pâle turbulence,
Rêvent de chants de deuil sous un soleil de fer.*

*La dolente glycine au long des galeries
Pend. Et partout le calme énorme de la mort
Pèse comme un remords de vieilles duperies
Sur les bosquets feuillés en ce lieu de féeries
Où les joyeux, jadis, avaient nargué la mort.*

*Seule, une enfant de rêve à la légère haleine
Vient par les longs sentiers, et vers l'heure du soir,
Avec des gestes lents de fileuse de laine,
Murmure au cœur des fleurs la vieille cantilène
De son amour éclos et défunt en ce soir :*

*Le Prince de mon désir est mort :
Je scellai ses paupières de pleurs
Et je volai son visage accort
D'un samit à ramages de fleurs.*

*Je suivis la parade de deuil
Jusqu'au Jardin nocturne des Pleurs,
Où l'esclave riva le cercueil
Pour sa sépulture sous les fleurs.*

*Depuis, mes pas buttent aux talus,
Ma chevelure est lourde de pleurs :
Oh ! je ne sais plus, je ne sais plus
Cette allée où tu dors sous les fleurs !*

*Mais voici le renouveau vermeil
Dont le rire tarira mes pleurs :
Car ivre du réveil du soleil,
Mon Prince renaîtra dans les fleurs !*

*Soulevant de ses doigts gemmés de jaunes bagues
L'impalpable blondeur de ses cheveux épars
Où ses yeux luisent bleus avec des feux de dagues,
Elle reprend, chantant, le cours de ses pas vagues
Vers les lointains que teinte un crépuscule épars.*

*Soudain c'est un frisson de satins et de soies
Sous l'arcade de marbre, et l'éveil des chansons
Du vieux temps— mais où sont nos danses et nos joies ?
Et l'âpre froissement des pas las sur les voies,
Et la vie et l'amour au retour des chansons.*

*Les paons déroulent, lourds, les fastes de leurs plumes
Au perron de parade où les seigneurs, jadis,
Prélassaient leur prestance en lumineux costumes ;
Et les cygnes, par les bassins verdis de brumes,
Voguent sous les sanglots des jets d'eau de jadis.*

*La flûte aiguë alterne avec la mandoline
En un gai virelai de désir, et là-bas
La brise a lutiné la robe zinzoline
De quelque courtisane à caresse câline
Qui voulut voir mourir le soleil d'or, là-bas.*

*Puis peu à peu se meurt la voix évocatrice
En un passé hanté de mystères mauvais ;
Mort aussi, souvenir, le musical caprice
Des échos ; des hauts cieux l'ombre dominatrice
Tombe, avec les regrets et les songes mauvais.*

*Et sur les mers, les mers de lune, une galère
Funéraire a passé, portant un pavoi d'or
Où désespérément un roi crépusculaire
Étend, sans voix, ses bras d'un geste de colère
Vers le Palais désert coruscant d'astres d'or.*

FANTOMES.

à Edgar Fauccet.



SOUS la lune qui filtre au treillis d'un vitrail,
Le mobilier trapu s'estropie en les salles :
Chaises de chêne, armoire aux armes colossales
Et dressoirs où se tord l'héraldique bétail.

Heaumes et haubergeons, bardant des simulacres,
Bombent dans l'ombre leurs bosses de bronze et d'or
Où s'incrument, crispés, des stryges en essor
Dont la griffe et la gueule ont la faim des massacres.

Sur les portes les lourds tissus au fil chenu
Qui simulent tournois, chasses et cavalcades
Se plissent, froissés par de frileuses saccades,
Au souffle froid d'un vent venu de l'inconnu.

Parfois s'éplore, au fond des corridors nocturnes,
Un air énamourant de harpe et de rebec,
Et voici passer, fol, avec un frisson sec,
Le cortège — or et fer — des Reines taciturnes.

Et ce sont des doigts bleus meurtris aux coups du sort,
Et des yeux révulsés en de pâles colères,
Et tout ce chuchotis de voix crépusculaires
Disant le mal d'aimer en l'hiver de la mort !

STUART MERRILL.



VERS.

*Je sais de tristes eaux en qui meurent les soirs !
Des fleurs que nul n'y cueille y tombent une à une...
Je connais d'antiques miroirs
Habités à des faces de taciturnes
Qui viennent s'y songer autres du fond des soirs.*

*Viens vers les eaux avec le soir derrière toi
Et ton ombre allongée à tes pieds comme une morte !
Comme ta vie est loin apparue en l'eau morte,
Comme ta vie est loin des soirs sur les bois
Et des soirs en rayons au seuil des portes
Et sur les vastes et vieux jardins et les toits...*

Après tant d'Étés que d'Automnes sont mortes !

*Viens dans les calmes eaux laver tes mains coupables
Et ton manteau froissé de vents et d'orages
Et les yeux aveuglés du sable
Des routes d'ombre et des plages
Interminables à tes voyages
Des terres de folie au pays des sages
Où l'eau terne languit en âges de sommeils
Parmi les arbres grêles et sous de pâles ciels*

*Le vieux miroir t'attend pour te montrer ta face
En un sourire encore à travers le passé
Et pour qu'il certifie à ton ombre qui passe
Qu'elle est le songe enfin de ce qui s'est passé.*

*Viens, ô mon Ame, et pour mieux voir
Lave le tain et le biseau du pur miroir
A cette eau morte et taciturne, un soir !*

HENRI DE RÉGNIER.





LE JARDIN DE PROSERPINE.

Ici où le monde est tranquille, — ici, où tout trouble semble — un jeu des vents morts et des vagues dépensées — en de douteux rêves de rêves; — je contemple le champ vert croissant — pour ceux qui moissonnent et sèment, — de la récolte pour le temps de la fauchaison, — un monde endormi de sources.

Je suis fatigué des larmes et du rire, — et des hommes qui rient et qui pleurent, — de ce qui peut venir après — pour les hommes qui sèment pour moissonner. — Je suis las des jours et des heures, — boutons effeuillés de fleurs stériles, — désirs et rêves et puissances — et de tout excepté du sommeil.

Ici la vie a la mort pour voisine — et loin des yeux et des oreilles, — les vagues pâles et les vents humides fatiguent — les navires faibles et les esprits gouvernent; — ils dérivent et où — ils ne savent qui les pousse — mais de tels vents ne soufflent par ici, — et de telles choses ne croissent pas ici.

Ni croissance de lande ou de bosquets, — ni fleurs de bruyère ou de vigne — mais des boutons de pavot sans fleurs, — verts raisins de Proserpine, — de pâles lits de roseaux penchés — où aucune feuille ne fleurit ni ne rougit — excepté celle qu'elle écrase — pour les hommes morts du vin mortel.

Pâles, sans nom ni nombre, — dans des champs inféconds

de blé, — ils se courbent et sommeillent — toute la nuit jusqu'à ce que la lumière naisse; — et comme une âme attendue, — dans l'enfer ou le ciel dépareillée, — par le nuage de la brume abattue — sort des ténèbres matinales.

Quand même tu serais fort comme sept, — lui aussi habitera avec la mort, — ni ne s'éveillera avec des ailes au ciel, — ni ne pleurera de douleurs en enfer; — quand même tu serais beau comme les roses, — sa beauté s'assombrit et finit; et quoique l'amour repose bien, — à la fin, ce n'est pas bien.

Pâle, devant le porche et le portail — couronnée de calmes feuilles, elle se tient — celle qui cueillit toutes choses mortelles, — de ses froides mains immortelles; — ses lèvres languides sont plus douces — que celle de l'amour qui craint de la saluer, — pour les hommes qui se mêlent à elle et la rencontrent — de beaucoup de temps et de pays.

Elle attend les uns et les autres — elle attend tous les hommes nés; — la Terre oublie sa mère, — la vie des fruits et du blé; — et la source et la semence et l'hirondelle — s'envolent vers elle et la suivent — là où les chansons estivales sonnent creux — et où les fleurs sont méprisées.

Là vont les amours qui se flétrissent, — les vieux amours avec leurs ailes plus basses; — et toutes les années mortes s'y traînent, — et toutes les désastreuses choses; rêves morts des jours oubliés, — boutons aveugles que la neige a secoués, — sauvages feuilles que les vents ont prises, traces rouges des printemps ruinés.

Nous ne sommes pas sûrs de la douleur, — et la joie n'est jamais sûre; aujourd'hui mourra demain; — le Temps caresse humaine; — et l'amour, devenu faible et capricieux, — de tes lèvres à moitié pleines de regrets, — soupire et de ses yeux pleins d'oubli — pleure de ce que l'amour ne dure.

De trop d'amour de la vie — de l'espoir et de la crainte devenus libres, — nous remercions avec de brefs remerciements — tous les dieux qui puissent être — de ce que la vie ne dure pas toujours; — de ce que les hommes morts ne se relèvent jamais : — de ce que même le fleuve le plus fatigué — s'écoule quelque part à la mer, sauvé.

Alors, étoile ni soleil ne s'éveillera, — ni aucun changement de lumière; — ni le bruit des eaux emportées, — ni aucun bruit ni aucun rire : — ni feuilles d'hiver ni d'été, — ni jours ni choses diurnes; — seul le sommeil éternel — dans une éternelle nuit.

(Extrait des *Poèmes et Ballades* de A. Swinburne traduits par notre ami Gabriel Mourey, pour paraître incessamment chez Savine, avec préface de Guy de Maupassant)





A LA MÉMOIRE D'ÉPHRAÏM MIKHAEËL.

à MADAME LOUIS MICHEL.

*Voici les floraisons froides des chrysanthèmes
Que le vent découronne en les échevelant,
Le vent les échevèle, et leurs pétales blêmes
Volent, oiseaux blessés, parmi le soir sanglant.*

*Ce sont les derniers nés de l'anxieux automne
Tenaces survivants du naufrage des fleurs ;
Le soleil alanguï qui les dore s'étonne
Du feu désespéré de leurs âpres couleurs.*

*Bientôt la pluie efface et délave leurs teintes :
Les brouillards lourds de neige épaississent les cieux ;
Avec l'hiver, le vague écho des voix éteintes
Descend comme un remords vers les cœurs soucieux.*

*L'agonisant combat de ces fleurs obstinées
Avec le froid, la boue, et la nuit sans éveil
Ramène la mémoire aux brèves destinées
Des grands lys expirés dans l'or clair du soleil,*

*Des lys purs, poussés droits dans l'aurore impollue
En qui l'abeille a pris le plus pur de son miel,
Et qui n'eurent souci, dans leur candeur élue,
Que d'être hauts et blancs sous le regard du ciel.*

*Et l'on songe aux destins jumeaux de ces corolles,
A tous les dédaigneux de la vie et du soir,
Dont l'âme épanouie en magiques paroles
Se consuma soi-même au mystique encensoir.*

*Toi qui nous as quittés au matin de l'année
Hélas ! et de ta vie, rêve auguste et doux,
Lyre amie, au silence éternel condamnée,
C'est l'écho de ta voix qui vint gémir en nous.*

*Tu n'as pas vendangé dans les mauvaises vignes,
Ni fléchi le genou devant d'impurs autels :
Le clairon qui convie aux agapes indignes,
S'est fatigué pour toi d'inutiles appels.*

*Les fruits trompeurs, mûris dans le jardin profane,
Tu connaissais leur goût sans les avoir goûtés,
Tu n'as jamais sali ton manteau diaphane
Tissé d'azur, d'intelligence et de c'artés.*

*Quand tu trouvais des dieux dignes de tes hommages
Tu semais à plein poing les ors et les joyaux,
Et tu faisais pleuvoir les nouvelles images
Comme des diamants sur des habits royaux.*

*Ta jonque n'a vogué que sur l'Océan vierge
Ignoré des marchands et des banals vaisseaux,
Où l'Anadyomène exquise et chaste émerge
Des laiteuses vapeurs s'irisant sur les eaux.*

*Après avoir plongé sous ces ondes chéries
Tu laissais échapper entre tes doigts vainqueurs
Un ruissellement si riche de pierreries
Que le maître inconnu des Rhythmes et des Chœurs*

*A jugé ta jeunesse assez vieille de gloire,
Pour fleurir d'hyacinthe et de laurier ton front,
Et pour t'associer sur les parvis d'ivoire,
Au chant sans fin que les poètes chanteront.*

*Ainsi, comme les vers de tes anciens poèmes
Ton souvenir demeure en nous, doux, grave, amer,
Parmi les floraisons des tristes chrysanthèmes
Dont le vent fait voler les feuilles sur la mer.*

7 Septembre 1890.

MARCEL COLLIÈRE.





CHANSON D'HIVER.

(FRAGMENT.)

... Les gais rouets s'affairent dans la salle :
Notre-Dame et ses sœurs filent pour les absents.
Château d'hiver et paix claustrale —
Les guivres du foyer dansent allègrement.

Trilles printaniers raillant la neige,
Les gais rouets chantent à la ronde :
"Nos doux seigneurs guerroient de par le monde;
Qui pourraient mal à ceux qu'Amour protège?"

O Dames la folle bravade!...
Des oiseaux de malheur s'abattent sur le toit,
Passent les jours, passent les mois —
Les chevaliers sont morts à la croisade.

Notre-Dame file toute seule en la salle,
Les sœurs sont parties au cimetière,
Ses cheveux lui font un blanc suaire...
Notre-Dame s'endort toute seule en la salle.

Écoute, écoute, ô fileuse assoupie :
Le vent s'éplore sous les porches,
Le vent de cette Nuit a soufflé sur les torches.
— On dirait du sang aux vagues panopies —
Ah! le vent geint tout bas comme un enfant malade —
Les chevaliers sont morts à la croisade...

ADOLPHE RETTÉ.



CONTE.

PARSIFAL.

Nie sah ich, nie träumte mir
was jetzt ich schau'
und was mit Bangen mich erfüllt.

KÜNDRY.

. . . Parsifal, du thör'ger Reiner !
Fern, fern ist meine Heimath.
Dass du mich fändest, verweilte ich nür hier ;
von weit her kam ich, wo ich viel ersah.

RICHARD WAGNER.

Pour Olin.

C'est un bois vaste, et les futaies feuillues y sont toutes vivantes; des allées, des allées, encore et toujours de longues allées, et sous les voûtes mystérieuses, le soleil se glisse avec des regards jouvenceaux.

Or dans le bois vaste ils marchaient, un garçonnet et une bambine, à petits pas, courageusement, parce qu'ils devaient aller très loin. Tous deux environnés d'une vague et frissonnante peur — mais sans le dire, car ils s'aimaient, — ils allaient par des chemins où les enfants ne vont pas, par des chemins et des chemins qu'ils n'avaient jamais vus; et les chemins s'ouvraient au cœur de la forêt toute vivante, et les chemins s'effaçaient là-bas si lointains

derrière eux, qu'en tournant leurs têtes furtives ils ne reconnaissaient plus la route.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'au Lac de la Forêt; et ils voulurent s'y mirer, parce que le Lac pouvait comprendre leurs désirs, et de son grand œil leur parler.

Car les lacs sont des yeux qui pensent.

Le Lac reçut leurs regards et très doucement répondit, et, quand il reçut leurs images, fraternellement il les caressa.

Et le petit garçon vit à ses pieds son image avec celle de son amie; il vit son amie gentiment étendue là, maigrelette sous la robe de grosse toile et toutes ses boucles dans l'eau si fraîche, — et il la trouva belle.

Il se pencha; leurs images s'unirent — et il tressaillit longuement, parce qu'il craignait ces choses étranges.

Et cependant il la trouva belle, encore se pencha sur l'eau, et voulut y saisir son amie et lui-même pour mieux emporter le souvenir du baiser. Mais l'image enlacée se brisa pour osciller en mille reflets de menues vagues.

— Prends garde! cria-t-elle, tu viens de casser mon ombre, tu as tué mon ombre! Oh, tu me fais mal!

Et elle recula soudain, les deux mains étendues et roidies de terreur.

Il s'attrista sans bien comprendre, et puis il vit

son œuvre, et son image seule étendue désormais à ses pieds; et il pleura silencieusement le premier baiser déjà disparu.

Mais elle criait toujours :

— Oh, tu me fais mal, tu m'as fait mal ! „

et, la voyant tordre ses mains noyées dans sa chevelure, il vint plus près d'elle.

— Oh ! mon image est toute cassée, mon image est morte, mes yeux, et mes cheveux et toute moi je suis morte !

Comme il ne comprenait pas encore, il répondit :

— Pardonne, ma bien-aimée, mais je ne t'ai pas touchée. C'est ton image seulement, ton image à tes pieds, que je voulais étreindre avec la mienne; et elles son mortes en s'embrassant. Non, non, tu n'es pas morte ! tu vis ! *tu es là*, c'est toi qui me parles ! ah nous sommes bien tous deux au monde et je n'ai pu te faire souffrir en cette image que tu n'es point.

Mais elle pleura plus fort en tordant ses doigts minces dans ses cheveux;

et il comprit alors confusément qu'un événement mystérieux venait de planer sur sa vie; il avait bouleversé l'Image qu'il s'était formée d'Elle, et lorsqu'il voulut enlacer le pur mirage où il se contemplait, *c'était bien Elle même qu'il avait fait mourir en soi.*

ALBERT MOCKEL.





UN PHILOSOPHE.

Nulle époque autant que la nôtre, peut-être, ne vit éclore de systèmes philosophiques. Et nulle pourtant, ne semble plus déshabituée des hautes spéculations. Nulle n'a rompu, d'un cœur aussi léger, avec l'explication du *mystère*, qui passionnait les moindres gens, au temps d'un Descartes et d'un Leibniz, pour se vouer seulement aux soucis plus proches d'un bien-être matériel et grossier, décoré du titre ambitieux de *civilisation industrielle*. Et cette tendance d'esprit s'est répercutée d'une façon significative chez les rares représentants « d'abstractions démodées ». Chacun a fait ou voulu faire de la philosophie *positive*. Expression vide de sens : on eût pu aussi bien l'appeler *superficielle*, *cognitio circa rem*, comme le remarque justement Lotze. Mais ici un curieux phénomène se produit, qui est comme la revanche immanente des choses, où l'équilibre tend toujours à se rétablir. Tandis que les penseurs officiels affectent de s'en tenir systématiquement à un sensualisme vulgaire, des gens qui ne sont pas habitués généralement à rencontrer « la substance » sous leur scalpel, des médecins se sont mis à étudier ce que l'un deux a appelé « *les forces non définies* ». Et voilà que, par dessus Comte et Darwin, leurs systèmes sont allés rejoindre ceux de Pythagore, de Platon, de Descartes, de Leibniz et des Mystiques.

Après Lotze, après Paul Gibier et d'autres, nous arrive M. Antoine Cros, un médecin lui aussi, armé d'une compacte théorie : LE PROBLÈME⁽¹⁾, *nouvelles hypothèses sur la destinée des êtres*. Mais ce dernier idéaliste a de qui tenir. Sa famille semble de longue date vouée aux labeurs de

(1) LE PROBLÈME, *Nouvelles hypothèses sur la destinée des êtres*. — Paris, Georges Carré, éditeur, 58, rue St-André des Arts.

l'Art et de la pensée. Son père, déjà, avait été un philosophe : et l'auteur rappelle, non sans émotion, qu'il fut le premier éducateur de son esprit. Un de ses frères, le regretté Charles Cros, poète et inventeur, a laissé des vers qui sont dans toutes les mémoires. L'autre, Henry Cros, est depuis longtemps connu et apprécié pour ses belles œuvres d'art en la statuaire.

M. Antoine Cros, lui-même, on le sait peut-être moins, est poète : et si l'idéal est banni du reste des consciences, il semble naturel qu'il trouve asile en celle du poète. Quelle solution ce médecin poète propose-t-il donc au grand *Problème* ?

Au seuil du livre se dresse un chapitre « lapidaire » qui, en même temps qu'un résumé substantiel de la doctrine, est comme la redoutable porte d'airain interdisant au profane l'accès du Temple du Mystère. Mais pour qui ne se laissera pas décourager par cet ésotérisme préventif, s'éclairciront peu à peu les ténèbres ultérieures, à la lumière des chapitres qui en sont le commentaire analytique.

Comme postulat de toute hypothèse, l'auteur admet à priori l'existence de l'âme, et à peu près telle que la conçoit le bon sens universel. En un mot, il suit la méthode scientifique bien connue qui consiste à considérer le problème résolu. Le domaine essentiel de l'âme est un atome. La grandeur de ce domaine est infiniment petite, mais pourtant *réelle*, sinon, elle ne serait pas une grandeur. Cet atome est un univers. Il contient lui-même d'autres êtres, en les rapports d'infiniment grand à infiniment petit, et qui peuvent manifester la vie en des formes organisées. L'organe essentiel de l'âme peut être représenté par une *spirale logarithmique* se développant dans l'espace en hélice elliptique, et s'enroulant vers un centre asymptote. Elle tend vers l'infiniment petit absolu, d'une part : elle peut, dans le sens divergent, élargir ses volutes indéfiniment. L'atome de l'âme est indestructible à jamais, comme les autres atomes, d'ailleurs, vu leur *petitesse*. L'Être porte donc avec lui sa loi. Il est sa propre loi. L'organe de l'âme est destiné à enregistrer des sensations, qui ont pour causes extérieures des rythmes. Elles s'inscrivent donc en mode rythmique sur la courbe individuelle. Il en est de même des formes et structures de l'organisme corporel. Ces inscriptions de rythmes

peuvent toujours, par réversibilité mécanique, restituer les impressions reçues, soit en formes, soit en combinaisons rythmiques.

Après la mort, l'Être conserve ainsi pour l'éternité ultérieure toute sa vie consciente et inconsciente, la trace indestructible de ses existences passées sur l'hélice elliptique ou *spirale-archée*. Dans la mort, et avant la réincarnation suivante, pendant une éternité relative, il pourra donc revivre ses heures passées, il aura le *souvenir intégral*. Car rien ne vient de rien, et, une fois acquis, ne peut cesser d'être. Le caractère propre de l'âme est l'*imagination*, avec quoi elle peut créer des arrangements, des formes, des rythmes. Elle pourra donc, avec ses souvenirs parfaits, se créer des paradis qui s'inscriront à leur tour sur la courbe spiroïde. Malgré la variété des choses ainsi créées ou possédées, l'âme ne saurait assouvir pour toujours ce désir absolu du mieux qui est le propre de toute conscience. Il lui faudra des relations nouvelles avec d'autres êtres. Elle les satisfera pour une durée, par la nécessité d'une création nouvelle en son atome, c'est-à-dire l'évocation des âmes de l'infiniment petit relatif de l'ordre inférieur. Elle réalisera les formes précédemment conquises et réalisées selon son degré de perfection. Cette création n'est pas absolue : elle n'est que la continuation des créations précédentes élevées en conception d'archétypes. Ainsi jusqu'à l'infiniment petit absolu.

Dans la série des infiniment grands, même loi. Notre univers est l'atome d'un autre univers, d'une grandeur infinie par rapport à lui, et domaine d'une *âme supérieure*, comprenant toutes nos âmes et qui crée ici-bas toutes les formes et les rythmes. Ainsi jusqu'à l'infini absolu de l'espace, situé à jamais. Toutes les âmes sont des *Dieux* compris en des univers qui se contiennent les uns les autres, en série indéfinie jusqu'à l'*Eternel-infini-absolu*, dont nul ne saurait parler sans erreur.

Tel est, résumé succinctement, l'ensemble des hypothèses ingénieuses de M. le Dr Gros. On a pu voir, chemin faisant, combien de doctrines, combien de noms illustres dans la pensée humaine, cotoie et évoque ce système. Cette âme atome, maîtresse absolue en son domaine, ne ressemble-t-elle pas singulièrement à la Monade de Leibniz, à cette différence près que la première paraît avoir quelques « *fenêtres sur le dehors* » ? Cette série indéfinie d'existences, c'est la métempsychose, c'est Pythagore,

le Bouddhisme, Ballanche, etc. Il n'est pas jusqu'à la *spirale-archée* qui ne soit pour nous une vieille connaissance. Elle fut utilisée fort diversement par les cosmologistes, Laplace, Edgar Poe, et les alchimistes et animistes, Basile Valentin, Van Helmont, etc.

M. Cros nous assure qu'il n'a pas lu les philosophes, que d'ailleurs il méprise et traite de « sectaires ». Nous croyons volontiers qu'il n'a eu, en effet, en composant son ouvrage, que des notions fort vagues, ou quelques réminiscences lointaines des systèmes classiques. Et justement cette méconnaissance, dont il paraît fier, lui joue de bien mauvais tours en lui laissant croire qu'il découvre ce qui, depuis longtemps, est de notoriété dans l'école. La méthode même de son livre eût profité à fréquenter chez ces philosophes abhorrés. Bien que d'un dogmatisme qui n'admet pas de réplique, ce livre semble plutôt une sorte de confession métaphysique, où la foi parle d'abondance, qu'un exposé scientifique logiquement coordonné en progression croissante. L'auteur n'y craint ni les redites ni les digressions : et pourtant nombre d'assertions demanderaient un supplément de preuves et souvent plus sérieuses. Au surplus, M. Cros étant de cet avis, nous aurions mauvaise grâce à insister.

Il ne peut être question, évidemment, de discuter ici en détail toutes les idées qu'il émet. Ce nécessiterait un volume. Aussi nous bornerons-nous à émettre quelques objections sur les lignes essentielles.

Dans ses *Protégomènes à toute métaphysique future*, Kant a parfaitement démontré que, pour être légitime, la science des causes devrait, à l'avenir, s'appuyer sur l'expérience. M. Antoine Cros est d'un autre avis. Il nous fait savoir qu'une question peut être résolue, simplement quand elle donne lieu à une *hypothèse* plausible. C'est professer que le raisonnement suffit à tout : méthode un peu tombée en désuétude depuis la scolastique. Descartes, qui en fit usage, invoquait l'*évidence* comme critère. M. Cros l'invoque aussi. Et plus loin : « C'est, dit-il, de réflexions analogues à celles qui ont dirigé Newton et Leibniz dans la découverte du calcul différentiel qu'est née cette hypothèse. »

Il y joint une application tout à fait nouvelle de la théorie atomique. Que devient en tout ceci la part de l'expérience ? Elle est fort restreinte : peut-être un curieux chapitre sur les *Analogies observées*, auquel je ne

puis que renvoyer les lecteurs. Ils y pourront lire de très intéressants aperçus sur la transformation du rythme en forme et réciproquement.

Comme tous les spiritualistes du passé, et à l'encontre de la tendance unanime des sciences modernes, M. le Dr Cros admet la survivance individuelle de l'âme. Mais tandis que les premiers eussent considéré comme un sacrilège de lui donner une forme, l'auteur du *Problème*, hanté peut-être par ses études professionnelles, la matérialise : l'âme fait alors partie intégrante d'un atome qu'elle gouverne à son gré, et qui échappe, avec son souvenir absolu, à toutes les dissolutions que la mort impose aux agrégats matériels. Il est à peine besoin de faire remarquer que cette conception de l'atome ne semble pas très philosophique. L'atome, en effet, n'a que la valeur d'un symbole : c'est une fiction mathématique, une pure hypothèse, invérifiable à l'expérience. Et l'explication la plus plausible que l'on puisse donner de la matière elle-même, ce composé d'atomes et de molécules, c'est qu'elle est une propriété de l'énergie : l'opacité de nos représentations. A quoi bon, dès lors, localiser l'âme dans une forme fictive sous prétexte de lui donner plus de réalité ? L'âme, mais elle est partout : et si elle se manifeste avec conscience d'elle-même en certaines conditions déterminées, qui sont un organisme supérieur, l'homme, rien ne prouve qu'elle ne soit virtuellement, à l'état latent, si l'on veut, dans toutes les formes de la nature, dans l'ensemble des apparences. Nous en sommes les moments et l'efflorescence. Et ce ne peut être que par une illusion analogue à celle du nautonnier, se croyant seul immobile parmi la fuite unanime des rives et du paysage, ou par un orgueil injustifié, que nous nous proclamons complaisamment les uniques êtres doués de ce principe mystérieux : l'âme.

Mais, dans l'hypothèse de M. Cros, où ira l'âme avec son *souvenir intégral*, après sa séparation du corps ? Les religions, les mythologies sont précises à cet égard. — Aux Champs-Élysées, disaient les Grecs ; au Walhall, répondaient les Scandinaves ; au ciel ou en enfer reprennent les Chrétiens. Elle flotte dans l'éther, imagine M. Cros. Ceci le rapproche du spiritisme qui nous assure que nous sommes environnés de forces dont nous ne pouvons déterminer les fonctions et le pouvoir : les esprits. Et quelle sera l'occupation de cette âme en sa retraite atomique ?

Se créer des paradis, avec une sélection de ses souvenirs idéalisés, qu'elle incarnera ensuite en tombant, par hasard, dans un organisme.

M. Cros a pris soin, d'ailleurs, de nous rassurer sur les suites de cette métempsychose, en nous affirmant que l'âme consciente ne peut déchoir : par exemple, s'incarner dans le corps d'un animal inférieur. C'est un progrès sur Pythagore. Et puis, les âmes sont des *Dieux* qui ne diffèrent entre eux que du plus au moins, et s'emboîtent les uns dans les autres par un mécanisme ingénieux. Voilà le polythéisme restauré.

La plus difficilement acceptable de ces hypothèses est certainement *le souvenir intégral* ; car ici le contrôle de l'expérience est possible, et il contredit l'assertion de M. Cros. On ne s'explique pas très bien que l'âme puisse garder dans la mort la mémoire de toutes ses sensations, alors qu'en cette vie elle l'a si peu. Non seulement nous n'avons nulle conscience d'existences antérieures, bien que tels états d'âme étranges, chez certains sujets, d'un nervosisme subtil, puissent le faire supposer, mais quotidiennement notre vie est pleine de lacunes en ses remembrances. Je sais bien que M. Cros pose en principe la nécessité de l'oubli pour faire place à des impressions nouvelles. Mais cette affirmation ne me semble pas très concluante : elle prouverait même plutôt le contraire, puisque les impressions s'effacent mutuellement.

La Morale qui clôt ces spéculations semble aussi un peu étroite. Le but de la vie est de recueillir, d'emmagasiner le plus d'impressions possibles, afin de se créer, après la mort, des paradis. Tout ce qui pourra augmenter la somme de nos jouissances et de notre expérience sera donc légitime, et devra être recherché par tous les moyens possibles. On voit aussitôt, à quels abus, à quelles injustices, peut prêter ce développement hypertrophique du Moi. C'est la légitimation systématique de l'égoïsme, du monstrueux égoïsme social qui nous étreint. Goethe, après Rousseau, nous a donné, dans Faust, l'immortel symbole de cet égoïsme qui sacrifie sans pitié sur sa route l'être frère capable de servir au développement sensationnel de sa personnalité.

Évidemment, M. le Dr Cros, qui condamne le suicide et le crime, et qui assigne pour but à la Morale, *l'idéal* — insuffisamment défini, d'ailleurs, — qui enseigne surtout l'amour et le mépris des choses fortuites, bien

qu'il considère, après Leibniz, ce monde comme « *le meilleur possible* », nous montre bien dans quel sens il désire que l'on interprète ses intentions. Mais c'est par un illogisme pur qu'il choisit entre les conséquences possibles de sa doctrine. Et combien je préfère cet *impératif catégorique* de la morale kantienne : « Traite toujours ton semblable, comme s'il était une fin, non un moyen. »

D'ailleurs, pourquoi s'obstiner à faire toujours de la morale, un corollaire obligé de la métaphysique ? ce sont choses en soi fort distinctes. La première est toute expérimentale, l'autre ne peut guère être, quant à présent, qu'une dialectique transcendante. La morale devrait donc être indépendante, ou tout au moins précéder la science des causes. Les philosophes bouddhistes avaient bien compris cette vérité, eux qui, avant d'aborder l'étude de la sagesse, commençaient par purifier leur vouloir. Et c'est aussi sous cette signification que nous apparaît le mythe sublime du Graal, où le preux élu, digne de « la Quête » mystique, devait avoir banni de son cœur toute pensée, tout désir impur, et

.... placé le glaive entre la chair et lui.

Mais qu'il semble loin encore ce jour, souhaité par Wundt, où, tous les vouloirs unanimement érigés comme les vivants piliers du Temple futur à la gloire du Dieu inconnu, l'homme pourra s'écrier au rebours du pécheur de l'Évangile : « Seigneur, daignez entrer dans votre demeure, car elle est digne de vous recevoir. »

Au demeurant, *le Problème* reste un des plus beaux livres philosophiques de ces derniers temps, un très grand et honorable effort subjectif vers la systématisation définitive de ce que l'on peut dire de plus rationnel sur la destinée humaine. Il faut remercier M. le D^r Cros de ses aperçus si intéressants sur le mode d'acquisition et de conservation de nos sensations, et d'avoir reconnu la haute valeur du rythme, bien qu'il abuse, peut-être, de cette loi mystérieuse qui est comme le lien des rapports du matériel et de l'immatériel. Même quand il se sert d'hypothèses connues, l'application en est si nouvelle, qu'elle devient entièrement originale. Son grand tort, qui lui est commun d'ailleurs, avec presque tous les métaphysiciens, c'est une préoccupation exagérée à chercher la réalisation objective, à transporter dans l'ordre des phénomènes les

résultats d'une dialectique purement spéculative. Or, Hume, Kant, Berkeley nous ont dès longtemps prouvé, par leurs profondes analyses, qu'il n'est dogmatisme si solidement établi qui puisse résister à un criticisme résolu. Il est donc à craindre, malgré la conviction où nous convie le *Problème*, que l'on ne continue à envisager l'*au delà* avec anxiété. Pour nous, nous n'aurons garde de contester la vérité absolue du principe nouveau que révèle M. Cros. Nous craindrions trop de mériter à notre tour cette sentence de Baudelaire à un visiteur qui maniait d'une main légèrement irrespectueuse une figure du Bouddha : « Prenez garde, si c'était le vrai Dieu ! »

ACHILLE DELAROCHE.

CHRONIQUE MUSICALE.

Au premier concert du Conservatoire la symphonie n° 7 de Beethoven. Exécution honorable, en progrès sur les précédentes; certes, il y avait encore des stridements de cuivre bien importunes dans le scherzo surtout, mais les mouvements étaient généralement mieux observés et l'on percevait un effort vers la clarté, sans que pourtant le relief de l'œuvre ait sailli comme il l'eût fallu.

Les mêmes éloges, et les mêmes reproches quant à la couleur confuse, peuvent s'appliquer à l'exécution de l'ouverture de Faust de Wagner, mais nous ne pouvons discuter l'interprétation d'une pièce symphonique que nous ne connaissions point. L'œuvre nous parut de ci, de là, obscure, peu cohérente, illuminée parfois de scintillantes analogies avec d'autres œuvres du Maître, tel passage qu'on retrouve intégralement dans Tristan, des effets rappelant ceux du Vaisseau Fantôme, etc.; pourtant de la noblesse, beaucoup d'élan, de l'éclat, mais tout cela c'est du Wagner de transition.

Deux virtuoses connus : le violoniste Joachim, et M. de Greef, pianiste remarquable et artiste pur (concerto de Viotti, concerto de Grieg, sonate à Kreutzer).

Et proclamons vite notre admiration pour le Chasseur maudit, de César Franck. On pourrait regretter le caractère anecdotique de cette légende qui amène le compositeur à introduire vers le début, une page peut-être trop uniquement descriptive. Mais quelle grandeur tragique en ces désespérées sonneries de cuivres, et comme sur toute l'œuvre plane la terreur de *celui qui ne peut se fuir lui-même!* Le musicien surpasse hautement le poète dont il s'inspira; ce n'est plus l'histoire un peu facile arrangée par Bürger, c'est un drame noir où s'émeut toute l'âme humaine, et d'où s'érige le geste décisif du symbole.

CH. P.

Aux *nouveaux concerts*, une exécution claire et assez nerveuse de la symphonie de Franck, bien dirigée par Sylvain Dupuis (mais pourquoi les mouvements si lents?). Nous avons déjà signalé cette œuvre, non point la meilleure des compositions de Franck, certes, mais grande par la noblesse du 1^{er} allegro (le canon, surtout) et, après un allegretto très inférieur, la dernière partie si pleinement musicale. Il va sans dire que nos restrictions ne sont suscitées que par les souvenirs des chefs-d'œuvre de César Franck, car il y a ici la "patte", d'un maître. Dans le même concert, une hymne d'une merveilleuse écriture et d'une inspiration très élevée, dédiée par Franck à Sylvain Dupuis; le maître devait diriger lui-même l'exécution de cette belle page encore inédite et cette pensée nous hantait au milieu des applaudissements. Notons encore un chœur des Chameliers, de Rebecca, bien mince pour du Franck et puis une assez limpide et très vigoureuse

exécution de l'abominable prélude du 3^e acte de Lohengrin. Non, cette entrée de trombone nous deviendra une obsession.

La première audition du conservatoire était consacrée à Schùbert. Avec une libéralité peut-être excessive, le conservatoire a doublé d'un seul coup le nombre des symphonies du maître, tous les programmes des journaux et même *le programme officiel* indiquant la symphonie n^o 7, sans doute parce que Schùbert en a composé 3 1/2. Exécution médiocre de la dite symphonie (en ut, n^o 1), qui méritait mieux que cela. Il est vrai, il n'y avait là que des élèves.

Quelques lieder admirables bien mal dits, à part *le pâtre sur le rocher*, où M^{lle} Lejeune a montré, malgré sa technique très défectueuse, de l'intelligence et des intentions. Enfin, une très méritoire interprétation (par M^{lle} Sampaix) de la fantaisie en *ut* orchestrée par Liszt.

A un concert récemment donné à la salle de l'Émulation, nous avons remarqué, d'un jeune compositeur d'ici, Victor Kühn, un trio vivant et coloré, encore qu'un peu mince, et une sonate pour piano et violon, d'une consciencieuse écriture, visant à la sobriété.

Il convient de féliciter M. Radoux d'avoir inscrit au programme de son dernier concert *Le Chasseur maudit*; on prépare même une " audition „ entièrement consacrée à César Franck : il y aurait des chœurs de *Ruth*, la sonate à Ysaye interprétée par MM. Massart et Duyzings, etc. Le conservatoire songerait-il vraiment à changer les traditions? Bravo, et à bientôt l'admirable *symphonie libre* d'Erasmus Raway, n'est-ce pas?

Quant à M. Dupuis, nous n'attendions pas moins de son intelligente direction.

PETITE CHRONIQUE.

Un artiste haut et fier, un Esprit de toute noblesse vient de disparaître : César Franck est mort. Il avait vécu, obscur pour la foule, mais prince et roi dans les palais de graves merveilles que faisait surgir le génie; tel il restera, grand à l'égal des plus grands en la pensée de quelques-uns, et c'est assez pour qu'ainsi soient rachetées l'indifférence et la haine qui voulaient l'étouffer. Nous n'articlerons pas à la hâte sur un tel et magnifique thème. Plus tard peut-être l'un de nous parlera-t-il plus longuement de César Franck; mais indiquons dès aujourd'hui un point trop oublié par ses biographes et nécrologues. Il y a au fond du cœur des Liégeois un vieux germe d'enthousiasme aveugle qui facilement s'attendrit et se subtilise pour devenir du mysticisme ou s'évaporer vers la musique. C'est *cela* qui conduit les 600 Franchimontois à l'attaque d'une armée de 50,000 hommes; c'est cela qui pousse le père Conrardy à remplacer le père Damien en cherchant la mort chez les lépreux; c'est cela qui fait grandir en terre wallonne ces étranges moissons de musiciens, depuis Roland de Lattre; et en même temps qu'il renaissait philosophique en la symphonie de Raway, ce mystérieux courant trouvait en César Franck un aboutissement suprême, la divine corolle pour effumer ses derniers et ses plus purs parfums. C'est la gloire de

César Franck d'avoir précisé en soi-même et magnifiquement résumé une race et des siècles qui trouvent en lui leur signification, et, cette race n'eût-elle pas produit tant d'autres grands artistes, il suffirait de César Franck pour prouver qu'elle fut nécessaire, et la justifier dans les temps qui viendront.

ALB. M.

Il est intéressant d'examiner à quel point César Franck était célèbre dans sa ville natale.

En cette Liège qu'il aimait, c'est à peine si l'on soupçonnait vaguement son nom. Sans même le comparer aux grandes gloires locales telles que l'auteur de *Tâtî l'Perriqué* ou M. Haseneier, clarinettiste, il est certain que Franck était ici cent fois moins connu que Hennequin, dont Liège est fière au moins autant que de Grétry. Ah Liégeois, Liégeois, *tissses di hoïe* ! Non pas imbéciles, certes, mais indifférents et injustes avec gaieté, grands enfants étourdis que vous êtes !

Lorsqu'il y a quatre ou cinq ans nous écrivîmes quelques lignes sur César Franck, son nom se trouvait peut-être cité pour la première fois avec le respect convenable dans un périodique liégeois...

Depuis il est vrai, on a marché, — mais bien lentement. M. Sylvain Dupuis persuada à la Légia de consacrer une petite soirée à des œuvres du Maître (à ce concert, il n'assista guère plus de 300 ou 400 personnes, malgré Eugène et Théophile Isaye). A un concert de bienfaisance organisé dans un quartier excentrique, on donna la réduction pour deux pianos des *Eolides*. Après, les jeunes pianistes osèrent introduire parfois l'exilé dans le sanctuaire du Conservatoire en choisissant le *Frélude choral et fugue* pour les concours supé-

rieurs; enfin M. Théophile Isaye avait joué les variations symphoniques à un concert du Conservatoire. — Puis, le silence, le complet silence. *Quand les grandes orgues furent solennellement inaugurées au Conservatoire, on n'y fit entendre nulle composition de César Franck*, les augures ignorant sans doute que ses œuvres pour orgue ne sont comparables qu'aux plus belles pages des maîtres.

Or voici que tout à coup on semblait se réveiller. Il y a trois semaines le Conservatoire s'était décidé à donner le *chasseur maudit* — sans doute pour se faire pardonner l'ostracisme dont il frappe Erasme Raway; — Enfin M. Sylvain Dupuis avait préparé une exécution de la *Symphonie* et de l'*hymne* encore inédit que Franck lui dédia; le maître devait venir diriger lui-même, — quelques-uns l'eussent acclamé, — et il commençait à pouvoir se créer l'illusion d'une certaine "notoriété", à Liège, lorsqu'il mourut et qu'on découvrit son génie.

Sixtine (1) par Remy de Gourmont, est certes un des livres de prose les plus élevés qu'ait produits la génération présente. Ce long roman, d'une élégante écriture et vivant par des psychologies qui souvent dérivent à des pensées philosophiques, ce consciencieux et noble travail mériterait mieux qu'une simple mention à cette place. Regrettons que le manque d'espace nous empêche d'en dire beaucoup plus long, et notons au moins dans *Sixtine* quelques traits particuliers. J'admire surtout la précise et subtile étude du *dédoublement* du principal personnage, qui dans la vie reste malgré tout *littérateur*, et, analysant avec trop de soin chacun des actes ou des gestes qu'il ose, se trouve inférieur à la vie à cause de

(1) SAVINE. Éditeur. Paris.

sa supériorité même. Aussi, ses précieuses discussions pour mettre d'accord ses convictions idéalistes et les mouvements réflexes que, dans sa pensée, lui impose le monde extérieur ; mais pourquoi rester dans l'indécision, et ne doit-il pas ici fatalement conclure à l'inanité du phénomène en dehors de soi ? Certains chapitres paraissent inutiles, — M^{me} du Boys, le bureau de rédaction, qui se trouvait déjà dans *Charles Demailly* ; — d'autres pages, hors d'œuvre en apparence, me séduisent particulièrement, tels ces chapitres de *l'Adorant*. Et quelle artiste trouvaille de fixer par une pièce de vers (mais elles ne sont pas assez complètes), chaque stade de l'évolution psychologique du personnage ! Le vers, ici, apparaît comme une forme définitive symbolisant telle phase de la vie d'un être dont la fonction est de créer toujours et de se créer de transitoires formes ; c'est aussi, un peu, comme si tout à coup on percevait *du dehors* ce que jusqu'à présent on avait aperçu dans l'intimité du salon choisi. Je remarque encore l'indécision curieuse des personnages, leur malaise d'agir, bien observé ; et puis il faut critiquer quelques attitudes peu nobles de la femme, et de la mollesse en telles parties d'un *beau livre* qu'il faut lire. A. M.

L'*Échéance* (1), un acte bref et sobre, d'une vérité accidentelle très apparente, amer aussi et incisif comme une tranche de *la Parisienne*. L'auteur, M. Jean Jullien, y prouve certes son talent ; quant aux théories nouvelles qu'il pense apporter, je ne les ai point trouvées dans la préface (une étude sur le *Théâtre vivant*) pas plus que je n'ai pu comprendre en quoi l'*Echéance* innovait pratiquement. Mais, novatrice ou non, la pièce a de la valeur, et cela suffit.

(1) Bureaux d'Art et critique. Paris.

Sourires pincés (1), une suite de proses un peu faciles, mais d'une bonne tenue littéraire; de l'observation, juste, parfois même pénétrante; du paradoxe, de l'outrance, de l'esprit, mais pas toujours du plus fin, et de la vie, beaucoup de vie, en cette poignée de notes bien modernes.

Les Psychoses, 12 sonnets, ni bien ni mal, par Arsène Raynaud.

Quant à l'*Appel des Voix*, de Charles Sluyts (2), c'est un livre de vers à signaler. Certes, des réminiscences de Fernand Severin et même de Georges Rodenbach ont empêché le poète d'épanouir sa personnalité; certes aussi, bien des vers sont peu définitifs, et bien des chutes déplaisantes. Mais il y a une parfaite unité dans la grâce de visions douces parmi des arbres, les reflets d'une eau profonde, des femmes qui passent, des songes de mers. Tout est lointain, le lac a des rives de songe, les arbres se font des vêtements d'ombre, les femmes s'entourent de silence, et, le livre achevé, on sait gré au poète du lent rythme qu'il a réveillé en nous.

Vient de paraître, chez Bailly, à Paris, la *Gloire du Verbe*, par Pierre Quillard. A bientôt l'analyse de ce beau livre.

La bienvenue à deux nouveaux confrères. *Les Jeunes* (3) adoptent la devise : *ose!* et publient en leur premier n° des articles de MM. André, Frappart, Tristelles, Touchard,

(1) Par Jules Renard. Paris, Alphonse Lemerre.

(2) Bruxelles, Lacomblez.

(3) Revue mensuelle, 5 fr. l'an : Namur, 23, boulevard d'Heuvy. P. André, directeur.

Chalon et Vierset. Parmi les autres collaborateurs : Grégoire Le Roy, Fernand Severin, Charles Sluyts, James Van Drunen, noms connus. *Les Jeunes* ont encore des progrès à faire, certes, mais ils les feront, et déjà ce premier numéro les montre pleins de très bonnes intentions et déterminés à ne pas rester à l'arrière-garde. *La Revue belge illustrée* (1) publie de la prose et des vers de MM. Melmaur, Giraud, Ludwig Gheldre, Mardoche et J. Vanderbrugghen, avec des dessins de Rassenfosse, Berchmans, Binjé, Lynen; notons aussi une bonne critique, philosophique et moderniste, du salon défunt, par J. du Jardin. Tout cela indique suffisamment que *La Revue belge illustrée* n'a rien de commun avec le canard louvaniste de M. Tilman, ce dont on ne saurait trop la féliciter.

La *Jeune Belgique* s'apprête à fêter la fin de cette année par un grand banquet auquel ses abonnés et divers littérateurs ont été priés de souscrire.

Remarqué, dans la dernière livraison, les beaux vers d'Iwan Gilkin.

La Pléiade cesse de paraître, son propriétaire M. P. Lacomblez ayant décidé de la fusionner avec la *Jeune Belgique*, dont il devient l'éditeur.

Sous l'artiste direction d'Albert Arnay, la *Pléiade* s'était infiniment relevée; elle publia quelques très belles pages, entre autres des vers de Severin et un article de Maeterlinck, qui furent remarqués à juste titre. Notons, dans le n° triple qui termine cette année, une pièce très suggestive de Gilkin et un admirable fragment de la *Solyane* de Charles Van Lerberghe.

(1) Mensuelle; abonn. 3 fr. avec dessins hors texte, 69, rue Stévin, Bruxelles.

L'étudiant socialiste vient de naître à Gand (1). Outre les articles scientifiques et politiques dont nous n'avons pas à nous occuper ici, il publie une intéressante étude sur la littérature moderniste.

Un franc succès, bien mérité, au Théâtre wallon, pour *Brique et moirtê*, tableau naturaliste en 2 actes, par Henri Simon Il y a là de l'observation toute vive, de la psychologie même, et beaucoup d'art dans l'agencement des scènes et le dessin des types.

Le Comité de Publication de l'Almanach de l'Université de Gand, préparant pour 1891 le 7^e de la série de ses annuaires, fait un pressant appel à la collaboration des jeunes littérateurs belges. Adresse : Gand, Coupure, 46.

L'éditeur Lacomblez, de Bruxelles, vient de rééditer, coup sur coup, la *Princesse Maleine*, *Les Aveugles* et les *Serres chaudes* de M. Maeterlinck. Voilà donc ces beaux livres à la portée du grand public.

Notre prochain n^o sera consacré aux *Pétales de Nacre* d'Abert Saint Paul.

Faisant allusion à un article paru en *la Wallonie* de juin-juillet, M. Ant. Cros nous prie de faire remarquer qu'il n'est pas " un sectaire de la méthode scientifique dont il nie l'existence réelle. „

Viennent de paraître les *derniers vers* de Jules Laforgue, publiés par Edouard Dujardin et Félix Fénéon. Livre odieusement imprimé, mais édition d'une scrupuleuse correction, qui dut exiger d'incroyables soins.

(1) Trois francs l'an, au *Vooruit*, Gand.

TABLE DES MATIÈRES

pour l'Année 1890.

<p style="text-align: center;">A*.</p> <p><i>Chanson, autour de Soi,</i> 29. <i>la petite Elle,</i> 33. <i>sous les Yeux,</i> 35. <i>le vain Sourire,</i> 195. 196.</p> <p style="text-align: center;">JULES BOIS.</p> <p><i>tes Yeux, pour la Démonne,</i> 77. 305.</p> <p style="text-align: center;">MARCEL COLLIÈRE.</p> <p><i>à la Mémoire d'Ephraïm Mikhaël,</i> 368.</p> <p style="text-align: center;">CH. D.</p> <p><i>Chronique d'Art, Conférence de Maurice Wilmotie.</i> 97. 140.</p> <p style="text-align: center;">ACHILLE DELAROCHE.</p> <p><i>Fers, un Philosophe (D^rA. Gros),</i> 201. 375.</p> <p style="text-align: center;">CHARLES DELCHEVALERIE.</p> <p><i>Avril d'Ame,</i> 69.</p> <p style="text-align: center;">JEAN DELVILLE.</p> <p><i>Saint-Jean le Théologien, L'Ame des Foulés,</i> 94. 95.</p> <p style="text-align: center;">ARTHUR DUPONT.</p> <p><i>les Couples noirs,</i> 304.</p>		<p style="text-align: center;">GERMAINE FRANCK.</p> <p><i>Rêve de Mai,</i> 356.</p> <p style="text-align: center;">A. H.</p> <p><i>les, XX,</i> 126.</p> <p style="text-align: center;">AUGUSTE HENROTAY.</p> <p><i>la Chair et l'Esprit,</i> 38.</p> <p style="text-align: center;">JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.</p> <p><i>le Daïmio,</i> 113.</p> <p style="text-align: center;">FERDINAND HÉROLD.</p> <p><i>les Roses,</i> 311.</p> <p style="text-align: center;">HUBERT KRAINS.</p> <p><i>Impressions d'Art, par Eug. Demolder (ch. litt.),</i> 101.</p> <p style="text-align: center;">BERNARD LAZARE.</p> <p><i>la Mort renoncée,</i> 289.</p> <p style="text-align: center;">CHARLES VAN LERBERGHE.</p> <p><i>Tale,</i> 66.</p> <p style="text-align: center;">GRÉGOIRE LE ROY.</p> <p><i>laisse tomber les Roses,</i> 205.</p> <p style="text-align: center;">A. M.</p> <p><i>CHRONIQUE LITTÉRAIRE : Richard Wagner,</i> 251.</p>
--	--	--

Banquet Dierx,	255.
Lettres de l'Ouvreuse,	
Tendresse,	
à Trépas,	
Miette,	
Maxime,	
les Noces de Sathan,	
les Lys noirs,	343.
Concert Lamoureux,	354.
Sixtine,	387.

MAURICE MAETERLINCK.

l'Intruse (drame),	3.
--------------------	----

STÉPHANE MALLARMÉ.

Ballets,	177.
<i>the Whirlwind</i> ,	353.

STUART MERRILL.

<i>Nocturne</i> ,	37.
Impressions d'Artiste,	198.
Lettre,	352.
<i>le Palais désert</i> ,	359.
<i>Fantômes</i> ,	362.

DAUPHIN MEUNIER.

<i>le Génie était</i> ,	313.
-------------------------	------

ALBERT MOCKEL.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE :

du Théâtre,	
Axël,	
l'Intruse et la Princesse	
Maleine,	
la Damnation de l'Artiste,	
Poèmes anciens et romanesques,	
le Possédé,	
mes Mémoires,	
les Paeans et les Thrènes,	
la Néva,	
le Meilleur Devenir et le Geste	
ingénu,	207.
Conte,	372.

JEAN MORÉAS.

<i>le Trophée</i> ,	184.
<i>Galatée</i> ,	185.
<i>Chanson</i> ,	186.
<i>Élégie première</i> ,	187.
<i>Élégie deuxième</i> ,	188.
<i>Eglogue à Émilie</i> ,	190.

GABRIEL MOUREY.

Prélude,	71.
le Jardin de Proserpine (tr. de	
A. Swinburne),	365.

PIERRE-M. OLIN.

Stéphane Mallarmé en Belgique,	96.
LES PETITS ENFANTS :	
au Bord de la Mer,	120.
sur la Mer,	191.
dans la Forêt,	317.

CH. P.

Concerts du Conservatoire,	
nouveaux concerts,	98.
Vincent d'Indy,	99.
Chronique musicale,	382.

RAOUL PASCALIS.

à l'Irrévélee,	45.
----------------	-----

PIERRE QUILLARD.

Ephraïm Mikhaël,	321.
<i>la Peur d'aimer</i> ,	325.
<i>Gøtterdæmmerung</i> ,	326.
<i>le Prince d'Avalon</i> ,	327.
les Frères d'Armes,	329.
<i>Chambre d'Amour</i> ,	331.
<i>Lied</i> ,	331.
<i>la Mort inutile</i> ,	332.
<i>en Morvan</i> ,	333.
<i>Cristal</i> ,	334.
<i>Messe des Morts</i> ,	335.
<i>Prologue pour un Poème</i>	
<i>dialogué</i> ,	339.

HENRI DE REGNIER.		Notes sur l'Art,	122.
<i>Odelettes</i> , I,	193.	Notes sur l'Art,	341.
II,	194.	ÉMILE VERHAEREN.	
<i>Vers</i> ,	363.	<i>Soirs de Jardin</i> ,	65.
ADOLPHE RETTÉ.		<i>le Silencieusement</i> ,	145.
<i>un Prologue</i> ,	257.	<i>une Promenade</i> ,	147.
Thulé des Brumes,	262.	<i>un Soir</i> ,	150.
<i>Nocturne</i> ,	266.	<i>un Réveil</i> ,	152.
Crépuscule du Soir,	269.	<i>Sais-je où ?</i>	159.
Noctambulisme,	273.	<i>une Nuit</i> ,	160.
à <i>Merci</i> ,	276.	l' Aquarium,	161.
Loisirs.	277.	<i>Quelques-uns</i> ,	163.
Invocation,	278.	en Biscaye,	164.
l'éternel Motif.	279.	<i>le Polder</i> ,	166.
<i>Soir trinitaire</i> ,	280.	<i>Sonnet</i> ,	167.
du Haschich,	283.	les Maîtres du Siècle,	168.
<i>Chanson d'I iver</i> ,	371.	<i>un Soir</i> ,	316.
FERNAND ROUSSEL.		FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.	
Angoisses du Doute,	114.	<i>mon Rêve de ce Soir</i> .	68.
ALBERT SAINT-PAUL.		<i>notre Heure</i> ,	355.
<i>le Lys et la Rose</i> ,	44.	AUGUSTE VIERSET.	
CHARLES SLUYTS.		frome Home :	
<i>Vers</i> ,	87.	Brouillard,	49.
CH. ALG. SWINBURNE.		Petticoat lane.	50.
le Jardin de Proserpine (trad. par Mourey),	365.	seven Dials,	53.
MARIO VARVARA.		the Tower,	79.
de l'Album parisien,	72.	Westminster Abbey,	82.
HENRY VAN DE VELDE.		GASTON VYTTAL.	
Notes d'Art,	90.	Poèmes ironiques, XVI,	59.
		id. XX,	61.
		petite Chronique :	
		Pages 62, 64, 104, 112, 140, 144,	
		175, 176, 252, 256, 319, 320,	
		349, 352, 385, 391.	

de nos Collaborateurs :

- A* *Chantefable un peu naïve* (à paraître prochainement).
- JULES BOIS. *Au delà* (à paraître prochainement).
- HECTOR CHAINAYE. *L'Ame des choses.*
- ACHILLE DELAROCHE. *Aénor* (à paraître prochainement).
- CÉLESTIN DEMBLON *Contes mélancoliques.*
Le Roitelet.
- CAMILLE LEMONNIER *Le Possédé.*
- CHARLES VAN LERBERGHE. *Les Flaircurs.*
- GRÉGOIRE LE ROY *Mon Cœur pleure d'autrefois.*
- MAURICE MAETERLINCK *Serres chaudes.*
La Princesse Maleine.
Les Aveugles.
L'Intruse.
- STÉPHANE MALLARMÉ *Poèmes d'Edgar Poe.*
Villiers de l'Isle Adam.
Pages (à paraître prochainement)
- STUART MERRILL *Les Gammes.*
Les Fastes (sous presse).
- JEAN MORÉAS. *Les Cantilènes.*
Le Pèlerin passionné (sous presse).
- GABRIEL MOUREY *Crépuscules d'Ames.*
Flammes mortes.
- PIERRE-M. OLIN. *Mes Mémoires.*
- PIERRE QUILLARD *La Fille aux mains coupées.*
La Gloire du Verbe.
- HENRI DE RÉGNIER *Épisodes.*
Poèmes anciens et romanesques.
- ADOLPHE RETTÉ. *Cloches en la Nuit.*
Une belle Dame passa (à paraître).
La Forêt bruissante »
La seule Nuit »
- ALBERT SAINT-PAUL *Scènes de Bal.*
Pétales de Nacre (à paraître prochainement).
- FERNAND SEVERIN. *Le Lys.*
- ÉMILE VERHAEREN. *Les Soirs.*
Les Dêbâcles.
Les Flambeaux Noirs (à paraître prochainement).
- FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. *Ancaeus.*
Joies.

LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeurs : MM. ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN
et HENRI DE RÉGNIER.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Adresser toutes les communications 307, Avenue Louise, Bruxelles.

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

SOMMAIRE :

- Stephane Mallarmé** . . . the Whirlwind.
F. Vielé-Griffin notre Heure.
Germaine Franck Rêve de Mai.
Stuart Merrill le Palais désert. — Fantômes.
Henri de Régnier Vers.
A. Swinburne (trad. par
G. MOUREY) le Jardin de Proserpine.
Marcel Collière à la mémoire d'Ephraïm Mikhaël.
Adolphe Retté Chanson d'hiver.
Albert Mockel Conte.
Achille Delaroche . . . un Philosophe (le docteur Cros).
Ch. P. Chronique musicale.
A. M. César Franck.
petite Chronique.

Ce numéro 50 centimes.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.